

~~7/ 4 40 6 3 24~~
LA 7: 2-11

RELIGION

CHRÉTIENNE

PROUVÉE
PAR LES FAITS.

Par M. l'Abbé HOUTTEVILLE,
de l'Académie Française.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME III.

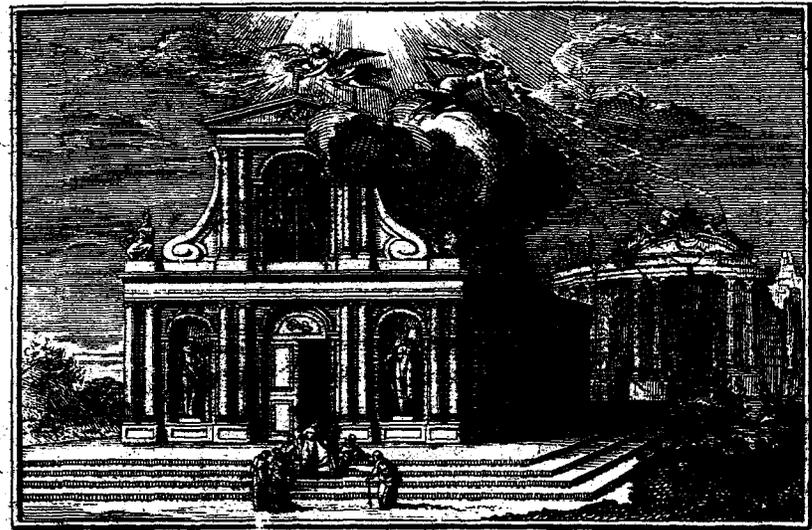


A PARIS,

Chez LE MERCIER & BOUDET, rue S. Jacques,
au Livre d'Or.

M. DCC. XL.

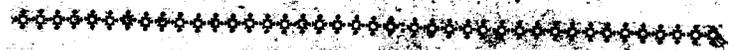
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



C. Cooper Pinx. del.

J. Tardieu Pinx. sculp.

LA RELIGION
CHRÉTIENNE
PROUVÉE PAR LES FAITS



LIVRE TROISIÈME.

Où l'on détruit les Difficultez générales que les Deïstes
opposent aux faits de l'Évangile.



J'ai tâché jusqu'ici de mettre dans tout LIV. III
son jour la vérité des faits consacrés par
la Religion Chrétienne. J'ai même été
soigneux de rapporter, & de résoudre
sur chacun de ces points les difficultés que l'on

Tome III.

A

LIV. III. fait, ou que l'on peut faire. Il m'a paru que cette méthode qui place les objections à côté des preuves, formoit un contraste aussi utile qu'intéressant. On en voit mieux ce qu'il faut croire, quand on voit de suite ce qui pourroit en détourner. Les preuves semblent même en devenir plus fortes, & elles le sont en quelque manière, quand elles triomphent de la résistance. C'étoit de plus une justice dûe aux contradicteurs, de ne les pas condamner sans les entendre. Il s'en faut bien pourtant que leur tribunal ait cette équité pour nous. Mais nous n'abusons pas de leur exemple. Outre que nous n'avons point les raisons de défiance que l'incrédulité peut avoir, il seroit déraisonnable de pratiquer nous-mêmes ce que nous condamnons en elle. A le prendre en rigueur, j'ai donc rempli tout le dessein de mon Ouvrage dans les deux Livres précédens, & quiconque voudroit exiger de moi que j'allasse au-delà, ne feroit que laisser voir qu'il incidente par un goût de dispute immodérée, ou pour se soustraire à la fausse honte de s'avouer vaincu.

Cependant, comme il y a des difficultez communes à tous les *faits* de l'Evangile, des difficultez qui n'attaquent pas un article seul à l'exclusion de l'autre, mais tous en général, je croi nécessaire de les éclaircir : d'autant plus que ces objections sont plus dangereuses, à proportion qu'elles combattent plus de vérités à la fois. Ce n'est pas que ceux qui les opposent, ayent mieux que

les autres éclairci le fonds. Tout le contraire. Ces Liv. III. difficultez vagues & générales ne font la ressource que de ceux qui n'approfondissent point. On se dispense du détail, quand on croit le tout décidé par des présomptions, quoiqu'indirectes, & cette manière de trancher est toujours la mieux accueillie du grand nombre, parcequ'elle tourne plus sûrement au profit de la paresse.

Effectivement il y a peu, & moins encore qu'on ne pense, d'incrédules dont l'infidélité se soit affermie sur de longues, & sçavantes recherches. Le Monde n'est plein que des exemples du contraire. On y voit des hommes sans Critique, sans connoissances, sans lecture, souvent même sans sçavoir exactement le dogme de la Foi, s'élever contre elle, & sur un ou deux raisonnemens faux, oser croire qu'ils pensent mieux que tous les hommes de tous les siècles. Ce n'est pas, disent-ils, par des preuves étudiées qu'il convient de démontrer ici. Cet appareil fastueux d'érudition subjugué plutôt l'ignorance des simples, qu'il ne les éclaire; il embarasse les autres plus qu'il ne les instruit, & fait naître plus d'incertitudes qu'il n'en leve. La Religion doit être raisonnable, proportionnée aux intelligences les moins pénétrantes, & se démontrer toute seule au sens droit. Donc ce qu'oppose au Christianisme la simple nature, quand on l'écoute, est plus fort pour le renverser, que ne l'est toute la subtilité de la Critique pour le soutenir. Puisque j'ai entrepris de le défendre, c'est à moi

LA RELIGION CHRETIENNE

LIV. III. de rapporter ces grandes objections si vantées par leurs auteurs. On verra par le choix que je vais en faire, car qui pourroit les parcourir toutes, que je m'attache aux plus apparentes, & à celles dont la solution entraîne évidemment dans ses principes la ruine de toutes les autres.

Mais avant tout, j'ose demander une grâce, plus encore pour l'intérêt de la vérité que pour le mien; c'est de ne décider sur ce qui va suivre, qu'après avoir lû sérieusement tout ce qui précède. Nul Ouvrage de raisonnement n'est solide, qu'autant qu'il a cette unité qui le rend tout entier simple & indivisible. Otez-en la liaison; retranchez le rapport des parties entr'elles, il n'est plus lui-même; les membres de ce corps ainsi déchirez ne sont plus que des portions informes. C'est le tissu qui fait le véritable esprit d'un Livre, & c'est cet esprit répandu par tout qui concilie, qui éclaire, qui unit toutes les parties pour en faire un tout régulier. Car il est impossible de dire toutes choses en chaque endroit. Par cette méthode qui seroit moins une méthode qu'une confusion perpétuelle, un Ecrivain tomberoit en des redites qui par leur nombre l'accableroient bien-tôt lui-même, & le Lecteur tout ensemble.



PROUVEE PAR LES FAITS. 5



LIV. III.

PREMIERE DIFFICULTE.

Fondée sur l'éloignement où nous sommes des temps où l'Evangile s'est établi.

IL n'est plus possible, disent les incrédules, de démêler maintenant le faux ni le vrai des faits racontés dans l'Evangile. Tant de siècles accumulés l'un sur l'autre depuis Jesus-Christ, forment trop de distance entre lui & nous. Pour juger sans péril d'erreur, il faudroit être dans un point de proximité qui mît la réalité sous nos regards; mais à force de durer, le Monde est sorti de ce point de perspective. Il est, si l'on peut user de cette comparaison, comme un homme dont les yeux affoiblis par le grand âge, sont bornés à ne voir que les objets voisins. Ce qui s'éloigne trop, est, à son égard, de même que ce qui n'est pas. Que l'on porté si haut qu'on le voudra l'autorité de la Tradition, elle ne peut nous remettre à l'origine des choses, ni les rapprocher; & ce milieu ne sert qu'à mieux montrer le prodigieux espace qui sépare les deux extrémités. Puis donc qu'on ne sauroit plus soi-même découvrir la source, ne vaut-il pas mieux l'abandonner pour ce qu'elle est, que de s'imaginer la bien voir par les yeux d'autrui?

Première difficulté.

La Tradition a même ce double défaut, qu'elle

6 LA RELIGION CHRETIENNE

LIV. III.
Première
difficulté.

n'est une voye d'éclaircissement ni infaillible, ni praticable dans la question présente.

Elle n'est point praticable; car la Religion doit être évidente à tout homme en quelque état qu'on le suppose, indépendamment des discussions critiques. Que seroit-ce, en effet, si pour le convaincre qu'elle est certaine, il falloit recueillir, & peser tous les témoignages répandus çà & là depuis tant de siècles? Quoi! La multitude forcera-t-elle les obstacles de l'éducation & du besoin, pour se dévouer à des travaux où ses forces se refusent? Faudra-t'il qu'elle se livre à l'étude immense de toutes les Langues, qu'elle parcoure toutes les Annales du Monde, qu'elle suive de point en point les combats de Doctrine qui l'ont divisé tant de fois, qu'elle entreprenne de concilier des textes discordans, & qu'elle s'absoibe dans la ténébreuse horreur des calculs chronologiques? Ira-t-elle chercher en d'innombrables Auteurs la preuve des faits dont le prodige effraye sa raison? Ce qu'elle ne peut croire, quand elle se laisse conduire à l'inspiration naturelle, veut-on qu'elle se le rende croyable par les soins pénibles d'une étude si disproportionnée à sa condition? Qui peut penser que Dieu veuille conduire les hommes par des routes si visiblement fermées, & en tout sens inaccessibles au plus grand nombre?

Il y a plus; & la Tradition est non seulement un moyen impraticable, il est encore essentiellement faillible. Ceux qui la composent ne sont

PROUVE'E PAR LES FAITS. 7

LIV. III.
Première
difficulté.

que les échos l'un de l'autre, ils ne font que répéter successivement ce qu'ils ont ouï redire, sans le confirmer par des preuves nouvelles. C'est un peuple de copistes serviles qui marchent où le premier les mène, sans s'informer si le chemin est sûr. Mais leur nombre ne prouve rien, par cela seul qu'ils ne sont point auteurs, & qu'ils déposent imprudemment de ce qu'ils n'ont point vu. Tout les témoignages intermédiaires, c'est-à-dire tous les témoignages qui ne sont pas contemporains du fait, & qui ne viennent qu'après, n'ajoutent rien à la certitude du fait. Sa vérité ou sa fausseté dépendent de la première main qui le transmet. Ceux qui le reçoivent en second & de suite, fut-ce jusqu'à l'infini, ne peuvent me rassûrer; parce qu'ils peuvent avoir été trompez par leurs prédécesseurs, comme je pourrois l'être par eux-mêmes. Il s'ensuit donc que la méthode de prouver la Religion par les faits n'est ni plus simple, ni plus démonstrative que les autres.

On peut même à tout ce qui précède ajouter une réflexion très-solide; c'est que la force des premiers témoignages qui déposent d'un fait, diminue à proportion de la durée des temps qui se sont écoulés depuis ces premiers témoignages. L'évidence qui rendoit un événement certain, s'affoiblit à mesure qu'il s'éloigne. Ce qui étoit clair pour les hommes d'un certain siècle, ne l'est plus à ceux qui lui sont postérieurs d'un certain nombre d'années. Par les règles de l'Optique, on déter-

8 LA RELIGION CHRE'TIENNE

LIV. III.
Première
difficulté. mine à quel degré de distance un objet cesse d'être perceptible. On peut déterminer de même, par de justes calculs, combien l'ancienneté d'un fait peut rabattre de sa certitude. Il est indubitable, en effet, que je suis moins sûr de ce qui se passoit il y a cent ans, que de ce qui se fit hier, moins assuré de ce qui s'est fait il y a deux cens ans, que de ce qui s'est fait il n'y a qu'un siècle, & ainsi par proportion en remontant; d'où il seroit aisé de faire voir qu'un fait de seize ou de dix-sept siècles, n'a plus de certitude, ni peut-être de probabilité historique par rapport à nous.

R E P O N S E.

Réponse
à la prem.
difficulté.

VOILA par cette unique difficulté le Pyrrhonisme bien établi. Si pour être assuré d'un fait, il faut en être contemporain, déchirons toutes les Histoires. A quoi nous servent-elles? Nous n'avons point vû ce que racontent les Anciens; leur récit ne prouve donc pas davantage que prouveroit leur silence. Ils étoient bien simples de recueillir avec tant de soin, & aux prix de tant de veilles, les faits mémorables de leurs siècles. Nous-mêmes, à quoi pensons-nous de composer les Annales du nôtre? Ne voyons-nous pas que la postérité ne voudra, ni ne pourra nous croire? Elle dira de nos récits ce que nous disons de ceux de nos Peres, & nous nous consumons, à leur exemple, en travaux superflus pour des descendans, critiques

PROUVEE PAR LES FAITS. 9

LIV. III.
Réponse
à la prem.
difficulté. ques apprètiateurs de notre autorité qu'ils trouveront sans poids. Nous sommes donc réduits nous, & ceux qui viendront après nous, à n'avoir chacun de connoissance historique que celle des événemens de nos jours. Si nous voulons sçavoir au-delà de ces bornes, nous ne ferons qu'accroître la matière de nos doutes, & multiplier nos incertitudes. On ne croira plus, sans hésiter, qu'il y a eu un César, & moins encore un Alexandre vainqueur de tant de peuples. L'origine & la décadence des Empires, la succession des Princes, la naissance des Religions, des sectes, des sciences & des arts, enfin tout ce qui a le sçeau de l'antiquité sera confondu dans les mêmes ténèbres; parceque les sens & l'expérience sont les seuls maîtres en droit de nous instruire. Je laisse au Lecteur à qualifier une doctrine qui mène ouvertement à ces excès.

Pour les autoriser ou les couvrir, on conteste vainement le pouvoir de la tradition. On en fait un secours inutile aux simples. Ils ne peuvent, dit-on, parcourir l'immense carrière qu'elle renferme. J'en tombe d'accord. Mais ce n'est pas non plus aux yeux des simples que nous exposons cette nuée de témoignages qui forment la tradition. Il y a pour eux une autre voye de s'instruire, celle de l'autorité, plus assortie à la foiblesse de leur conception. C'est aux incrédules que nous répondons, en empruntant ainsi la voix de tous les siècles. De quoi nous accusent-ils donc? Et de quoi se plaignent-ils? Voudroient-ils que nous les rangeas-

LIV. III. Réponse à la première difficulté. sions dans la classe du vulgaire ignorant, & que nous les crussions incapables de ces preuves savantes, réservées seulement aux esprits supérieurs & cultivez? Plus on les traite avec distinction, moins il leur sied de nous en faire un sujet de reproche, & ce seroit à eux plus qu'à tout autre de nous pardonner cette faute, si ç'en étoit une.

La difficulté, pour être sérieuse, ne doit donc plus tomber que sur l'insuffisance de la Tradition, dont les témoignages ne semblent être que la répétition l'un de l'autre. Mais ce n'est-là, pour le bien définir, qu'un pur sophisme; encore est-il peu subtil. Je veux bien que le même témoignage, successivement répété, ne prouve pas directement le fait dans la bouche de ceux qui n'en parlent que d'après, & sur la foi de ceux qui l'ont vû. Mais du moins il confirme la vérité des premières dépositions, & c'est tout l'avantage que nous voulons tirer ici des Traditions historiques.

Les Fidèles du second siècle n'avoient point vû Jesus-Christ, ils n'étoient pas témoins de ses prodiges: mais presque tous avoient conversé longtemps avec les Disciples spectateurs de ces miracles; ils en avoient appris d'eux les preuves, & les circonstances. L'autorité de ces Fidèles est donc plus qu'une redite: c'est une certification authentique qu'ils n'avancent que ce qu'ils ont reçu des premiers témoins. Les Chrétiens du troisième siècle n'avoient vû ni Jesus-Christ, ni ses premiers Disciples, mais ils en sçavoient toute l'histoire par

le récit de leurs peres qui la tenoient des Disciples de Jesus-Christ. La parole de ces Chrétiens n'est donc pas une répétition toute nuë, c'est une garantie du fait qui en fortifie la certitude, par la liaison avec les premiers témoignages dont ces Chrétiens ont reconnu la vérité. Or ce que je dis de la Tradition des trois premiers siècles, je le dis à proportion des siècles suivans. Nous-mêmes qui vivons aujourd'hui, dans mille ans & au-delà, si le Monde subsiste encore, nous serons pour la postérité d'alors, en qualité de garans; ce que sont à notre égard les Ecrivains des premiers siècles. Elle touchera par nous aux témoignages originaux, comme nous y touchons par nos prédécesseurs. Nous serons dans le tout une partie essentiellement relative aux autres. Nous ne prouverons pas, comme témoins, la certitude des faits de l'Evangile, mais nous la prouverons, comme dépositaires de la vérité transmise par les témoins, & par ceux qui avoient vû les témoins, ou les témoins des témoins. Encore une fois, il y a donc plus dans ceci qu'une simple répétition, telle que le seroit celle d'un texte indifférent. Mon témoignage fait foi, parceque j'atteste que j'ai reçu de mes ancêtres ce qu'en effet j'en ai reçu, comme ils ont attesté ce qu'ils ont reçu des leurs, en remontant toujours ainsi jusqu'à la source du fait, & c'est à quoi les incrédules semblent ne pas assez faire d'attention.

Je ne sçai d'où vient qu'ils se tiennent si forts

L. IV. III. Réponse à la Prem. difficulté. Cr. ij. Theolog. Christ. Princip. Mathem. C. II. Prop. 17.

de la durée des temps écoulés depuis la naissance du Christianisme, ni sur quoi sont établis ces calculs qui, selon eux, déterminent si précisément combien un fait ancien peut perdre de sa certitude, à raison des degrés de son ancienneté. Il est vrai qu'un grand Mathématicien a prétendu le démontrer, mais assurément ou il ne parloit pas dans tout le sérieux de sa raison, curieux seulement de voir jusqu'où pouvoit aller sur ce point la licence du paradoxe, ou bien son opinion est le plus grand exemple de la vanité des conjectures humaines. Que si quelqu'un désire d'être au fait de son système, en deux mots le voici.

Il entreprend de déterminer avec précision le temps où la fin du Monde doit arriver, ce temps que ni les Anges, ni le Fils de l'homme lui-même ne sçavoient point, & dont le Pere s'est réservé la connoissance à lui seul. Mais comment le Philosophe Anglois espère-t'il le découvrir? C'est par le secours de ses supputations géométriques. Il établit pour principe de ses recherches, que Jesus-Christ a dit: que le Monde prendroit fin, lorsqu'il n'y auroit plus de Foi sur la terre. Ce fondement posé, il observe que le premier, le plus haut degré de certitude où puissent monter les faits, est produit par la vûe même de ces faits; le second, par le rapport de ceux qui les ont vûs; le troisième, par la simple déposition de ceux qui les ont seulement ouï raconter aux témoins des témoins, & ainsi de suite à l'infini. De cette observation

Math. C. xxiv. v. 36.
Marc. C. xiii. v. 32.

il conclut que la certitude née de ces divers moyens de connoissance, diminuë de degré en degré: c'est-à-dire qu'un fait est moins certain à l'égard de ceux qui l'ont appris sur la déposition des témoins oculaires, qu'à l'égard des témoins oculaires eux-mêmes; moins certain encore pour ceux qui ne l'ont appris que sur la déposition de ceux qui ne l'attestent que d'après le récit des témoins oculaires, qu'il ne l'est pour ceux qui le croient sur la déposition immédiate des premiers témoins; & toujours moins constant à mesure que les témoignages postérieurs s'éloignent du premier. Déterminant ensuite la quantité de cette diminution de certitude, à raison du plus ou du moins d'éloignement du premier témoignage, suivant différentes progressions, il examine combien il doit s'écouler de générations pour affoiblir dans chaque hypothèse les degrés de certitude, au point qu'ils ne soient plus en état de former dans l'esprit une conviction suffisante. Dans ce cas il n'y aura plus de Foi, conclut-il, & c'est alors aussi qu'arrivera la fin du Monde, prédite par Jesus-Christ. Or, suivant les hypothèses du Géomètre Anglois, la certitude où nous sommes aujourd'hui sur l'histoire de l'Evangile, est la même que seroit celle d'un fait historique rapporté par vingt-huit témoins oculaires; & dans quinze cens ans ou environ, cette certitude des faits de l'Evangile ne fera pas même égale à celle qui résulteroit du témoignage d'un homme seul; c'est-à-dire, qu'elle

LIV. III. Réponse à la prem. difficulté.

LIV. III. fera presque égale à zéro. Donc il n'y aura plus à leur égard de motif de crédibilité, par conséquent plus de Foi. Dès que la Foi sera éteinte sur la terre, le Monde finira, selon la parole de Jesus-Christ. Donc la durée du Monde qui reste à remplir, ne doit plus être que de quinze siècles.

Qu'un habile Mathématicien, accoutumé à ne suivre que l'évidence, ait raisonné de la sorte! Qu'un homme d'ailleurs plein de respect pour la Religion, ait osé donner un démenti formel à l'Évangile! Mais au fonds, que prouve-t'il par ce système, sinon qu'il abuse d'une science, en appliquant les principes qui lui sont propres, à des matières qui ne relèvent pas d'elle, & qui en sont indépendantes? Les Mathématiques, selon que le remarque un sçavant homme, * n'admettent en effet que la certitude parfaite, & les conclusions *nécessaires*; je veux dire la certitude des propositions *identiques* qui réunissant deux termes synonymes, affirment que l'un & l'autre désignent la même idée. C'est à ce point seul que se terminent les démonstrations les plus longues; elles ne tendent qu'à ramener les théorèmes & les assertions, à des propositions *identiques* avec les premiers axiomes. En est-il de même des autres sciences, de la Morale, par exemple, de la Politique, de l'Histoire, de la Jurisprudence & de la Critique? Nullement. Elles ne sont pas assujetties à ce procédé géométrique. Elles ont chacune leur dialectique particulière; & pour démontrer dans leur ordre, il leur suffit

* Voyez M. Freret. Mem. de l'Acad. des Belles Lettres.

LIV. III. de conduire à la plus grande probabilité, j'entens à la plus haute certitude morale. Mais dans les objets de leur ressort, la probabilité est d'une si grande force, son empire est si puissant, que la raison ne peut refuser, & ne refuse jamais de s'y soumettre. Le Géomètre Anglois a donc mal à propos tout mêlé, tout confondu, quand il a prétendu forcer l'Histoire & l'autorité de la Tradition à subir la loi de ses calculs, sous prétexte que les probabilités peuvent se calculer, être considérées comme des nombres, & dès-là demeurer soumises à des rapports déterminés. Où a-t'il rêvé que des questions de Morale, & de Critique soient pareilles à celles des nombres, & qu'on puisse leur en appliquer la théorie? Est-ce qu'il n'y a pas dans les probabilités mille & mille circonstances, cent & cent degrés qui ne souffrent que des combinaisons, des appréciations, des comparaisons purement arbitraires? Les questions de cette nature ne se trouveront donc résolues dès-là, que dans le cas de la supposition qu'il aura plu au Géomètre de faire, & jamais la thèse ne sera générale. Or puisque le nombre des différens degrés de probabilité est sans bornes; puisqu'il n'y a point de degré dans ce genre qui ne soit, à l'infini, susceptible d'augmentation, & de diminution, à quoi serviroit de résoudre seulement un cas particulier? Que deviendroient les autres dont la suite est innombrable, & quel jugement faudroit-il en porter? Il est donc clair que dans la Morale toute cette théorie

LIV. III. Réponse à la prem. difficulté.

LIV. III. Réponse à la prem. difficulté. des combinaisons ne mène à rien, & que le systéme que je réfute en courant, n'est que la vaine spéculation d'un esprit oisif & amoureux des singularitez.

Quoiqu'il en soit, M. Craig ne dit pas que l'Histoire Evangélique soit d'une antiquité, telle qu'on ne puisse plus y distinguer le vrai d'avec le faux. Tout ce qu'il a pu tirer de ses principes imaginaires, la vérité m'arrache ce terme, c'est que trois mille cent cinquante ans après la naissance de Jesus-Christ, il n'y aura plus de probabilité historique pour cet événement, ni pour les autres du même âge. Heureusement nous n'avons guères rempli que la moitié de la carrière où l'on nous renferme, & l'évidence luit encore pour nous. Les incrédules faisoient donc trop-tôt un systéme visiblement inutile à leur cause, & réservé tout au plus à ceux qui dans quinze siècles oseront combattre la Foi Chrétienne.

Mais pour découvrir la source de ces illusions, & pour en détromper au même temps, distinguons ce que les hommes confondent presque toujours; *l'impression* que fait un événement sur les esprits, & la *conviction* qui naît des preuves de cet événement. J'appelle impression, l'étonnement, le plaisir, la peine, & les autres passions, compagnes ordinaires d'un fait important. J'appelle conviction, l'évidence, ou l'acquiescement à l'évidence des raisons qui décident que ce fait est. J'ayoué que l'impression diminué proportionnellement

lement à la distance des temps ou des lieux. Tout ce qui n'est que sentiment, passe avec l'objet qui l'excite. S'il entre d'un cœur dans un autre, c'est toujours avec perte, & je croirois qu'à force de s'affoiblir, il pourroit enfin s'épuiser tout entier. On est bien moins touché de ce qu'on n'a point vû, qu'on ne l'est de ce qu'on voit, & ce moins qui a ses degrés, augmente sans cesse à mesure que le fait s'éloigne. Mais ce qui est vrai de l'impression, ne l'est pas de la conviction. La preuve d'un fait subsiste la même invariablement. Les raisons qui l'ont une fois rendu certain, passent sans affoiblissement à travers la multitude des siècles, & portent dans tous les esprits une lumière égale, quand elles sont également montrées. Ce fait est abîmé dans la profondeur des âges, mais il est encore présent à l'esprit, tout échappé qu'il est aux sens, & on l'apperçoit enfin sans discontinuation, quelque décroissement qu'il ait éprouvé dans l'impression qu'il fait sur le cœur.

Il ne faut donc plus tant nous redire que nous sommes trop loin de l'objet pour le mesurer. Nous en sommes, si l'on veut, trop écartez pour en être sensiblement émûs, mais nous en sommes assez voisins pour en juger; & ceux qui viendront après nous, en jugeront encore sur nos preuves, comme si elles n'étoient que pour eux.

Je dirai plus. Loin que la durée des temps nuise à la certitude d'un fait ancien, elle l'augmente au contraire, quand les témoignages qui le succé-

LIV. III.

Réponse
à la prem.
difficulté
* Pr. Liv.
c. 5. p. 29.
& suiv.

dent ont toutes les conditions que j'ai demandées plus* haut. La voix de tous les siècles a sans doute plus d'autorité que la voix d'un seul. Elle a sur notre esprit l'empire naturellement attaché à la multitude des suffrages. Elle écarte les défiances presque inséparables de la singularité, elle rapproche l'objet, & lui conserve une sorte de nouveauté qui semble le reproduire malgré l'outrage des temps. Consultez tous les hommes; ils vous diront qu'ils croient davantage, & plus intrépidement, ce qui a été crû sans interruption, que ce qui n'est appuyé que sur un témoignage solitaire, ou sur des témoignages épars. Et ce préjugé n'est point en eux un préjugé d'erreur, c'est un préjugé de raison. Il a ses sources dans le bon sens; parcequ'un fait toujours approfondi, jamais contesté, & persévérément reçu, porte le caractère de la plus infaillible vérité dans son espèce. Vainement on nous dit que tout dépend de la première main qui a pû tromper la seconde, & celle-ci, à son tour, celles qui se sont trop reposées sur les deux premières. Peut-être en seroit-il de la sorte, si la contestation rouloit sur des faits indifférens, tels qu'il y en a mille dans l'Histoire. Mais le soupçon de surprise est imaginaire sur des faits authentiques, & de l'importance de ceux dont il s'agit dans le cas présent. Il est prouvé que le premier auteur qui les a transmis étoit fidèle. Il est prouvé que les dépositaires s'en sont éclaircis. Il est prouvé que l'un ne pouvoit séduire, & que les autres n'ont

pû, ni voulu se laisser surprendre. Enfin il est prouvé que chaque siècle a été sur ce point le censeur rigoureux de l'autre, & qu'il est impossible de soupçonner, tant soit peu, la possibilité même de la fraude. Chose étrange cependant! Les incrédules seuls ne sont point frappés de cette Tradition unanime & soutenue. Que faire donc pour raisonner à leur gré? Quand nous ne prouvons les faits que par leurs circonstances, ils demandent des autoritez; & quand nous en apportons, ils les récusent, ou les méprisent, sans les détruire. Voudroient-ils bien nous apprendre une bonne fois ce qu'ils veulent de nous.

LIV. III.

Réponse
à la prem.
difficulté.

DEUXIEME DIFFICULTÉ

*Etablie sur l'incrédulité des Juifs, contemporains
des faits de l'Evangile.*

NOUS souhaiterions, disent les Contradicteurs, que les Juifs, témoins des faits prétendus de l'Evangile, se fussent rangez du parti de Jesus-Christ. Ils ne l'ont pas fait. Donc ils n'ont pas crû ce qu'aujourd'hui l'on nous annonce comme véritable. Donc il y avoit de légitimes sujets d'en douter, même dans l'origine, & l'évidence n'étoit pas telle qu'on ne pût s'en défendre sans se trahir..

II. Diffi-
culté.

— Pour mieux concevoir ce que cette objection a

de force, sortons du siècle où nous sommes, & transportons-nous dans les jours où Jesus-Christ vivoit. Les Juifs d'alors attendoient impatiemment un Messie; c'étoit leur Tradition, vraie ou fausse il n'importe, qu'il devoit dans peu naître un Libérateur à Israël. Tous les signes qui le devoient précéder avoient parû, ces longues préparations qui avoient occupé tant de siècles, étoient enfin épuisées; la promesse alloit s'accomplir, & cela dans le moment présent. Imaginez-vous quelle attention dans ce peuple, & mesurez-la sur le plus grand de ses intérêts. Jesus-Christ vient en effet, & il dit aux Juifs: reconnoissez-moi, je suis le Sauveur que vous attendez, & l'héritier promis à la maison de David. Mon témoignage vous est-il suspect? Comparez ce que je vais faire avec ce que vos Prophètes ont annoncé du Messie. Voyez ce grand nombre de prodiges dont je vous étonne: Je guéris les infirmes par le seul empire de ma parole, je chasse l'esprit impur, je ressuscite les morts, je prédis l'avenir, & moi-même je sortirai vivant de mon tombeau. En vérité, s'il eût opéré ces merveilles, sans compter les autres rapportées dans son Histoire, seroit-il possible que les Juifs l'eussent méconnu, que la Synagogue plus instruite que le Peuple, eût hâté sa mort, & que cette Nation qui par ses vœux redoublez n'implorait que lui, se fût méprise jusqu'à le condamner comme imposteur? On peut se livrer pour un temps à la défiance, & quelquefois douter de ce qu'on

souhaite le plus. On croit s'affûrer mieux de son bonheur, en se précautionnant contre l'illusion de ses propres desirs; car l'on hésite aussi souvent par amour, que par crainte. Mais enfin on se laisse vaincre par la vérité que l'on aime, si peu qu'elle devienne évidente; à plus forte raison quand la certitude est parfaite. D'où vient donc que les Juifs sont la seule exception d'une règle si générale? Ne cherchons point d'autre dénouement; c'est qu'ils n'ont rien vû de ce qu'on nous raconte. Ils étoient contemporains, ils étoient intéressés dans la cause, ils l'ont approfondie. Donc leur incrédulité justifie celle de nos jours. Inutilement on lui oppose la multitude des Peuples devenus Chrétiens. Leur foi ne peut être pour nous un contre-poids à l'infidélité des Juifs. Les Païens ne sçavoient pas comme eux le véritable sens des Prophéties; les Païens n'étoient pas comme eux instruits des circonstances, & à la source du fait; les Païens ne jugeoient que sur des rapports accommodés à la vraisemblance; eux jugeoient en témoins & sur la foi de leurs yeux. La présomption doit donc être pour les Juifs qui ont nié, contre les Idolâtres qui ont crû.

R É P O N S E.

ON peut croire que cette difficulté n'est pas la moins ordinaire dans la bouche des incrédules. Comme spécieuse, elle marche à la tête des autres; comme naturelle & simple, elle flatte

Réponse
à la secon-
de diffi-
culté.

LIV. III. Réponse à la seconde difficulté. ceux dont la paresse aime les décisions précipitées. Mais est-elle solide? On en jugera par mes réponses. Je prie seulement qu'on se souvienne qu'il ne s'agit ici que de la vérité des faits, & point du tout de celle des dogmes. Or j'ai déjà * fait voir que les Juifs n'ont jamais douté des miracles de Jesus-Christ, rapportez dans l'Evangile. Ils ont pensé, du moins ont-ils prétendu qu'il les faisoit par la vertu d'un principe mauvais, & ce fut là tout son crime auprès d'eux; mais ils ne disoient point que ces prodiges n'en eussent que l'apparence, & qu'ils manquaient de réalité. Sans redire les preuves que j'en donne ailleurs sur des textes formels, il ne faut que raconter à quoi les Rabbins ont été forcez de recourir pour se soustraire à l'évidence de ces merveilles. Ils ont imaginé que Jesus-Christ avoit découvert je ne sçai quelle inscription, où étoient marquez les caractères propres du nom de Dieu, qu'il les avoit transcrits, ou retenus de mémoire, & qu'à l'aide de ce nom mystérieux qu'il sçavoit prononcer, tout devenoit docile à sa parole comme à celle de Dieu même. Quelles misères! quelles fables! Encore n'en exposé-je ici que le fonds. J'épargne au Lecteur l'ennui que lui causeroit le récit des autres circonstances, toutes si ineptes, si dénuées de sens, si contradictoires, qu'elles ne forment pas même un conte suivi, loin d'être vraisemblable.

Parlons sans nous prévenir, conceit-on que les Juifs eussent embrassé une ressource si vaine, &

liv. III. Réponse à la seconde difficulté. tout ensemble si honteuse, s'il n'eût fallu que dé-créditer des faits imaginaires? Hé! s'ils croyoient absolument faux ce qu'aujourd'hui nous croyons si véritable, s'il n'y avoit eu ni apparence, ni trace de miracle dans les actions de Jesus-Christ, pourquoi ne le pas dire tout d'un coup, & persévèrement? Pourquoi feindre des explications d'une chose qui n'est pas? Pourquoi risquer de la faire croire en l'expliquant si mal, quand il n'y a qu'à la nier pour la détruire? Il est donc justifié, par cet exemple seul, que les Juifs ont vû les prodiges de Jesus-Christ, & qu'au fond de leur cœur ils les ont crû réels. Combien le justifierois-je mieux, si je recueillois de leurs Commentaires tous les exemples de la même espèce?

Mais encore, ajouterez-vous, si la Synagogue, si le Peuple entier ont vû tous ces miracles, d'où vient que la Synagogue, & le Peuple ont si constamment refusé de croire en Jesus-Christ? Plus on supposera les faits évidens, plus on sera frappé de surprise à la vûe des reproches de séduction & d'imposture faits à tant de prodiges, & si souvent renouvellez. Ma réponse est facile. Je vous ai déjà dit que les Juifs attribuoient à Béel-zébus Prince des Démons, ce qu'ils voyoient de prodigieux dans les œuvres de Jesus-Christ, & ce faux principe les menoit conséquemment à l'infidélité. Cette raison n'étoit pourtant pas l'unique. A le bien prendre, elle n'étoit qu'un prétexte.

Pour le concevoir, représentons-nous au juste

LIV. III.
Réponse
à la secon-
de diffi-
culté.

Marc. C.
3. v. 22.

LIV. III. Réponse à la seconde difficulté.

l'ancienne disposition des Juifs, & cette objection s'évanouïra. Ils sçavoient, en effet, que le Messie devoit paroître dans les jours de la naissance de Jesus-Christ. Les Prophéties le marquoient assez ouvertement, & la Tradition achevoit là-dessus de porter la lumière en ce qui pouvoit rester de ténébreux dans les Ecritures. La situation présente des affaires publiques étoit même une explication sensible des anciens Oracles, & tout concouroit à faire croire que le Libérateur promis alloit descendre, jusques-là que le bruit s'en étoit répandu parmi les Nations idolâtres. Mais ce qu'il faut remarquer, le Peuple Juif panchoit alors, & par de rapides déclin, vers sa ruine entière; il n'avoit plus ni puissance, ni autorité, ni magistrature. Un de ses plus anciens auteurs le reconnoît, & il a raison d'avoüer que le *sceptre* n'étoit plus dans Juda, ni l'empire dans les anciens du Peuple. Depuis le règne d'Hérode, & encore plus depuis la chute d'Archélaüs son fils, le Sanhédrin étoit dégradé. Les membres de ce grand Corps, auparavant Juges absolus, n'étoient plus que de simples Docteurs. La puissance de vie & de mort avoit passé d'eux aux Romains, & comme il est évident par l'histoire de Jesus-Christ, ils n'avoient que le droit de décider sur les points de Religion.

Réduits à un pouvoir si borné, les Juifs se remplirent plus que jamais des grandes promesses faites à la Nation. Ils imaginèrent que le Messie devoit ramener & accroître leur ancienne splendeur, qu'il

Voyez ci-dessus. Li. 11. C. 6. P. 112. & 113.

Tract. voc. Magna Gen.

LIV. III. Réponse à la seconde difficulté.

qu'il subjugueroit leurs ennemis à la manière des Conquérens de la Terre, qu'il répandroit sur les héritiers de Jacob la gloire avec les richesses temporelles, qu'il dompteroit les Gentils à main armée, qu'il abbattroit Rome fière de ses victoires, & qu'il partageroit sa dépouille entre les enfans de Juda. Mais sur quoi encore ce plan étoit-il fondé? Sur les Prophéties, il est vrai, mais interprétées par les Juifs au gré de leurs besoins & de leurs desirs. Inspiration toujours trop écoutée par les hommes, & source inépuisable d'erreurs.

Jesus-Christ vient donc, mais dans un ordre bien disproportionné à ces orgueilleuses attentes. Son état humble & sans distinction au dehors, attire à peine les regards. Il ne promet à ceux qui le suivront, ni les grandeurs que le Monde admire, ni les biens qu'il aime. Sa Doctrine est majestueuse, mais austère; ses actions grandes, mais sans faste; ses promesses consolantes & magnifiques, mais l'exécution de ces promesses est réservée au siècle futur. En falloit-il davantage pour éloigner des esprits grossiers autant que superbes, des cœurs qui ne vouloient être gagnez que par les sens, des hommes dont tout l'espoir étoit de briller un jour, & mieux que les Gentils, par le succès des armes? Voilà, puisqu'on veut le sçavoir, ce qui rendit les Juifs infidèles; & cette raison n'est point vaine, elle est, comme on le voit, fondée sur l'Histoire, & sur le génie connu de la Nation. Que dis-je! Les Apôtres eux-mêmes

LIV. III.
Réponse.
à la secon-
de diffi-
culté.

Matth. C.
20. v. 21.

témoins des merveilles de Jesus-Christ, éclairez de si près par ses divines leçons, & déjà mieux instruits du vrai sens des Ecritures, demeuroident attachés encore à ce préjugé dominant. Ils aimoient à croire que si leur Maître se cachoit pour un temps, il éclateroit enfin, & se feroit couronner un jour à la manière des Rois de la terre. De cette vaine pensée s'éleverent au fond de leur cœurs des mouvemens ambitieux, & quelques-uns s'y laissèrent entraîner jusqu'à lui demander par avance les premières dignitez auprès de sa personne.

Je sens bien cependant qu'il reste toujours à comprendre comment une prévention d'orgueil étoit assez puissante pour tenir dans tout un peuple contre des miracles sans nombre, & je reconnois, avec franchise, que ce montre d'aveuglement est à peine concevable. Mais aussi, le prodigieux est plus familier au cœur qu'on ne pense, & pour ne point sortir de l'espèce que nous discutons, combien d'exemples en voyons-nous tous les jours se renouveler? Est-ce qu'il n'y a pas dans le sein même du Christianisme, des hommes scandalisez de la vie simple & commune de Jesus-Christ, des hommes qui rougissent de l'obscurité de sa condition, & qui ne scauroient l'accorder encore avec ce que la Foi les oblige d'en croire? Ils ne doutent point des miracles de l'Evangile; la raison leur en démontre assez l'inébranlable certitude. Mais ils mesurent à leur foible imagination ce que Jesus-Christ devoit être, leur penchant est

leur unique règle, il agit sourdement en eux, quoiqu'ils ne se l'avoient pas, & peu s'en faut qu'ils ne méconnoissent le Messie malgré ses prodiges; parce qu'il n'a pas brillé de cette pompe extérieure qui enchante les sens; parce qu'il a souffert, & parce qu'il est mort. Que seroit-ce donc s'ils avoient, comme les Juifs, un intérêt d'Etat & de besoin à le souhaiter grand?

Après tout, si le plus grand nombre des Juifs persistoit dans son infidélité, ce n'étoit ni la force des preuves qui lui manquoit, ni leur évidence, ni le degré d'attention qu'elles exigeoient, & s'ils ont refusé, presque tous, de croire en Jesus-Christ, ce n'étoit pas qu'il ne fussent point convaincus qu'il étoit le Messie. Car au fond, est-ce faute de preuves de sa Résurrection, par exemple, ou pour ne les avoir pas comprises, que les soldats qui en avoient été les témoins, répandirent que les Disciples avoient enlevé son corps? Est-ce faute de preuves d'un fait si éclatant, que les Princes des Prêtres, & les Anciens du Peuple corrompirent ces témoins par l'appas des récompenses? Est-ce faute de preuves des miracles de Jesus-Christ, que les Pontifes, & les Pharisiens disoient: *Que faisons nous? Si nous souffrons que cet homme opère tant de prodiges, tous croiront en lui.* Est-ce faute de preuves, que ceux qui voyoient de si fréquents miracles, ne le rendoient pas? *Cum autem tanta signa fecisset coram eis, non credebant in eum.* Est-ce faute de preuves que les principaux

LIV. III.
Réponse.
à la secon-
de diffi-
culté.

Joan. C. II.
v. 48.

Idem. C.
12. v. 37.

d'entre les Juifs qui croyoient intérieurement en Jesus-Christ, ne rendoient gloire ni à sa mission, ni à ses œuvres? *Verumtamen ex principibus multi crediderunt in eum; sed propter Phariseos non confitebantur, ut in Synagoga non ejicerentur: dilexerunt enim gloriam hominum magis, quam gloriam Dei.* Ils craignoient d'être chassés de la Synagogue, & d'irriter les Pharisiens. Ils préféroient des jugemens étrangers, à ceux de leur conscience, un intérêt personnel, à celui de la vérité, un engagement de parti, à la conviction secrète, & le respect aveugle de l'ancienne autorité, à celle qui en annonçoit la fin. Voilà n'en doutons plus, les causes de l'obstination judaïque. Encore une fois, n'en accusons ni la difette de preuves, ni même le défaut de clarté dans ces preuves. Les uns étoient retenus par le respect humain, les autres se sentoient effrayés à la vuë des sacrifices que la Morale Chrétienne exige. Ceux-là étoient arrêtés par la crainte des persécutions; ceux-ci par la seule indolence, & par je ne sçai quelle indétermination où le cœur a plus de part que l'esprit. Tous voyoient la vérité, mais avant que de s'y rendre, la plupart ne croyoient peut-être pas la combattre, en se promettant de la mieux approfondir; & cet examen toujours remis à un autre temps, ne venoit jamais. Tel est l'homme, & c'est le mal connoître que de penser qu'il n'agit jamais que conséquemment à ses lumières. Ce n'est pas de sa raison qu'il prend conseil, d'ordinaire c'est de son penchant,

c'est de ses préjugés, c'est de ses passions; & quand ces motifs secrets ne l'entraînent pas, l'exemple plus impérieux le domine & le décide. Portez les yeux tout au tour de vous. Qu'est-ce que vous y remarquez? Sinon des hommes que le torrent emporte, qui rougissent, qui souffrent même d'en suivre le cours; qui voyent le bien & le fuyent, qui font le mal & le condamnent; assez éclairés pour ne douter pas, trop foibles pour aller où la lumière les appelle. Et l'on voudra que ce qui est malheureusement si ordinaire aujourd'hui, n'ait pas été la disposition presque générale dans tous les temps? Est-ce là raisonner, connoître l'homme, & parler d'après l'expérience?

Ajoutons une raison plus haute, & supérieure à tout ce que j'ai dit. Vous me demandez pourquoi les Juifs n'ont pas cru, quoique les prodiges de Jesus-Christ eussent tant d'évidence. Je vous réponds: Leur incrédulité même étoit prédite, & la manifestation du Messie qui alloit être le salut du reste de l'Univers, devoit être le signe fatal de la réprobation de l'ancien Peuple. Ce Peuple déplorable devoit avoir des yeux, & ne pas voir, des oreilles, & ne pas entendre, un cœur, & ne pas comprendre. Les Prophètes ne sont pleins que de ces menaces terribles faites aux Juifs. A chaque pas on y voit le Messie donné, & le Messie rejeté par eux. Leur endurcissement y est représenté sous d'innombrables figures, & le nouveau Peuple qui devoit croire à leur place désigné par des images

Matth. C.
20. v. 21.
Deut. 28.
Isai. C. 1.
v. 3. 4. C.
5. v. 13.
C. 6. v. 8.
Eccl. C. 29.
v. 9. C. 42.
v. 19 C.
65. v. 2.
Jerem. C.
5. v. 21.
C. 6. v. 7.
Ezech. C.
11. v. 1. 2.
Daniel. C.
9. v. 26.
Osée. C. 4.
v. 1. &c.

LIV. II.

Réponse
à la secon-
de diffi-
culté.Pensées
de M. Pas-
cal. Art.
16.Voyez ci-
dessus Li.
2. C. 15.

qui ne laissent aucune place au doute, tant elles sont ressemblantes & vives. Si donc je suis surpris de l'incrédulité des Juifs, combien dois-je être rassuré par la justesse des rapports entre la prédiction & les événements? Oiii, j'oserai le dire après un des plus célèbres de nos Apologistes, la résistance opiniâtre des Juifs qui dure encore dans leurs descendans, est une des grandes preuves de la vérité de notre Foi. S'ils avoient tous été convertis par Jesus-Christ, nous n'aurions en eux que des témoins suspects, & nous n'en aurions plus du tout, si la vengeance du Ciel les avoit tous effacés de dessus la Terre. Mais ils ont vû des miracles & ils le confessent, lors même qu'ils blasphèment contre la main qui les faisoit. Donc leur témoignage décide pour la certitude du fait, & malgré eux, nos ennemis deviennent nos défenseurs.

Remarquez de plus que tous les Juifs n'ont pas été rebelles à l'Evangile. Parmi eux un grand nombre a tendu les bras au Libérateur, & l'a reconnu dans la personne de Jesus-Christ. La masse n'étoit pas corrompue en tout, & elle portoit des Saints & des Elus, quoiqu'ils en fussent la moindre portion. C'est par eux que l'Eglise Chrétienne a commencé. Les Gentils n'y sont venus qu'en suite, felon qu'il étoit prédit. C'est à Jérusalem que se forma le premier troupeau, foible il est vrai dans sa naissance, mais accru de beaucoup après le miracle de la Résurrection. Les Apôtres y faisoient des conversions dont le nombre étoit étonné. En deux

jours, huit mille, *touchez de componction en leur cœur*, demandent avec larmes que Pierre les arrosee de l'eau sanctifiante. Ces nouveaux Chrétiens en appellent d'autres au salut, & ceux-ci à leur tour font de nouveaux profélytes, qui en ont d'autres encore après eux. Les incrédules établissent donc la difficulté que je réfute, sur un fait évidemment faux. Ce qui les trompe, c'est qu'ils ne voyent plus que les descendans des Juifs infidèles, & qu'ils ne pensent pas à la foule de ceux qui se font incorporer à l'Eglise, & dont nous sommes nous-mêmes la postérité.



TROISIÈME DIFFICULTÉ.

Fondée sur la bassesse apparente de la condition de JESUS-CHRIST.

TOUT cela, dites-vous, ne détruit encore qu'à demi l'objection précédente. Vous découvrez bien le motif secret & intime qui indisposoit les Juifs contre les miracles de l'Evangile, quelque certitude qu'ils eussent. Vous imputez cette opposition à l'empire de leurs sens révoltés par la bassesse apparente de Jesus-Christ, à leur orgueil nourri des idées ambitieuses qu'il s'étoit faites du Libérateur. Mais justifiez-vous cette bassesse, qui dans le fond étoit si révoltante? Comment voulez-vous qu'on reconnût l'Envoyé de

LIV. III.

Réponse
à la secon-
de diffi-
culté.A. C. 2.
V. 37. &
40.
Ibid. C. 4.
V. 4.Troisième
diffi-
culté.

LIV. III. Dieu promis dès l'origine du Monde, le Sauveur si pompeusement désigné par les Prophètes, & si fort au dessus de eux, le Messie vainqueur des Nations, & dont la gloire devoit pénétrer jusqu'aux Isles désertes, dans la personne d'un homme sans nom, renfermé dans une retraite sombre, élevé sous les yeux d'une famille indigente, & parmi les humiliantes fonctions réservées à la misère? Pouvoit-on soupçonner que le Saint d'Israël & son Rédempteur, fût caché sous de si tristes dehors? Malgré le succès de sa parole, aujourd'hui encore peut-on se le persuader? On se retranche à dire que les voyes de Dieu ne sont pas les nôtres, & que ce n'est pas à nous de sonder la profondeur de ses conseils. Mais quand on a recours à de semblables réponses qui vont à justifier les plus grands excès de Doctrine, n'est-ce pas reconnoître qu'on ne sçait plus à quoi se prendre? Quelque distance qu'il y ait entre la sagesse Divine & la nôtre, il y a pourtant des principes immuables pour juger de ses œuvres. Un des plus clairs, est que Dieu ne peut tendre à sa créature des pièges insurmontables. Or ç'en seroit un visiblement, si le Messie devoit naître dans l'humiliation, de l'avoir montré de loin tout glorieux, tout éclatant, dans les peintures des Prophètes, & jamais séduction n'eût été mieux préparée par l'équivoque. Les Juifs ne pouvoient donc juger autrement qu'ils ont fait, & nous-mêmes nous ne pouvons juger que comme eux.

RE'PONSE.

R É P O N S E.

LIV. III.

QUOIQUE cette objection, dès qu'elle n'attaque point les faits, ne soit pas précisément de celles que je me suis engagé de résoudre, je consens néanmoins à le faire. D'autant plus que ma réponse fournira des principes propres à détruire un grand nombre de difficultez de la même espèce.

J'observe d'abord que ce qu'on appelle *grandeur* n'est pas une idée simple, déterminée par sa nature à ne représenter qu'un objet; & c'est aussi ce qui rend équivoque le terme dont on l'exprime. On appelle souvent du même nom, des choses très-différentes, & l'esprit qui n'approfondit pas toujours ces différences, se porte à de faux jugemens, trompé par le double sens de la même expression. Pour éviter un écueil si dangereux à la vérité, distinguons trois sortes de *grandeurs* qui renferment toutes les autres.

Il y a une grandeur que je nomme *sensible*, parcequ'elle n'est telle qu'à l'imagination, & aux sens. La haute naissance, l'autorité, l'opulence, les grands exploits la composent: & à la honte de leurs jugemens, les hommes ne sont guères épris que d'elle. Il y a une grandeur que je nomme *spirituelle*, parcequ'elle est toute dans l'esprit. Ce sont les idées sublimes qui la forment, les profondes réflexions, l'étendue des lumières, les vastes connoissances, le génie de l'invention, la délicatesse

Tome III.

E

Réponse à la troisième difficulté.

LI V. III.
Réponse
à troisié-
me diffi-
culté.

du goût, le talent de la parole, & les richesses de l'imagination. Enfin il est une autre grandeur que j'appellerai *vertueuse*, parcequ'elle consiste toute dans la sainteté, dans la sagesse, & dans la conformité de nos penchans à l'ordre; regle unique, regle constante du mérite des mœurs.

Ces trois espèces de grandeur composent, comme on le voit, trois états bien différens; & leur distance est autant infinie que l'est celle de leurs objets. Les esprits sont infiniment au-dessus des corps, & la sainteté est infiniment au-dessus de l'esprit. Tout de même & par une raison égale, la grandeur *sensible* est infiniment au-dessous de la grandeur *spirituelle*, & la grandeur spirituelle est infiniment au-dessous de la grandeur *vertueuse*. Indépendamment de la fausse opinion des hommes qui préfèrent souvent la moindre de ces grandeurs à la plus haute, il est vrai de dire que leur subordination est immuable, & fondée sur la manière même dont Dieu juge des objets. Tous les corps fussent-ils réunis, ou multipliez, s'ils se pouvoit, sans bornes, ne sçauroient atteindre au prix de la pensée; & toutes les pensées les plus ingénieuses ne sçauroient balancer une action sainte; parcequ'elle est d'un ordre surnaturel. Ceux qui remontent jusqu'aux principes des choses, avoüeront qu'en parlant ainsi, je ne dis rien que de clair, & d'incontestable.

Mais ce qu'il faut remarquer encore, ces trois sortes de grandeur sont comme invisibles l'une à

l'autre. Elles s'évitent d'une fuite réciproque. Tout l'éclat sensible n'a rien de flatteur à ceux qui vivent dans les recherches sçavantes. Toute la pompe du sçavoir, toute la gloire des découvertes, toutes les graces, tous les talens de l'esprit sont insipides à ceux qu'enchanter le plaisir des corps. Tout le prix de la sagesse est indifférent aux hommes charnels, & même aux sublimes esprits, en tant que tels. Ce sont trois ordres à part dont chacun a son empire, son éclat, & ses victoires séparées. Le puissant ne veut briller qu'aux yeux du corps; le grand génie ne veut de distinction qu'aux yeux de l'intelligence; & le Saint ne veut plaire qu'aux yeux de Dieu. Ainsi Alexandre étoit grand dans son ordre, Platon dans le sien, & saint Paul dans un autre. Maintenant appliquons ces principes à la difficulté.

Jésus-Christ, dites-vous, a paru dans un état vil. Comment donc peut-il être le Messie? C'est comme si l'on disoit, Alexandre n'avoit que des connoissances vulgaires. Il n'étoit ni grand Philosophe, ni grand Géomètre, ni grand Orateur. Comment donc ose-t'on dire qu'il étoit grand? Cette question, sans la qualifier, vous paroît tout d'un coup ce qu'elle est en effet. Mais je suis affligé de vous dire que la vôtre ne lui ressemble que trop.

Pour juger sainement de la grandeur, ou de la bassesse de celui qu'on veut définir, le premier ou même l'unique point est de sçavoir, s'il a paru

LI V. III.
Réponse
à troisié-
me diffi-
culté.

dans un état précisément conforme, ou opposé, à l'ordre de grandeur dans lequel il devoit paroître. Par exemple, si celui dont l'éclat doit être dans les conquêtes, n'en fait point, il n'est pas grand dans son ordre; mais si la victoire marche à sa suite, & le couronne toujours, quoique peut-être il soit médiocre dans le reste, il n'est pas moins grand dans son espèce de grandeur, & il en a rempli toute l'étendue.

Par conséquent, & pour revenir à Jesus-Christ, il n'est question ici que de sçavoir dans quel ordre il a dû paroître, & s'il y a montré de la grandeur. Il étoit envoyé pour apprendre aux hommes qu'ils s'étoient égarés de la route du salut, & pour les y ramener; pour les détacher d'eux-mêmes, des fureurs & des injustices de l'amour propre; pour les réunir à Dieu, pour leur donner tout ensemble des leçons & des exemples de vertu; pour leur apprendre la nature des vrais biens, & la fragilité de ceux qui passent; pour établir un culte plus digne de l'Être parfait, & lui former des adorateurs dont il pût recevoir & récompenser les hommages; pour remettre les péchez du Monde; pour corriger par sa naissance le vice de la nôtre; pour nous préparer des secours efficaces, soit pour nous garantir, soit pour nous relever de nos chûtes. Or que Jesus-Christ est grand dans cet ordre qui lui est propre! Il est sans bien, sans autorité, sans titre, sans production de science au-dehors; il ne régne pas, il ne donne pas des batailles, il ne rem-

porte pas des victoires; mais il est sublime & touchant dans sa Doctrine, tendre & bienfaisant pour les hommes, humble, patient, pur & Saint devant Dieu. Qu'il est donc grand! Qu'il est admirable dans son ordre de sagesse & de sainteté! On ne demande point si Platon étoit d'une illustre naissance, ni s'il possédoit de vastes domaines. Qu'il soit sorti du plus noble, ou du plus vil sang de la Grèce, qu'il ait vécu dans la disette, ou dans l'abondance, esclave ou libre, il n'importe de ces différences. Elles ne sçauroient accroître, ni diminuer sa gloire; parcequ'il n'est grand que dans l'ordre des esprits. Tout de même, il ne seroit de rien à Jesus-Christ de se montrer environné de la pompe mondaine, & de venir en Roi. Cette espèce de grandeur n'étoit pas la sienne: elle étoit étrangère à sa destination. Il devoit être Saint, & former des Saints; & jamais homme n'a porté si haut la perfection des mœurs, ni celle des préceptes.

Vous, qui vous scandalisez de sa bassesse, apprenez donc une fois à le chercher, non dans la splendeur qui ne lui convenoit pas, mais dans celle que demandoit le dessein de sa mission. Envisagez-le dans ses discours, où brille avec une aimable simplicité, l'éclat le plus vif de la sagesse. Sa parole est sans art; mais ses idées sont admirables. Plus l'esprit humain les suit, plus en les approfondissant, il éprouve un ravissement inconnu. Lui seul n'en paroît pas surpris. Il est plein

38 LA RELIGION CHRETIENNE

L. IV. III. des mystères d'en haut, mais il n'en est pas ému
 Réponse à la troisième difficulté. comme les autres mortels à qui Dieu se commu-
 Joa. C. 8. v. 34. nique. Il en parle sans effort, la vérité lui est fa-
 milière, il est visiblement né dans le secret qu'il
 révèle. Souvent même il est contraint de tempé-
 rer la hauteur de sa Doctrine, & de répandre avec
 mesure ce qu'il a sans mesure, afin que notre foi-
 blese le puisse porter. Regardez-le dans la candeur
 & l'innocente uniformité de sa conduite. Quel
 autre, vivant au milieu des hommes, & sous les
 yeux d'une multitude ennemie, a pû dire sans
 crainte d'en être repris : *Qui de vous me convaincra
 de péché? Et encore: Je suis la lumière du Monde;
 ma nourriture est d'exécuter la volonté de mon Père.*
 Joa. C. 8. v. 46. Id. C. 4. v. 34. Ib. C. 8. v. 29. *Celui qui m'a envoyé est avec moi, & ne me laisse
 pas seul, parceque je fais toujours ce qui lui plaît.*
 Que cette confiance est majestueuse? Voyez-le
 dans ses œuvres. Elles sont toutes d'un caractère
 nouveau. Ce ne sont point des signes dans le Ciel,
 tels que les Juifs, amoureux de l'ostentation &
 du spectacle, les demandoient. Il ne dispose de
 la nature, qu'à l'avantage des hommes. Ses pro-
 diges appartiennent à l'utile autant qu'au mer-
 veilleux; on croiroit qu'ils naissent de sa bon-
 té, plus encore que de sa puissance. Cependant
 avec quelle facilité, avec quelle promptitude l'é-
 xécution suit sa parole! Un instant, un regard,
 un attouchement de sa main, un signe rapide lui
 suffit. Veut-il guérir un infirme? *Je le veux*, dit-il,
 Mar. C. v. 3. *soyez guéri*, & à ce mot, celui qui ne se souenoit

PROUVE'E PAR LES FAITS. 39

plus dans sa langueur, marche seul & à grands pas. Veut-il rendre les morts à la vie? *Jeune homme,*
 L. IV. III. Réponse à la troisième difficulté. *s'écrie-t-il, levez-vous, je vous l'ordonne: Lazare,*
sortez de votre tombeau; & à cet ordre les voilà
 vivans. Veut-il chasser les Démons? *Esprit sourd*
& muet, sors de cet enfant, je te le commande, dit-il,
& n'y rentre plus. Il n'en faut pas davantage contre
 la puissance des ténèbres. Le principe de cette au-
 torité est au-dedans de lui-même, les miracles en
 sortent comme les eaux coulent de leur source.
Je sens qu'une vertu est sortie de moi, dit-il, lorsqu'une
 femme sans être vûe de lui, se mêle dans la foule
 qui le presse, afin d'être guérie à son approche. Ne
 diriez-vous pas à cette parole, qu'il ne peut rete-
 nir la plénitude du pouvoir qu'il a reçu du Père?
 Et toutefois il promet que ses Disciples feront, en
 son nom, *des choses plus grandes encore.* Tant est
 féconde & inépuisable *cette vertu* qu'il porte en
 lui-même. Luc. C. 5. & passim. Luc. C. 7. v. 14. Joa. C. 11. v. 43. Marc. C. 9. v. 24. Luc. C. 8. v. 46. Joa. C. 14. v. 12.

Considérez-le dans la persécution & les tour-
 mens; sa vertu ferme & tranquille ne s'en altère
 pas. Toute une Nation conspire sa mort, il en
 sçait l'heure, & il la désigne lui-même. N'importe;
 il acheve sans trouble ce qui lui est donné de
 faire. Ses Disciples effrayez l'abandonnent, & il
 n'en murmure point. Il meurt, & ses dernières pa-
 roles sont une prière tendre pour implorer le par-
 don sur le crime aveugle d'Israël. Oûi, n'eussions-
 nous aucun intérêt à le dire, toujours il faudroit
 reconnoître que le Monde n'a point vû d'exem-

40 LA RELIGION CHRETIENNE

LIV. III. ple d'une grandeur si soutenue, dans l'ordre de la sagesse & de la sainteté.

Réponse à la troisième difficulté.

Aussi la vérité me force d'en faire ici la remarque. Les contempteurs de la personne de Jesus-Christ ne pensent point assez à ce qu'il y a de majestueux dans les circonstances de son histoire. Plût à Dieu qu'ils voulussent considérer seulement ce qu'il y a d'auguste dans l'obscurité même qu'ils lui reprochent. Celui qui n'est donné qu'après quarante siècles de vœux, de sacrifices & de prières pour hâter sa naissance, arrive enfin; mais pauvre, & si méconnu, que les Auteurs qui n'écrivent que ce que le Monde appelle important, l'aperçoivent à peine. Il croît sous les yeux d'une famille déchûe, & de trente-trois ans qu'est la durée de sa vie, il en passe trente sans paroître. Le reste d'une carrière si courte n'est pour lui qu'une chaîne de contradictions, de disgrâces, d'opprobres & de douleurs. D'une autre part cependant toute la Palestine, tous les climats d'alentour demeurent prosternés & comme en silence à la vue de ses prodiges. La jalousie envieuse frémit, la cabale s'irrite, la malignité murmure en vain. Sa gloire n'en brille que mieux. Est-ce un homme? On ne le peut croire. C'est un Dieu; & bientôt sous ce titre, l'Univers entier lui rendra le tribut de ses hommages. Quel éclat! Quelle grandeur!

Et néanmoins, de tout cela Jesus-Christ ne réserve rien pour lui. Tout est pour les siens. Il s'oublie

Voyez M. Pascal. Pens. Art. 14.

PROUVE'E PAR LES FAITS. 41

blie pour ne voir qu'eux seuls. Le peuple enchanté de ses vertus, pénétré de ses bienfaits, étonné de ses miracles, charmé de sa doctrine, veut le proclamer Roi. Ce faste lui est indifférent, ou même odieux, & pour l'éviter, il se dérobe, il s'enfuit sur la cime des montagnes. Ses œuvres, sa réputation, les rapides succès de sa parole ne servent qu'à le faire reconnoître, & ne contribuent de rien à sa félicité temporelle. Il ne prend de l'humanité que les peines; il néglige & dédaigne tout ce que les prodiges peuvent lui attirer d'avantages, & de splendeur. Citez-moi, si vous le pouvez, quelque exemple certain d'un désintéressement si généreux.

Tous les hommes veulent être grands; mais c'est pour eux-mêmes qu'ils le veulent être: C'est l'accroissement de leur bonheur qu'ils recherchent dans la gloire. Dépouillez-les de cet amour secret & dominant qui rapporte tout à lui, vous tarifiez la source de leurs entreprises, & constamment celle de leurs vertus. Qu'est-ce aussi que la gloire mondaine? Le fruit d'une disposition basse & mercénaire, assez avili par le motif intéressé qui le fait naître. La vraie grandeur, & l'unique, est d'aller au parfait sans réserve, sans propriété, d'un courage également au-dessus des biens & des maux. Telle étoit celle de Jesus-Christ; & si l'on m'oppose que je trace, par ce caractère, l'image d'une grandeur plus qu'humaine, je n'en aurai que mieux prouvé combien celle de Jesus-Christ étoit de ce genre.

Tome III.

F

LIV. III.

Réponse à la troisième difficulté.

Joan. C. 6. V. 15. Ibid.

42 LA RELIGION CHRETIENNE

LIV. III.

Réponse
à la troi-
sième dif-
ficulté.

Ne difons donc plus qu'il a vécu comme un d'entre nous. C'est cette modestie sublime, jointe aux autres circonstances de son Histoire, qui me le rend si respectable. Je ne puis le voir d'un côté, si puissant en œuvres, de l'autre, si ressemblant à nous par ses souffrances, sans reconnoître qu'il a rempli seul toute l'idée de la grandeur, & mérité le plus tendre amour, comme la plus profonde admiration des hommes.

Ainsi l'unique ressource qui reste à l'incrédule, est de prétendre que les Prophètes ont annoncé du Messie, qu'il seroit grand d'une grandeur sensible; par conséquent qu'il en faut revenir à cette alternative: ou que leurs Oracles nous ont trompé par de fausses promesses, ou que Jesus-Christ n'est pas le Messie promis. Mais à Dieu ne plaise que nous soyons contraints à l'une de ces deux extrémités!

Liv. 2.
C. XVI.
Rép. à la
troisième
difficulté.
page 171.

J'ai déjà fait voir plus haut que le règne du Libérateur devoit être spirituel, & que les Juifs dans l'origine l'avoient compris de la sorte. Cependant, parcequ'il y a dans l'Ecriture quelques passages, qui semblent au premier aspect ne pouvoir se concilier avec cette explication, je vais poser un principe qui, sans entrer dans le détail, éclaircira tout.

Il est certain qu'il y a des textes formels dans les Prophètes, qui représentent le Messie pauvre, humilié, souffrant, & mis à mort; comme il y en a d'autres qui le représentent puissant, vainqueur, & glorieux. Voilà donc une contradiction évidente. Mais quelle conséquence en tirer? Que les

PROUVEE PAR LES FAITS. 43

Ecrivains sacrez ne s'entendoient pas, & qu'ils se combattoient eux-mêmes? Ce seroit dire ce qu'on ne sçauroit penser quand on a vû leurs ouvrages, sans dessein formé de les contredire. Il y règne trop de justesse, trop de suite, & une élévation trop soutenüe.

LIV. III.

Réponse
à la troi-
sième dif-
ficulté.

Ils avoient donc un sens, & ils sont justifiés, s'il s'en trouve un qui concilie tous ces passages en apparence contraires. Or je dis que les Chrétiens l'ont trouvé ce sens. J'ajoute qu'il est l'unique raisonnable, & que les Déistes n'en sçauroient imaginer d'autres qui ne soient visiblement faux. J'en donne les raisons. Quand un Auteur dit du même sujet deux choses opposées, cette opposition n'est pas la preuve toujours certaine qu'il se contredise. Comment cela, direz-vous? C'est que de ces deux attributs contraires, l'un peut être donné dans le sens rigoureux de la *réalité*, l'autre dans le sens de la *figure*. Mais pour savoir si l'Auteur est susceptible de cette explication, il faut examiner si des deux propositions qui semblent se combattre, il en résulte un sens juste, clair, précis, en prenant l'une comme exprimant une réalité, & l'autre comme exprimant une figure; ou si dans cette supposition même, il reste toujours inintelligible & contradictoire. Or faites choix de tous les passages où il est écrit du Libérateur, qu'il sera Roi; belliqueux & triomphant. Prenez ces textes à la lettre; efforcez-vous ensuite de les accorder avec ceux qui le montrent

ignoré, pauvre & vaincu par ses ennemis ; j'ose dire que vous n'y parviendrez jamais. Tout au contraire : prenez à la lettre ces derniers caractères, & les autres comme figure, tout se développe, tout s'éclaircit. Je voi le même homme indigent, humilié, chargé d'opprobres, & mourant dans les supplices ; grand toutefois aux yeux de Dieu par l'éclat de ses vertus, vainqueur des Peuples par le succès de sa parole, Roi de l'Univers par les hommages qu'on y rend à sa personne, & à sa doctrine. De ces deux portraits, si contraires au premier regard, il en sort un troisième dont les traits s'accordent, & tout d'un coup j'y reconnois Jesus-Christ. Donnons encore un peu plus d'étendue à ce même dénouement.

Ne reconnoissez-vous pas que de tous les endroits pris ensemble où l'Écriture parle du Sauveur, il en résulte qu'il doit avoir de la grandeur & de la majesté ? On ne peut en disconvenir. C'est même le fondement de l'objection que je réfute. Mais de quel ordre cette grandeur doit-elle être ? Car enfin, comme je l'ai remarqué, ce terme est équivoque. Si vous dites qu'elle sera temporelle : montrez-moi, vous répondrai-je, comment on peut être grand dans cet ordre au milieu des humiliations, des douleurs, des opprobres, & des revers ; ce n'est point assez que vous m'offriez une explication des textes qui s'accordent, vous me devez une explication qui concorde avec les textes discordans. La vôtre ne le fait point. Elle n'est

donc pas la véritable. La mienne triomphe au contraire de cet obstacle, elle résout tout, elle met de l'unité dans ce qui paroît double, du rapport dans ce qui semble irréconciliable. En soutenant que le Messie ne devoit être grand que dans l'ordre de la sainteté, il n'est plus impossible qu'il soit grand, & persécuté tout ensemble ; parceque les souffrances & les disgraces ne sont point incompatibles avec la sagesse. Il n'est plus impossible qu'il soit pauvre, & le Maître des Peuples ; parcequ'il n'en est le vainqueur que par sa Doctrine. Il n'est donc point impossible que Jesus-Christ soit celui-là même que les Prophètes ont annoncé de si loin. Que dis-je ? Il s'ensuit qu'il est impossible que leurs Oracles ayent prédit un autre que lui.

Je supplierai le Lecteur de se prêter à une dernière observation qui me paroît importante. C'est que les Prophètes parlant de l'éclat que le Messie doit avoir, disent souvent que leurs discours sont obscurs, & qu'on s'y méprendra, que leurs sens n'est pas toujours celui qu'ils expriment à découvert, & qu'il ne sera compris qu'à la fin des siècles ; c'est-à-dire, au jour de l'accomplissement de leurs prédictions. Cet éclat sensible, dont ils parlent, n'est donc qu'un voile pour envelopper ce qu'ils veulent tenir secret ; car on ne cache pas le corps sous l'esprit, mais l'esprit sous le corps ; non les ombres sous la vérité, mais la vérité sous les ombres. Je ne crois pas me tromper ; cette remarque est décisive pour la cause que je défens. *Afin*

Liv. III.

Réponse
à la troi-
sième dif-
ficulté.M. Pa-
cal, Pens.
Art. 13.

d'éclaircir encore mieux ma pensée, j'usurai d'un exemple déjà proposé par un des plus grands génies du dernier siècle.

Si l'on surprenoit une Lettre importante, dont la première impression formât un sens clair, & cependant qu'il y fut dit que le sens en est voilé, qu'elle ne dit rien moins que ce qu'elle paroît dire, qu'on la verra sans la voir, qu'on l'entendra sans l'entendre, qu'enfin sous les termes ordinaires elle renferme des vérités que ne comprendront pas ceux qui se tiendront à la simplicité de l'écorce. Si de plus, en voulant expliquer l'énoncé extérieur de cette Lettre, on y trouvoit de manifestes contrariétés, quel est l'homme qui ne diroit pas d'abord : cherchons un autre sens que celui qui se montre ; nous aurons trouvé le véritable, s'il s'en présente un qui lève les contradictions mises à dessein de mieux déguiser le secret.

Or nous faisons la même chose à l'égard des Prophètes, nous Chrétiens. Nous ne nous arrêtons pas à la surface de leurs termes. Instruits des raisons qu'ils avoient de s'envelopper, nous les expliquons de la manière qu'ils le veulent être. Nous disons : le sens spirituel est caché sous un autre en une infinité de textes, & il est clairement découvert en d'autres passages. Mais les textes où le sens est couvert, sont équivoques, ils sont dissimulés ; Ceux où il est dévoilé sont univoques, ils dissipent la double entente. Le sens spirituel est donc l'unique véritable. En le suivant nous ne

Liv. III.

Réponse
à la troi-
sième dif-
ficulté.

pouvons être induits en erreur ; & ce qui le démontre, c'est que tout autre système laisse au chiffre sa première obscurité, & s'embarrasse de contradictions qui ne s'évanouissent qu'à l'aide de nos commentaires. Il est donc vrai que nous levons la difficulté toute entière, & ce qu'il y a de remarquable, sans faire un pas hors de nos Ecritures.

Quand est-ce donc que les Dêistes sentiront nos avantages sur eux, non dans la manière seulement de les attaquer, mais encore dans celle de nous défendre ? Préoccupez ici d'un raisonnement trompeur, ils me diront, sans doute, que pour me sauver, j'ai recours au vain asyle des sens figurez, ressource ordinaire de ceux qui n'en ont plus. Mais je leur réponds qu'ils se hâtent trop de triompher, & que dans les prophéties le sens de figure est à la façon aussi réel que le sens littéral. Quand il est écrit du Messie qu'il sera l'*homme de douleurs*, ces mots doivent être vrais à la lettre, quoiqu'il soit dit ailleurs que le Messie sera *grand* ; parceque s'il étoit *grand*, selon l'idée vulgaire attachée à ce terme, on ne pourroit le concevoir comme *homme de douleurs*, même dans le sens figuré. Mais quand il est dit qu'il sera *grand*, & que je donne à cette expression le sens de figure, tout aussi-tôt j'imagine un homme dans les tribulations, & je le vois *grand* dans la manière héroïque ou sainte dont il soutient ses malheurs. Cet héroïsme, ou cette sainteté, forment un caractère positif, & il est évident par-là que le sens que j'appelle de fi-

48 LA RELIGION CHRETIENNE

LIV. III.
Réponse
à la troi-
sième dif-
ficulté.

gure, est, à la manière, un sens réel, figuratif seulement parcequ'il ne correspond pas aux idées communes. Il ne faut donc point nous accuser d'être inventeurs de sens chimériques. C'est l'incrédulité elle-même qui s'enfonce dans la chimère & dans la contradiction, lorsqu'elle veut tout réduire à un sens unique dans les Prophètes. Elle ne voit pas, ou feint de ne pas voir, que cette réduction forcée les rend inexplicables, qu'elle combat l'idée qu'ils donnent eux-mêmes d'un double sens dans leurs écrits, & qu'enfin la grandeur & la misère prises dans la notion ordinaire, & réunies dans le même être, forment un tout qui répugne visiblement, un tout qui ne pourroit jamais être qu'un fantôme d'imagination. Cette remarque me porte à en faire une autre, au péril même d'une digression.

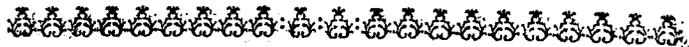
Lorsqu'on propose aux hommes un plan philosophique, qui explique mieux que tout autre les phénomènes de la nature, ils embrassent avec ardeur ce nouveau moyen d'entrer dans la confidence de ses secrets. Ils aident de toutes leurs recherches à la perfection de cette hypothèse, si peu qu'elle ait déjà d'évidence dans ses principes, & cet empressement est louable. La vérité en est l'objet, & la moindre est toujours importante, ne fût-ce qu'en facilitant un accès plus ouvert auprès de celles qui lui sont liées. D'où vient donc qu'on s'ouvre si peu aux moyens naturels que nous offrons de rendre le Christianisme évident? Nous présentons

PROUVE'E PAR LES FAITS. 49

présentons depuis tant d'années un système de Religion, si je puis ainsi parler, qui explique tout d'une manière également simple & démonstrative; en le suivant, on trouve le dénoûment & la clé des anciennes Ecritures; les nuages se dissipent, & l'on marche de vérité en vérité. Pourquoi les hommes y restent-ils insensibles? D'où vient qu'ils s'opiniâtrent, contre leurs intérêts, à vouloir trouver faux ce qu'il est si doux de pouvoir trouver vrai? Est-ce qu'il est plus raisonnable de soutenir que Dieu nous trompe, & que les Prophètes, manifestement inspirés de lui, nous ont joués par des peintures imaginaires du Messie, que de penser dignement de l'Être parfait, & de donner à ses saints Oracles une explication naturelle qui les justifie? Que les Déistes y pensent donc; ce n'est pas notre système, c'est le leur qui se combat. Nous avons la consolation, & le bonheur de concilier tout ce qui a l'apparence du contradictoire. Eux, en ne voulant reconnoître dans le Messie qu'une grandeur *sensible*, sont contraints de faire à Dieu l'injure de le croire faux dans ce qu'il nous a fait dire des humiliations, de l'obscurité, des souffrances, & de la mort du Libérateur. Ils sont réduits à soutenir que ce Messie n'a point été, qu'il ne peut être, & qu'il n'a point de caractères distinctifs qui autorisent sa mission. Oüi cet aveuglement seroit incompréhensible; si la Religion elle-même ne nous apprenoit que le grand nombre doit être dans cette disposition à

LIV. III.
Réponse
à la troi-
sième dif-
ficulté.

son égard, & que Dieu, dans sa profonde justice, dérobe aux uns la lumière que sa miséricorde dispense aux autres.



QUATRIÈME DIFFICULTÉ

Etablie sur l'impossibilité qu'il y auroit eu que les Juifs eussent méconnu Jésus-Christ, supposé que les miracles arrivés, selon les Evangélistes, au temps de sa naissance, & dans les premières années de sa vie, eussent été véritables.

LIV. III.
Quatrième
difficulté.

NE parlons plus, direz-vous, de ce qui révolte le sens humain dans la condition extérieure de Jésus-Christ; il faut convenir que la vraie grandeur n'est point incompatible avec ces dehors d'infirmité. Ne nous arrêtons qu'au récit des prodiges qui accompagnent sa naissance, & les premiers temps de sa vie. Ces prodiges sont eux-mêmes la plus forte preuve contre le reste de son histoire. Il ne faut pour le comprendre qu'écouter les Evangélistes.

Luc. C. I.
v. 13. &
suiv.

Peu avant que Jésus-Christ paroisse, le Ciel annonce le précurseur qu'il va lui donner. Elizabeth femme d'un saint Pontife, déjà avancée en âge, & naturellement stérile, devient féconde. Un enfant lui est donné, & Zacharie, pere contre son espérance, s'écrie, parlant de ce fils miraculeusement

né : Pour vous, petit enfant, vous serez appelé le prophète du Très-haut, car vous marcherez devant lui pour préparer ses voyes le bruit de ces merveilles, ajoute saint Luc, se répandit dans toutes les montagnes de la Judée, & ceux qui en eurent connoissance en conservèrent précieusement le souvenir, en se disant les uns aux autres : quel pensez-vous que sera un jour cet enfant? Car la main de Dieu est clairement marquée dans les prodiges de sa naissance.

Jésus-Christ paroît, & à peine il a vû le jour que l'Ange du Seigneur se rend visible aux bergers de Bethléem, & leur dit : *Aujourd'hui vous est né le Sauveur du Monde.* A cette nouvelle, les pasteurs se hâtent de partir; ils trouvent Marie & Joseph, & l'enfant couché dans la crèche, ainsi qu'il leur avoit été marqué.

Dans les mêmes jours une étoile inconnue paroît en Orient, & tout aussitôt, avertis par cette lumière, des Mages partent de ces climats, arrivent à Jérusalem, & demandent où doit naître le Roi des Juifs. C'est, leur dit-on, en Bethléem, car c'est ainsi que le portent les Prophéties. Et quand ils y sont, l'astre miraculeux, le même qu'ils avoient vû dans leurs provinces, reparoit, & marche devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivé sur le lieu où étoit l'enfant, il s'y arrête, & se dissipe.

Hérode compte en vain sur le retour des Mages à Jérusalem. Ils repassent dans leur patrie par une autre route que celle qu'ils avoient

LIV. III.
Quatrième
difficulté.
Ibid. v.
v. 68.

Luc. C. II.
v. 9. 10.
11. 12.
15. 16.

Matth.
C. II. v. 1.
& suiv.

Ibid. v.
11. 12.

ÉIV. III. tenuë pour venir en Judée. Surpris & outré de
 Quatri- voir sa politique ainsi trompée, ce Prince dans
 me diffi- la crainte de manquer le *nouveau Roi des Juifs*,
 culté. immole à ses jalousies d'Etat *tous les enfans nés à
 Bethléem & aux environs depuis l'âge de deux ans
 & au dessous, suivant la datte de l'apparition de
 l'étoile dont il s'étoit soigneusement informé.*

Pour obéir à la Loi, Jesus-Christ est présenté
 au Temple, & voilà qu'un saint vieillard le recon-
 noît pour le *Saint de Dieu*, & le nomme avec tran-
 Luc. C. II. port *la lumière qui doit éclairer tous les peuples,
 & faire la gloire d'Israël.*

Hérode ne survit que peu aux enfans qu'il fait
 égorgé pour assurer ses jours & sa couronne.
 Jesus-Christ que sa famille avoit conduit en Egypte
 sur un avertissement céleste, en est ramené par
 une autre inspiration divine. Peu d'années s'écou-
 lent, & il est montré tout à coup *assis avec les*
 Matth. C. Docteurs, Docteur lui-même; *il les interroge, &*
 11. v. 15. *tous ceux qui l'écoutent surpris de sa prudence; ad-*
 Ibid. v. mirent la sagesse de ses réponses trop au dessus d'un
 19. & âge si tendre pour être naturelle. Tels sont les
 suiv. faits que racontent les Evangélistes; raisonnons
 Luc. C. II. à présent.
 v. 46. & 47.

Voilà sans doute le plus grand; le plus auguste,
 le plus singulier spectacle, un enfant qui entre
 dans le Monde au milieu des plus rares prodiges;
 un enfant annoncé par un autre destiné à prépa-
 rer ses voyes, & dont la naissance est elle-même un
 Luc. C. II. miracle; un enfant dont le Ciel fait chanter les
 v. 14.

grandeurs par les concerts de *toute l'armée céleste*; un
 enfant qui dès le berceau se fait connoître aux
 climats les plus reculez par un phénomène inouï
 jusqu'alors, & qui s'attire des extrémités de l'O-
 rient des adorateurs qui lui en apportent la dé-
 pouille & les trésors; un enfant dont les yeux
 ne sont presque pas ouverts, qu'il est la terreur
 des Rois, & l'objet de leur jalousie; un enfant
 que la politique veut perdre, & qu'elle poursuit
 dans les flots de sang qu'elle fait couler; un en-
 fant que Dieu protège avec tendresse, qu'il guide
 comme par la main, & qu'il cache à l'ombre de
 ses ailes pour le dérober aux périls qui le menacent;
 achevons: un enfant qui de jour en jour *croît en*
 sagesse & en grace, & qui dans son aurore est l'é-
 tonnement & l'admiration des Docteurs d'Israël.

Il étoit donc naturel que tous les Juifs eussent
 leurs regards sans cesse fixés sur lui, qu'ils suivis-
 sent avec l'attention la plus religieuse des com-
 mencemens si beaux, & qu'ils reconnussent à ces
 premiers traits frappés de main divine, sinon le
 Messie promis, du moins un Prophète, & le plus
 grand de tous les Prophètes. Il étoit impossible,
 il n'étoit pas humain de rester dans l'indifférence
 sur le sort d'un enfant si merveilleux. Toutefois
 il est oublié tout à coup, il entre après ce premier
 éclat dans les plus profondes ténèbres; il vit, nous
 ne dirons pas seulement sans distinction, mais
 dans un état vil, parmi les exercices les plus hu-
 milians, & dans la pratique d'une profession ob-

LIV. III.
 Quatri-
 me diffi-
 culté.

Ibid. v.
 40

LIV. III. scure. Dix-huit années s'écoulent sans qu'on se rappelle aucun des prodiges de son enfance, & lorsqu'âgé de trente ans il ouvre la carrière de sa mission, n'est-ce pas là, disent les Juifs, ce charpentier fils de Marie n'avons nous pas vu parmi nous ses freres Jacques & Joseph, Simon & Jude, & ses sœurs? Encore une fois, pas un mot qui retrace la mémoire des faits passés; & loin que le souvenir s'en présente, quand on veut prouver que Jésus de Nazareth est prédit par Moïse, Nathanaël replique: *peut-il rien naître de bon à Nazareth? Qui concevra cette énigme? Qui pourra l'expliquer? Et que dirons nous à la vuë d'une contradiction si formelle entre les récits de l'Evangile, & la conduite des Juifs? Ou ces faits étoient publics, ou ils ne l'étoient pas. Si vous dites qu'ils l'étoient, faites nous comprendre comment la mémoire en dura si peu. Si vous avoüez qu'ils ne l'étoient pas, convenez donc aussi qu'ils ne sçavoient entrer en preuve de la Religion Chrétienne, & qu'ils ne font apparemment qu'une fiction des Apôtres qui, pour donner quelque éclat à leur Maître, l'ont fait, pour ainsi dire, jouer avec les miracles dès son enfance.*

Quatrième
me diffi-
culté.

Joan. C. I.
v. 45.



RÉPONSE.

LIV. III.

J E ne suis pas surpris que quelqu'un se trouve ébranlé, du moins inquiété par l'objection que l'on vient d'entendre; elle présente quelque chose d'assez spécieux pour ébloüir au premier aspect. Mais examinée de près, elle perd ce que d'abord elle offroit d'imposant, & ne paroît plus que ce qu'elle est, je veux dire un paralogisme fondé sur un principe si faux que nulle dialectique ne permet de l'employer. Ce principe est qu'un fait, prouvé d'ailleurs, n'est pas vrai parcequ'il n'a pas eu les suites qu'il semble que naturellement il devoit avoir. Ce n'est, en effet, que dans la supposition de cette maxime, que la difficulté peut être de quelque poids; car elle ne roule que sur un défaut de vraisemblance dans le récit des Evangélistes. Pourquoi Jésus-Christ né dans le sein des miracles, fut-il mécomu peu après? Pourquoi tant de prodiges furent-ils oubliés si-tôt? Ne devoient-ils pas être le continuel objet de l'admiration de la Synagogue? Ne devoient-ils pas entraîner d'autres suites que celles qu'ils ont eues? Or je maintiens que toutes ces questions sont frivoles, & je supplie le Lecteur d'être attentif à ce que je vais dire pour l'en convaincre.

Réponse
à la qua-
trième
difficulté.

J'avoüe qu'en général une des preuves de la vérité d'un fait ancien se tire des événemens qui en ont été comme les dépendances; qu'on établit les choses par leurs suites qui souvent nous sont

plus connus que les choses mêmes ; & qu'on les détruit quelquefois par le défaut de ces suites. Mais souvent on abuse de cette manière de raisonner, ou lorsqu'on refuse d'admettre pour suite nécessaire ce qui l'est en effet, ou lorsque l'on prend pour suite nécessaire ce qui ne l'est pas.

Cette méprise arrive surtout dans ce qui dépend de l'esprit & de la volonté des hommes, & il est aisé d'en découvrir la raison ; c'est que la nature de ces causes n'est pas invariable, qu'elles sont toutes deux d'une espèce particulière, qu'elles produisent, en certains cas, des effets très-certains, très-réglez, & quelquefois aussi très-incertains, & très-déréglez.

La plus grande certitude que l'on puisse avoir parmi les hommes, celle même à la quelle Dieu a voulu attacher les preuves humaines de sa Religion, est établie sur les effets réglez & certains de leur volonté. Par exemple, il n'y a rien de plus constant que l'existence de la ville de Madrid, à ceux mêmes qui ne l'ont pas vuë. Cette ferme certitude dépend néanmoins de l'assurance où nous sommes qu'il est impossible que tous les hommes conspirent volontairement par toute la terre à soutenir ce fait, s'il n'étoit pas. Nous savons donc, & avec une certitude inébranlable, qu'ils n'agissent pas de la sorte.

Mais comme il y a des effets réglez, & des suites nécessaires, il s'en trouve de même une infinité qui ne le sont pas ; car nous portons un
fonds

fonds dont il est difficile, impossible même, de comprendre tous les ressorts & de prévoir tous les effets. On se trompe donc souvent lorsqu'on veut le faire agir dans les autres comme l'on pense qu'on auroit agi soi-même, & lorsqu'on suppose qu'un tel événement n'est point arrivé, parcequ'il n'a point produit le même effet qu'on imagine qu'il auroit du produire.

L'origine de ce mécompte est aisé à découvrir. C'est que nous confondons presque toujours les suites de nécessité avec les suites de simple convenance ou de probabilité, les suites indispensables avec celles qui ne sont que possibles, & tout au plus vraisemblables ; tandis que ce sont des choses très-différentes, & que l'on ne sçauroit trop soigneusement distinguer.

Les suites de nécessité sont invariables, & toujours les mêmes ; elles naissent, & infailliblement, dans la supposition des mêmes causes situées dans les mêmes circonstances. Les suites de convenance au contraire sont telles dans un temps, & telles dans un autre, telles en certains cas, & telles en d'autres conjonctures, telles dans je ne sçai quel tour de l'esprit, & telles dans une façon opposée d'envisager les objets. Conclure d'une espèce à l'autre, ce ne seroit donc plus raisonner, mais tout broïiller, & tout confondre. Il suit de là que si un fait est douteux, ou même faux, lorsqu'il n'a pas eu les suites qui en étoient les dépendances inséparables, & nécessaires, il

58. LA RELIGION CHRETIENNE

Liv. III. n'est ni douteux ni faux lorsqu'il n'a pas eu les
 Réponse suites qui ne lui étoient pas essentielles, ou qui
 à la qua- n'étoient que possibles, & de pure convenance.
 trième Appliquons cette règle à la difficulté qu'il s'agit
 difficulté. de résoudre.

On conclut contre les miracles arrivés à la naissance de Jesus-Christ, parceque s'ils eussent été constans, ils l'auroient inmanquablement fait reconnoître lorsqu'il commença l'exercice de sa mission. Et moi je dis que cette conséquence n'est pas juste parcequ'elle n'est point nécessaire, & qu'elle ne sort point inévitablement du principe dont on la tire. Les premiers jours de Jesus-Christ marqués par tant de prodiges, pouvoient sans doute, & devoient même probablement ouvrir les yeux de la Nation qui l'attendoit, mais ils pouvoient aussi, eu égard à ses dispositions & aux conjonctures d'alors, ne faire sur elle qu'une impression légère, ou même n'en faire aucune; & c'est en effet ce qui arriva. Pour le comprendre, examinons d'abord comment se passèrent les faits qu'on nous oppose; ensuite la disposition où les Juifs étoient alors & surtout les principaux de la Nation.

I. Les bergers qui veillent tour à tour à la garde de leurs troupeaux, avertis la nuit par les discours de l'Ange, de ce qui étoit arrivé à Bethléem, s'y transportent, & racontent aux habitans de ces lieux la vision qu'ils ont eue. Ceux-ci en écoutent le récit, & l'admirent. Mais ils se bor-

PROUVEE PAR LES FAITS. 59

ment à la surprise, & soit indolence, soit défaut de persuasion, ce premier étonnement ne les porte point à s'éclaircir de la vérité du fait qu'ils entendent, ni par conséquent à le publier. Les pasteurs, seuls témoins de l'apparition de l'Ange, retournent dans leurs campagnes, & le bruit du prodige ne sort point de cette étroite enceinte. Ce qui se passe à Jérusalem, lorsque les Mages y arrivent, prouve décisivement que les merveilles de la naissance de Jesus-Christ n'y avoient point encore été répandues.

Le témoignage que Siméon, & la veuve prophétesse lui rendirent, lorsqu'il fut présenté au Temple, n'eut guères plus d'éclat. Ces saints personnages ne parlèrent, ainsi qu'il est remarqué dans l'Évangile, qu'à ceux qui attendoient la rédemption d'Israël. Or cet espoir, quoique général en un sens, n'occupoit principalement que les justes, & ils n'étoient, comme ils ne le sont toujours, que la portion la moins nombreuse. Par conséquent ce qui se passa dans le Temple n'eut pas une plus grande divulgation que ce qui étoit arrivé à Bethléem. Supposé même que quelque Juif de la Capitale fût informé de ce que les pasteurs avoient vu, c'étoit une question pour lui que de sçavoir si le fait de Bethléem & celui du Temple regardoient le même enfant. Elle ne se pouvoit éclaircir qu'en recourant à l'origine des témoignages, perquisition d'ordinaire trop pénible pour qui n'y est pas engagé par quelque intérêt personnel.

Liv. III. Réponse à la quatrième difficulté.

Luc. II. v. 34. 36. 37. 38.

Liv. III. Réponse à la quatrième difficulté. Il ne faut pas attendre du commun des hommes qu'ils fassent, par le seul amour de la vérité, l'effort qui les conduiroit à la découvrir. C'est beaucoup s'ils consentent à la reconnoître quand elle vient au-devant d'eux, & même environnée de l'évidence.

Ce fut dans ces conjonctures, je veux dire lorsque tout étoit encore dans l'obscurité, que les Mages arrivèrent à Jérusalem, & qu'ils y publièrent qu'il étoit né un Roi des Juifs qu'ils venoient adorer. A ce discours la ville est émuë, Hérode est troublé, les Prêtres & les Docteurs sont consultés, & leur réponse en appuyant les espérances de la Nation, redouble la terreur de son Prince. Voilà le premier témoignage qui soit ici d'une publicité totale. Mais je supplie le lecteur d'y faire attention; ce témoignage n'a point ouvertement de liaison avec ceux qui le précèdent. Si le rapport en est remarqué, ce n'est que par ce petit nombre de justes dont j'ai parlé plus haut. La multitude ne voit dans l'étoile qui guide les Mages que cet unique prodige, & elle attend leur retour pour se déterminer.

Au lieu de reparoître à Jérusalem, ils obéissent à l'oracle du Ciel qui les avertit en songe, & retournent dans leur pays par un autre chemin. Hérode irrité de ce qu'ils échappent à ses artifices, conçoit le plus barbare projet qui puisse entrer dans le cœur humain; il sacrifie à sa politique tous les enfans nés à Bethléem depuis deux ans. Voilà, je l'avouë encore, un second fait de la plus évi-

dente notoriété. Mais aussi, qu'on y réfléchisse, ce fait même devient le plus puissant obstacle à la manifestation de Jesus-Christ. Loin d'aider à le faire mieux reconnoître, il ne sert qu'à le faire confondre avec cette troupe d'innocens immolez aux fureurs d'Hérode. Et comment, en effet, ne pas croire qu'il avoit été, comme les autres, enveloppé dans un meurtre si général? A quel signe pouvoit-on conjecturer qu'il en eut été garanti? Et par où le secret de sa fuite en Egypte pouvoit-il être pénétré? Marie & Joseph sçavoient donc seuls l'ordre & la suite des prodiges opérés en faveur d'un enfant si merveilleux. Ils auroient pû seuls en raconter toute l'Histoire. Mais écoutez ce que dit saint Luc: *Marie conservoit toutes ces choses, les repassant dans son cœur.* Vous l'avez entendu: dans son cœur; c'est-à-dire sans les publier, sans songer à s'en faire honneur, sans en tirer le plus foible avantage aux yeux des hommes. Prêtez l'oreille encore: *le pere & la mere de Jesus étoient dans l'admiration des choses qu'on disoit de lui.* Ils écoutent ce que disent les autres, & ils se taisent. Ils ne parlent ni aux Bergers, ni aux Mages, ni à Siméon, ni à la Prophétesse. Ils tiennent tous deux le secret de Dieu sous le seau. Ils s'abîment dans l'étonnement & la reconnoissance. Nulle parole n'échape à leurs transports; le silence est l'unique l'ouïange qu'ils donnent à ce qu'ils voyent; *Tibi silentium laus.* Incrédules, ne nous interrogez donc plus avec tant de confiance, & ne nous de-

Liv. III. Réponse à la quatrième difficulté.

Luc. C. II. v. 19.

Ibid. v. 33.

Liv. III.
Réponse
à la qua-
trième
difficulté.

mandez plus comment les Juifs n'avoient pas les yeux sans cesse attachés sur Jesus-Christ dont la première enfance avoit été si miraculeuse. Je l'ai dit d'abord, & vous le voyez maintenant, ces prodiges n'étoient pas liés *nécessairement* aux suites que vous imaginez. Elles dépendoient des circonstances, & il est clair que les circonstances d'alors mettoient un invincible obstacle à cette prétendue liaison. Vous exigez pour un ordre de conjonctures, ce qui ne pouvoit appartenir qu'à un autre ordre. Votre raisonnement n'est plus dès-là qu'un vain parallogisme.

II. J'ai dit en second lieu que la disposition des Juifs dans les premiers temps de Jesus-Christ, devoit le leur faire méconnoître, malgré les merveilles de son enfance. Qu'attendoient-ils, en effet, lorsqu'il parut, sinon un Messie glorieux, & triomphant? Ils se flattoient qu'il les délivreroit de la domination des Romains, comme autrefois Gédéon & les autres Juges les avoient délivrés de la tyrannie de leurs oppresseurs. Ils étoient persuadés de plus que loin d'abolir leurs cérémonies & leurs fêtes, il les feroit observer avec la même pompe, & célébrer avec le même éclat, ou plus grand encore, qu'elles ne l'avoient été sous les régnes florissans de Salomon & d'Ezéchias. Or de ces fausses idées presque généralement établies dans la Nation, je conclus que ceux qui crurent que l'enfant adoré par les Mages pouvoit être le Libérateur promis, ne durent pas s'empres-

à le reconnoître. Et pourquoi? C'est qu'il voyoit à peine son premier jour, & que son règne étoit loin encore. C'est qu'à lui rendre des hommages prématurez, il y avoit un péril certain, celui de déplaire à l'autorité souveraine. C'est qu'on risquoit sa fortune, & qu'on avoit peur de ne pas vivre assez pour recouvrer des biens qu'on exposoit aux vengeances d'Hérode. Raisons tout humaines, j'en conviens, mais si puissantes sur la plupart des cœurs, qu'elles les décident presque toujours; car, à notre honte, dès qu'il s'agit d'opter entre les frivoles avantages dont nous jouissons, & les vrais biens qui ne sont que promis, tout prétexte démontre invinciblement pour les premiers. Il paroïsoit d'ailleurs inutile d'observer les commencemens & de suivre les progrès d'un enfant, quelque singulier qu'il fut dans sa naissance. S'il est le Messie, disoit-on probablement, il se fera connoître dans les temps que le Ciel a marquez, il domptera les ennemis, & affermira sa puissance sur la ruine des nôtres. S'il ne l'est pas, c'est imprudence & témérité que de s'exposer pour lui sur de premières apparences. Il n'est donc pas surprenant que les Juifs, guidés par ces maximes politiques, soient demeurés dans une pleine indifférence, du moins dans l'attente oisive des événemens dont ce qui arrivoit n'étoit que le préliminaire & le présage.

Mais, continuez-vous, ces premiers faits étoient-ils publics? Ne l'étoient-ils pas? S'ils l'ont été,

Liv. III.
Réponse
à la qua-
trième
difficulté.

LIV. III. comme vous le prétendez vous-mêmes ailleurs, *
 Réponse à la quatrième difficulté. la difficulté subsiste toute entière, à moins que vous n'aimiez mieux vous charger d'une évidente contradiction. Et s'ils ne l'étoient pas, c'en est assez pour les croire supposés.

* Ci-def-
 fus. Li. 1.
 Chap. 9.

Cette question ne roule encore que sur une équivoque déjà levée par ce qui précède. Effectivement, il y a différens degrés dans ce qu'on appelle *publicité*, & ce terme est, comme la plûpart de ceux qui énoncent quelque chose de général, susceptible du plus & du moins. Un fait peut être public en un lieu, & ne l'être pas en un autre; être public pour un certain nombre d'hommes, & ne l'être pas pour tous. Les premières circonstances de la naissance de Jean-Baptiste, par exemple, furent publiques dans les montagnes & ne le furent point dans les villes de la Judée. Le bruit de l'apparition des Anges aux Bergers, fut public à Bethléem, & ne passa point au-delà. Le témoignage de Siméon, & celui de la femme prophétesse furent connus par tous les Justes qui vivoient dans l'attente de la rédemption d'Israël, & restèrent inconnus à la multitude. L'arrivée des Mages fut publique dans Jérusalem, mais ce fait, si éclatant d'abord, fut obscurci presque aussi-tôt & par la précipitation & par le secret de leur départ. Il ne faut donc plus, comme si nous devions être embarrassés à répondre, nous demander si ces premiers faits de l'Histoire de Jesus-Christ étoient publics, ou non. Sans doute ils l'ont été, mais dans le sens, & avec les restrictions

restrictions que je viens de faire observer. Cependant cette publicité, quoique restreinte, ne nuit point à la certitude, ni à la vérité des premiers événemens racontés dans l'Évangile. Si l'historien qui les rapporte avoit osé dire que des Bergers étoient accouru publier à Bethléem que les Anges venoient de leur annoncer la naissance du Sauveur attendu, qu'ils leur avoient appris à quels signes ils le reconnoitroient, qu'ils avoient trouvé l'enfant comme il leur avoit été dit, & que cependant le fait eût été faux; toute la ville de Bethléem se seroit élevée contre un si odieux mensonge, tous les habitans, & il y en avoit de contemporains qui subsistoient encore, se seroient écriés: ces pasteurs sont imaginaires, & jamais on ne nous a raconté d'aventure pareille. Si, contre la notoriété, l'historien avoit supposé des Mages venus de l'Orient à Jérusalem pour y adorer le Roi des Juifs, Jérusalem entière auroit tout aussi-tôt réclamé pour la vérité contre l'imposture. Tout de même s'il eût imaginé le meurtre des enfans de Bethléem, toute la Judée auroit démenti le faulxaire, & confondu sa folle audace. Mais que fais-je? En poursuivant ce détail, j'oublie que je répète ce que j'ai cent fois établi dans les Livres précédens.

Voilà, puisqu'il a fallu entrer dans cette discussion, pourquoi Jesus-Christ, malgré les miracles qui signalèrent ses premiers jours, fut méconnu lorsqu'il revint d'Égypte à Nazareth. Voilà

LIV. III.
 Réponse
 à la qua-
 trième
 difficulté.

LIV. III.
Réponse
à la qua-
trième
difficulté.

pourquoi l'éclat de sa naissance ne laissa point de traces, ou n'en laissa que de foibles, & d'éparfes, précieuses seulement à une poignée de justes qui en conservoient la mémoire. Voilà pourquoi il resta sous les yeux de Dieu seul, inconnu aux hommes, & dans les fonctions les plus obscures durant trente ans. Car on m'oppose en vain la haute doctrine qu'il fit, dit-on, paroître dans le Temple, lorsqu'il s'y assit parmi les Docteurs en Israël. Nous n'admettons point de tels prodiges, fruits d'un zèle ignorant, & de la fausse interprétation de nos Livres. L'Evangeliste dont on voudroit tirer cette feinte histoire, ne parle ni d'enseignement, ni d'instruction : *Jesus écoutoit les Docteurs, il les interrogoit*, dit saint Luc ; ce qui représente un disciple, plutôt qu'un maître. Et s'il est dit après, qu'on étoit *surpris de sa prudence* & de ses réponses, c'est que sans perdre le caractère de l'enfance, il laissoit éclater, par une sage économie, quelque rayon des lumières dont il devoit un jour éclairer l'Univers.

Il me semble qu'après ces remarques, toutes fondées sur l'Histoire même, la difficulté à résoudre est foncièrement détruite, & que bien comprises, elles serviroient à dissiper mille autres doutes qui se présentent à l'esprit sur les faits racontés dans l'Évangile. Nous voulons ordinairement les accommoder avec nos pensées, & parce qu'ils ne s'y ajustent pas toujours, ils nous deviennent quelquefois suspects. Pour combattre ces

vains fantômes, il ne faut que leur opposer un principe incontestable à tout homme qui fait raisonner. Ce principe est, que si la Religion doit avoir pour objet des choses *certaines*, il n'est pas nécessaire qu'elles soient toujours *vrai-semblables*. Nous devons être pleinement assurés des faits que nous croyons; mais il n'est pas nécessaire que ces faits soient toujours liés aux circonstances que nous souhaiterions y trouver. Dieu a été maître de mettre tel ou tel ordre dans les événements, il ne nous doit que l'évidence de leur certitude. Or c'en est une preuve invincible que le témoignage d'Auteurs contemporains, sincères, instruits, préparés à donner leur vie pour attester ce qu'ils écrivent, & qui en effet l'ont sacrifiée. Je dis plus; rien ne décide si fortement pour la vérité de ces faits que leur défaut apparent de liaison & de probabilité. Il prouve manifestement que ce n'est point sur la vrai-semblance, source ordinaire des fausses histoires, qu'ils ont été publiés. Peut-être y auroit-il quelque fondement légitime de défiance sur la bonne foi des Evangelistes, s'ils s'étoient mis en peine de lever nos difficultés, ou de nous y préparer en les prévenant; si tout ce qui nous étonne ils l'avoient expliqué; s'ils avoient prévu toutes nos questions, & s'ils avoient essayé de satisfaire notre curiosité sur tous les points qui la réveillent. Des Ecrivains qui, sans mériter qu'on les crût, auroient pourtant voulu se faire croire, se feroient appercû de

LIV. III.
Réponse
à la qua-
trième
difficulté.

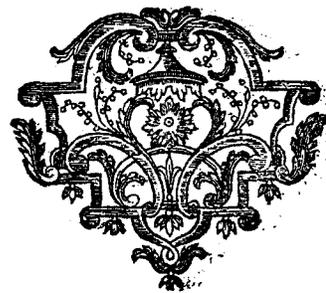
LIV. III.
Cinquième
diffi-
culté.

besoin qu'on la leur interprète. Il faut un juge qui en détermine le vrai sens, & qui dispense d'un examen visiblement disproportionné aux forces du plus grand nombre. Or ce juge qui est l'Eglise, dans l'opinion des Chrétiens, étoit la Synagogue chez les Juifs, & au temps de Jesus-Christ. C'étoit à elle, & à elle seule, qu'il appartenoit de prononcer irrévocablement sur tous les points de doctrine; à elle qu'étoit réservée l'entière & finale décision des controverses; à elle qu'il falloit se soumettre dès qu'elle avoit parlé. En un mot, rien n'étoit au dessus d'elle, & à son égard le seul partage de la multitude étoit une obéissance religieuse. Il y avoit si peu de doute sur l'infailibilité de ses jugemens, que Jesus-Christ lui-même recommandoit surtout de s'y soumettre. *Les Scribes, & les Pharisiens*, disoit-il, *sont assis sur la chaire de Moïse; faites donc tout ce qu'ils vous disent, & suivez ce qu'ils vous enseignent.* Il ne cessoit d'honorer le Ministère public; il y renvoyoit les Lépreux, selon les termes de la Loi; il fréquentoit le Temple; il demouroit inviolablement attaché à la Communion des Prêtres, & à l'Ordre du sacerdoce établi. Donc, encore une fois, il n'y avoit point à appeller des jugemens de cette auguste Corps, & son autorité étoit celle de Dieu même. Cela posé, le raisonnement qui suit, vient au devant de tout homme.

On ne pouvoit, & l'on ne peut encore aujourd'hui,

LIV. III.
Cinquième
diffi-
culté.

d'hui, contester la décision d'un tribunal dont les Arrêts, en fait de Doctrine, étoient infaillibles & divins. Ceux de la Synagogue jouïssent de ce privilège. Donc il falloit y déférer en tout. Cela est évident. Or la Synagogue a condamné Jesus-Christ; elle a donné aux prophéties un autre sens que celui qu'il leur donnoit; elle a nié la vérité de ses miracles; elle a dit de lui: *il est digne de mort, parcequ'il s'est dit le Christ & le fils de Dieu.* Donc il donnoit, en sa faveur, une fautive interprétation aux Prophètes. Donc ses prodiges étoient suspects. Donc il n'étoit pas le Christ promis. Donc enfin, la Religion Chrétienne porte dans ses principes mêmes celui de sa propre destruction, une excuse légitime à l'infidélité des Juifs, & l'apologie des doutes, ou même des résistances de quiconque refuse de croire aujourd'hui encore.



R É P O N S E.

Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

IL y a des difficultez, & telle est celle-ci, pres- que sûres de faire impression, parceque le faux y est caché sous les dehors du vrai; ou, ce qui est plus séduisant, parceque le faux y est confondu avec le vrai même. Le soin de les démêler est alors trop laborieux pour la multitude, & ce mélange devient un piège dont elle ne se dégage presque jamais. Aidons-la à faire ce discernement, & à découvrir l'erreur qui pourroit la surprendre.

Puisque l'incrédule nous combat, & croit nous vaincre ici par nos propres principes, il nous met en droit de les employer aussi contre lui-même. Voyons donc si c'est pour lui qu'ils vont décider, ou pour nous.

C'est, nous dit-il, un des points fondamentaux de votre doctrine, que le simple a besoin d'une autorité qui le dirige sur les articles de sa foy, d'une autorité qui lui développe le vrai sens des Ecritures, & dont l'infailibilité soit aussi constante à ses yeux, que l'est pour lui celle des Ecritures mêmes. Je reconnois la vérité de ce principe; car il est indubitable qu'en ce qui concerne la doctrine révélée, la voye d'examen est impraticable à la plûpart des hommes, qu'il n'y a que la voye d'autorité qui remédie à l'infirmité des simples, qui calme le trouble des chancelans, & qui puisse même confondre l'indocilité des superbes. La foi demande une certitude qui exclue toute
hésitation

Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

hésitation, une certitude appuyée sur un fondement inébranlable; & nul jugement, né de l'examen particulier, n'est à l'abri de l'erreur. Que seroit-ce, en effet, qu'une Religion livrée aux conjectures du sens humain? Et Dieu pourroit-il avoir soumis ses loix, ses mystères, & son culte à la variété presque infinie de nos raisonnemens? Il ne faudroit contre celui qui voudroit protéger cette hypothèse, que lui opposer le vif & profond sentiment de sa propre foiblesse.

Mais au même temps que je conviens du principe, je nie la conséquence que l'incrédule se hâte d'en tirer en faveur de la Synagogue, & l'égalité qu'il suppose entre elle & l'Eglise Chrétienne. Pour donner quelque fondement à ce parallèle, il faudroit que dans nos principes la nécessité d'une Eglise visible fut établie, non sur ce que Dieu ne donne aux simples que ce moyen pour s'assurer de la vérité, mais sur l'impossibilité de leur en fournir un autre quel qu'il soit. Or le Déiste, & avec lui tout homme convaincu du pouvoir infini de Dieu, conviendra qu'il n'est pas astringé à faire connoître ses volontez par telle voye, plutôt que par telle autre. Elles sont toutes dans sa main; il choisit celles qu'il lui plaît, selon l'ordre de ses desseins; & quand même l'idée que nous avons de sa puissance ne le décideroit pas, nous en trouverions la preuve dans l'histoire de sa Providence.

En effet, il a gouverné le Monde par trois for-

EIV. III. Réponse à la cinquième difficulté. tes de loix différentes, & sous chacune aussi le moyen de discerner ses volontez a été différent. Sous la loi de Nature, les peres étoient seuls chargés d'instruire leurs enfans. Il n'y avoit alors aucune autre autorité, aucun autre tribunal établis de Dieu pour contenir les hommes dans la profession de la même doctrine. Les articles qu'il falloit croire, étoient si simples, & en si petit nombre, que pour ne s'en pas écarter, on n'avoit besoin que du secours seul de la tradition des Patriarches, encore toute récente.

Mais après que les mœurs eurent dégénéré de leur première innocence; que le genre humain se fut corrompu dans ses voyes, & que l'Idolatrie se fut répandue sur la face presque entière de la terre, la Loi écrite fut donnée. Dieu se choisit un peuple qu'il honora de sa Révélation; & afin que désormais le dépôt de la Religion restât pure, que les fausses traditions des autres peuples ne l'altérassent pas, & que les hommes ne fussent plus dans la nécessité de délibérer, ni dans le danger de se méprendre, il suscita Moïse, lui dicta ses ordonnances, les fit recueillir en un corps d'Écritures, puis établit une assemblée dépositaire de la sainteté de son culte.

Prenez y garde cependant: cette assemblée, par son institution même, étoit réduite à des bornes assez étroites, quant à l'exercice de son pouvoir. Toutes les questions qui pouvoient naître sur l'observation de la Loy, lui étoient portées; mais

LIV. III. Réponse à la cinquième difficulté. elle ne pouvoit rien changer à la substance de la Loy. Parceque les articles qui ne regardoient que les cérémonies & les jugemens civils, étoient revêtus de l'autorité divine, aussi bien que les vérités spéculatives de la foi, les dogmes, & les règles de Morale les plus importans, la Synagogue n'avoit le droit, ni de les adoucir, ni de les étendre, ni moins encore de les abroger. Le Prêtre pouvoit juger entre la lépre & la lépre, marquer le temps où l'on devoit offrir le sacrifice pour les purifications, &c. Cette puissance lui étoit donnée par la Loy elle-même. Mais tant que le lépreux étoit affligé de la lépre, le Prêtre ne pouvoit le dispenser de la séparation positivement ordonnée, il n'avoit qu'une autorité déclarative, nul pouvoir de législation.

Il n'en est pas ainsi du tribunal établi de Dieu sous la Loi de grace. Les privilèges de l'Eglise, ses prérogatives, & les droits qu'elle a reçus de son Auteur sont plus étendus. Il est vrai qu'elle est, comme l'étoit la Synagogue, obligée à n'enseigner que ce qui lui est révélé sur les points de la foi, & sur les principes de sa Morale; mais elle peut se donner des loix sur sa propre Discipline, changer les anciennes, & assujétir les siens à celles qu'elle établit. Dès-là toute comparaison entre la Synagogue & l'Eglise est defectueuse, & l'on auroit tort de conclure de l'autorité de l'une, à l'autorité de l'autre.

Il y a plus; celle de la Synagogue étoit bornée

Liv. III.
Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

par celle des Prophètes. C'étoit par leur ministère que Dieu déclaroit ses volontez à l'ancien peuple sur ce qui n'étoit pas expressément renfermé dans la Loy, & par conséquent c'étoit en eux que résidoit le pouvoir législatif en matière de Religion. Pour le prouver, je n'indique rapidement que quelques faits, mais si sensibles qu'ils portent décision. David veut élever un temple à l'Eternel; & voilà qu'un Prophète l'arrête, & déclare que c'est au successeur de ce Prince qu'est réservée la gloire de dresser un si auguste monument. Ce n'est point le grand Prêtre, c'est Jérémie qui est chargé de la conservation du feu sacré. Les Juifs sont en doute sur l'usage qu'ils feront des pierres de l'Autel des Holocausts, qui avoit été profané, ils les mettent en dépôt jusqu'à ce qu'il paroisse un Prophète qui règle la destination de ces débris sacrez. Le peuple accorde le souverain sacerdoce à Simon & à sa famille; mais ce n'est que provisoirement, pour ainsi dire, & toujours dans l'attente du Prophète qu'il plaira à Dieu d'envoyer pour la manifestation de ses desseins. Le Ministère prophétique étoit donc ordinaire, & extraordinaire tout ensemble à divers égards. Ministère ordinaire, parce que Dieu s'étoit engagé, par la bouche de Moïse, à donner des Prophètes à son peuple, toutes les fois qu'il auroit à lui annoncer des vérités ultérieures à celles que contenoit la Loy. Ministère extraordinaire, parce qu'il n'étoit point soumis à l'autorité de la Synagogue, & que le Prophète, sans

3. Macc.
C. 14.

prendre mission d'elle, instruisoit en conséquence de la seule inspiration qu'il recevoit d'en-haut. Aussi le voyez-vous sans cesse porter la parole à ce qu'il y avoit de plus vénérable chez les Juifs; autant aux Rois, qu'aux Prêtres, & aux interprètes de la Loy. Il les reprend tous avec une sainte & courageuse liberté, & l'empire qu'il a sur eux pour les corriger, nul n'a l'audace de le prendre sur lui. Un grand Prêtre tolère par de lâches complaisances le désordre de ses fils; tout aussi-tôt Samuel, & un autre Prophète s'élèvent contre le scandale que nourrit l'aveugle tendresse du pere. Les Princes de Juda irritez des prédictions de Jérémie contre le Temple, & contre Jérusalem, s'emportent jusqu'à vouloir attenter à ses jours. Mais les Prêtres eux-mêmes, & les anciens du peuple s'opposent à cette injuste condamnation, & représentent que le ministère des Prophètes a toujours été libre & indépendant. La Synagogue n'avoit donc qu'une sorte d'infailibilité à leur égard, celle de déclarer & de conserver la vérité de leurs prédictions. Mais elle étoit faillible à l'égard de leurs personnes. Il est vrai qu'il y avoit des caractères auxquels on devoit discerner le faux Prophète, d'avec le véritable. Mais ces signes distinctifs étoient écrits, & la Synagogue chargée d'en instruire le peuple, n'avoit pas le privilège de les changer, ni d'en rien retrancher, ni d'y rien ajoûter, ni même celui de les interpréter. Les faux Prophètes étoient reconnus pour

Liv. III.
Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

1. Reg. C.
2. 3. 4.

Jérem.
C. 6.

Liv. III. Réponse à la cinquième difficulté.
Deut. C. 13. v. 1 & suiv.
Jerem. C. 28.
 Mais, quand leurs prédictions étoient démenties par l'événement, ou lorsqu'ils exhortoient au culte des Divinités étrangères. Supposé même que quel qu'un d'eux, pour donner cours aux visions de son cœur, eut déclamé contre les Idoles; & se fut abstenu de prophétiser des faits voisins, Dieu prévenoit le danger de l'illusion, en suscitant de véritables Prophètes qui, pour décréditer les faux, assuroient leur mission par des oracles que l'accomplissement vérifioit chaque jour. Ainsi, je le répète, la Synagogue toujours sujette à erreur à l'égard de la personne des Prophètes, qu'elle persécutoit souvent quoiqu'envoyez de Dieu, selon qu'il paroît par l'Histoire, n'étoit infallible qu'à l'égard de leurs Ecrits, dont la conservation & l'intégrité étoient particulièrement confiées à ses soins.

Et ne pensez pas que cette distinction soit vaine, ou injurieuse à la Providence. Dieu ne multiplie point les miracles, il ne déränge point, sans nécessité, l'ordre de la nature; & c'est visiblement un prodige qu'une assemblée d'hommes infallibles. Par conséquent lorsqu'il manifeste sa volonté par des signes clairs, universellement avoués, & capables de déterminer par eux-mêmes, il n'est pas besoin qu'une assemblée particulière vienne confirmer l'évidence qui lui est déjà. Il n'en est pas ainsi des faits qui ont attesté la mission surnaturelle des Prophètes, & la vérité de leurs oracles. Ces faits, & ces oracles pouvoient s'oublier, &

périr pour la postérité. Il étoit donc nécessaire qu'une assemblée, toujours subsistante, certifiât que tels & tels hommes avoient été inspirez en tel temps, que tels & tels faits, déjà arrivés conformément à leurs Prophéties, obligeoient à croire que les autres prédictions qu'ils avoient faites seroient accomplies à leur tour; & c'est uniquement par rapport à ces faits passés, & à ces prédictions non encore accomplies, que la Synagogue portoit un infallible jugement.

Que l'Eglise Chrétienne tient de son auteur une puissance bien plus étendue. Il lui a promis de l'instruire, non par un ministère prophétique, mais par une direction de tous les momens, & par l'assistance perpétuelle de son-Esprit. Saint Paul assure qu'elle exerce l'autorité qu'elle a reçue, sur les Prophètes mêmes qui naissent dans son sein, il place les Apôtres au dessus d'eux; il ordonne que ceux qui ne sont pas inspirez jugent ceux qui le sont, & prescrit des règles sur la manière dont il faut user de ce don du discernement. Preuve incontestable de la supériorité des Apôtres, c'est à-dire de celle de l'Eglise sur les Prophètes, puisqu'elle les juge, & que les miracles mêmes sont soumis à l'empire de ses décisions.

De tous ces faits qui sont autant de principes, il suit premièrement; que les Juifs n'étoient point dans l'indispensable obligation d'attendre le jugement de la Synagogue pour se déterminer sur la mission de Jésus-Christ. Il devoit leur suffire

Liv. III. Réponse à la cinquième difficulté.

1. Cor.

80 LA RELIGION CHRETIENNE

Liv. III.
Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

qu'il fit ce qui est au-dessus des forces de la nature, qu'il pénétrât dans les plus intimes replis des cœurs, qu'il ressuscitât les morts, & que ses œuvres merveilleuses certifiassent la vérité de sa doctrine.

Il suit, en second lieu, que la Synagogue lorsqu'elle sépara de sa communion ceux qui croyoient en Jesus-Christ, passoit les bornes de son pouvoir. Si-tôt, en effet, que Jesus-Christ prétendoit exercer un ministère prophétique, au-dessus même de celui des Prophètes, qu'il ne contredisoit aucun des signes donnés par Moïse, & que loin de porter les hommes au culte des Dieux étrangers, il étoit l'ennemi capital des superstitions profanes, défendre de le suivre, c'étoit ouvertement combattre les règles données par Moïse même.

Une troisième conséquence naît encore de ce que j'ai dit plus haut. C'est que Jesus-Christ, même en s'élevant contre l'observation littérale du Sabbath, & des autres cérémonies de la Loi, n'excédoit pas les pouvoirs attachés à la fonction de Prophète. Tous avoient marqué l'insuffisance des anciens préceptes; tous en avoient prescrit le terme. Isaïe avoit parlé de l'inutilité du sacrifice des animaux. Ezéchiel avoit annoncé la nouvelle alliance, & donné aux loix de l'ancienne le titre d'ordonnances imparfaites, incapables de donner la vie. Malachie avoit attaqué les Prêtres personnellement, & leur avoit reproché leurs désordres aussi fortement que Jesus-Christ reprenoit ceux des Scribes & des Pharisiens. Ce que la Synagogue n'auroit

Isai. C. I.
v. 11.
Idem. C.
50. v. 3.
Ezech. C.
20. v. 25.

PROUVE'E PAR LES FAITS. 81

n'auroit pû, sans scandale, condamner dans la bouche de ces Prophètes, de quel droit osoit-elle l'improuver dans celle de Jesus-Christ, bien plus autorisé qu'eux par le nombre, & par l'étonnante variété de ses prodiges? La difficulté que je résous porte donc à faux dans toutes ses parties, & n'est fondée que sur une illusion trop naturelle à la faiblesse de l'esprit des hommes. Ils sont, en général, plus frappés des rapports apparens que des différences réelles. C'est que pour juger que les choses sont semblables, il ne faut que les appercevoir confusément: au lieu que pour les distinguer, il faut en avoir une idée nette, vive, & claire; ce qui n'est pas ordinaire au plus grand nombre.

Si cependant ce que je viens d'exposer ne suffisoit pas, il est facile de le rendre encore plus convainquant. Je n'ai qu'à présenter le fond de la même réponse sous une autre face, & plus simple.

J'avoüerai donc, si l'on veut, que l'Eglise d'Israël établie de Dieu pour l'instruction de son peuple, étoit infallible dans ses décisions. Mais de quelles décisions faut-il l'entendre? De celles qu'elle portoit sur les articles passez en décrets publics, & en dogmes. Tel est le droit que Jesus-Christ reconnoît en elle. *Faites ce qu'ils vous disent*; c'est-à-dire, suivez ce qu'ils vous prêchent en Corps, ce qu'ils enseignent sous l'autorité de la chaire; & en vertu de l'unité; car voilà l'unique sens de ces paroles; *faites ce qu'ils vous disent*. Et en effet, que l'on demandât à la Synagogue: quel est le

Tome III.

L

Liv. III.
Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

LIV. III.
Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

Dieu qu'il faut croire, & adorer? Tout aussi-tôt les Docteurs de la Loi répondoient : le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, qui a créé le ciel & la terre. Que faut-il faire pour son culte? Qu'en a-t'il ordonné lui-même? Cela, & cela, & cela encore. Faut-il attendre un Messie? Oüi, sans doute; les saints Oracles n'annoncent que lui. Où doit-il naître? A Bethléem : tout d'une voix. De qui doit-il être fils? de David, sans hésiter. Tous ces points avoient passé en dogmes fondamentaux, & il falloit croire fermement ce que les Pasteurs en publioient d'après les Prophètes.

Hé bien, dites-vous, ces mêmes Pasteurs, quand on leur demandoit si Jesus-étoit le Christ, n'étoient-ils pas unanimes dans leur réponse? Ne disoient-ils pas à haute voix : non, il ne l'est point? Pourquoi donc sur cet article ne se pas soumettre, de même que sur tout autre, à l'empire de leurs décisions?

C'est que le point de fait dont il étoit question, n'étoit pas un de ceux que la tradition avoit consacré; c'est qu'il n'étoit pas compris dans ces décrets fondamentaux & publics dont la Synagogue étoit dépositaire; pour tout dire, c'est que l'infailibilité ne lui étoit pas essentielle & de son fonds, qu'elle ne devoit en jouir que pendant une durée limitée, & jusqu'au temps où paroîtroit celui qui devoit être *L'attente des Peuples*. Vous vous égarez donc ici. Vous confondez les objets. Vous raisonnez de la Synagogue, de la même sorte

que nous raisonnons aujourd'hui de l'Eglise Chrétienne, & c'est-là que votre erreur prend sa source. L'Eglise de Jesus-Christ possède une infailibilité que rien ne peut interrompre, ni suspendre, ni borner, parceque son auteur en l'établissant lui a promis une éternelle assistance : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; & encore : je bâtirai mon Eglise, & les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* La Synagogue, tout au contraire, & l'incrédule est obligé d'en convenir, puisqu'il veut raisonner sur nos principes, la Synagogue avoit un terme prescrit; elle devoit finir & perdre son autorité, lorsque *le désiré des Nations*, l'objet de l'espérance générale seroit donné au Monde. C'étoit à ce moment, prédit tant de fois, que l'ancienne Communion devoit toucher à sa fin, que dépositaire seulement de l'infailibilité; elle en devoit perdre à jamais tous les privilèges, & que le peuple de Dieu *ne devoit plus être son peuple*, selon qu'il avoit été dit par Daniel. Vainement donc on nous oppose que la Synagogue a décidé contre Jesus-Christ. L'objection seroit raisonnable si la Synagogue avoit eu des promesses d'une éternelle indéfectibilité, si dans son déclin il n'y avoit pas eu pour les simples un autre moyen extérieur & sûr d'éclaircir leurs doutes, s'il n'y avoit pas eu un autre guide visible qui pût les préserver de l'erreur, s'il n'y avoit pas eu une autorité certaine, prédite; attendue, & présente enfin, à laquelle il falloit céder,

LIV. III.
Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

Matth.
C. 28. v.
19. & 20.
Id. C. 16.
v. 18.

Psal. 39.
v. 7. 8. 9.
Jerem. C.
3. v. 15.
16.
Idem. C.
31. v. 31.
Amos. C.
5. v. 21.
22. 23.

Dan. C. 9.
v. 26.

LIV. III.
Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

& qu'on ne pouvoit contredire sans résister à l'évidence.

Mais loin qu'il en fût ainsi, il y avoit, précisé-
ment dans ces jours, une autorité vivante & par-
lante, la plus haute, la plus infailible qui fut ja-
mais, celle de Jesus-Christ; c'est-à-dire celle de
la vérité elle-même qui s'étoit renduë sensible au
milieu des hommes; celle du Fils éternel à qui la
voix du Pere rendoit témoignage en présence de
tout le peuple: *c'est ici mon fils bien aimé, écoutez-le;*
celle qui pour attester sa mission divine, guérissoit
les aveugles nez, & opéroit tant de miracles, que
les Juifs avoient eux-mêmes que *jamais homme
n'en avoit tant fait.* Ainsi la Synagogue défaillante
étoit sans interruption remplacée par une auto-
rité supérieure qu'il falloit croire. L'Etre suprême
parloit, & fermoit la bouche à l'Eglise infidelle
qu'il réprouvoit, & dont il avoit de si loin fait
annoncer la réprobation. Contredire le langage
& les signes par lesquels la Divinité s'expliquoit
elle-même, c'étoit donc combattre sa toute-puis-
sance, censurer les moyens que dès l'origine sa
profonde sagesse avoit résolu d'employer, & dis-
puter sans pudeur contre le visible accomplisse-
ment des Prophéties.

Après des remarques si naturelles & si simples,
que devient cette objection qui devoit tant nous
effrayer? Ce que deviennent les ténèbres quand la
lumière se montre. On établissoit la difficulté sur
nos principes; & ce sont nos principes qui la ren-

Matth. C.
3. v. 17.

versent. On l'appuyoit sur les paroles de Jesus-
Christ; & ses paroles bien entendues écartent le
sens douteux que la première impression pouvoit
avoir fait naître. Si, en effet, parlant des Docteurs
de la Synagogue, il a dit: *gardez, & faites ce qu'ils
vous disent*: tout aussi-tôt il a mis les bornes à
l'étendue de l'obéissance; *mais ne faites pas ce qu'ils
font*, a-t'il ajoûté. Comme s'il avoit dit: *suivez ce
qui est établi à titre de dogme universel & const-
tant; faites ce que vos Pasteurs vous enseignent
d'après Moïse & les Prophètes; car ils n'oseroient
vous prêcher en Corps que ce qui est vrai; autre-
ment ils feroient redresser par le cri public, par
l'autorité de la chaire, & par son unité, tant le
dogme a de profondes racines. Mais ne faites pas
selon leurs œuvres*, ne vous conformez pas à leur
exemple, ne sacrifiez pas la justice & le juste à l'in-
térêt de la passion. Croyez-les véritez que la tra-
dition vous a transmises, & dont la Synagogue
a toujours conservé le dépôt; mais n'écoutez pas
les doctrines particulières, & gardez-vous des
conspirations secrètes qui sous un voile de reli-
gion, iroient à détruire l'autorité des signes que
la religion elle-même vous promet. Discours plein
de sagesse, & qui conservant le respect du minis-
tère public, n'en reprenoit que les abus, & ne
touchoit l'ancienne croyance que dans le seul
point que Dieu confirmoit par des miracles.

Aussi loin de se séparer de l'ancienne Commu-
nion, & loin d'en être exclus, Jesus-Christ en-

LIV. III.
Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

Luc. C. 19.

LIV. III.
Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

Joan. C. 9.
v. 22.

Math. C.
26. v. 65.
66.

seignoit dans le Temple, il y ordonnoit, il y étoit consulté de tout le peuple. Que si dans la suite l'éclat de ses prodiges irrita les Docteurs dont il reprenoit & l'orgueil, & les vertus hypocrites; que s'ils *conspirèrent entr'eux que celui qui confessoit que Jésus étoit le Christ, seroit excommunié & chassé de la Synagogue*; que s'ils prononcèrent cet injuste décret: *il est digne de mort, parcequ'il s'est dit le Fils de Dieu*, déjà l'Eglise Chrétienne étoit formée dans le sein même de l'Eglise judaïque; déjà les Apôtres, & ceux qui crurent avec eux, en étoient le premier troupeau; déjà la vérité présente avoit dissipé les ombres, & déjà la Synagogue dans sa décadence étoit arrivée au moment fatal qui alloit consommer sa répudiation. Gardez-vous donc, si vous voulez ici mettre quelque justesse dans vos raisonnemens, de conclure de la Synagogue épouse chérie, à la Synagogue épouse infidelle & répudiée. Ne voyez-vous pas qu'il falloit bien voir arriver une fois cette nouveauté prédite, ce changement inévitable du Christ attendu, au Christ arrivé; & que c'est dans l'instant précis de ce changement que l'ancienne Eglise devoit faire place à la nouvelle qui s'enfantoit par ce changement même? Ne voyez-vous pas qu'il est contradictoire de dire: la doctrine & les miracles de Jesus-Christ n'ont point de certitude, puisque la Synagogue les a condamnés; quand il est clair, par d'innombrables Prophéties, qu'elle devoit les condamner, & que sa ruine devoit être le

châtiment de cette injuste condamnation? Ne voyez-vous pas enfin, puisqu'il faut encore le remettre sous vos yeux, que la sentence prononcée contre le Christ, ne fut dictée que par l'envieuse jalousie des Prêtres? Haine si marquée, si évidente, que la Synagogue auparavant avoit ouï, sans oser les en reprendre, ce qu'avoient dit de lui Jean-Baptiste, & Anne la Prophétesse, Siméon & les Mages, les Pontifes eux-mêmes consultez par Hérode. Haine si injuste, si aveugle, que pour se soustraire à l'évidence qui les bleffoit, ces iniques & sanguinaires Docteurs ne trouverent d'autre ressource contre elle que de mettre le Christ à mort, & de se défaire avec lui de Lazare même, afin, s'il étoit possible, d'étouffer par un seul coup, & les miracles qu'ils avoient vûs, & la mémoire importune de celui qui les avoit faits, & les témoins encore subsistans de sa puissance. Maintenant, à quoi sert de chercher à éblouir par ces frivoles discours: mais l'autorité de Jesus-Christ étoit contestée: mais aucune autorité n'est infaillible, si elle n'est recuë: mais la vérité des miracles de Jesus-Christ étoit le fond de la question? Hé! comment ne sentez-vous pas qu'on n'avoit besoin, à tous ces égards, ni du consentement, ni du suffrage de la Synagogue, puisqu'il s'élevoit une autorité bien au-dessus de la sienne, & prédite cent & cent fois; puisque l'évidence des prodiges, la sainteté de la doctrine de Jesus-Christ, l'accomplissement des anciennes prédictions en sa personne, & la dé-

LIV. III.

Réponse
à la cin-
quième
difficulté.

Joan. C.
11. v. 47.
Id. C. 12.
v. 10.

Liv. III. cadence de l'Eglise d'Israël, concouroient sensible-
 Réponse ment à manifester l'œuvre de Dieu; puisqu'enfin il
 à la cin- y avoit de toutes parts une si palpable démonstra-
 quième tion de l'arrivée du Messie, que la résistance ne
 difficulté. pouvoit plus avoir d'autre fondement qu'une haine
 opiniâtre, & un aveuglement volontaire?

~~~~~

### SIXIÈME DIFFICULTÉ.

*Appuyée sur les Oracles du Paganisme comparez  
 à ceux du Judaïsme.*

Sixième Mais ceux qui s'élèvent contre la foi Chré-  
 difficulté. tienne, ne se bornent pas à nous contester  
 les faits seulement. Ils veulent, s'il se peut, renverser  
 jusqu'aux Prophéties mêmes qui ont annoncé les  
 faits. Il est plus sûr, en effet, de couper l'arbre dans  
 sa racine, que de s'attacher vainement à quelques  
 rameaux que la tige repousse toujours. Voyons si cet  
 effort sera plus heureux que les autres.

On attaque donc les prophéties par un juge-  
 ment de comparaison entre ces Oracles, & ceux  
 du Paganisme. Il est certain, disent les incrédules,  
 qu'anciennement les Nations profanes ont pensé  
 que leurs Dieux prédisoient l'avenir. On les con-  
 sultoit, & leurs réponses infaillibles annonçoient  
 les événemens futurs. Or sur un fait si positif & si  
 connu, ce raisonnement simple se présente tout  
 d'un coup. Etoit-ce Dieu qui faisoit rendre ces  
 Oracles par les Prêtres idolâtres, ou bien étoit-ce  
 quelque

quelque mauvais principe? Entre ces deux partis, Liv. III.  
 il n'y a point de milieu. Mais pour lequel des deux Sixième  
 que vous vous déclariez, vous êtes également difficulté.  
 vaincus. Si vous dites: c'étoit Dieu qui dictoit  
 lui-même les prédictions que l'ignorance attri-  
 buoit aux idoles, la conséquence qui résulte de  
 votre réponse, est que les Prophéties, communes  
 aux fausses Religions & à la véritable, ne peu-  
 vent servir à les distinguer. Si vous dites: c'étoit  
 un mauvais principe qui entretenoit le faux culte  
 par des Oracles; à notre tour, nous dirons que ce  
 même principe a pû rendre tous ceux que nous  
 lisons dans les Livres canoniques des Juifs. Inu-  
 tilement on prétendra que les Prêtres du Paga-  
 nisme trompoient les peuples par de feintes ré-  
 ponses. Ce dénoüement ne résout rien. Outre  
 qu'il n'est pas aisé de comprendre que l'Univers  
 ait été séduit durant tant de siècles, sans arriver à  
 découvrir l'imposture qui le jouoit, il n'y a per-  
 sonne qui ne voye qu'on en peut dire autant des  
 Prophètes répandus parmi les Hébreux. Plus il est  
 vrai que ce Peuple étoit simple, crédule, igno-  
 rant & grossier, jusqu'à s'en attirer la dérision des  
 autres Peuples, plus on se trouvera de penchant  
 à le croire abusé par ses Prophètes. De quelque  
 part qu'on se tourne, le parallèle est donc exact, &  
 l'on ne dira rien contre les Oracles de l'Idolâtrie,  
 qui ne soit contre ceux du Judaïsme, ni rien pour  
 les Prophéties des Juifs, qui ne soit également fort  
 pour les prédictions des Païens.

LIV. III.

Réponse  
à la sixième  
difficulté.*Origen.  
contra Cel-  
sum. Lib.  
3. § 4.*

## R É P O N S E.

**I**L n'y a peut-être point de difficulté contre le Christianisme plus ancienne que celle-ci. Le Philosophe Celse la faisoit déjà du temps d'Origene, & tous ceux qui sont venus après dans le dessein de nous combattre, n'ont cessé de la redire. Il sembleroit naturel d'en conclure qu'elle est solide, & qu'on ne lui a jamais opposé que de vaines défaites. Mais ce qui méritoit le moins d'être dit, même une fois, est d'ordinaire ce qui se trouve le plus répété. Il est donc arrivé sur la question des Oracles, ce qui arrive presque toujours dans celles dont l'éclaircissement demande quelque étendue. Les hommes s'en tiennent à l'objection, parce qu'elle est simple, & négligent d'en approfondir la réponse, parce qu'elle est inévitablement plus composée. Ménageons cette faiblesse, & voyons s'il n'est pas facile de résoudre la difficulté, même en peu de paroles, du moins par rapport aux Ouvrages déjà faits sur cette matière.

D'abord, sans examiner s'il y a jamais eu de vrais Oracles parmi les Païens, j'accepte le moyen simple qu'on nous offre de finir ce point de controverse. Il consiste dans la seule comparaison des prophéties Judaïques avec celles des Religions profanes; & c'est à ce court parallèle que j'ai résolu de me borner. On verra par là, mais de la manière la plus claire, la plus sensible, la plus précise, la différence des idées qu'il faut se faire de ces deux sortes d'objets.

Premièrement, les réponses des Idoles étoient rendues par des Prêtres intéressés, dont la fourberie souvent grossière & mal déguisée, ne pouvoit soutenir les regards observateurs. On sçait ce qu'en ont pensé les Philosophes, lors même que les Oracles étoient le plus en honneur. C'étoit, après les Dieux, ce qu'ils méprisoient le plus, & toutes les Ecoles, si vous en exceptez celle des Stoïciens, se faisoient plus de mérite que de scrupule d'en médire, comme le remarque Origene (a) dans sa dispute avec Celse, On laissoit au Peuple cet appas trompeur, parcequ'enfin il lui falloit du merveilleux, & lui laisser croire, pour entretenir sa Religion, que le Ciel prenoit part à tout ce qui l'intéressoit. Mais les Sages se jouoient de l'imposture, & quiconque avoit des yeux ne s'y méprenoit pas. Rien n'est peut-être plus réjouissant que la manière ingénieuse & libre dont *Enomaüs* apostrophe Apollon, & censure ses réponses. On voit bien que dans son esprit l'Oracle de Delphes n'étoit qu'un homme, & encore si mal-habile qu'il ne sçavoit pas même revêtir sa fraude de cet air de ressemblance qui trompe. Cicéron n'en parle guères avec plus de respect; & personne n'ignore que Porphyre convenoit assez ouverte-

LIV. III.

Réponse  
à la sixième  
difficulté.*Oenom:  
de falsit.  
Orac. apud  
Euseb. Pr.  
Ev. l. 5.  
C. 10.  
Cic. l. 2.  
de Divin.  
Porphyr.  
apud Euseb.  
Pr. Ev. l.  
5. C. 5*

(a) Possẽm de iis (*Paganorum Oraculis*) dicere ex autoritate Aristotelis & Peripateticorum plurima Pythiæ, cæterisque fidem abrogantia. Possẽm item ex Epicuro, sectatoribusque ejus, transcribere quid de his sentiant, ostendereque quod ipsi Græci nihil pendant Græciæ Oracula vel celebratissima. *Orig. cont. Cels. Lib. 7.*

LIV. III.  
Réponse  
à la sixiè-  
me diffi-  
culté.

ment avec ces Philosophes, des mensonges & de la vanité des Oracles. Combien falloit-il que la chose fût évidente, puisqu'elle étoit avouée par un Païen si zélé pour ses Idoles!

Mais n'y eut-il que le seul fait contemporain rapporté par Eusébe, en faudroit-il davantage pour se convaincre que les prétendues réponses des Dieux n'étoient le plus souvent qu'un mystère de séduction? Il raconte que de son temps, on vit se renouveler ce que les siècles antérieurs avoient déjà vû. Des Prêtres dévoués au culte profane, & condamnés au supplice par l'équité des Loix, confesserent au milieu des tourmens, qu'ils trompoient la crédulité des Peuples par les réponses simulées de leurs Dieux. On sçut par cet aveu (a) les artifices secrets dont usoit leur imposture, & le Monde étonné vit à découvert la fiction odieuse qui l'abusoit depuis tant de siècles. Bien des personnes habiles jugent des Oracles de tous les temps par ce seul exemple. Ils disent: puisque dans la décadence du Paganisme les Dieux étoient muets, & que leurs Pontifes parloient pour eux, comment ne pas juger qu'il en étoit de même dans les jours où le culte superstitieux florissoit davantage comme Eusébe le remarque?

(b) Multi Vatum atque Aruspicum non solum priscis, sed etiam nostris temporibus tormentis in judicio coacti, universam rem suis inventionibus fieri ediderunt; à quibus modos quoque artificii exquisitiis patefactos non ignoramus, qui tanquam seductores & malefici viri, ultimo supplicio secundum leges affecti sunt. Quæ res adeo claræ sunt ut neminem lateant. *Eusébe. Prep. Ev. Lib. 4.*

Quelle différence de ces Oracles à ceux que les Juifs nous ont conservés? Et comment oser-t-on en faire la comparaison si sensiblement défectueuse? Les Prophètes, chez les Hébreux, ne sont point des hommes intéressés à parler au nom du Dieu d'Israël. Leur ministère n'est ni fructueux, ni honoré, ni flateur. Nulle récompense n'est attachée à la vérité de leurs prédictions. S'ils trompent, & s'ils disent que le Seigneur les inspire, quand le Seigneur ne les inspire pas, qu'ils viennent de sa part, quand il ne les a pas envoyés, les derniers supplices vangent le Peuple de leur audace, & confondent leur impiété. Pourquoi parler seulement des Prophètes trompeurs? Les saints Prophètes sont eux-mêmes persécutés, & souvent deviennent les victimes de la vérité qu'ils annoncent. De continuelles menaces tiennent dans l'épouvante Elie, & son successeur Elisée. Isaïe, malgré sa naissance, est tantôt au Peuple, tantôt aux Rois, l'objet de la plus amère dérision; il souffre d'eux, jusqu'à périr enfin dans les tourmens, selon que l'atteste la Tradition constante des Juifs mêmes. Michée, si célèbre sous le règne de Josaphat, passe une partie de ses jours en de noires prisons: Zacharie, fils de Joïada, est lapidé. Ezéchiel ne se nourrit que d'un pain trempé de ses larmes. Daniel se voit livré deux fois à la fureur des Lions. Jérémie endure des maux que sa constance soutient à peine. Les calamitez de Baruch sont inexprimables. On voit

LIV. III.  
Réponse  
à la sixiè-  
me diffi-  
culté.

*Deuter.*  
C. 13. v. 5.

*1. Reg. C.*  
18. v. 17.

*1. Reg. C.*  
22.

*Epiphane.*  
*De vit.*  
*Proph.*

94 LA RELIGION CHRETIENNE

Liv. III.

Réponse  
à la fixié-  
me diffi-  
culté.

Matth. C.  
23. v. 37.  
Act. Ap.  
C. 7. v. 52

encore tout ce triste détail dans les Livres sacrez, & la mémoire en étoit si récente, si vive, au temps de Jesus-Christ, qu'il reproche au Peuple ingrat d'avoir tué ses Prophètes, & d'avoir lapidé ceux qui lui étoient envoyez. Cette fonction, quoique sainte, avoit donc ses dangers, à le prendre humainement. Tant les Juifs vouloient être flattez dans les desirs de leur cœur; tant il étoit périlleux de leur faire entendre des prédictions menaçantes & funestes! Cependant tout en est plein dans les Prophètes. On ne voit dans leurs discours ni adouciffemens, ni complaisance, ni égards. Ils ne savent ni pallier, ni tempérer, ni mollir, quand Dieu veut qu'ils effrayent. Ils ne savent qu'être fidèles à sa parole, & la redire, quoiqu'il leur en coûte, sans se permettre de la changer jamais. Je le demanderai donc. Est-ce en de pareilles professions que s'engagent les imposteurs? Et si les Prophètes l'eussent été, auroient-ils annoncé tant de malheurs aux Juifs, à ce Peuple qui ne vouloit que d'agréables prédictions? N'auroient-ils pas au contraire imité les Prêtres idolâtres, d'ordinaire si favorables aux passions des Rois, jus- qu'à louer Phalaris le plus sanguinaire des hommes, & l'opprobre du Thrône, ces Prêtres si disposez à ne mettre dans la bouche des Dieux que des réponses conformes au penchant des Nations, & de leurs Princes? Voilà donc un premier trait de différence décisif entre les Prophètes Hébreux, & les Oracles Païens. Combien sera-t-elle plus sensible si l'on veut poursuivre ce parallele?

Ensb. l.  
6. C. 4.

PROUVEE PAR LES FAITS. 95

Un caractère ordinaire aux Oracles de l'Idolatrie étoit l'ambiguité, l'équivoque & le double sens de leurs réponses. Elles avoient presque tousjours un côté convenable à l'événement, quel qu'il fut, & de quelque manière qu'il arrivât. Crœsus, Roi de Lydie, sur le point de commencer la guerre, consulte le Dieu prétendu sur le succès qu'il en doit attendre. Sera-t'il heureux, ou funeste? On lui dit qu'en suivant ses projets, il lui est réservé de détruire un grand Royaume. Crœsus, à ce présage, croit que la victoire va se ranger du parti de ses armes. Il attaque les Perses. Au lieu d'en triompher, il est vaincu, & perd ses Etats au lieu de les accroître. Je ne prends que cet exemple au hazard parmi ceux que rapporte Oenomaüs dans Eusebe: mais il découvre clairement ce que j'ai dit de l'artificieuse obscurité des Prêtres Païens. Celui de Delphes voit deux grands Princes armez l'un contre l'autre. Quel sera le destin des combats? Il ne sçait. Hé bien, on sauvera tout par une réponse à deux ententes. *Crœsus détruira un grand Empire.* Voilà l'Oracle. Que les Lydiens soient vainqueurs, ou que ce soient les Perses, qu'importe? Il sera toujours vrai qu'un grand Royaume aura été détruit. Mais le Dieu prudent se garde bien d'expliquer lequel des deux Peuples éprouvera ce triste sort. Il laisse à l'événement le soin d'en instruire, content de s'être sauvé lui-même des embarras de la consultation. Qui est-ce qui ne voit pas qu'ici tout est humain, & que la fourberie s'y en-

Lv. III.

Réponse  
à la fixié-  
me diffi-  
culté.

Herodot.  
l. 1.

Vide  
etiam Cic.  
Lib. de  
Divinat.

Liv. III. Réponse à la sixième difficulté. Arist. 71. veloppe de captieuses subtilitez? Les Grecs l'ap-  
percevoient si bien, qu'ils appelloient leur Apollon  
*Λοξίας* c'est-à-dire, oblique & trompeur. Et Cicéron  
dit de ce Dieu prétendu, qu'il trouvoit toujours  
une infaillible ressource dans les détours amphi-  
bologiques (a) de sa parole.

Que les prophéties des Juifs ont une unité de  
sens bien mieux soutenue! Les révolutions des  
Villes & des Empires y sont décrites avec un amas  
de circonstances qui fixent le fait avec exclusion  
de tout autre. Les temps y sont marquez par des  
dattes précises, & les lieux désignez par des ca-  
ractères propres, souvent même par leur nom,  
pour éviter qu'on ne les confonde. Qu'il me soit  
permis de justifier ce que j'avance. Isaïe voit la  
gloire de Nabuchodonosor & son règne orgueil-  
leux, long-temps même avant la naissance de ce  
Prince; puis il montre sa chute soudaine, &  
celle de son Empire. Babylone pourtant n'étoit  
presque rien alors. Mais le Prophète la voit dans  
sa grande élévation, & prédit sa ruine prochaine,  
parce qu'effectivement le point de sa plus haute  
puissance, & celui de son entière destruction de-  
voient à peine être distinguez. *Je vais susciter les  
Medes, dit Dieu par la bouche d'Isaïe; la grande  
Babylone, cette Reine entre les Royaumes du Monde,  
qui avoit élevé si haut l'orgueil des Chaldéens, sera  
renversée comme Sodome & Gomorre.* Cyrus qui

(a) *Utrum eorum accidisset, verum oraculum fuisset. Cic. de Div. l. 2.*

doit

doit être le vainqueur de la Nation superbe, est  
vû par le même Isaïe, deux cens ans avant que  
naisse ce Prince; & ce qu'il y a de prodigieux,  
il l'appelle par son nom. *Le Seigneur a, dit-il, aimé  
Cyrus, il exécutera sa volonté dans Babylone, & il  
sera son bras parmi les Peuples de la Chaldée.*

La captivité du Peuple Juif est prédite, & Jé-  
rémie, dont les prédictions avoient été si précises  
pour marquer à ce Peuple ingrat sa perte certaine,  
lui promet son retour dans la Terre de ses Peres,  
après soixante & dix années d'esclavage. *Toute  
cette Terre, dit Dieu par son Prophète, ne sera plus  
qu'un désert affreux, spectacle de terreur à ceux qui  
le verront, & tout le Peuple sera assujéti au Roi  
de Babylone durant soixante & dix ans; mais lors-  
qu'il seront finis, je visiterai dans ma colère le Roi  
de Babylone lui-même, & je désolerai pour jamais  
le pais des Chaldéens.*

Cyrus part, en effet, à la tête des Medes, & des  
Perles. Sa marche lente, & incertaine en appa-  
rence, souvent même interrompuë, cache ses des-  
seins contre Babylone: (le Prophète l'avoit ainsi  
marqué;) mais enfin il se détermine, & tandis  
que Balthazar, petit fils de Nabuchodonosor, se  
rassûre contre la présence de ses ennemis par ses  
richesses immenses, par l'innombrable multitude  
de son Peuple, par la prodigieuse enceinte des  
murs de sa Capitale, Cyrus détourne l'Euphrate  
dans les fosses qu'il avoit faits, & le lit de ce  
fleuve, découvert presque tout à coup, lui fait une

Tome III.

N

Liv. III. Réponse à la sixième difficulté.

Jer. C. 25.  
v. 11.  
Id. C. 29.  
v. 10.

Herodot.  
l. 1.  
Xenoph.  
l. 2.  
Jer. C. 51.  
Herodot.  
l. 1.  
Xenoph.  
l. 7. pad.  
Aristot.  
Polit. l. 3.

Voyez plus haut. Liv. 2. Chap. 4.

Jf. C. 12. 14. 21. 44.

LIV. III. ouverture subite dans Babylone. Il y entre par ce passage imprévu aux assiégés ; tout cède à ses armes, & il brise ainsi le marteau qui avoit brisé lui-même tant d'autres Peuples. C'est de point en point ce qu'avoient annoncés les saints Oracles. Ils avoient dit de Babylone, que les eaux qui l'arrosaient seroient taries pour ouvrir un chemin libre à son vainqueur ; qu'endormie, enivrée, trahie par l'excès de sa puissance, elle seroit prise comme dans un filet, sans le sçavoir, & sans le craindre ; que ses Idoles seroient brisées, Bel renversé, & Nabo, le grand Dieu d'où les Rois Chaldéens empruntoient leur nom, détruit pour toujours, & foulé aux pieds dans la place publique.

Mais au même temps que Babylone est renversée, voyez comment finissent les soixante & dix ans de la captivité prédite. Cyrus par sa conquête devenu maître de l'Orient, reconnoît dans le Peuple Juif quoiqu'humilié, je ne sçai quoi de divin ; il lit de ses yeux les Oracles qui lui promettent tant de victoires ; il sent qu'il ne doit son Empire qu'au Dieu véritable servi par ce Peuple. Dès la première année de son Règne, il publie des Ordonnances favorables aux Juifs, il les rend à leur ancienne liberté, & leur fait redonner les vases saints que l'impie Nabuchodonosor avoit placez dans le Temple de son Dieu. En exécution de ces Edits, Zorobabel accompagné de Jesus, fils de Josédec, souverain Pontife, ramene les Captifs qui rebâtissent l'Autel, posent les fon-

2. Paralip.  
C. 36. \*.  
22. 23.  
Esdras. I.  
3. C. 1.

demens du second Temple, & commencent à relever les murailles de Jérusalem. Ici rien n'est équivoque, rien n'est caché sous des paroles obscures ; tout y est à découvert, & les prédictions semblent plutôt raconter une Histoire passée que des faits à venir : tant l'exécution a de rapport avec les menaces & avec les promesses ! C'est de là sorte que Dieu manifestoit à ses saints Elûs dans la Nation Juive, le secret des siècles futurs ; mais au même temps, c'est de la sorte qu'il faut prédire, & non se cacher sous le voile des ambiguïtez, quand on veut donner ses paroles sous le titre vénérable d'oracles divins.

Ce que je remarque encore dans ceux du Paganisme, est l'extrême défiance des Prêtres qui les rendoient. Dans la crainte sensée d'être surpris, ils refusoient de répondre en présence des Chrétiens, & devant les Philosophes sectateurs d'Epicure. Les derniers leur étoient importuns, parcequ'ils ne croyoient ni aux Dieux, ni aux Oracles ; c'étoient en effet de fâcheux témoins que des hommes persuadés de l'imposture, & qui n'étoient conduits au spectacle que pour y admirer l'ignorante simplicité des Peuples qu'il abusoit. Les autres, ennemis déclarés de l'idolâtrie, & persécutés par elle, répandoient que les Dieux n'étoient que de vains fantômes, une matière sans intelligence, & qui s'ignoroit elle-même, loin de connoître l'avenir. Ils défioient Apollon de s'expliquer en leur présence, & les Ministres, inter-

LIV. III.  
Réponse  
à la sixième  
difficulté.  
Ibid. C. 4.

Tertull.  
Apolog.  
Lucian.  
Pseud.

Liv. III.

Réponse  
à la sixième  
difficulté.Chryso-  
stomus  
adversus  
Gentes

Tom. 1.

Idem. de  
S. Babylâ.

prêtes de l'Idole muette, n'osoient accepter le défi. C'est-à-dire que la coutume prudente étoit de n'admettre pour consulter l'Oracle, que les simples, qui sans soupçon, & de bonne foi, se laissoient tromper, les superstitieux disposez à tout croire, & les Princes intéressez presque (a) toujours au crédit des Oracles, devenus un secret de politique, pour faire approuver au Peuple ce qu'on lui présentoit comme un ordre des Dieux.

En est-il de même des prédictions de l'écriture? Quelle différence encore! Nos prophètes n'ont connu ni ces défiances timides, ni ces réserves adroites ni ces distinctions précautionnées. Lisez leur Histoire, & soyez Juges de la ferme assurance de leur procédé. C'est toujours au milieu d'une assemblée solennelle, & souvent c'est au milieu des Nations profanes qu'ils annoncent ce que Dieu leur inspire. Daniel prédit. Où? Dans le palais de Babylone; tout ce qu'il prédit est contre Nabuchodonosor, ou contre Balthazar; & c'est à eux-mêmes qu'il adresse sa parole: Encore quelle parole! A peine ose-t-on la redire! A l'un, il déclare qu'il sera chassé de la compagnie des hommes; qu'il habitera dans les forêts avec les animaux sauvages; qu'il sera comme eux trempé de la rosée du Ciel, & réduit à se nourrir de l'herbe des champs; que sept années se-

(a) Demosthenes quidem qui abhinc annos propr CCC. fuit, jam tum *Pythiam* dicebat, id est quasi cum Philippo facere. Hoc autem eò spectabat, ut eam à Philippo corruptam diceret. Quo licet æstimare, in aliis quoque Oraculis Delphicis aliquid non sinseri fuisse. *Cicer. De Divinat. Lib. 2.*

passeront sur lui dans cet état déplorable, jusqu'à ce qu'il reconnoisse enfin que le Très-Haut tient sous sa domination les Royaumes de la Terre, & qu'il les donne à qui il lui plaît. A l'autre, il explique les terribles caractères tracez sur la muraille, il lui dénonce que Dieu a compté les jours de son règne, qu'il en a marqué le terme prochain..... & que son Royaume va passer de ses mains en celles des Medes & des Perles. Jérémie au milieu de l'Egypte, lui dit que le Roy de Babylone va la détruire elle, & les Idoles. Jonas est envoyé à la superbe Ninive, & ne craint point les préjugés de ce peuple infidèle. Elie prédit au Roi Achab & à Jézabel son épouse, qu'en punition de leur idolâtrie, & du sang de Nabot injustement versé, leurs corps seront la pâture des animaux dans le Champ de Jesraël. Enfin tous les Prophètes Hébreux parlent en public. On ne les voit affecter ni secret, ni mystère, ni distinction de personnes, de secte, ou de peuple. Ils prédisent ouvertement & en présence des faux Prophètes, la destruction de Samarie, de l'Idumée, de Gaza, d'Ascalon, & de Damas, des Villes des Moabites & des Ammonites, des Capitales des grands Empires, de Tyr souveraine de la Mer, de Tanis, de Memphis, de Thèbes, de Babylone, de Jérusalem elle-même. Et tout cela s'exécute de la manière qu'ils le marquent aux Princes, & aux Nations qui doivent tomber.

Aussi leurs prédictions passent de race en race,

Liv. III.

Réponse  
à la sixième  
difficulté.

Dan. C. 5.

3. Reg. C.

21.

Jer. C. 43.

44.

Amos. C. 2.

4. Reg.

C. 16.

Jérem. C.

22. &amp; 26.

Liv. III. & se conservent avec religion, parcequ'on les voit s'accomplir de jour en jour; quatrième différence que je trouve entre elles, & les Oracles du Paganisme. Comment la plûpart de ceux-ci sont-ils venus jusqu'à nous? Chacun le fait. Ce n'est point par une tradition constante des peuples qui les ont entendus. Ce n'est point dans des Ouvrages publics, pour être aux siècles futurs en mémoire perpétuelle de la vérité. A peine quelques-uns, de ces Oracles ont-ils échappé à l'oubli, & encore combien foiblement en sont persuadez ceux qui les rapportent! Origenes (a) en faisoit déjà la remarque dans la naissance du Christianisme. Cependant les temples où se rendoient les réponses des Dieux étoient si communs, les hommes y accouroient avec des empressements si vifs, ce point étoit si capital au maintien de l'idolâtrie, on prenoit tant de soin d'en inspirer la croyance & le respect jusques dans les pièces de théâtre, qu'on ne devoit lire dans l'Histoire profane que les faits propres à le confirmer. Do'ù vient donc que de ce grand nombre d'Oracles, il s'en est si peu transmis à la postérité? N'est-ce pas qu'une grande partie se trouvoit fautive, & que l'expérience en defabusoit tous les jours. Cicéron dit qu'ils auroient tous paru menteurs, (b) si le *hazard* n'en eût sauvé quelques-uns.

Sophocles.  
in Oedip.

(a) Et tuorum quidem sapientum Prophetarum neque libri servari amplius videntur, servandi utique si qua illorum esset utilitas. Orig. Lib. 1. cont. Celsum.

(b) Partim falsis, partim casu veris. Cic. Lib. 1. De Divinat.

Assûrément ceux qui nous font la difficulté que je réfute, s'oublent quand ils nous disent qu'on n'opposera rien aux Oracles du Paganisme qui ne retombe sur les prophéties de l'Écriture. Comment ne voyent-ils pas leurs différences, à ne considérer même que le soin des Juifs d'un côté, & de l'autre la négligence des Païens dans le recueil de leurs prédictions?

Les uns montrent à l'Univers d'éclatantes prophéties justifiées par l'événement, des prophéties rassemblées en un corps par tout un Peuple, qui malgré ses longues disgraces, ne cesse de les respecter comme la parole de Dieu même; des prophéties manifestement antérieures aux faits qu'elles annoncent, & démontrées souverainement vrayes par les Annales de l'histoire Païenne. Oiii, je le répète, démontrées souverainement vrayes par l'histoire Païenne, & dût-on le trouver superflu, je ne puis me défendre d'en donner les preuves par les premiers traits de conformité qui se présentent à ma mémoire.

Rien n'est plus célèbre dans les saints Livres que les prédictions d'Isaïe, sur la ruine des Royaumes de Syrie par Sennachérib, & la manière dont périt son armée en punition des blasphèmes de ce Prince. C'est aussi ce que vous lisez de point en point dans Hérodote, quoiqu'il le déguise tant soit peu par quelque mélange de fable.

La manière dont les Médes perdirent l'Empire sous Cyaxare, après avoir vaincu les Assyriens,

Réponse  
à la sixième  
difficulté.

If. C. 36.  
E 37.  
4. Reg.  
C. 18.  
If. C. 10.  
Herodot.  
l. 1. C. 143.  
Id. l. 1. C.  
104. l. 2. C.  
1. l. 7. C. 10.  
Nabum.  
C. 2. v. 5.  
Isai. Na-  
bum. C. 2.

LIV. III. est décrite dans le même Auteur, & sa narration semblable à ce qu'avoit prédit Nahum, n'en est différente que parcequ'elle a plus d'étendue.

La désolation de Ninive est cent fois présagée par Isaïe, par Nahum, par Sophonie; & l'Histoire profane en raconte les circonstances dans les monumens qui nous restent.

*Sophon. C. 2. Alex. Polybys. apud Syncell. Ezech. C. 26. 27. 28. & 30. Is. C. 23. & 39. Jer. C. 28. Berof. Chal. l. 3. Abyd. Assyr. Annal. Phen. apud Joseph. l. 1. cont. App. Jer. C. 51. Herodot. l. 1. C. 178. Id. l. 2. C. 163. & Jer. C. 40. Dan. C. 2.*  
Les grandes victoires de Nabuchodonosor sur les Egyptiens & sur les Juifs, le transport qu'il fit du Peuple de Dieu, & des vases sacrez de son Temple, la conquête qu'il entreprit de la ville de Tyr, cette place presque imprenable, qui se faisoit un rempart des flots de la Mer, sont des événemens tracez à chaque ligne dans les Prophètes. Lisez ce qu'en rapportent les anciens Auteurs, & si vous le pouvez, dites-nous après en quoi nos prophéties étoient trompeuses.

Jérémie dépeint Cyrus & ses armes victorieuses de Babylone. Hérodote confirme la vérité de la prédiction par le récit de l'événement.

Le même Historien nous raconte la mort d'Ophra ou Vaphris, ce Roi d'Egypte ami de Sédécias, qui vint à son secours contre le Roi de Babylone, & le détail qu'il en fait est précisément tout ce qu'avoit prophétisé Jérémie.

La triste destinée de Balthasar lui est annoncée par Daniel. Lors même que ce prince est le plus enyvré de sa grandeur, le Prophète qui avoit prédit à l'ayeul sa chute soudaine, interprète au petit-fils le sens des paroles foudroyantes qui déclarent sa

sa perte voisine; & Xénophon décrit cette aventure avec les mêmes circonstances.

Enfin, puisqu'il faut que je m'arrête, tout ce que fit Xerxès contre la Grece, tout ce que Daniel en avoit prédit de si loin, est rapporté comme incontestable par Hérodote, & jamais convenances ne furent plus exactes, ni plus entières.

Je puis donc maintenant le demander. Trouve-t'on ce caractère d'authenticité dans les Oracles du Paganisme? Lit-on en des Histoires postérieures & non suspectes, quelques révolutions prédites en détail, & de circonstance en circonstance, par l'Apollon de Delphes, de Claros, ou de Dodone? Hé! ses réponses n'ont pas même trouvé de place dans les écrits contemporains. Aussi quelques-uns les ont comparez aux prédictions de ces faux Prophètes si connus, & si détestez dans l'Ecriture. Ces hommes trompeurs amusoient la foule par de doux mensonges, & ne prédisoient dans leur enthousiasme feint que ce qui plaisoit aux Princes. Mais aussi, leurs discours démentis par l'événement, ne faisoient qu'une courte illusion. Le Peuple qui ne le voyoit point répondre à leurs présages, en laissoit périr la mémoire, tandis qu'il conservoit avec un respect religieux la parole des véritables Prophètes, dont il reconnoissoit l'inspiration divine dans les faits *singuliers & prochains* qu'ils avoient prédits pour établir leur autorité.

Que le Lecteur me permette pour notre inf-

Tome III.

○

LIV. III. Réponse à la sixième difficulté.

*Xenoph. h. st. l. 7. Dan. C. 2.*

*Herodot. l. 7. C. 50. & 6.*

Voyez M. de Meaux, Hist. univ.

Liv. III. truction commune, de parcourir quelques-uns de ces faits.

Réponse à la sixième difficulté.

Le premier qui s'offre, est la prédiction faite contre la famille du grand Sacrificateur Héli, & que l'accomplissement justifia de si près. *Il viendra un temps*, dit le Prophète à Héli, *que je couperai ton bras, & le bras de la maison de ton pere. Tu verras ton rival dans le Tabernacle, pendant que Dieu comblera Israël de prospérité. . . . . & pour te donner un signe de la vérité de cette prophétie, tes deux fils Ophni & Phinées mourront en un même jour. Je m'établirai un Sacrificateur fidèle, qui fera tout selon mon cœur, &c.*

1. Reg. Comment ce triste Oracle fut-il accompli ?

1. Reg. capp. 3. & 4.

Les Livres des Rois le racontent. Le souverain Pontife, vénérable par ses vertus, encore plus que par son rang, mais malheureux par le crime de ses fils que sa tendresse avoit trop épargnez, les vit périr tous deux *en un même jour*. Ophni & Phinées furent tuez dans la sanglante bataille

3. Reg. contre les Philistins, où l'Arche du Seigneur fut

1. Reg. C. 2.

prise. Abiathar, arrière-petit-fils d'Héli, fut déposé par Salomon de la suprême Sacrificature, & Sadoc son rival fut mis à sa place, afin que la parole du Seigneur s'accomplît, selon ce qu'il avoit dit contre la maison d'Héli à Silo.

1. Reg. Samuël prédit à Saül qu'il fera Roi. Ce n'est

1. Reg. capp. 10. & 15.

point assez ; il ajoute que sa couronne passera de sa maison dans une autre ; c'est-à-dire, dans

celle de David, à qui le Prophète déclare ensuite qu'il sera le successeur de Saül. Je prouverois en vain l'accomplissement de ces prédictions. Est-il quelqu'un au Monde qui l'ignore ?

Nathan porte, au nom de Dieu, ces paroles à David. *Quand vos jours seront finis, & que vous serez endormi dans le tombeau de vos Peres, alors j'éleverai votre fils, & j'affermirai son Royaume. Il me construira un Edifice, & moi j'établirai son Thrône pour toujours. Je lui servirai de pere, & il me tiendra lieu de fils. Mais s'il commet quelque iniquité, j'en prendrai vengeance comme je la prends du reste des hommes. Je ne cesserai pas néanmoins de lui faire du bien, comme j'ai cessé d'en faire à Saül que j'ai rejeté. Ainsi votre maison sera établie, & votre Thrône affermi pour toujours.*

Consultez l'Histoire, & demandez-lui si elle porte rien de plus véritable à la lettre. Salomon n'a-t'il pas été l'un des plus puissans Rois de l'Univers ? Prince d'abord équitable, sage, pacifique, il bâtit le Temple de Dieu, & le dédie avec une magnificence jusqu'alors sans égale. Mais, exemple humiliant de la fragilité des vertus humaines ! ce Prince, l'admiration des Peuples, finit par de honteuses foiblesses. La prospérité l'aveugle, & son bonheur, écueil ordinaire des Rois, nuit à sa vertu. Il se laisse vaincre par l'amour, son esprit baisse, son cœur s'amollit, la mémoire des bienfaits de Dieu lui échape, son indigne & basse complaisance pour ses femmes le rend idolâtre,

Réponse à la sixième difficulté.

2. Reg. C. 7.

3. Reg. capp. 6. 7. 8.

2. Paralip. capp. 3. 4. 5. 6. 7.

liv. III.  
Réponse  
à la sixième  
difficulté.

& le Monde étonné voit le plus religieux des hommes offrir de l'encens aux pieds de l'Autel profane. En punition de son crime, Dieu lui suscite des ennemis de toutes parts, & divise ses Etats après sa mort, sous son fils Roboam. L'orgueil insensé de ce jeune Prince lui fait perdre dix Tribus. Jéroboam les lui enlève. Pour se conserver ceux qu'il avoit engagez dans sa défection, il leur interdit l'approche du Temple saint; & par l'adoration du Veau d'or, fait des rebelles, & des idolâtres tout ensemble. Dieu veut toutefois, en mémoire de David son serviteur, que ses héritiers demeurent les maîtres d'une partie du Royaume, & ils le sont en effet durant une longue suite de siècles. Poursuivons.

Ahiah prophétise contre la maison de Jéroboam, & sa prédiction est trop éclatante pour n'être pas ici rapportée. Dieu, disoit le saint vieillard à la femme de ce Prince infidèle, curieuse de sçavoir quelle seroit l'issue de la maladie de son fils, Dieu établira un Roi sur Israël, & ce Roi détruira toute la race de Jéroboam: Vous allez le voir dans l'instant même. Le Seigneur arrachera encore les enfans d'Israël du pays fertile qu'il avoit donné à leurs Peres, il les dispersera au-delà du fleuve; c'étoit à dire, au-delà de l'Euphrate, parcequ'ils se sont fait des bocages pour adorer de vaines Idoles. L'Oracle fut-il exactement rempli? Il ne faut pour s'en assurer que lire le quatrième Livre des Rois. On y voit la mort prématurée du fils de Jéroboam, comme

3. Reg.  
C. 14.

4. Reg.  
C. 17.

l'avoit prédit l'homme de Dieu, la maison de ce Prince détruite par Baasa, & les dix Tribus révoltées, emmenées captives par Salmanazar Roi d'Assyrie.

Ne disons rien des prédictions, quoique manifestes, d'Elie contre Ochosias, fils & successeur d'Achab, après que ce Monarque eut consulté sur ses maux le Dieu d'Accaron. Ne parlons point de celles que le même Prophète fit contre Joram Roi de Juda, pour lui déclarer qu'il seroit puni de marcher sur les traces d'Achab, dont il avoit épousé la fille. Mais comment omettre la prédiction d'Elisée, quand Benadad Roi des Syriens fit le siège de Samarie? Cette Ville malheureuse souffroit alors ce que la guerre traîne après elle de plus funeste; la faim, victorieuse de la nature, y contraignoit les meres à se nourrir de la chair de leurs enfans. Au milieu de cette extrémité dont le récit soulève, *Demain*, dit le Prophète, à cette heure même, la mesure de farine pure se donnera pour un sicle aux portes de Samarie; & l'on aura pour un sicle deux mesures d'orge. Etonné d'un discours si peu conforme à la vraisemblance, un des Grands de la Cour sur la main duquel le Roi s'appuyoit, répondit à l'homme de Dieu: *Quand le Seigneur seroit pleuvoir des vivres, ce que vous dites, pourroit-il être véritable?* Elisée répondit: *Vous le verrez de vos yeux, & vous n'en mangerez point.* A peine a-t-il achevé ces dernières paroles, que les Syriens frappez de je ne sçai quelle terreur, font une retraite.

LIV. III.  
Réponse  
à la sixième  
difficulté.

4. Reg.  
C. 1.

2. Paral.  
C. 23.

4. Reg.  
Capp. 6.  
& 7.

LI V. III. précipitée, & n'emportent dans leur épouvante ni bagages, ni vivres. Le Peuple assiégé sort de ses murailles, court au camp des ennemis, & le pille; la prédiction du saint homme s'accomplit, la famine cesse, la mesure de farine est donnée pour un sicle, & le Courtisan dont la foi chanceloit, est puni de son hésitation. Le Roi lui avoit confié la porte de la Ville, & bien-tôt la foule y fut si grande, qu'il y fut écrasé; misérable victime du prodige qu'il avoit d'abord refusé de croire.

Une mort presque aussi prompt punit le téméraire Hananias, ce faux Prophète, qui vouloit rassurer le Peuple contre les prédictions de Jérémie. Celui-ci portoit des liens attachez à son cou, comme il en avoit reçu l'ordre du Seigneur, pour figurer par cet état humiliant la défaite des Peuples par Nabuchodonosor. Hananias prit ces mêmes liens; puis feignant une inspiration subite, il les rompit en présence du Peuple, & s'écria: *Ainsi, dit le Seigneur, je romprai dans deux ans le joug que Nabuchodonosor a mis sur la tête des Nations.* Jérémie que le Seigneur n'inspiroit pas en ce moment, se retire. Mais peu après il retourne à Hananias, & lui dit, Dieu par sa bouche: *Tu as rompu mes liens qui n'étoient que de bois, & à leur place il y en aura de fer. J'ai mis un joug de fer au cou de toutes les Nations, & elles seront assujetties au Roi de Babylone.* Pour toi, Prophète menteur, qui as parlé sans mission, *tu mourras cette année; & Hananias, poursuit le texte, mourut deux mois*

après. Encore quelques exemples de cette nature, LI V. III. & je finis.

Dieu fait connoître à Ezéchiel les malheurs qui menacent le déplorable Sédécias, & dans toute l'Ecriture je ne vois rien de plus digne de remarque. *Fils de l'Homme*, dit le Seigneur à son Prophète, *fais-toi l'équipage d'un homme qui sort de sa maison, & en effet quitte la tienne en présence de tes freres . . . . tu emporteras ton bagage, & tu sortiras le soir par l'ouverture de la muraille que tu auras percée . . . . tu te couvrirás aussi le visage, en sorte que tu ne voyes point la terre.* Ezéchiel exécute l'ordre sans en comprendre le dessein; mais aussi-tôt une voix frappe son oreille, & lui dit: *Cette prophétie regarde le Prince qui régné à Jérusalem. Il emportera le soir son bagage sur ses épaules, on lui percera une muraille pour le faire sortir, & il couvrira son visage pour ne point voir la terre. J'étendrai mes filets autour de lui & il y sera pris. Je le ferai conduire à Babylone. Il ne la verra point & cependant il y mourra.* Telle est la prédiction; & que ferai-je autre chose que la répéter, si je vous raconte l'événement comme il est exposé dans l'Histoire: Jérusalem est réduite à l'extrémité par le siège opiniâtre qu'en fait Nabuchodonosor. Elle n'a plus de ressource contre la puissance du vainqueur, Jer. C. 14. elle a été trompée par les Prophètes qui ne lui disoient que des illusions, pour flatter son orgueil & sa foiblesse. Le malheureux Sédécias, pour ne pas tomber dans les mains de l'ennemi, s'échape de

Réponse à la sixième difficulté.

Ezech. C. 12.

4. Reg. C. 25. Jer. capp. 39. & 52.

LIV. III. Réponse à la sixième difficulté. la Ville par une brèche faite à la muraille. Les Chaldéens le poursuivent ; il est arrêté près de Jéricho ; on le mene au Roi de Babylone, on massacre les enfans en présence du pere ; ses derniers regards tombent sur cet affreux spectacle ; on lui arrache les yeux à lui-même, il entre dans les Etats du vainqueur, suivi de ses fujets captifs, & il y meurt enfin chargé de chaînes, d'opprobres, & de douleurs. Il ne faut point ici de longs discours pour montrer que tant de circonstances ne pouvoient être prédites que par celui qui tient dans sa main les destinées des hommes. Le fait seul en est l'invincible démonstration.

Zach. C. 1. Zacharie entend ces paroles consolantes dans les derniers jours de la captivité du Peuple saint : *Voici ce qu'annonce le Seigneur Dieu des Armées. Je reviendrai à Jérusalem avec des entrailles de miséricorde. Ma Maison sera rebâtie. On étendra encore le cordeau sur Jérusalem, pour rétablir ses murailles. Effectivement le Temple est achevé quatre ans après cette heureuse prédiction. Néhémie relève les murs de la Ville abbatuë, & ses enfans y accourent de toutes parts à la suite de Zorobabel. Le Pontife, & les Lévités dispersez, offrent encore de l'encens au Dieu d'Abraham, & de Jacob. Le Peuple rentré dans la Terre de ses Peres, pleure les péchez qui l'en avoient banni. Il vit en paix, & les Rois de Perse deviennent ses protecteurs.*

Pour revenir au point d'où je suis sorti, c'est de la sorte que nos Prophètes s'attiroient la croyance des

des Peuples. Les événemens voisins qu'ils avoient annoncé, & que l'on voyoit de ses yeux, étoient les garans de ce qui ne devoit arriver que longtemps après. On ne doutoit pas que les descendans ne fussent témoins de la vérité prédite, puisqu'on l'avoit tant de fois été soi-même. Et de-là naissoit le soin prodigieux qu'avoient les Juifs de recueillir les prophéties, dont ils avoient des preuves d'expérience que les Auteurs étoient véridiques, & inspirez de Dieu. Si les Païens n'ont pas eu la même attention, la même vigilance à l'égard des réponses de leurs Dieux, c'est donc qu'elles ne s'attiroient pas constamment le respect inséparable de la vérité ; c'est que le grand nombre des Philosophes n'y croyoit pas, selon qu'Origene (a) est si soigneux de le faire observer ; c'est enfin que les Prêtres eux-mêmes n'avoient garde de se détruire, en tenant avec scrupule des registres fidèles de leurs impostures.

Mais ce qui demande sur tout que j'en fasse la remarque, est la contradiction fréquente des Oracles. Contradiction grossière & formelle dans les réponses attribuées au même Dieu. Celle qu'il donnoit à Claros, par exemple, étoit quelquefois toute contraire à celle qu'il donnoit à Delphes ; celle de Dodone, encore opposée aux deux premières, & cela précisément sur la même question.

(a) Ea (Oracula) non credunt etiam Græcorum Philosophorum sectæ, præsertim qui sequuntur Democritum, Epicurum, Aristotelem. Orig. cont. Celsum, lib. 8.

LIV. III. Réponse à la sixième difficulté.

LIV. III. Preuve démonstrative que ce n'étoit pas Dieu qui parloit, & que les Prêtres qui ne pouvoient s'accorder par tout, donnoient au hazard leurs Oracles, ou, pour dire mieux, leurs conjectures. Cependant on les surprenoit tous les jours dans ces réponses contradictoires, & leur réputation en souffroit. Il fallut pour s'excuser, qu'Apollon avouât qu'il mentoit souvent, & qu'il y étoit forcé par le destin. Espèce de confession honteuse que les Prêtres aimoient mieux encore mettre sur le compte d'Apollon que sur le leur, quelque indécente qu'elle fût pour lui.

*Porphyr. apud Euseb. Preparat. Ev. l. 6. C. 5.*

Je ne dirai pas ici, qu'on ne voit rien de semblable dans les Oracles de l'Ecriture, qu'on n'y lit point qu'un Prophète ait prédit le contraire de ce qu'un autre Prophète prédisoit ailleurs. C'est un reproche qu'on n'a pu nous faire encore, & le silence de nos ennemis sur ce point est une preuve puissante pour nous. Voilà donc un cinquième caractère de différence entre les Oracles du Paganisme, & les prophéties Judaïques.

Prenons maintenant une autre voye de répondre à l'objection. Convenons qu'effectivement il y a eu des Oracles dans le Paganisme, & que cet Apollon qui les rendoit, n'étoit pas toujours un être chimérique. La respectable autorité de l'Ecriture, & des saints Peres, exige de nous cet égard. Mais que suit-il de cet aveu? Que les prophéties communes aux vraies & aux fausses Religions ne sçauroient servir à les distinguer? Nullement? Et l'on va voir tout le contraire.

Pour juger, sans péril d'erreur, de quel côté sont les vrais Oracles; du côté du Judaïsme, ou du côté de l'idolâtrie; il ne faut que les discuter sur la notion que nous avons tous d'un Etre infiniment juste, saint, & parfait. C'est-à-dire, qu'il ne faut qu'examiner par leurs circonstances s'ils viennent d'un bon, ou d'un mauvais principe. Telle est la règle sensée que donne Origène disputant contre Celse. Or je soutiens, à ne raisonner que sur le fait, que les Oracles du Paganisme naissoient visiblement d'un Etre malin, dont les prestiges ne tendoient qu'à tromper les hommes par le mensonge & qu'il étoit facile aux Païens même de le reconnoître.

C'étoit un sentiment commun parmi eux, \* aussi bien que parmi nous, qu'il y a de bons, & de mauvais Anges. Il les comprenoient tous sous le titre général de Démons, mais ils distinguoient des Esprits par leur nature portez au bien des hommes, d'avec ceux dont la pente maligne ne cherchoit qu'à leur être une occasion de chute, d'erreur, & de tourment. Qu'ils eussent découvert cette vérité par le secours de la lumière naturelle, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils l'eussent puisée dans les Livres saints; il n'importe. Le fait incontestable est qu'ils l'ont crüe, & sur cela je soutiens que les Oracles tant célèbres dans le Paganisme, étoient les réponses de ces Esprits impurs, & séducteurs.

Premièrement, ils ordonnoient qu'on leur im-

LIV. III. Réponse à la sixième difficulté.

\* *Laboo. apud Ang. de Civit. Dei. l. 9. C. 19.*

*Plato passim, & presert.*

*lib. 10. de Legi.*

*Plutarch. de Isid. & Osirid.*

*Apul. de Deo Socr. Porphyr. de Abst. ab anim. l. 2.*

*Theophr. apud eundem Porph. ibid.*

*Jamblic. de Myst. Egypt. l. 3. C. 32. & l. 4. C. 17.*

*Philosof. l. 3. C. 4.*

LIV. III. molât des hommes, & ce barbare sacrifice \* étoit le plus ordinairement souhaité par Apollon. Il n'appaisoit qu'à ce prix son couroux prétendu, & des Villes enriérées étoient quelquefois destinées à ces cruelles offrandes. La nature désolée à des loix si rigoureuses, cherchoit quelque tempérament qui les adoucît. Les peres attendris, pour se sauver de l'horreur de répandre leur sang, substituoient en secret des esclaves à leurs enfans destinez au sacrifice. Mais Apollon impitoyable ne se laissoit point toucher de ces victimes étrangères: il en falloit de plus précieuses à sa colére, & le fils périssoit par celui même qui lui avoit donné le jour. C'est ce qu'Oenomaüs reproche à l'Oracle qui avoit commandé (a) que les Athéniens, afin d'appaiser l'ombre d'Androgé, fils de Minos, envoyassent tous les ans sept hommes, & sept femmes en Crète, pour y être sacrifiez. Odieuse sentence que la superstition exécuta durant près de cinq siècles, & jusqu'au temps de Socrate. Peut-on rien imaginer de plus incompatible avec l'idée pure de la Divinité, rien qui porte davantage le caractère d'un esprit ennemi des hommes, rien qui autorise le crime plus ouvertement?

L'ordre exigeroit peut-être que je racontasse ici tout de suite ce que les Oracles ordonnoient de cérémonies impures, les adultères, les incestes,

(a) Deligite ex omni septem vos corpora sexu Atque ea Minoi Regi mandate quotannis: \*

Per mala sic hæc vestra Dei placabitis iram. Euseb. Præp. Ev. l. 5.

les sales débauches, les jeux indécens, les danses dissoluës commandez par eux. Mais une bouche Chrétienne ne doit point dire ce que des oreilles Chrétiennes ne doivent point entendre. Ceux qui m'opposent la difficulté que je traite, savent bien eux-mêmes ce que ce récit pourroit me donner d'avantage, si je n'avois à respecter les droits inviolables de la pudeur.

Passons plutôt, quoique la peinture en soit presque aussi désagréable, aux enseignemens magiques donnez aux hommes par les Oracles. Combien de fois ont-ils appris au Paganisme de quelle sorte ils vouloient être interrogez, & forcez de répondre par ces noirs secrets. Je n'en cite qu'un exemple après Eusebe. Proserpine instruit ceux qui la consultent, de la manière dont elle aime à se voir représentée dans ses simulachres. Elle veut qu'on choisisse je ne sçai quelle plante dans les forêts, qu'on l'environne d'absynthe, & qu'autour de l'Idole on grave l'image des rats qui habitent les maisons; qu'on prenne le sang de ces animaux, qu'on le mêle avec la myrrhe & l'encens, qu'on y joigne le laurier; qu'on enduise de cette composition la statuë entière, & qu'après cet appareil on lui offre ses vœux. A ce prix la Déesse consent d'être interrogée (a) & promet de répondre par les songes.

(a) Tunc effunde preces simulachro, & debita solve vota. Hæc si facies, per somnum meque videbis. Apud Euseb. l. 5. c. 7. Invitum me audi, quando me lege ligasti. Apollo apud Porphy.

LIV. III. Réponse à la dixième difficulté.

Porphyr. l. 2. de non esu Anim.

Aug. l. 10. de Civ.

Dei. C. 11.

Orig. cont.

Cels. lib. 3.

& 8.

Porphyr. Epist. ad Aneb.

Egypt.

Plutarch. in Anton.

Jamblic. de Myst.

Egypt. l. 6. c. 5.

6. & 7.

Apuleius. Lucan. l. 9.

Euseb. Præp. Ev. l. 5. c. 7.

C. 7.

LIV. III.  
Réponse  
à la dixième  
difficulté.

Vous me direz : C'étoient les Prêtres de Proserpine qui d'eux-mêmes inventoient ces bizarres cérémonies, pour inspirer le respect des Dieux par le secours d'une pratique en apparence mystérieuse. Je le crois comme vous. Choisissez donc entre les deux partis de cette alternative. Si vous voulez que les Prêtres aient imaginé ces figures magiques, dans le dessein de colorer l'imposture, les Oracles ne seront plus sans artifice; même dans votre opinion; & si vous dites que les Dieux avoient réellement commandé ce jeu de cérémonies, il sera clair que les Dieux étoient des esprits impurs qui recouroient, pour entretenir la superstition, à ce qu'il y a de plus détestable, & de plus odieux à concevoir; à ce que les loix humaines avoient même interdit sous de sévères châtimens à l'égard des phyltres, dont les Oracles faisoient encore de lubriques Ordonnances.

L. Ejustem § adjectio D. ad legem Cornel. de Sicariis & Venef.

L. Si quis §. qui abortionis D. de pœnis. Paulus.

sentent. l. 5. tit. 23.

Mais puisque ce sont les Déistes sur-tout que je combats ici, je puis tout d'un coup leur démontrer que l'Apollon qui rendoit des Oracles, étoit un de ces génies trompeurs si connus & si bien représentés dans l'ancienne (a) Philosophie. Car

(a) Per illos oppositos Diis omnis ars malefica perficitur. Nam qui per malas artes animis illudere, res pravas efficere student, illos spiritus & eorum præsidem maximè colunt. Possunt enim hi prodigiorum specie imponere. Per hos phyltra, & alia ad amores pertinentia miseri homines sibi quarunt. Omnis enim mala libido, & opum spes & gloriæ ab his maximè spiritibus, præcipue vero fraudes, Mendacium enim his proprium. Dii si quidem esse volunt, & qui eorum Princeps est, ipse Deus haberi. *Porphyr. De non-su animal. lib. 2.*

LIV. III.  
Réponse  
à la dixième  
difficulté.

enfin, selon les Déistes, & selon ce qu'enseigne la raison pure, tout systême qui ne s'accorde pas avec l'unité d'un Dieu, est un systême faux & impie, un systême qui ne peut naître que d'un génie ignorant ou séducteur. Or tous les Oracles du Paganisme favorisoient, & supposoient la pluralité des Dieux. C'étoit pour en conserver le culte qu'ils sembloient être établis. On ne voit entre eux ni variation, ni contrariété sur ce point. Que dis-je? Les Oracles, comme je l'ai déjà remarqué, refusoient de répondre aux Epicuriens, parce qu'ils se jouïoient des Dieux; & aux Chrétiens, parce qu'ils n'en connoissoient qu'un. Il falloit pour mériter la réponse des Enfers, être dans la doctrine du Polythéisme, c'est-à-dire, qu'il falloit faire profession de la plus monstrueuse erreur qui soit jamais entrée dans l'esprit humain. Il est donc évident comme le soleil, que les Oracles, lorsqu'ils n'étoient pas supposés par les Prêtres, ne pouvoient être que les réponses du Démon, & d'un esprit qui se plaisoit dans les conquêtes de l'erreur.

Illi vero [*Ægyptii sacerdotes,*] illud extra controversiam ponunt, esse genus quoddam spirituum omni fraudulentæ inserviens, multiformem, versutum, quod modò Deos simulat, modò Dæmones, modò mortuorum animas, eoque modo omnia eos posse immittere quæ bona quæque mala habentur. Ad vera autem bona quæ in animo consistunt, nihil eos posse, neque eorum habere notitiam, sed malè uiri otio, ludificari & impedire eos qui in via sunt ad virtutem, plenos esse fastus, gaudentes nidoribus ac victimis. *Porphyr. de non esu Anim. l. 2.*

Si Magi haruspicum fratres suis in actionibus memorant Antitheos sæpe obtempere pro-veris: esse autem hos quoddam materiis ex crassioribus spiritus qui Deos se fingunt. *Arnob. lib. adv. Gentes.*

Liv. III. Ainsi ne dites plus que les Oracles, également  
 Réponse communs aux fausses Religions & à la vraie, ne  
 à la fixié- peuvent servir à les discerner. Qu'y-a-t'il de plus  
 me diffi- facile que de faire cette distinction, quand on  
 culté. veut se rendre attentif aux différences palpables  
 que je viens de remarquer? Si dans l'origine les  
 hommes s'y trompoient, c'est donc qu'ils ne cher-  
 choient pas à être détrompez d'une erreur peut-  
 être volontaire; c'est, si vous voulez, qu'ils n'usoient  
 pas de leurs lumières; c'est, pour remonter plus  
 haut, que Dieu avoit livré les Nations à l'éga-  
 rement de leurs voyes. Les sages se défendoient  
 de ce piège grossier. Ils n'avoient, pour l'apperce-  
 voir, qu'à ouvrir les yeux, & ils n'attendirent pas  
 long-temps à les ouvrir. Le peuple seul qui ne  
 réfléchit jamais, se laissoit conduire, comme on  
 mene les enfans, par les charmes du spectacle. Pour-  
 quoi croyoit-il aux Oracles? Parce qu'il croyoit  
 aux Dieux: & il croyoit aux Dieux, pourquoi?  
 Parce que leur histoire contenue dans la fable fo-  
 mentoit la pente naturelle au plaisir, (a) & justi-

Plant.  
 Amphyt.  
 Terent.  
 Eunuch.  
 Act. 3. Sce.  
 na 10.

(a) Deos suos quos venerantur imitantur. Fiunt & miseris reli-  
 giosa delicta. *Cyprian. Epist. 2.*

Nihil homines tam insociabiles reddit vitæ perveritate quam illo-  
 rum Deorum imitatio quales commendantur, & describuntur Li-  
 teris eorum. *Aug. Epist. 152.*

Itaque factum ut pro gratia quæ ab hominibus debetur divinæ pro-  
 videntie, origo & ortus sacrilegio panderetur. *Chalcid. in Timio.*

Inde etiam Poëtarum furor, fabulis humanos errores alentium,  
 quibus visus est Jupiter, voluptate concubitûs delinitus, duplicasse  
 noctem. Quid aliud est vitia incendere, quam Autores illis inscri-  
 bere Deos, & dare morbo, exemplo Divinitatis, excusatam licen-  
 tiam? *Senec. l. 1. de Brevit. Vitæ. c. 16.*

fiot

fiot le désordre par de grands exemples qui en étouffoient les remords. Liv. III.

Réponse  
 à la fixié-  
 me diffi-  
 culté.

Cependant, s'il étoit possible que ces réflexions ne fussent pas, je puis en ajouter une pour achever de convaincre. C'est que dans le grand nombre d'Oracles que l'on cite, il n'en est pas un seul qui ait annoncé clairement un fait à venir & dépendant des causes libres. Tout ce qu'ils ont prédit, ne regardoit que des faits actuels, & seulement éloignez des lieux où se rendoit l'Oracle. C'est-à-dire, qu'Apollon disoit dans un lieu ce qui se passoit actuellement dans un autre, le mal qu'il alloit faire, ou la cessation de celui qu'il avoit commencé. Or cette connoissance ne surpasse point les bornes d'un esprit dégagé de la matière. Jamais les Peres, dont à Dieu ne plaise que nous abandonnions la trace, jamais les Peres (a) n'ont contesté cette sorte de divination aux Oracles du

Tertull.  
 Apolog.  
 Minut.  
 Fel. in  
 Oct.

(a) Omnis spiritus ales, hoc & Angeli & Dæmones. Igitur momento ubique sunt. Totus orbis illis locus unus est. Quid ubi geratur tam facile sciunt quam enunciant: Velocitas divinitas creditur, quia substantia ignoratur. Sic & autores interdum videri volunt eorum quæ annuntiant, & sunt planè malorum nonnunquam, bonorum tamen nunquam. Emulantur divinitatem, dum furantur divinationem. *Tertull. Apolog.*

Oracula efficiunt falsis pluribus involuta; nam & falluntur, & fallunt ut & nescientes sinceram veritatem, & quam sciunt in perditionem sui non confitentur. *Minut. Felix. in Octavio.*

Quæ cum ita sint, primùm sciendum est quoniam de divinatione Dæmonum quæstio est, illos ea plerumquæ prænuntiare quæ ipsi facturi sunt. Accipiunt enim sæpe potestatem & morbos immittere, & ipsum aërem vitiando morbidum reddere: Aliquando autem non quæ ipsi faciunt, sed quæ naturalibus signis futura pronoscunt; quæ signa in hominum sensus venire non possunt. *Aug. de Divinat. Dem. lib. 1. cap. 5.*

Tome III.

Q

LIV. III. Paganisme, & nous ne la contesterons pas non plus. Ce qu'ils ont nié, ce que je nie après eux, est que les Idoles aient prophétisé de longs siècles auparavant, des faits dépendans de causes libres, étrangères, & indéterminées. J'ose dire qu'on n'en produira jamais aucun exemple qui soit incontestable. Il le faudroit cependant, pour nous faire une objection importante & sérieuse. Rien aussi n'est plus répandu dans l'Ecriture que ces reproches d'impuissante ignorance faits aux Dieux du Paganisme. *Annoncez-nous ce qui doit arriver*, leur dit Dieu par ses Prophètes, & nous reconnôissons que vous êtes des Dieux. Parler ainsi, qu'étoit-ce dire, sinon : Si vous êtes des Dieux, vous devez connoître l'avenir, ce qui est le propre de la Divinité; or vous ne connoissez pas l'avenir, & vous ne sçauriez en faire de prédiction: Vous n'êtes donc pas des Dieux, mais des esprits bornés à la connoissance du présent.

Que si quelqu'un prétendoit qu'en accordant aux Idoles le pouvoir de découvrir en un lieu ce qui se passoit en un autre, je commets la justice, la bonté, la sainteté de Dieu, que je lui fais rendre des pièges à ses créatures, & autoriser le culte qu'elles rendoient à leurs Dieux, une courte réponse écarteroit bien-tôt ce foible nuage, si même il n'est déjà dissipé par ce qu'on vient de lire. Effectivement, l'Etre suprême ne doit aux hommes aucun secours ultérieur à celui de la raison, quand elle suffit pour les garantir de l'erreur.

Réponse à la sixième difficulté.

Aug. de Divinat.

Dam. l. 1.

C. 5.

Thom. p. par. quest.

57. art. 3.

If. C. 41.

§. 23.

Id. C. 44.

§. 6.

Id. C. 46.

§. 9.

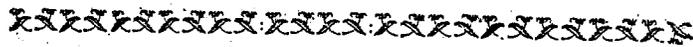
qui voudroit les tromper. Or l'Idolâtre n'avoit besoin que de ses lumières naturelles pour reconnoître la fausseté de son culte. S'il étoit sollicité de rendre ses hommages à l'Apollon qui racontoit à Delphes, par exemple, ce qui arrivoit actuellement ailleurs, bien-tôt il se pouvoit dégager de ce premier appas de séduction. Il ne falloit que comparer les autres circonstances d'un tel culte avec les notions simples gravées dans tous les esprits, avec ces idées de bonté, de justice, d'ordre, & de vérité que la nature ne cesse d'offrir à qui la consulte, & tout d'un coup leur incompatibilité avec la Religion païenne se déclaroit; son extravagance, ses contradictions ridicules, son impiété n'excitoient plus que l'indignation & l'horreur. L'Etre parfait n'est donc point comptable de l'aveuglement qui a duré tant de siècles. C'est au seul abus de la raison qu'il le faut imputer, c'est au mépris des lumières naturelles. Si l'homme les avoit consultées & suivies, les vains fantômes qui l'ont joié si long-temps, auroient disparu d'abord.

Je m'attends bien qu'on m'opposera les fameuses prédictions des Sybilles; ces vers si soigneusement gardez par les Romains, & qu'on a crû si long-temps renfermer l'Histoire des destinées futures. Mais pour toute replique, je supplie ceux qu'une telle difficulté pourroit inquiéter, de jeter les yeux sur ce qu'en a dit Cicéron, (a) & de par-

(a) Callide qui illa carmina composuit perfecit ut quodcumque accidisset prædictum videretur, & hominum & temporum desi-

LIV. III. Réponse à la dixième difficulté. Voyez Blondel, Traité des Sybilles.

courir les doctes Ouvrages faits sur cette matière dans le dernier siècle sur-tout. On y a recueilli contre ces prétendus Oracles tant, & de si fortes raisons, que je ne pourrois guères aller au-delà. Il vaut donc mieux que je renvoye à ces dissertations connues, que de m'en permettre de longs extraits. Aussi-bien commencé-je, peut-être trop tard, à m'appercevoir que je donne à ma réponse trop d'étendue.



## SEPTIÈME DIFFICULTÉ.

*Fondée sur le grand nombre de faux miracles que l'imposture a supposés dans tous les temps, & que l'ignorance des peuples a respectés comme véritables.*

Septième difficulté.

COMME il nous arrive presque toujours de juger des choses par des similitudes quoi-  
qu'imparfaites, les Déistes objectent contre les miracles de Jesus-Christ les faux prodiges qui s'accréditent de temps à autre, jusqu'à s'attirer les respects avec la foi des Peuples. Il est constant, dit-on, que jamais on ne tente en vain de tromper la multitude. Soit qu'elle porte un plus grand

nitione sublatâ. Adhibuitque etiam latebram obscuritatis, ut eadem versus alias in aliam rem accommodari posse viderentur. . . .  
*Et paulo post: Quamobrem Sybillam quidem sepositam & conditam habeamus, ut id quod proditum est à majoribus injussu Senatûs ne legantur quidem Libri, valeantque ad deponendas potius quam ad suscipiendas Religiones Cic. de Divinat. l. 2.*

LIV. III. Septième difficulté.

fond de crédulité, soit qu'elle naisse trop légère pour approfondir, soit qu'elle aime naturellement ce qui saisit son admiration, caractère ordinaire des esprits foibles, soit enfin qu'elle croye implicitement essayer l'étendue, ou même reculer la borne de ses conceptions, le merveilleux, faux ou vrai, la trouve toujours également ouverte & sensible. C'est sur ce penchant connu, que les premiers Historiens ont tant chargé leurs récits d'aventures étonnantes. Ils sçavoient que le secret infailible de se faire lire, est de transporter l'imagination des hommes bien loin hors du naturel, & de l'occuper d'un faux prodigieux. C'est encore sur ce goût universel, que les politiques habiles ont semé dans tous les temps ces miraculeuses histoires, ou pour contenir les Peuples dans l'ancienne Religion, ou pour en autoriser de nouvelles. Ils sçavoient que tout passe à la faveur d'une circonstance merveilleuse, & qu'il y a dans la crédulité presque générale un fond qui se renouvelle sans cesse.

Aujourd'hui même qu'il sembleroit devoir être épuisé, que ne croit-on pas? Que de miracles sont rapportez & reçûs dans le vulgaire, tandis que ceux qui sont à la source, ne voyent rien dans le fait que de naturel ou que de faux? Un homme superstitieux & passionné en persuade mille, qui à leur tour en entraînent une foule innombrable. L'événement qui passe de bouche en bouche, contracte, en y passant, je ne sçai quel accroissement

LIV. III.  
Septième  
difficulté.

de détail qui facilite les progrès de son cours. Le temps qui pour tout le reste est si ruineux, met ici le sceau de la certitude. Le mensonge éloigné de son origine, devient vérité ; & les Sages eux-mêmes y donnent les mains, soit par surprise, soit pour éviter le dangereux parti de s'opposer au grand nombre. Or, poursuivent les incrédules, les hommes ont été les mêmes dans tous les temps, on ne risque point à les représenter en général les uns par les autres, & chacun peut apprendre par l'Histoire de son siècle, celle des siècles passés. Si donc nous voyons sous nos yeux tant de miracles imaginaires, autorisez comme vrais par la multitude, qui nous dira que ceux de Jesus-Christ ont plus de réalité ? On reconnoît que ceux qui les rapportent ne sont pas suspects du côté de l'artifice, mais ils le sont par leur simplicité, & peut-être que cette disposition nuit encore plus à la vérité, que la première.

## R É P O N S E.

Réponse  
à la sep-  
tième dif-  
ficulté.

**R**IEN au monde n'est plus aisé que de faire ces vagues déclamations contre les penchans humains. Rien aussi n'est plus ordinaire que de s'y tromper dans l'application. La vérité est que de tout temps on a répandu de faux miracles, & que le peuple, ordinairement superstitieux, leur a donné la créance qui n'est dûë qu'aux véritables. Cependant, malgré cet aveu, je soutiens encore que c'est une illusion grossière, d'ima-

giner que les prodiges attribuez à Jesus-Christ n'ont que ce principe trompeur. On en jugera par les réflexions suivantes.

LIV. III.  
Réponse  
à la sep-  
tième dif-  
ficulté.

Sans examiner aucun miracle en particulier, il est certain qu'il y en a eu de vrais, ne fût-ce que par cela seul qu'il y en a eu de faux. Le faux n'est que l'exclusion, le néant, ou l'absence du vrai. Donc il le suppose. On ne contrefait que ce qui est réel. Donc les prodiges feints ne sont que l'imitation des véritables. D'où vient, croyez-vous, par exemple, qu'il y a eu tant de vaines Religions ? C'est qu'on a voulu innover sur le plan de la première. D'où vient qu'il y a tant de faux actes ? C'est que l'intérêt veut surprendre par la ressemblance des actes sincères. D'où vient qu'il y a tant de prédictions frivoles ? C'est qu'il y en a eu d'incontestables. *Si il n'y avoit rien eu de tout cela, dit un grand Auteur, il seroit comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, & encore plus que tant d'autres l'eussent crû.* Par conséquent loin de conclure qu'il n'y a jamais eu de vrais miracles, parcequ'il y en a eu d'évidemment faux ; tout au contraire, il faut dire qu'il y en a eu de vrais, parcequ'il y en a eu tant de faux, & qu'il n'y en a tant de faux que par la raison qu'il y en a eu d'incontestablement vrais.

Pensées  
de M. Pas-  
cal, art.  
27.

Cela posé, j'explique comment les faux miracles peuvent quelquefois s'accréditer, & je fais voir que ce sont les vrais qui occasionnent ce mécompte. L'esprit convaincu d'une vérité, se trouve

L. IV. III.  
Réponse  
à la sep-  
tième dif-  
ficulté

comme panché à prendre pour elle tout ce qui lui ressemble. Les moindres rapports avec un objet connu lui en retracent le souvenir; une convenance, même imparfaite, suffit à son impatience de juger; sa paresse néglige le soin laborieux d'étudier les différences, elle décide sur la seule comparaison des premières conformitez, & croit voir dans le second objet les mêmes raisons qu'elle avoit d'admirer celui qui l'avoit d'abord enchanté. Ainsi un miracle évident, certain, crû par de grands hommes assez habiles pour le sonder, & sans intérêt à le divulguer, incline la multitude à croire les prodiges supposez. C'est une vive impression de vérité qui dispose l'esprit à s'ouvrir aux surprises de l'erreur, & il ne se trouve susceptible du faux, que par une forte & inébranlable conviction du vrai dans le même genre. Faisons une comparaison qui rende ceci plus sensible.

Si quelqu'un se vantoit d'avoir l'infaillible secret de rendre les hommes immortels, qui est-ce qui croiroit à sa parole? Personne. Et pourquoi? C'est qu'on n'a point vû d'exemple d'immortalité sur la terre. On sçait par une expérience générale que la vie humaine a des bornes marquées; que la mort est le tribut universel dont nul ne se dispense, & l'on se refuse naturellement à des promesses dont on sçait l'exécution impossible. Cependant qu'un imposteur vienne hautement publier qu'il a des remèdes spécifiques, & qu'il en garantit le succès, nous courons à lui sur la foi de ses

ses discours, & nous ne craignons pas de lui confier notre vie. D'où peut naître cette différence? C'est qu'il y a de vrais remèdes, & que parmi ces inconnus qui se font vantez de nous guérir, il s'en est trouvé de fidèles à leur promesse. Les épreuves qu'on a faites ont réussi quelquefois; on en a conclu que de nouvelles pourroient réussir de même, & sur ce préjugé de raison, l'esprit s'est rendu capable de tous les préjugés d'erreur dont l'imposture a profité. Mais si tous les maux eussent été incurables de leur nature, si toutes les infirmités avoient été des présages & des causes infaillibles de mort, si nul remède n'avoit rendu la santé une fois perdue, j'ose maintenir qu'on donneroit aussi peu de créance à celui qui promettrait de la ramener par ses remèdes, qu'à celui qui s'engageroit à nous faire par ses secrets le présent de l'immortalité. Encore une fois, il est donc vrai qu'en un sens les faits certains & authentiques nous disposent à croire le faux dans le même ordre de faits. D'où il résulte que les prodiges trompeurs ne sont toujours donnez, & quelquefois reçus, qu'en conséquence des prodiges véritables.

Maintenant, & pour venir au point précis de l'objection, je nie que les miracles attribuez à Jesus-Christ puissent, comme on le suppose, n'avoir d'autre fondement que la crédulité des Peuples. Je soutiens au contraire que dans nos disputes, les contradicteurs n'ont rien avancé de moins raisonnable que ce soupçon.

L. IV. III.  
Réponse  
à la sep-  
tième dif-  
ficulté

LIV. III.  
Réponse  
à la sep-  
tième dif-  
ficulté.

Premièrement, les faux prodiges n'ont jamais donné lieu qu'à des séductions courtes & passagères. Le siècle; que dis-je, le siècle? souvent moins, & quelquefois l'année même qui les a vû se répandre, les a vû tomber, & s'évanouir. S'ils ont eu quelque éclat dans la première surprise, à la première réflexion, la croyance s'en est dissipée. Pour détromper la multitude de ce qui l'enchanté à faux titre, il ne faut en effet que l'abandonner au cours de son admiration; il finit bien-tôt quand la vérité ne le soutient pas; car l'esprit n'aime qu'elle, & de lui-même, après un léger écart, il y revient par un mouvement de droiture naturelle. Je sçai pourtant qu'il y a toujours quelques ames superstitieuses que le temps ne guérit point de leurs préventions. La vérité, non plus que l'erreur, n'est jamais pleinement victorieuse de tous les esprits. Mais du moins il est vrai qu'en général tout ce qui est faux change, s'affoiblit, & se dissipe à la fin. On a mille exemples qui le prouvent, & certainement il n'y en a pas du contraire. Depuis dix-sept siècles cependant la mémoire, & la croyance des miracles de Jesus-Christ se sont soutenues sans altération, & sans atteinte. Dans cette longue succession d'années, vous ne sçauriez distinguer un temps & un temps; je veux dire que vous ne sçauriez m'assigner un temps où on les a crû véritables, & un autre où l'on a cessé de le faire; un temps où ils étoient en honneur, & un autre où ils étoient dans l'oubli. Depuis leur

LIV. III.  
Réponse  
à la sep-  
tième dif-  
ficulté.

naissance, le Monde leur a donné des respects constans, & une admiration uniforme; si elle a changé, ce n'a été que pour s'accroître de plus en plus. C'est un point de fait qu'il seroit superflu de prouver, & je n'entends point dire que nos adversaires en doutent, ou le contestent. Il est donc clair que les prodiges de Jesus-Christ tirent leur certitude d'eux-mêmes, & non du penchant des Peuples à croire des fables merveilleuses.

Secondement, je remarque une destinée commune à tous les faux prodiges. Quelquefois ils sont révérez dans les lieux où l'imposture les enfante, & alors ils ne le sont point dans les climats écartez où là renommée les porte. On ne les y écoute que d'une oreille distraite. Quelquefois ces mêmes climats sont favorables à la séduction, elle y fait ses conquêtes, tandis qu'on n'a pour elle que du mépris dans le lieu même de la scène.

Tout cela, quoique différent, a ses sources dans la nature volage de l'esprit humain. Souvent on refuse de croire un fait, parce qu'on ne l'a point vû; plus souvent encore cette même raison détermine à le croire. Aujourd'hui la foi des autres paroît suspecte, on craint de s'y reposer, & demain on défère à des bruits vagues, confus, & mal-affermis. En un mot les faux prodiges n'ont que des témoignages partages. On les adopte en un endroit, on les dédaigne en un autre, & ailleurs ils demeurent ignorez. Jamais un cri général ne dépose pour eux.

Caractère bien différent. Ceux de Jesus-Christ s'attirent une acclamation universelle. Toute la Judée les voit, & les admire malgré ses préventions. Ils sortent de ces bornes étroites, & traversent les Mers. Tout l'Orient les croit. Ils pénètrent jusqu'aux extrémités du Monde. Toutes les Nations se soumettent à leur empire, & nulle ne les conteste. Voilà encore un de ces faits prouvez par la foi de l'Histoire, & au même temps voilà ce qui distingue les miracles de Jesus-Christ de tous les miracles feints, ou suspects.

En troisième lieu, les faux prodiges ont toujours trois vices essentiels. Ils sont secrets. Ils sont uniques. Ils sont mal-circostanciez. *Secrets*; chacun en parle, nul ne dit & ne prouve qu'il les a vus. Celui qui les croit cite un autre pour garant, & celui-ci un autre encore, sans qu'on arrive à un témoin fidèle, éclairé, impartial, & respectable. *Uniques*; jamais un second ne lève les doutes causés par le premier. L'erreur satisfaite d'un succès, ne s'expose plus au risque d'en perdre le fruit, en se dévoilant par la répétition des mêmes merveilles. *Mal-circostanciez*; on ne voit pas deux récits qui se ressemblent dans l'histoire qui les rapporte. Ce ne sont que variations éternelles, circonstances contradictoires. J'en atteste ceux qui nous combattent. Qu'ils disent si j'exagère, & si l'expérience n'est pas pour moi. Nous n'avons donc pour juger des miracles de Jesus-Christ, qu'à les examiner sur ce plan.

Prétendez-vous qu'ils étoient cachez? Je vous renvoie à son Histoire. Je vous y montre qu'ils étoient publics, & opérez à la vûe du soleil, au moins dans le plus grand nombre. Si c'est une supposition trompeuse, prouvez-le: Sinon rendez-nous justice. Prétendez-vous qu'ils n'étoient pas assez fréquens pour donner au doute le lieu de s'éclaircir? Mais l'Evangile, à parler juste, n'est qu'un récit continuel de prodiges. Il y en a d'espèces différentes; il y en a plusieurs du même ordre. Comment pouvoit-on s'y tromper? Les Apôtres viennent après Jesus-Christ. Ils annoncent les miracles, & pour en démontrer la certitude à ceux qui n'ont pû les voir, ils en font eux-mêmes dans toutes les parties de l'Univers. Une puissance égale se communique par eux aux Chrétiens des siècles suivans. Je l'ai fait voir ailleurs dans nos Annales, & pour dire plus, dans celles du Paganisme. Enfin, prétendez-vous que tous ces prodiges sont mal-circostanciez? Vous incidentez contre l'évidence & contre la bonne foi. Vous dites ce que vous ne croyez pas, & le contraire de ce que vous croyez. Le temps, le lieu, les témoins, les conjonctures, les personnes, leur rang, leur naissance, leur nom, tout est marqué dans l'Evangile. Cet Evangile s'est répandu, lors même que la mémoire des faits qu'il contient étoit toute récente. Ceux qui l'ont combattu ne lui ont jamais reproché un détail imparfait, & vous mêmes, si vous y étiez contraints, vous ne pourriez

dire ce qui lui manque. A quel propos venez-vous donc comparer les miracles de Jesus-Christ avec ceux que la multitude simple, & ignorante croit sans preuves? Ne tient-il qu'à faire ces odieuses comparaisons, sans égard aux différences qui décident?



## HUITIÈME DIFFICULTÉ.

*Etablie sur les prodiges opérés dans le culte Idolâtre,  
& sur la défense que Jesus-Christ lui-même a  
faite de croire aux miracles en général.*

**M**AIS, direz-vous, quand il faudroit supposer la certitude des miracles de Jesus-Christ, que pourroit-on en conclure? Que sa parole est véritable, & sa Religion divine? Cette conséquence n'est point nécessaire. N'a-t-on pas vû des prodiges faits par des hommes engagez dans le culte idolâtre? L'Ecriture elle-même en fournit plus d'un exemple, & sans les cirer tous, on sçait quels adversaires Pharaon opposoit à la puissance de Moïse. Il est donc évident que ce signe est équivoque, commun aux vraies & aux fausses Doctrines, & par cela seul incapable de déterminer celui qui cherche à les distinguer.

Il y a plus; Jesus-Christ a défendu lui-même de croire aux miracles. *Il s'élèvera de faux Christs, & de faux Prophètes, qui feront, dit-il, des prodiges, & des choses étonnantes, jusqu'à séduire les*

*Elus mêmes, s'il étoit possible.* Auroit-il ainsi parlé, s'il eût voulu faire croire que les miracles justifient la Doctrine? Auroit-il dit que les faux Christs, & les faux Prophètes pouvoient en faire comme lui? En nous précautionnant contre eux, n'auroit-il pas vû qu'il nous précautionnoit également contre lui-même? Loin donc qu'il faille conclure, comme on fait: Les miracles de Jesus-Christ sont incontestables; il faut dire: Les miracles, selon Jesus-Christ, sont des signes incertains; donc il faut examiner sa Doctrine, indépendamment des faits merveilleux qui semblent porter à la croire.

## R É P O N S E.

**J**E ne sçai pas si les Déistes croient triompher de nous par ce raisonnement. Je pense, pour moi, qu'en le leur accordant tout entier, l'avantage seroit encore du côté de l'Evangile: tant la Doctrine de Jesus-Christ est raisonnable, solide, & convainquante, même en la dépouillant de l'autorité extérieure que lui donnent les miracles. D'illustres Auteurs l'ont déjà fait voir, & je pourrois peut-être ajouter quelques preuves aux leurs; car dans l'abondance, ils n'ont songé qu'aux choix: mais puisqu'ici je m'engage à démontrer seulement par les faits, c'est à moi de me tenir dans ces bornes, & d'entrer sur ce pied dans le détail de l'objection.

Il s'est fait des prodiges dans le sein même de l'Idolâtrie; je n'en disconvierai pas. il y en a d'incontestables exemples dans l'Ecriture. Mais, sur ces faits, j'établis la réflexion suivante.

LIV. III.

Réponse  
à la huitième dif-  
ficulté.

Dieu peut-il être auteur de la chute des hommes? Peut-il leur tendre des pièges efficaces, employer sa puissance pour les tromper, & les mettre dans l'indispensable obligation de croire à l'imposture? Non, sans doute; car un Etre infiniment sage hait l'erreur. Elle ne peut lui être indifférente; & un Etre infiniment bon aime sa créature; il ne peut vouloir, ni préparer sa perte. Le Démon ne me niera pas ce principe qu'il doit admettre comme moi.

Ce n'est point assez, & s'il raisonne juste, il doit convenir que Dieu doit aux hommes un secours contre les miracles qui favorisent le mensonge; soit que ces miracles soient faits par lui pour nous éprouver; soit qu'ils viennent d'un principe mauvais qui cherche à nous séduire. C'est une vérité établie encore sur la sagesse, sur la puissance, & sur la bonté de Dieu.

Or que peut-il, que doit-il faire pour n'être pas complice de nos chûtes, & ne nous pas engager dans un acquiescement forcé au mensonge? Deux choses. Ou nous avertir de ces miracles, & nous défendre d'y croire en les prédisant; ou faire des miracles supérieurs à ceux qui tentent notre fidélité.

Donc par tout où il y a des miracles avérez, des miracles que nul défense n'interdit de croire, des miracles qui ne sont ni combattus, ni effacés par d'autres, c'est à nous de nous soumettre; car il n'y a que le vrai Dieu qui ait un empire souverain

LIV. III.

Réponse  
à la huitième dif-  
ficulté.

verain sur la nature, & tout ce qui est contre ses loix, est un signe manifeste de la volonté. Tout de même, lorsqu'il y a des miracles prédits avec défense d'y croire, ou des miracles plus grands qui décréditent les premiers, c'est à nous d'être fidèles à la plus grande autorité; car il n'y a que le vrai Dieu qui prédise l'avenir, il n'y a que lui dont la puissance soit au-dessus des bornes. Rien n'est évident si cela ne l'est pas.

Mais aussi par ces principes tombe en ruine la première partie de l'objection; les miracles demeurent en possession d'autoriser la saine Doctrine, & ceux qui se sont faits dans le sein de l'idolâtrie, ne peuvent contribuer de rien à prouver le contraire. Les Egyptiens font de grands prodiges en présence de Pharaon, ils imitent ceux de Moïse; comme lui, ils convertissent en sang toutes les eaux du Nil; comme lui, ils changent les baguettes en serpens; comme lui, ils font naître des grenouilles sur toute l'étendue de l'Egypte. Jusques-là tout est égal. Mais Aaron frappe la poussière de la terre, & elle se change en essain de mouches; tout en est couvert, depuis les hommes jusqu'aux bêtes. Les Prêtres de l'Idole s'efforcent d'atteindre au même prodige: ils le tentent vainement, ils confessent l'impuissance de leur art, & disent à Pharaon: C'est le doigt de Dieu qui agit ici. Par-là, vous le voyez, l'Etre souverain manifeste sa puissance, il écarte le piège, & fixe les esprits qui commençoient à hésiter,

LIV. III. Réponse à la huitième difficulté. Les miracles de Moïse prouvoient donc pour le Dieu véritable, & ceux des Prêtres Magiciens ne pouvoient nuire à sa Doctrine. Ils ne pouvoient qu'en rendre la vérité plus éclatante.

Quoi donc ! Jesus-Christ n'a-t'il pas défendu lui-même de croire aux miracles, dit l'objection ? Oïi. A tels & à tels miracles ; mais non à tout miracle en général, & c'est ce qu'il faut soigneusement éviter de confondre. Il a défendu de croire aux miracles des faux Christs, c'est-à-dire, aux miracles que pouvoient faire après lui ceux qui oseroient se vanter d'être le Messie. Il a défendu de croire aux miracles des faux Prophètes ; c'est-à-dire, aux miracles que feroient les Novateurs dans la Doctrine. Enfin il a défendu de croire aux miracles de l'Antechrist qui doit s'élever à la fin des siècles. Mais dans tout cela vous voyez que Dieu prête des secours contre l'imposture ; parcequ'il prédit les miracles dont elle doit s'autoriser, & qu'il les décrédite en les prédisant, avec la défense d'y croire positive & formelle ; seconde obligation à laquelle j'ai dit que Dieu ne manquoit jamais. Les miracles ont, en effet, un pouvoir légitime & naturel sur notre esprit ; nous sommes comme forcez de nous soumettre à la doctrine de celui qui les fait ; ce qui portoit Jesus-Christ à dire, en parlant des Juifs : *Si je n'avois fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auroient point le péché qu'ils ont.* Par conséquent il est besoin, pour nous soutenir contre une autorité si puis-

fante, ou que Dieu fasse des prodiges plus grands que ceux des séducteurs, ou qu'il prédise leurs œuvres ; ce qui est le plus grand des miracles. Or il a fait l'un & l'autre ; le premier, dans le combat des Prêtres de Pharaon contre Moïse qui les confondit ; le second, dans les prédictions de Jesus-Christ contre les faux Prophètes, & sur tout contre l'Antechrist qui doit paroître à la consommation des temps. Donc les miracles discernent la Doctrine ; & loin que les paroles de Jesus-Christ en infirment la force, rien au contraire n'en marque davantage l'autorité, puisqu'il a fallu prédire ceux que l'imposture doit faire un jour, pour leur ravir le privilège naturel qu'ils auroient, d'être des signes & des preuves de vérité.

Mais puisqu'il est essentiel d'entrer plus avant dans cette matière, j'embrasse avec joye l'occasion que m'en offre la difficulté que je réfute.

Il y a des miracles qui sont des preuves certaines de vérité, & il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de vérité. S'il n'y en avoit jamais qui fussent joints à l'erreur, il y auroit certitude par eux sans autre discussion, comme il y auroit certitude contraire s'il n'y en avoit jamais qui fussent joints à la vérité. Par conséquent il faut une marque infaillible qui en découvre la différence. Autrement ils resteroient toujours équivoques, inutiles, & incapables de déterminer. Or ils ne sont pas inutiles, puisqu'ils sont des fondemens de croyance. Quelle sera donc cette règle ?

LIV. III. Réponse à la huitième difficulté.

Joan. C. 15. v. 24.  
Ilem. C. 5.  
Matth. C. 7. v. 15.  
Id. C. 24. v. 2.  
Marc. C. 13. v. 22.

LIV. III. Réponse à la huitième difficulté. C'est de discerner les miracles par la Doctrine. Oüi, les miracles sont des pièges quand ils appuyent le mensonge, & ils sont preuves quand ils secondent la vérité connue. Je le démontre.

Il est impossible que Dieu employe sa puissance, ou qu'il en permette l'usage contre lui-même. Rien n'est plus évident. Or je dis qu'il seroit auteur de ce désordre, s'il faisoit, ou s'il permettoit des miracles qui combattissent la vérité connue; car la fin principale des miracles est de servir de témoignage à la vérité, & la vérité ne peut se combattre elle-même. Donc si Dieu faisoit, ou s'il permettoit des miracles opposés à la vérité connue, ces miracles se tourneroient contre lui, & ses attributs agiroient contre d'autres attributs, sa puissance contre sa véraçité; ce qui est visiblement absurde. Donc il est impossible que Dieu fasse des miracles protecteurs du mensonge connu. Donc ces miracles, quand il en arrive, sont ou faux, ou des tentations, ou les œuvres d'un esprit malin ennemi de Dieu & des hommes.

Demier. C. 13. C'est aussi cette règle simple, mais si féconde & si belle, que Moïse donnoit aux Juifs. *S'il s'élève, disoit-il, au milieu de vous un Prophète, ou quelqu'un qui dise qu'il a eu une vision en songe, & qu'il présage quelque chose d'extraordinaire; si ce qu'il a dit arrive, & qu'il ajoûte au même temps: Allons, suivons des Dieux étrangers qui vous étoient inconnus, & servez-les; gardez-vous d'écouter les paroles de ce Prophète, ou de cet inventeur de visions.*

*& de songes; parce que le Seigneur votre Dieu vous éprouve afin qu'il paroisse si vous l'aimez.* Il est clair par là que la Doctrine doit discerner les miracles, & que pour juger s'ils sont, ou s'ils ne sont pas de Dieu, il n'est question que d'observer si ce qu'ils autorisent est conforme, ou contraire aux notions soit naturelles, soit révélées. Or donnez-vous la peine de parcourir tous ceux qui se sont faits hors du sein de la Synagogue & de l'Eglise; vous trouverez qu'ils introduisoient, ou servoient à maintenir la pluralité des Dieux, des fables grossières, la licence des mœurs, & des impiétés manifestes. Ces miracles n'étoient donc point de Dieu; puisqu'ils s'opposoient au règne de la vérité connue, & les hommes, en raisonnant, ne devoient pas y croire. Mais quoi! si la Doctrine discerne les miracles, les miracles ne discernent donc point la Doctrine; & il étoit inutile à Jesus-Christ d'en faire tant en preuves de la sienne? Pardonnez-moi. L'un & l'autre est véritable sans se contredire. Il faut que la Doctrine donne du poids aux miracles, & que de leur côté les miracles appuyent la Doctrine. Je vais éclaircir ce qui semble confus dans cette proposition.

Les miracles par eux-mêmes ne sont point preuves infaillibles de la vérité, puisqu'ils accompagnent quelquefois l'erreur, comme je l'ai déjà dit. D'une autre part, la Doctrine, quand elle est extraordinaire, ne sauroit toujours suffire à se démontrer elle-même. Donc pour lever tous

LIV. III.  
Réponse  
à la huitième  
difficulté.

les doutes, il faut deux choses. Premièrement, que ce qu'il y a d'extraordinaire dans la Doctrine, ne contredise pas ce qu'il y a déjà dans l'esprit de connoissances évidentes. Secondement, que ce qu'il y a dans la Doctrine d'ulérieur à l'évidence, & à la vérité connuë, soit prouvé par les miracles. En ce cas, les miracles sont justifiés par la Doctrine, & la Doctrine justifie les miracles. Ces conditions, comme on le voit, ne sont point opposées, elles ne s'excluent point. Tout au contraire, elles se prêtent un mutuel secours, & c'est leur union qui forme la plus éclatante démonstration de vérité. Faisons-le voir dans la question que je traite.

Les Juifs avoient la doctrine de Moïse, Doctrine divine, & confirmée par de nombreux miracles. Cette Doctrine portoit expresse défense de croire aux prodiges faits en témoignage d'une Doctrine contraire. Elle ordonnoit de recourir au Grand-Prêtre dans le cas du doute, & d'acquiescer à sa décision. Vous concluëriez de là que les Juifs ne devoient croire ni à Jesus-Christ, ni à ses Apôtres; & moi j'en tire une conséquence toute opposée, en suivant cette gradation de raisonnemens.

Que demandoit Jesus-Christ? Que l'on crût qu'il étoit le Messie. Il en prenoit le titre. Mais comment juger qu'il n'étoit pas trompeur? L'écriture portoit, il est vrai, qu'en certain temps viendrait un grand Prophète, & que c'étoit lui qu'il falloit écouter. Mais le texte qui le prédisoit n'étoit pas si clair qu'on ne pût s'y méprendre dans

*Deuter. c.*  
*18. v. 15.*  
*17. 18.*

LIV. III.  
Réponse  
à la huitième  
difficulté.

l'application. Il falloit donc, pour en recevoir l'intelligence, recourir au Grand-Prêtre. Mais, vous dirai-je, comment le Grand-Prêtre lui-même pouvoit-il infailliblement décider? Car enfin Jesus-Christ pouvoit être le Libérateur promis, comme il pouvoit ne l'être pas. Devoit-il s'en rapporter aux miracles? Oüi. Mais non pas aux miracles seuls. On en avoit tant vû favoriser l'erreur. Devoit-il juger par la Doctrine? Oüi. Mais non par la Doctrine seule. Elle étoit le point même dont il étoit question. Pour sortir de cet embarras, ce qu'il falloit donc faire, étoit de juger de la Doctrine par les miracles, & des miracles par la Doctrine. Or la Doctrine de Jesus-Christ prouvoit que ses miracles étoient de Dieu, parce qu'elle étoit conforme à la doctrine de Moïse, Doctrine elle-même autorisée par de si grands prodiges: & ses miracles prouvoient sa Doctrine, parce qu'ils prouvoient la vérité des explications qu'il donnoit aux passages douteux des Prophètes.

Si Jesus-Christ n'eût fait que des miracles sans retenir les vérités divines déjà reçûes, sa mission eût été fautive, ses miracles trompeurs; & s'il n'en eût point fait, ce qu'il ajoûtoit au-delà des articles reçûs, demeureroit suspect & sans preuve. Mais en appuyant, comme il a fait, l'un par l'autre, il mettoit en évidence les titres de sa mission, & coupoit toute difficulté jusques dans la racine. On ne pouvoit plus en faire que d'injustes, & par un opiniâtre aveuglement.

LIV. III.

Réponse  
à la huitième  
difficulté.

Remarquez aussi dans l'Evangile, que Jesus-Christ ne cessoit de dire deux choses décisives : l'une, qu'il n'étoit pas venu pour détruire, mais pour accomplir la Loi ; l'autre, qu'il faisoit des miracles, qu'avant lui nul n'avoit tenté, ni pû faire. C'est manifestement comme s'il eût dit : J'avance des vérités qui vous étonnent ; mais loin d'ébranler celles dont Moïse instruisoit vos peres, elles n'en sont que l'évidente explication. Au surplus, ce qui vous semble extraordinaire dans ma Doctrine, est suffisamment vérifié par les miracles sans nombre que je fais sous vos yeux. Les passages de l'Écriture expliqués par la Tradition, vous convainquent que je puis être le Messie, & cela joint à mes prodiges, doit vous persuader qu'effectivement je le suis ; parceque je les fais, en témoignage que je le suis.

Qu'est-ce donc qui trompe ici nos adversaires ? Ce qui a coûtume de tromper tous les hommes inattentifs ou prévenus. Ils posent en principe, non pas une erreur, mais une vérité à l'exclusion d'une autre ; tandis qu'elles sont inséparables, & ne prouvent qu'autant qu'on est soigneux de les tenir unies. Il est vrai que les miracles tout seuls sont équivoques. Il est vrai encore que la Doctrine seule ne se rend pas toujours témoignage. Mais à quoi sert d'exagérer si fort l'insuffisance de ces règles de détermination prises séparément ? Disons-nous que l'une soit convainquante sans l'autre ? Jamais. Loin de le prétendre, nous voulons qu'elles soient

LIV. III.

Réponse  
à la huitième  
difficulté.

soient toujours liées, & quelles empruntent leur certitude l'une de l'autre. Donc pour nous attacher directement, ce n'est point assez que d'établir l'insuffisance des deux prises séparément, il faudroit prouver qu'une Doctrine peut être fautive, quoique conforme aux lumières, soit naturelles, soit antérieurement révélées, & soutenue d'auteurs de miracles incontestables. Mais nous ne craignons pas qu'un paradoxe si destitué de preuves trouve jamais de défenseurs.

Ici j'entends quelqu'un de ces Incrédules qui subtilisent. Votre principe, dit-il, laisse encore des difficultés qu'il ne résoud pas. Supposons, par exemple, qu'un homme, pour mieux insinuer le poison de la Doctrine, feigne d'adopter la véritable, & se déclare pour elle. Cette homme, impie dans le cœur, pourroit faire des miracles, & Dieu pour nous tenter pourroit lui en donner la puissance, comme il la donnera quelque jour à l'Antechrist, selon qu'il est dit dans l'Evangile. Dans cette supposition, que ferions-nous pour nous garantir d'un artifice si adroitement déguisé ? Nous examinerions la Doctrine du nouveau Prophète, & nous la trouverions conforme à la Doctrine reçue, l'imposteur prenant soin d'y accommoder son système. Mais le reste, qui seroit le venin de l'erreur, nous le respecterions sur l'autorité des prodiges. Par cette conduite, poursuit-on, nous ne ferions que suivre la règle que vous donnez. Nous jugerions des points doctrinaux par les miracles,

LIV. III. Réponse à la huitième difficulté.  
 & des miracles par les points doctrinaux. Cependant cette règle si vantée nous conduiroit à l'erreur par le sentier le plus droit. Elle n'est donc ni décisive, ni infaillible, ni soutenable. Appliquons cet exemple à Jesus-Christ si vous le voulez, il n'en fera que plus fort.

Jesus-Christ a prouvé sa Doctrine par des miracles. On vous l'accorde. Mais il pouvoit feindre d'approuver celle de Moïse, pour ouvrir à la sienne de plus sûres entrées dans les esprits. C'est de la sorte qu'en usent tous les Novateurs. Ils ne commencent jamais par décrier l'ancien culte; ils se décrieroient eux-mêmes; car la multitude ne souffre point qu'on change les anciennes bornes; mais sous le prétexte spécieux d'expliquer la Doctrine établie, on glisse la nouvelle, & tel est le pouvoir du mensonge, qu'il se confond alors avec la vérité qu'il retient. D'où il est naturel de conclure, que si les miracles ne sont pas des preuves incontestables de vérité, comme on l'a reconnu plus haut, la Religion Chrétienne qui n'a qu'eux pour elle, demeure sans autorité, sans caractère, & sans appuis.

Il ne faut qu'un mot pour renverser tout cet appareil d'objection plus subtile qu'elle n'est solide. Ce n'est qu'un sophisme fondé sur une supposition impossible. Il n'est jamais arrivé, jamais il n'arrivera qu'un homme, cachant sa mauvaise Doctrine sous la confession extérieure de la véritable, fasse des miracles pour donner du crédit à ses erreurs. Ce cas est imaginaire, & dès-là

toutes les conséquences qu'on en tire le sont aussi. LIV. III. Réponse à la huitième difficulté.  
 Le Lecteur pour s'en convaincre, aura la bonté de faire réflexion à ce que je vais dire.

Rien n'est constant, ou il l'est, qu'il y a un devoir réciproque entre Dieu & les hommes. *Accusez-moi*, dit le Seigneur dans Isaïe; & en un autre endroit: *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je ne lui aye pas fait?* Les hommes doivent recevoir la Loi que Dieu leur impose; mais Dieu doit aux hommes de ne les pas induire en erreur. Or ils y seroient inévitablement conduits, s'il permettoit qu'un Docteur hypocrite confessant la vérité ancienne, fit des prodiges pour la mêler avec le mensonge. Il est donc impossible que ce cas arrive; & l'on ne pourroit le supposer, ni le craindre, sans combattre la pure notion de l'Être parfait. On sçait bien que Dieu peut nous tenter, soit pour faire l'épreuve de nos cœurs, soit pour donner à notre foi le mérite de la constance. Mais *tenter*, & *induire en erreur*, sont deux choses bien différentes qu'il faut se garder de confondre. *Tenter*, c'est présenter, ou n'écarter point les occasions & les appas qui sollicitent sans imposer de nécessité; & cela ne contredit point l'idée d'un Être sage. *Induire en erreur*, ce n'est pas solliciter seulement, c'est contraindre, c'est préparer une infallible, & nécessaire détermination à la fausseté. Or encore une fois, c'est ce que Dieu ne peut faire, & ce qu'il feroit pourtant, si le cas supposé pouvoit jamais être réel.

Liv. III.

Réponse  
à la huitième  
difficulté.

En vain dit-on que l'Antechrist à la fin des jours recevra la puissance des prodiges. Cet exemple qui décide pour la possibilité des miracles favorables à l'erreur, ne décide pas pour la possibilité des miracles qui autoriseroient le mensonge caché sous la profession extérieure de la saine Doctrine, & je m'étonne qu'on n'aperçoive pas une méprise si palpable. Pour la reconnoître avec pleine évidence, il ne faut qu'à remarquer la prodigieuse distance qui sépare ces deux suppositions; celle d'un homme qui ne seroit pas pour Dieu, & qui le diroit; & celle d'un homme qui feindroit d'être pour Dieu, quoiqu'il fût contre lui. Il est hors de doute que le premier pourroit peut-être faire des miracles, & il est également certain que le dernier ne pourroit en faire. Pourquoi? C'est que le premier ne pourroit séduire que ceux qui voudroient l'être, ceux qui ne suivroient la règle qu'à demi, & qui jugeroient par les miracles seuls sans égard à la Doctrine. Mais le dernier tromperoit ceux mêmes qui resteroient scrupuleusement fidèles à toute l'étendue de la règle. Ils auroient contre eux tout à la fois & l'autorité des miracles, & la profession extérieure de la saine Doctrine. Les hommes qui ne lisent point dans le secret des pensées l'un de l'autre, ne sçauroient par où se déga-ger d'un piège si subtil, & Dieu qui les y auroit conduits par l'interposition de sa puissance, manifestée dans les prodiges, seroit seul comptable de leurs erreurs. Donc puisqu'il ne peut l'être, il est

Liv. III.

Réponse  
à la huitième  
difficulté.

vrai, jusqu'à la démonstration, que l'hypothèse d'un hypocrite, qui sous couleur de maintenir la vérité, feroit des prodiges pour établir ses mensonges, est une hypothèse chimérique, & souverainement contradictoire.

Que reste-il après cela, sinon de conclure que les miracles de Jesus-Christ ont tous les caractères qui prouvent dans la plus extrême rigueur? Et il faut bien qu'il soit ainsi, puisque pour en affoiblir la force, on est réduit à supposer que peut-être il ne croyoit pas dans son cœur à la Doctrine de Moïse. Foible & misérable ressource que je suis affligé de voir embrassée par l'incrédule. Car enfin, sur quoi ce soupçon est-il établi? Vous qui osez vous le permettre, quelles raisons avez-vous de vous y livrer? Si c'est une conjecture appuyée sur des faits positifs, produisez-les, & nous nous tairons. Mais si ce n'est qu'une subtilité, un incident de dispute, je vous dirai: convient-il de nous l'opposer dans la plus importante, & la plus sérieuse de toutes les questions?

Je vais plus loin, (Dieu me pardonne cet excès de parole) je vous accorde qu'effectivement Jesus-Christ ait pû ne pas croire à la Doctrine de Moïse, & que sa conduite, ses discours sur ce point n'ayent été qu'un jeu continu de dissimulation. Même dans cet hypothèse vous seriez encore vaincu. Comment? C'est qu'au moins vous devez convenir qu'il n'étoit pas manifeste que Jesus-Christ fût infidèle à la Doctrine de Moïse. Selon

Liv. III.  
Réponse  
à la cin-  
quième  
difficulté.

qu'il fit ce qui est au-dessus des forces de la nature, qu'il pénétrât dans les plus intimes replis des cœurs, qu'il ressuscitât les morts, & que ses œuvres merveilleuses certifiassent la vérité de sa doctrine.

Il faut, en second lieu, que la Synagogue lorsqu'elle se sépara de la communion ceux qui croyoient en Jesus-Christ, passoit les bornes de son pouvoir. Si-tôt, en effet, que Jesus-Christ prétendoit exercer un ministère prophétique, au-dessus même de celui des Prophètes, qu'il ne contredisoit aucun des signes donnés par Moïse, & que loin de porter les hommes au culte des Dieux étrangers, il étoit l'ennemi capital des superstitions profanes, défendre de le suivre, c'étoit ouvertement combattre les règles données par Moïse même.

Une troisième conséquence naît encore de ce que j'ai dit plus haut. C'est que Jesus-Christ, même en s'élevant contre l'observation littérale du Sabbath, & des autres cérémonies de la Loi, n'excédoit pas les pouvoirs attachés à la fonction de Prophète. Tous avoient marqué l'insuffisance des anciens préceptes; tous en avoient prescrit le terme. Isaïe avoit parlé de l'inutilité du sacrifice des animaux. Ezéchiël avoit annoncé la nouvelle alliance, & donné aux loix de l'ancienne le titre d'ordonnances imparfaites, incapables de donner la vie. Malachie avoit attaqué les Prêtres personnellement, & leur avoit reproché leurs désordres aussi fortement que Jesus-Christ reprenoit ceux des Scribes & des Pharisiens. Ce que la Synagogue n'auroit

Isai. C. I.  
v. 11.  
Idem. C.  
30. v. 3.  
Ezech. C.  
20. v. 25.

n'auroit pû, sans scandale, condamner dans la bouche de ces Prophètes, de quel droit osoit-elle l'improuver dans celle de Jesus-Christ, bien plus autorisé qu'eux par le nombre, & par l'étonnante variété de ses prodiges? La difficulté que je résous porte donc à faux dans toutes ses parties, & n'est fondée que sur une illusion trop naturelle à la foiblesse de l'esprit des hommes. Ils sont, en général, plus frappés des rapports apparens que des différences réelles. C'est que pour juger que les choses sont semblables, il ne faut que les appercevoir confusément: au lieu que pour les distinguer, il faut en avoir une idée nette, vive, & claire; ce qui n'est pas ordinaire au plus grand nombre.

Si cependant ce que je viens d'exposer ne suffisoit pas, il est facile de le rendre encore plus convainquant. Je n'ai qu'à présenter le fond de la même réponse sous une autre face, & plus simple.

J'avouerais donc, si l'on veut, que l'Eglise d'Israël établie de Dieu pour l'instruction de son peuple, étoit infaillible dans ses décisions. Mais de quelles décisions faut-il l'entendre? De celles qu'elle portoit sur les articles passés en décrets publics, & en dogmes. Tel est le droit que Jesus-Christ reconnoît en elle. *Faites ce qu'ils vous disent*; c'est-à-dire, suivez ce qu'ils vous prêchent en Corps, ce qu'ils enseignent sous l'autorité de la chaire; & en vertu de l'unité, car voilà l'unique sens de ces paroles; *faites ce qu'ils vous disent*. Et en effet, que l'on demandât à la Synagogue: quel est le

Liv. III.  
Réponse  
à la cin-  
quième  
difficulté.

Liv. III. Réponse à la cinquième difficulté.  
 Dieu qu'il faut croire, & adorer? Tout aussi-tôt les Docteurs de la Loi répondoient : le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, qui a créé le ciel & la terre. Que faut-il faire pour son culte? Qu'en a-t'il ordonné lui-même? Cela, & cela, & cela encore. Faut-il attendre un Messie? Oüi, sans doute; les saints Oracles n'annoncent que lui. Où doit-il naître? A Bethléem : tout d'une voix. De qui doit-il être fils? de David; sans hésiter. Tous ces points avoient passé en dogmes fondamentaux, & il falloit croire fermement ce que les Pasteurs en publioient d'après les Prophètes.

Hé bien, dites-vous, ces mêmes Pasteurs, quand on leur demandoit si Jesus-étoit le Christ, n'étoient-ils pas unanimes dans leur réponse? Ne disoient-ils pas à haute voix : non, il ne l'est point? Pourquoi donc sur cet article ne se pas soumettre, de même que sur tout autre, à l'empire de leurs décisions?

C'est que le point de fait dont il étoit question, n'étoit pas un de ceux que la tradition avoit consacré; c'est qu'il n'étoit pas compris dans ces décrets fondamentaux & publiés dont la Synagogue étoit dépositaire; pour tout dire, c'est que l'infailibilité ne lui étoit pas essentielle & de son fonds, qu'elle ne devoit en jouir que pendant une durée limitée, & jusqu'au temps où paroîtroit celui qui devoit être *l'attente des Peuples*. Vous vous égarez donc ici. Vous confondez les objets. Vous raisonnez de la Synagogue, de la même sorte

que nous raisonnons aujourd'hui de l'Eglise Chrétienne, & c'est-là que votre erreur prend sa source. L'Eglise de Jesus-Christ possède une infailibilité que rien ne peut interrompre, ni suspendre, ni borner, parceque son auteur en l'établissant lui a promis une éternelle assistance : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; & encore: je bâtirai mon Eglise, & les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* La Synagogue, tout au contraire, & l'incrédule est obligé d'en convenir, puisqu'il veut raisonner sur nos principes, la Synagogue avoit un terme prescrit; elle devoit finir & perdre son autorité, lorsque *le desiré des Nations*, l'objet de l'espérance générale seroit donné au Monde. C'étoit à ce moment, prédit tant de fois, que l'ancienne Communion devoit toucher à sa fin, que dépositaire seulement de l'infailibilité, elle en devoit perdre à jamais tous les privilèges, & que le peuple de Dieu *ne devoit plus être son peuple*, selon qu'il avoit été dit par Daniel. Vainement donc on nous oppose que la Synagogue a décidé contre Jesus-Christ. L'objection seroit raisonnable si la Synagogue avoit eu des promesses d'une éternelle indéfectibilité, si dans son déclin il n'y avoit pas eu pour les simples un autre moyen extérieur & sûr d'éclaircir leurs doutes, s'il n'y avoit pas eu un autre guide visible qui pût les préserver de l'erreur, s'il n'y avoit pas eu une autorité certaine, prédite, attendue, & présente enfin, à laquelle il falloit céder,

LIV. III.  
Réponse à la cinquième difficulté.

Matth.  
C. 28. v.  
19. & 20.  
Id. C. 16.  
v. 18.

Psal. 39.  
v. 7. 8. 9.  
Jerem. C.  
3. v. 15.  
16.  
Idem. C.  
31. v. 31.  
Amos. C.  
5. v. 21.  
22. 23.

Dan. C. 9.  
v. 26.

LIV. III. Réponse à la cinquième difficulté. & qu'on ne pouvoit contredire sans résister à l'évidence.

Mais loin qu'il en fût ainsi, il y avoit, précisément dans ces jours, une autorité vivante & parlante, la plus haute, la plus infaillible qui fut jamais, celle de Jesus-Christ; c'est-à-dire celle de la vérité elle-même qui s'étoit renduë sensible au milieu des hommes; celle du Fils éternel à qui la voix du Pere rendoit témoignage en présence de tout le peuple: *c'est ici mon fils bien aimé, écoutez-le*; celle qui pour attester sa mission divine, guérissoit les aveugles nez, & opéroit tant de miracles, que les Juifs avoient eux-mêmes que *jamais homme n'en avoit tant fait*. Ainsi la Synagogue défaillante étoit sans interruption remplacée par une autorité supérieure qu'il falloit croire. L'Etre suprême parloit, & fermoit la bouche à l'Eglise infidelle qu'il réprouvoit, & dont il avoit de si loin fait annoncer la réprobation. Contredire le langage & les signes par lesquels la Divinité s'expliquoit elle-même, c'étoit donc combattre sa toute-puissance, censurer les moyens que dès l'origine sa profonde sagesse avoit résolu d'employer, & disputer sans pudeur contre le visible accomplissement des Prophéties.

Après des remarques si naturelles & si simples, que devient cette objection qui devoit tant nous effrayer? Ce que deviennent les ténèbres quand la lumière se montre. On établissoit la difficulté sur nos principes, & ce sont nos principes qui la ren-

versent. On l'appuyoit sur les paroles de Jesus-Christ; & ses paroles bien entendues écartent le sens douteux que la première impression pouvoit avoir fait naître. Si, en effet, parlant des Docteurs de la Synagogue, il a dit: *gardez, & faites ce qu'ils vous disent*: tout aussitôt il a mis les bornes à l'étendue de l'obéissance; *mais ne faites pas ce qu'ils font*, a-t-il ajouté. Comme s'il avoit dit: suivez ce qui est établi à titre de dogme universel & constant; faites ce que vos Pasteurs vous enseignent d'après Moïse & les Prophètes; car ils n'oseroient vous prêcher en Corps que ce qui est vrai; autrement ils feroient redresser par le cri public, par l'autorité de la chaire, & par son unité, tant le dogme a de profondes racines. Mais *ne faites pas selon leurs œuvres*, ne vous conformez pas à leur exemple, ne sacrifiez pas la justice & le juste à l'intérêt de la passion. Croyez-les véritez que la tradition vous a transmises, & dont la Synagogue a toujours conservé le dépôt; mais n'écoutez pas les doctrines particulières, & gardez-vous des conspirations secrètes qui sous un voile de religion, iroient à détruire l'autorité des signes que la religion elle-même vous promet. Discours plein de sagesse, & qui conservant le respect du ministre public, n'en reprenoit que les abus, & ne touchoit l'ancienne croyance que dans le seul point que Dieu confirmoit par des miracles.

Aussi loin de se séparer de l'ancienne Communion, & loin d'en être exclus, Jesus-Christ en-

LIV. III. Réponse à la cinquième difficulté.

Matth. C.  
3. v. 17.

Luc. C. 19.

LIV. III.  
Réponse  
à la cin-  
quième  
difficulté.

Joan. C. 9.  
v. 22.

Math. C.  
26. v. 65.  
66.

seignoit dans le Temple, il y ordonnoit, il y étoit consulté de tout le peuple. Que si dans la suite l'éclat de ses prodiges irrita les Docteurs dont il reprenoit & l'orgueil, & les vertus hypocrites; que s'ils *conspirèrent entr'eux que celui qui confessoit que Jesus étoit le Christ, seroit excommunié & chassé de la Synagogue*; que s'ils prononcèrent cet injuste décret: *il est digne de mort, parcequ'il s'est dit le Fils de Dieu*, déjà l'Eglise Chrétienne étoit formée dans le sein même de l'Eglise judaïque; déjà les Apôtres, & ceux qui crurent avec eux, en étoient le premier troupeau; déjà la vérité présente avoit dissipé les ombres, & déjà la Synagogue dans sa décadence étoit arrivée au moment fatal qui alloit consommer sa répudiation. Gardez-vous donc, si vous voulez ici mettre quelque justesse dans vos raisonnemens, de conclure de la Synagogue épouse chérie, à la Synagogue épouse infidèle & répudiée. Ne voyez-vous pas qu'il falloit bien voir arriver une fois cette nouveauté prédite, ce changement inévitable du Christ attendu, au Christ arrivé; & que c'est dans l'instant précis de ce changement que l'ancienne Eglise devoit faire place à la nouvelle qui s'enfantoit par ce changement même? Ne voyez-vous pas qu'il est contradictoire de dire: la doctrine & les miracles de Jesus-Christ n'ont point de certitude, puisque la Synagogue les a condamnés; quand il est clair, par d'innombrables Prophéties, qu'elle devoit les condamner, & que sa ruine devoit être le

ehâtiment de cette injuste condamnation? Ne voyez-vous pas enfin, puisqu'il faut encore le remettre sous vos yeux, que la sentence prononcée contre le Christ, ne fut dictée que par l'envieuse jalousie des Prêtres? Haine si marquée, si évidente, que la Synagogue auparavant avoit ouï, sans oser les reprendre, ce qu'avoient dit de lui Jean-Baptiste, & Anne la Prophétesse, Siméon & les Mages, les Pontifes eux-mêmes consultez par Hérode. Haine si injuste, si aveugle, que pour se soustraire à l'évidence qui les bleçoit, ces iniques & sanguinaires Docteurs ne trouverent d'autre ressource contre elle que de mettre le Christ à mort, & de se défaire avec lui de Lazare même, afin, s'il étoit possible, d'étouffer par un seul coup, & les miracles qu'ils avoient vûs, & la mémoire importune de celui qui les avoit faits, & les témoins encore subsistans de sa puissance. Maintenant, à quoi sert de chercher à éblouir par ces frivoles discours: mais l'autorité de Jesus-Christ étoit contestée: mais aucune autorité n'est infaillible, si elle n'est recuë: mais la vérité des miracles de Jesus-Christ étoit le fond de la question? Hé! comment ne sentez-vous pas qu'on n'avoit besoin, à tous ces égards, ni du consentement, ni du suffrage de la Synagogue, puisqu'il s'élevoit une autorité bien au-dessus de la sienne, & prédite cent & cent fois; puisque l'évidence des prodiges, la sainteté de la doctrine de Jesus-Christ, l'accomplissement des anciennes prédictions en sa personne, & la dé-

LIV. III.  
Réponse  
à la cin-  
quième  
difficulté.

Joan. C.  
11. v. 47.  
Id. C. 12.  
v. 10.

LIV. III. Réponse à la cinquième difficulté. cadence de l'Eglise d'Israël, concouroient sensiblement à manifester l'œuvre de Dieu; puisqu'enfin il y avoit de toutes parts une si palpable démonstration de l'arrivée du Messie, que la résistance ne pouvoit plus avoir d'autre fondement qu'une haine opiniâtre, & un aveuglement volontaire ?

~~~~~

SIXIÈME DIFFICULTÉ.

Appuyée sur les Oracles du Paganisme comparez à ceux du Judaïsme.

Sixième difficulté. **M**AIS ceux qui s'élèvent contre la foi Chrétienne, ne se bornent pas à nous contester les faits seulement. Ils veulent, s'il se peut, renverser jusqu'aux Prophéties mêmes qui ont annoncé les faits. Il est plus sûr, en effet, de couper l'arbre dans sa racine, que de s'attacher vainement à quelques rameaux que la tige repousse toujours. Voyons si cet effort sera plus heureux que les autres.

On attaque donc les prophéties par un jugement de comparaison entre ces Oracles, & ceux du Paganisme. Il est certain, disent les incrédules, qu'anciennement les Nations profanes ont pensé que leurs Dieux prédisoient l'avenir. On les consultoit, & leurs réponses infaillibles annonçoient les événemens futurs. Or sur un fait si positif & si connu, ce raisonnement simple se présente tout d'un coup. Etoit-ce Dieu qui faisoit rendre ces Oracles par les Prêtres idolâtres, ou bien étoit-ce quelque

quelque mauvais principe? Entre ces deux partis, il n'y a point de milieu. Mais pour lequel des deux que vous vous déclariez, vous êtes également vaincus. Si vous dites : c'étoit Dieu qui dictoit lui-même les prédictions que l'ignorance attribuoit aux idoles, la conséquence qui résulte de votre réponse, est que les Prophéties, communes aux fausses Religions & à la véritable, ne peuvent servir à les distinguer. Si vous dites : c'étoit un mauvais principe qui entretenoit le faux culte par des Oracles; à notre tour, nous dirons que ce même principe a pû rendre tous ceux que nous lisons dans les Livres canoniques des Juifs. Inutilement on prétendra que les Prêtres du Paganisme trompoient les peuples par de feintes réponses. Ce dénoüement ne résout rien. Outre qu'il n'est pas aisé de comprendre que l'Univers ait été séduit durant tant de siècles, sans arriver à découvrir l'imposture qui le joüoit, il n'y a personne qui ne voye qu'on en peut dire autant des Prophètes répandus parmi les Hébreux. Plus il est vrai que ce Peuple étoit simple, crédule, ignorant & grossier, jusqu'à s'en attirer la dérision des autres Peuples, plus on se trouvera de penchant à le croire abusé par ses Prophètes. De quelque part qu'on se tourne, le parallèle est donc exact, & l'on ne dira rien contre les Oracles de l'Idolâtrie, qui ne soit contre ceux du Judaïsme, ni rien pour les Prophéties des Juifs, qui ne soit également fort pour les prédictions des Païens.

R É P O N S E.

L. IV. III.

Réponse
à la sixième
difficulté.*Origen.
contra Cel-
sum. Lib.
3. & 4.*

IL n'y a peut-être point de difficulté contre le Christianisme plus ancienne que celle-ci. Le Philosophe Celse la faisoit déjà du temps d'Origene, & tous ceux qui sont venus après dans le dessein de nous combattre, n'ont cessé de la redire. Il sembleroit naturel d'en conclure qu'elle est solide, & qu'on ne lui a jamais opposé que de vaines défaites. Mais ce qui méritoit le moins d'être dit, même une fois, est d'ordinaire ce qui se trouve le plus répété. Il est donc arrivé sur la question des Oracles, ce qui arrive presque toujours dans celles dont l'éclaircissement demande quelque étendue. Les hommes s'en tiennent à l'objection, parce qu'elle est simple, & négligent d'en approfondir la réponse, parce qu'elle est inévitablement plus composée. Ménageons cette foiblesse, & voyons s'il n'est pas facile de résoudre la difficulté, même en peu de paroles, du moins par rapport aux Ouvrages déjà faits sur cette matière.

D'abord, sans examiner s'il y a jamais eu de vrais Oracles parmi les Païens, j'accepte le moyen simple qu'on nous offre de finir ce point de controverse. Il consiste dans la seule comparaison des prophéties Judaïques avec celles des Religions profanes; & c'est à ce court parallèle que j'ai résolu de me borner. On verra par là, mais de la manière la plus claire, la plus sensible, la plus précise, la différence des idées qu'il faut se faire de ces deux sortes d'objets.

Premièrement, les réponses des Idoles étoient rendues par des Prêtres intéressés, dont la fourberie souvent grossière & mal déguisée, ne pouvoit soutenir les regards observateurs. On sçait ce qu'en ont pensé les Philosophes, lors même que les Oracles étoient le plus en honneur. C'étoit, après les Dieux, ce qu'ils méprisoient le plus, & toutes les Ecoles, si vous en exceptez celle des Stoïciens, se faisoient plus de mérite que de scrupule d'en médire, comme le remarque Origene (a) dans sa dispute avec Celse, On laissoit au Peuple cet appas trompeur, parcequ'enfin il lui falloit du merveilleux, & lui laisser croire, pour entretenir sa Religion, que le Ciel prenoit part à tout ce qui l'intéressoit. Mais les Sages se jouoient de l'imposture, & quiconque avoit des yeux ne s'y méprenoit pas. Rien n'est peut-être plus réjouissant que la manière ingénieuse & libre dont *Cenomaüs* apostrophe Apollon, & censure ses réponses. On voit bien que dans son esprit l'Oracle de Delphes n'étoit qu'un homme, & encore si mal-habile qu'il ne sçavoit pas même revêtir sa fraude de cet air de ressemblance qui trompe. Cicéron n'en parle guères avec plus de respect; & personne n'ignore que Porphyre convenoit assez ouverte-

L. IV. III.

Réponse
à la sixième
difficulté.*Oenom:
de fals.
Orac. apud
Euseb. Pr.
Ev. l. 5.
C. 10.
Cic. l. 2.
de Divin.
Porphyr.
apud Euseb.
Pr. Ev. l.
5. C. 5*

(a) Possem de iis (*Paganorum Oraculis*) dicere ex autoritate Aristotelis & Peripateticorum plurima Pythiæ, cæterisque fidem abrogantia. Possem item ex Epicuro, sectatoribusque ejus, transcribere quid de his sentiant, ostendereque quod ipsi Græci nihil pendant Græciæ Oracula vel celebratissima. *Orig. cont. Cels. Lib. 7.*

LIV. III. Réponse à la sixième difficulté.
 ment avec ces Philosophes, des menfonges & de la vanité des Oracles. Combien falloit-il que la chose fût évidente, puisqu'elle étoit avouée par un Païen si zélé pour ses Idoles!

Mais n'y eut-il que le seul fait contemporain rapporté par Eufébe, en faudroit-il davantage pour se convaincre que les prétendues réponses des Dieux n'étoient le plus souvent qu'un mystère de séduction? Il raconte que de son temps, on vit se renouveler ce que les siècles antérieurs avoient déjà vû. Des Prêtres dévouez au culte profane, & condamnez au supplice par l'équité des Loix, confesserent au milieu des tourmens, qu'ils trompoient la crédulité des Peuples par les réponses simulées de leurs Dieux. On sçut par cet aveu (a) les artifices secrets dont usoit leur imposture, & le Monde étonné vit à découvert la fiction odieuse qui l'abusoit depuis tant de siècles. Bien des personnes habiles jugent des Oracles de tous les temps par ce seul exemple. Ils disent: puisque dans la décadence du Paganisme les Dieux étoient muets, & que leurs Pontifes parloient pour eux, comment ne pas juger qu'il en étoit de même dans les jours où le culte superstitieux florissoit davantage comme Eufébe le remarque?

(b) Multi Vatum atque Aruspicum non solum precibus, sed etiam nostris temporibus tormentis in judicio coacti, universam rem suis inventionibus fieri ediderunt; à quibus modos quoque artificii exquisitiis patefactos non ignoramus, qui tanquam seductores & malefici viri, ultimo supplicio secundum leges affecti sunt. Quæ res adeo claræ sunt ut neminem lateant. Euseb. Præp. Ev. Lib. 4.

LIV. III. Réponse à la sixième difficulté.
 Quelle différence de ces Oracles à ceux que les Juifs nous ont conservez? Et comment ose-t-on en faire la comparaison si sensiblement défectueuse? Les Prophètes, chez les Hébreux, ne sont point des hommes intéressés à parler au nom du Dieu d'Israël. Leur ministère n'est ni fructueux, ni honoré, ni flateur. Nulle récompense n'est attachée à la vérité de leurs prédictions. S'ils trompent, & s'ils disent que le Seigneur les inspire, quand le Seigneur ne les inspire pas, qu'ils viennent de sa part, quand il ne les a pas envoyez, les derniers supplices vangent le Peuple de leur audace, & confondent leur impiété. Pourquoi parler seulement des Prophètes trompeurs? Les saints Prophètes sont eux-mêmes persécutez, & souvent deviennent les victimes de la vérité qu'ils annoncent. De continuelles menaces tiennent dans l'épouvante Elie, & son successeur Elisée. Isaïe, malgré sa naissance, est tantôt au Peuple, tantôt aux Rois, l'objet de la plus amère dérision; il souffre d'eux, jusqu'à périr enfin dans les tourmens, selon que l'atteste la Tradition constante des Juifs mêmes. Michée, si célèbre sous le règne de Josaphat, passe une partie de ses jours en de noires prisons. Zacharie, fils de Joïada, est lapidé. Ezéchiel ne se nourrit que d'un pain trempé de ses larmes. Daniel se voit livré deux fois à la fureur des Lions. Jérémie endure des maux que sa constance soutient à peine. Les calamitez de Baruch sont inexprimables. On voit

Demer. C. 13. v. 5.

1. Reg. C. 18. v. 17.

1. Reg. C. 22.

Epiφαν. De vit. Proph.

94 LA RELIGION CHRE'TIENNE

encore tout ce triste détail dans les Livres sacrez, & la mémoire en étoit si récente, si vive, au temps de Jesus-Christ, qu'il reproche au Peuple ingrat d'avoir tué ses Prophètes, & d'avoir lapidé ceux qui lui étoient envoyez. Cette fonction, quoique sainte, avoit donc ses dangers, à le prendre humainement. Tant les Juifs vouloient être flattez dans les desirs de leur cœur; tant il étoit périlleux de leur faire entendre des prédictions menaçantes & funestes! Cependant tout en est plein dans les Prophètes. On ne voit dans leurs discours ni adouciffemens, ni complaisance, ni égards. Ils ne savent ni pallier, ni tempérer, ni mollir, quand Dieu veut qu'ils effrayent. Ils ne savent qu'être fidèles à sa parole, & la redire, quoiqu'il leur en coûte, sans se permettre de la changer jamais. Je le demanderai donc. Est-ce en de pareilles professions que s'engagent les imposteurs? Et si les Prophètes l'eussent été, auroient-ils annoncé tant de malheurs aux Juifs, à ce Peuple qui ne vouloit que d'agréables prédictions? N'auroient-ils pas au contraire imité les Prêtres idolâtres, d'ordinaire si favorables aux passions des Rois, jusqu'à louer Phalaris le plus sanguinaire des hommes, & l'opprobre du Thrône, ces Prêtres si disposez à ne mettre dans la bouche des Dieux que des réponses conformes au penchant des Nations, & de leurs Princes? Voilà donc un premier trait de différence décisif entre les Prophètes Hébreux, & les Oracles Païens. Combien sera-t'elle plus sensible si l'on veut poursuivre ce parallèle?

LIV. III.
Réponse
à la sixième
difficulté.

Matth. C.
23. v. 37.
Act. Ap.
C. 7. v. 52

Enfeb. l.
6. C. 4.

PROUVEE PAR LES FAITS. 95

Un caractère ordinaire aux Oracles de l'Idolatrie étoit l'ambiguité, l'équivoque & le double sens de leurs réponses. Elles avoient presque toujours un côté convenable à l'événement, quel qu'il fut, & de quelque manière qu'il arrivât. Crœsus, Roi de Lydie, sur le point de commencer la guerre, consulte le Dieu prétendu sur le succès qu'il en doit attendre. Sera-t'il heureux, ou funeste? On lui dit qu'en suivant ses projets, il lui est réservé de détruire un grand Royaume. Crœsus, à ce présage, croit que la victoire va se ranger du parti de ses armes. Il attaque les Perses. Au lieu d'en triompher, il est vaincu, & perd ses Etats au lieu de les accroître. Je ne prends que cet exemple au hazard parmi ceux que rapporte Oenomaüs dans Eusebe: mais il découvre clairement ce que j'ai dit de l'artificieuse obscurité des Prêtres Païens. Celui de Delphes voit deux grands Princes armez l'un contre l'autre. Quel sera le destin des combats? Il ne sçait. Hé bien, on sauvera tout par une réponse à deux ententes. *Crœsus détruira un grand Empire.* Voilà l'Oracle. Que les Lydiens soient vainqueurs, ou que ce soient les Perses; qu'importe? Il sera toujours vrai qu'un grand Royaume aura été détruit. Mais le Dieu prudent se garde bien d'expliquer lequel des deux Peuples éprouvera ce triste sort. Il laisse à l'événement le soin d'en instruire, content de s'être sauvé lui-même des embarras de la consultation. Qui est-ce qui ne voit pas qu'ici tout est humain, & que la fourberie s'y en-

Lv. III.
Réponse
à la sixième
difficulté.

Herodot.
l. 1.

Vide
etiam Cic.
Lib. de
Divinat.

Liv. III. Réponse à la sixième difficulté. Arist. 77. veloppe de captieuses subtilitez? Les Grecs l'ap- percevoient si bien, qu'ils appelloient leur Apollon *Λοξίας* c'est-à-dire, oblique & trompeur. Et Cicéron dit de ce Dieu prétendu, qu'il trouvoit toujours une infaillible ressource dans les détours amphibologiques (a) de sa parole.

Que les prophéties des Juifs ont une unité de sens bien mieux soutenue! Les révolutions des Villes & des Empires y sont décrites avec un amas de circonstances qui fixent le fait avec exclusion de tout autre. Les temps y sont marquez par des dattes précises, & les lieux désignez par des caractères propres, souvent même par leur nom, pour éviter qu'on ne les confonde. Qu'il me soit permis de justifier ce que j'avance. Isaïe voit la gloire de Nabuchodonosor & son règne orgueilleux, long-temps même avant la naissance de ce Prince; puis il montre sa chute soudaine, & celle de son Empire. Babylone pourtant n'étoit presque rien alors. Mais le Prophète la voit dans sa grande élévation, & prédit sa ruine prochaine, parce qu'effectivement le point de sa plus haute puissance, & celui de son entière destruction devoient à peine être distinguez. *Je vais susciter les Medes*, dit Dieu par la bouche d'Isaïe; *la grande Babylone, cette Reine entre les Royaumes du Monde, qui avoit élevé si haut l'orgueil des Chaldéens, sera renversée comme Sodome & Gomorre.* Cyrus qui

(a) Utrum eorum accidisset, verum oraculum fuisset. Cic. de Div. l. 2.

doit

doit être le vainqueur de la Nation superbe, est vû par le même Isaïe, deux cens ans avant que naisse ce Prince; & ce qu'il y a de prodigieux, il l'appelle par son nom. *Le Seigneur a, dit-il, aimé Cyrus, il exécutera sa volonté dans Babylone, & il fera son bras parmi les Peuples de la Chaldée.*

La captivité du Peuple Juif est prédite, & Jérémie, dont les prédictions avoient été si précises pour marquer à ce Peuple ingrat sa perte certaine, lui promet son retour dans la Terre de ses Peres, après soixante & dix années d'esclavage. *Toute cette Terre*, dit Dieu par son Prophète, *ne sera plus qu'un désert affreux, spectacle de terreur à ceux qui le verront, & tout le Peuple sera assujéti au Roi de Babylone durant soixante & dix ans; mais lorsqu'il seront finis, je visiterai dans ma colère le Roi de Babylone lui-même, & je désolerai pour jamais le pais des Chaldéens.*

Cyrus part, en effet, à la tête des Medes, & des Peres. Sa marche lente, & incertaine en apparence, souvent même interrompue, cache ses desseins contre Babylone: (le Prophète l'avoit ainsi marqué;) mais enfin il se détermine, & tandis que Balthazar, petit fils de Nabuchodonosor, se rassûre contre la présence de ses ennemis par ses richesses immenses, par l'innombrable multitude de son Peuple, par la prodigieuse enceinte des murs de sa Capitale, Cyrus détourne l'Euphrate dans les fosses qu'il avoit faits, & le lit de ce fleuve, découvert presque tout à coup, lui fait une

Tome III.

N

Liv. III. Réponse à la sixième difficulté.

Jer. C. 25 v. 11. Id. C. 29. v. 10.

Herodot. l. 1. Xenoph. l. 2. Jer. C. 51. Herodot. l. 1. Xenoph. l. 7. pad. Aristot. Polit. l. 3.

LIV. III. Réponse à la sixième difficulté. *Jer. C. 50.*
 ouverture subite dans Babylone. Il y entre par ce passage imprévu aux assiégés ; tout cède à ses armes, & il brise ainsi le marteau qui avoit brisé lui-même tant d'autres Peuples. C'est de point en point ce qu'avoient annoncé les saints Oracles. Ils avoient dit de Babylone, que les eaux qui l'arrosent seroient taries pour ouvrir un chemin libre à son vainqueur ; qu'endormie, enivrée, trahie par l'exercès de sa puissance, elle seroit prise comme dans un filet, sans le sçavoir, & sans le craindre ; que ses Idoles seroient brisées, Bel renversé, & Nabo, le grand Dieu d'où les Rois Chaldéens empruntoient leur nom, détruit pour toujours, & foulé aux pieds dans la place publique.

Mais au même temps que Babylone est renversée, voyez comment finissent les soixante & dix ans de la captivité prédite. Cyrus par sa conquête devenu maître de l'Orient, reconnoît dans le Peuple Juif quoiqu'humilié, je ne sçai quoi de divin ; il lit de ses yeux les Oracles qui lui promettent tant de victoires ; il sent qu'il ne doit son Empire qu'au Dieu véritable servi par ce Peuple. Dès la première année de son Règne, il publie des Ordonnances favorables aux Juifs, il les rend à leur ancienne liberté, & leur fait redonner les vases saints que l'impie Nabuchodonosor avoit placez dans le Temple de son Dieu. En exécution de ces Edits, Zorobabel accompagné de Jesus, fils de Josédec, souverain Pontife, ramene les Captifs qui rebâtissent l'Autel, posent les fon-

2. Paralip.
 C. 36. v.
 22. 23.
 Esdras. I.
 3. C. 1.

demens du second Temple, & commencent à relever les murailles de Jérusalem. Ici rien n'est équivoque, rien n'est caché sous des paroles obscures ; tout y est à découvert, & les prédictions semblent plutôt raconter une Histoire passée que des faits à venir : tant l'exécution a de rapport avec les menaces & avec les promesses ! C'est de là sorte que Dieu manifestoit à ses saints Elûs dans la Nation Juive, le secret des siècles futurs ; mais au même temps, c'est de la sorte qu'il faut prédire, & non se cacher sous le voile des ambiguïtez, quand on veut donner ses paroles sous le titre vénérable d'oracles divins.

Ce que je remarque encore dans ceux du Paganisme, est l'extrême défiance des Prêtres qui les rendoient. Dans la crainte sensée d'être surpris, ils refusoient de répondre en présence des Chrétiens, & devant les Philosophes sectateurs d'Epicture. Les derniers leur étoient importuns, parcequ'ils ne croyoient ni aux Dieux, ni aux Oracles ; c'étoient en effet de fâcheux témoins que des hommes persuadez de l'imposture, & qui n'étoient conduits au spectacle que pour y admirer l'ignorante simplicité des Peuples qu'il abusoit. Les autres, ennemis déclarez de l'idolâtrie, & persécutés par elle, répandoient que les Dieux n'étoient que de vains fantômes, une matière sans intelligence, & qui s'ignoroit elle-même, loin de connoître l'avenir. Ils défioient Apollon de s'expliquer en leur présence, & les Ministres, inter-

LIV. III.
 Réponse à la sixième difficulté.
Ibid. C. 4.

Tertull.
 Apolog.
 Lucian.
 Pseud.

LIV. III.

Réponse
à la fixié-
me diffi-
culté.*Chrysoft.
adversus
Gentes*

Tom. 1.

*Idem. de
S. Babylâ.*

prêtes de l'Idole muette, n'osoient accepter le défi. C'est-à-dire que la coutume prudente étoit de n'admettre pour consulter l'Oracle, que les simples, qui sans soupçon, & de bonne foi, se laissoient tromper, les superstitieux disposez à tout croire, & les Princes intéressés presque (a) toujours au crédit des Oracles, devenus un secret de politique, pour faire approuver au Peuple ce qu'on lui présentait comme un ordre des Dieux.

En est-il de même des prédictions de l'Ecriture? Quelle différence encore! Nos prophètes n'ont connu ni ces défiances timides, ni ces réserves adroites ni ces distinctions précautionnées. Lisez leur Histoire, & soyez Juges de la ferme assurance de leur procédé. C'est toujours au milieu d'une assemblée solennelle, & souvent c'est au milieu des Nations profanes qu'ils annoncent ce que Dieu leur inspire. Daniel prédit. Où? Dans le palais de Babylone; tout ce qu'il prédit est contre Nabuchodonosor, ou contre Balthazar; & c'est à eux-mêmes qu'il adresse sa parole: Encore quelle parole! A peine ose-t-on la redire! A l'un, il déclare qu'il sera chassé de la compagnie des hommes; qu'il habitera dans les forêts avec les animaux sauvages; qu'il sera comme eux trempé de la rosée du Ciel, & réduit à se nourrir de l'herbe des champs; que sept années se-

(a) Demosthenes quidem qui abhinc annos prope CCC. fuit, jam tum omnium in Pythiam dicebat, id est quasi cum Philippo facere. Hoc autem eo spectabat, ut eam à Philippo corruptam diceret. Quod licet estimare, in aliis quoque Oraculis Delphicis aliquid non sensit fuisse. *Cicero. De Divinat. Lib. 2.*

passeront sur lui dans cet état déplorable, jusqu'à ce qu'il reconnoisse enfin que le Très-Haut tient sous sa domination les Royaumes de la Terre, & qu'il les donne à qui il lui plaît. A l'autre, il explique les terribles caractères tracez sur la muraille, il lui dénonce que Dieu a compté les jours de son règne, qu'il en a marqué le terme prochain..... & que son Royaume va passer de ses mains en celles des Medes & des Perses. Jérémie au milieu de l'Egypte, lui dit que le Roy de Babylone va la détruire elle, & les Idoles. Jonas est envoyé à la superbe Ninive, & ne craint point les préjugés de ce peuple infidèle. Elie prédit au Roi Achab & à Jézabel son épouse, qu'en punition de leur idolâtrie, & du sang de Nabot injustement versé, leurs corps seront la pâture des animaux dans le Champ de Jesraël. Enfin tous les Prophètes Hébreux parlent en public. On ne les voit affecter ni secret, ni mystère, ni distinction de personnes, de secte, ou de peuple. Ils prédisent ouvertement & en présence des faux Prophètes, la destruction de Samarie, de l'Idumée, de Gaza, d'Ascalon, & de Damas, des Villes des Moabites & des Ammonites, des Capitales des grands Empires, de Tyr souveraine de la Mer, de Tanis, de Memphis, de Thèbes, de Babylone, de Jérusalem elle-même. Et tout cela s'exécute de la manière qu'ils le marquent aux Princes, & aux Nations qui doivent tomber.

Aussi leurs prédictions passent de race en race,

N iij

LIV. III.

Réponse
à la fixié-
me diffi-
culté.*Dan. C. 5.**3. Reg. C.**21.**Jer. C. 43.**44.**Amos. C. 1.**4. Reg.**C. 16.**Jérem. C.**22. C. 26.*

Liv. III. & se conservent avec religion, parcequ'on les Réponse à la sixième difficulté. voit s'accomplir de jour en jour; quatrième différence que je trouve entre elles, & les Oracles du Paganisme. Comment la plupart de ceux-ci font-ils venus jusqu'à nous? Chacun le fait. Ce n'est point par une tradition constante des peuples qui les ont entendus. Ce n'est point dans des Ouvrages publics, pour être aux siècles futurs en mémoire perpétuelle de la vérité. A peine quelques-uns, de ces Oracles ont-ils échappé à l'oubli; & encore combien foiblement en sont persuadés ceux qui les rapportent! Origenes (a) en faisoit déjà la remarque dans la naissance du Christianisme. Cependant les temples où se rendoient les réponses des Dieux étoient si communs, les hommes y accouroient avec des empressements si vifs, ce point étoit si capital au maintien de l'idolâtrie, on prenoit tant de soin d'en inspirer la croyance & le respect jusques dans les pièces de théâtre, qu'on ne devoit lire dans l'Histoire profane que les faits propres à le confirmer. Doù vient donc que de ce grand nombre d'Oracles, il s'en est si peu transmis à la postérité? N'est-ce pas qu'une grande partie se trouvoit fautive, & que l'expérience en desabusoit tous les jours. Cicéron dit qu'ils auroient tous paru menteurs, (b) si le hazard n'en eût sauvé quelques-uns.

Sophocles.
in Oedip.

(a) Et tuorum quidem sapientum Prophetarum neque libri servari amplius videntur, servandi utique si qua illorum esset utilitas. Orig. Lib. 1. cont. Celsum.

(b) Partim falsis, partim casu veris. Cic. Lib. 1. De Divinat.

Assûrément ceux qui nous font la difficulté Liv. III. que je réfute, s'oublient quand ils nous disent Réponse à la sixième difficulté. qu'on n'opposera rien aux Oracles du Paganisme qui ne retombe sur les prophéties de l'Écriture. Comment ne voyent-ils pas leurs différences, à ne considérer même que le soin des Juifs d'un côté, & de l'autre la négligence des Païens dans le recueil de leurs prédications?

Les uns montrent à l'Univers d'éclatantes prophéties justifiées par l'événement, des prophéties rassemblées en un corps par tout un Peuple, qui malgré ses longues disgrâces, ne cesse de les respecter comme la parole de Dieu même; des prophéties manifestement antérieures aux faits qu'elles annoncent, & démontrées souverainement vraies par les Annales de l'histoire Païenne. Oûi, je le répète, démontrées souverainement vraies par l'histoire Païenne, & dût-on le trouver superflu, je ne puis me défendre d'en donner les preuves par les premiers traits de conformité qui se présentent à ma mémoire.

Rien n'est plus célèbre dans les saints Livres If. C. 36. que les prédications d'Isaïe, sur la ruine des Royaumes de Syrie par Sennachérib, & la manière dont C. 37. 4. Reg. C. 18. Il. C. 10. Hérodor. l. 1. C. 141. Id. l. 1. C. 104. l. 2. C. 11. 7. C. 10. Nahum. C. 2. v. 5. Isai. Nahum. C. 2. que vous lisez de point en point dans Hérodote, quoiqu'il le déguise tant soit peu par quelque mélange de fable.

La manière dont les Médes perdirent l'Empire sous Cyaxare, après avoir vaincu les Assyriens,

Isai. Nahum. C. 2.

LIV. III. est décrite dans le même Aueur, & sa narration semblable à ce qu'avoit prédit Nahum, n'en est différente que parcequ'elle a plus d'étendue.

La désolation de Ninive est cent fois présagée par Isaïe, par Nahum, par Sophonie; & l'Histoire profane en raconte les circonstances dans les monumens qui nous restent.

Sophon. C. 2. Alex. Polybius apud Syncell. Ezech. C. 26. 27. 28. & 30. Is. C. 23. & 39. Jer. C. 28. Beros. Chal. l. 3. Abyd. Assyr. Annal. Phen. apud Joseph. l. 1. contr. App. Jer. C. 51. Herodot. l. 1. C. 178. Id. l. 2. C. 163. & Jer. C. 40. Dan. C. 2.

Les grandes victoires de Nabuchodonosor sur les Egyptiens & sur les Juifs, le transport qu'il fit du Peuple de Dieu, & des vases sacrez de son Temple, la conquête qu'il entreprit de la ville de Tyr, cette place presque imprenable, qui se faisoit un rempart des flots de la Mer, sont des événemens tracez à chaque ligne dans les Prophètes. Lisez ce qu'en rapportent les anciens Auteurs, & si vous le pouvez, dites-nous après en quoi nos prophéties étoient trompeuses.

Jérémie dépeint Cyrus & ses armes victorieuses de Babylone. Hérodote confirme la vérité de la prédiction par le récit de l'événement.

Le même Historien nous raconte la mort d'Ophra ou Vaphris, ce Roi d'Egypte ami de Sédécias, qui vint à son secours contre le Roi de Babylone, & le détail qu'il en fait est précisément tout ce qu'avoit prophétisé Jérémie.

La triste destinée de Balthasar lui est annoncée par Daniel. Lors même que ce prince est le plus enyvré de sa grandeur, le Prophète qui avoit prédit à l'ayeul sa chute soudaine, interprète au petit-fils le sens des paroles foudroyantes qui déclarent sa

sa perte voisine; & Xénophon décrit cette aventure avec les mêmes circonstances.

Enfin, puisqu'il faut que je m'arrête, tout ce que fit Xerxès contre la Grece, tout ce que Daniel en avoit prédit de si loin, est rapporté comme incontestable par Hérodote, & jamais convenances ne furent plus exactes, ni plus entières.

Je puis donc maintenant le demander. Trouve-t-on ce caractère d'authenticité dans les Oracles du Paganisme? Lit-on en des Histoires postérieures & non suspectes, quelques révolutions prédites en détail, & de circonstance en circonstance, par l'Apollon de Delphes, de Claros, ou de Dodone? Hé! ses réponses n'ont pas même trouvé de place dans les écrits contemporains. Aussi quelques-uns les ont comparez aux prédictions de ces faux Prophètes si connus, & si détestez dans l'Ecriture. Ces hommes trompeurs amusoient la foule par de doux mensonges, & ne prédisoient dans leur enthousiasme feint que ce qui plaisoit aux Princes. Mais aussi, leurs discours démentis par l'événement, ne faisoient qu'une courte illusion. Le Peuple qui ne le voyoit point répondre à leurs présages, en laissoit périr la mémoire, tandis qu'il conservoit avec un respect religieux la parole des véritables Prophètes, dont il reconnoissoit l'inspiration divine dans les faits *singuliers & prochains* qu'ils avoient prédits pour établir leur autorité.

Que le Lecteur me permette pour notre inf-

Réponse à la sixième difficulté.

Xenoph. h. l. 7.

Dan. C. 2.

Herodot. l. 7. C. 5. & 6.

Voyez M. de Meaux, Hist. univ.

LIV. III. truction commune, de parcourir quelques-uns

Réponse de ces faits.

à la sixième
difficulté.

1. Reg.
C. 2.

Le premier qui s'offre, est la prédiction faite contre la famille du grand Sacrificateur Héli, & que l'accomplissement justifia de si près. *Il viendra un temps, dit le Prophète à Héli, que je couperai ton bras, & le bras de la maison de ton pere. Tu verras ton rival dans le Tabernacle, pendant que Dieu comblera Israël de prospérité. & pour te donner un signe de la vérité de cette prophétie, tes deux fils Ophni & Phinéas mourront en un même jour. Je m'établirai un Sacrificateur fidèle, qui fera tout selon mon cœur, &c.*

1. Reg.
capp. 3.
& 4.

Comment ce triste Oracle fut-il accompli? Les Livres des Rois le racontent. Le souverain Pontife, vénérable par ses vertus, encore plus que par son rang, mais malheureux par le crime de ses fils que sa tendresse avoit trop épargnez, les vit périr tous deux *en un même jour*. Ophni & Phinéas furent tuez dans la sanglante bataille

3. Reg.
C. 2.

contre les Philistins, où l'Arche du Seigneur fut prise. Abiathar, arrière-petit-fils d'Héli, fut déposé par Salomon de la suprême Sacrificature, & Sadoc son rival fut mis à sa place; *afin que la parole du Seigneur s'accomplît, selon ce qu'il avoit dit contre la maison d'Héli à Silo.*

1. Reg.
capp. 10.
& 15.

Samuël prédit à Saül qu'il fera Roi. Ce n'est point assez; il ajoute que sa couronne passera de sa maison dans une autre; c'est-à-dire, dans

celle de David, à qui le Prophète déclare ensuite qu'il sera le successeur de Saül. Je prouverois en vain l'accomplissement de ces prédictions. Est-il quelqu'un au Monde qui l'ignore?

Nathan porte, au nom de Dieu, ces paroles à David. *Quand vos jours seront finis, & que vous serez endormi dans le tombeau de vos Peres, alors j'élèverai votre fils, & j'affermirai son Royaume. Il me construira un Edifice, & moi j'établirai son Thrône pour toujours. Je lui servirai de pere, & il me tiendra lieu de fils. Mais s'il commet quelque iniquité, j'en prendrai vengeance comme je la prends du reste des hommes. Je ne cesserai pas néanmoins de lui faire du bien, comme j'ai cessé d'en faire à Saül que j'ai rejeté. Ainsi votre maison sera établie, & votre Thrône affermi pour toujours.*

Consultez l'Histoire, & demandez-lui si elle porte rien de plus véritable à la lettre. Salomon n'a-t'il pas été l'un des plus puissans Rois de l'Univers? Prince d'abord équitable, sage, pacifique, il bâtit le Temple de Dieu, & le dédie avec une magnificence jusqu'alors sans égale. Mais, exemple humiliant de la fragilité des vertus humaines! ce Prince, l'admiration des Peuples, finit par de honteuses foiblesses. La prospérité l'aveugle, & son bonheur, écueil ordinaire des Rois, nuit à sa vertu. Il se laisse vaincre par l'amour, son esprit baisse, son cœur s'amollit, la mémoire des bienfaits de Dieu lui échape, son indigne & basse complaisance pour ses femmes le rend idolâtre,

LIV. III.

Réponse à la sixième
difficulté.

2. Reg.
C. 7.

3. Reg.
capp. 6. 7.
8.

2. Paral.
capp. 3. 4.
5. 6. 7.

LIV. III.
Réponse
à la sixième
difficulté.

& le Monde étonné voit le plus religieux des hommes offrir de l'encens aux pieds de l'Autel profane. En punition de son crime, Dieu lui suscite des ennemis de toutes parts, & divise ses Etats, après sa mort, sous son fils Roboam. L'orgueil insensé de ce jeune Prince lui fait perdre dix Tribus. Jéroboam les lui enlève. Pour se conserver ceux qu'il avoit engagez dans sa défection, il leur interdit l'approche du Temple saint, & par l'adoration du Veau d'or, fait des rebelles, & des idolâtres tout ensemble. Dieu veut toutefois, en mémoire de David son serviteur, que ses héritiers demeurent les maîtres d'une partie du Royaume, & ils le sont en effet durant une longue suite de siècles. Poursuivons.

Ahiah prophétise contre la maison de Jéroboam, & sa prédiction est trop éclatante pour n'être pas ici rapportée. Dieu, disoit le saint vieillard à la femme de ce Prince infidèle, curieuse de sçavoir quelle seroit l'issue de la maladie de son fils, *Dieu établira un Roi sur Israël, & ce Roi détruira toute la race de Jéroboam: Vous allez le voir dans l'instant même. Le Seigneur arrachera encore les enfans d'Israël du pays fertile qu'il avoit donné à leurs Peres, il les dispersera au-delà du fleuve; c'étoit à dire, au-delà de l'Euphrate, parcequ'ils se sont fait des bocages pour adorer de vaines Idoles. L'Oracle fut-il exactement rempli? Il ne faut pour s'en assurer que lire le quatrième Livre des Rois. On y voit la mort prématurée du fils de Jéroboam, comme*

3. Reg.
C. 14.

4. Reg.
C. 17.

l'avoit prédit l'homme de Dieu, la maison de ce Prince détruite par Baasa, & les dix Tribus révoltées, emmenées captives par Salmanazar Roi d'Assyrie.

Ne disons rien des prédictions, quoique manifestes, d'Elie contre Ochosias, fils & successeur d'Achab, après que ce Monarque eut consulté sur ses maux le Dieu d'Accaron. Ne parlons point de celles que le même Prophète fit contre Joram Roi de Juda, pour lui déclarer qu'il seroit puni de marcher sur les traces d'Achab, dont il avoit épousé la fille. Mais comment omettre la prédiction d'Elisée, quand Benadad Roi des Syriens fit le siège de Samarie? Cette Ville malheureuse souffroit alors ce que la guerre traîne après elle de plus funeste; la faim, victorieuse de la nature, y contraignoit les meres à se nourrir de la chair de leurs enfans. Au milieu de cette extrémité dont le récit soulève, *Demain, dit le Prophète, à cette heure même, la mesure de farine pure se donnera pour un sicle aux portes de Samarie; & l'on aura pour un sicle deux mesures d'orge.* Etonné d'un discours si peu conforme à la vraisemblance, *un des Grands de la Cour sur la main duquel le Roi s'appuyoit, répondit à l'homme de Dieu: Quand le Seigneur feroit pleuvoir des vivres, ce que vous dites, pourroit-il être véritable? Elisée répondit: Vous le verrez de vos yeux, & vous n'en mangerez point.* A peine a-t-il achevé ces dernières paroles, que les Syriens frappés de je ne sçai quelle terreur, font une retraite.

LIV. III.
Réponse
à la sixième
difficulté.

4. Reg.
C. 1.

2. Paral.
C. 21.

4. Reg.
Capp. 6.
& 7.

Liv. III. précipitée, & n'emportent dans leur épouvanté ni bagages, ni vivres. Le Peuple assiégé sort de ses murailles, court au camp des ennemis, & le pille; la prédiction du saint homme s'accomplit, la famine cesse, la mesure de farine est donnée pour un sicle, & le Courtisan dont la foi chanceloit, est puni de son hésitation. Le Roi lui avoit confié la porte de la Ville, & bien-tôt la foule y fut si grande, qu'il y fut écrasé; misérable victime du prodige qu'il avoit d'abord refusé de croire.

Une mort presque aussi prompte punit le téméraire Hananias, ce faux Prophète, qui vouloit rassurer le Peuple contre les prédictions de Jérémie. Celui-ci portoit des liens attachés à son cou, comme il en avoit reçu l'ordre du Seigneur, pour figurer par cet état humiliant la défaite des Peuples par Nabuchodonosor. Hananias prit ces mêmes liens; puis feignant une inspiration subite, il les rompit en présence du Peuple, & s'écria: *Ainsi, dit le Seigneur, je romprai dans deux ans le joug que Nabuchodonosor a mis sur la tête des Nations.* Jérémie que le Seigneur n'inspiroit pas en ce moment, se retire. Mais peu après il retourne à Hananias, & lui dit, Dieu par sa bouche: *Tu as rompu mes liens qui n'étoient que de bois, & à leur place il y en aura de fer. J'ai mis un joug de fer au cou de toutes les Nations, & elles seront assujetties au Roi de Babylone.* Pour toi, Prophète menteur, qui as parlé sans mission, *tu mourras cette année; & Hananias, poursuit le texte, mourut deux mois*

après. Encore quelques exemples de cette nature, Liv. III. & je finis.

Dieu fait connoître à Ezéchiel les malheurs qui menacent le déplorable Sédécias, & dans toute l'Ecriture je ne vois rien de plus digne de remarque. *Fils de l'Homme*, dit le Seigneur à son Prophète, *fais-toi l'équipage d'un homme qui sort de sa maison, & en effet quitte la tienne en présence de tes freres tu emporteras ton bagage, & tu sortiras le soir par l'ouverture de la muraille que tu auras percée tu te couvrirras aussi le visage, en sorte que tu ne voyes point la terre.* Ezéchiel exécute l'ordre sans en comprendre le dessein; mais aussi-tôt une voix frappe son oreille, & lui dit: *Cette prophétie regarde le Prince qui régne à Jérusalem. Il emportera le soir son bagage sur ses épaules, on lui percera une muraille pour le faire sortir, & il couvrira son visage pour ne point voir la terre. J'étendrai mes filets autour de lui & il y sera pris. Je le ferai conduire à Babylone. Il ne la verra point & cependant il y mourra.* Telle est la prédiction; & que ferai-je autre chose que la répéter, si je vous raconte l'événement comme il est exposé dans l'Histoire: Jérusalem est réduite à l'extrémité par le siège opiniâtre qu'en fait Nabuchodonosor. Elle n'a plus de ressource contre la puissance du vainqueur, elle a été trompée par les Prophètes qui ne lui disoient que des illusions, pour flatter son orgueil & sa foiblesse. Le malheureux Sédécias, pour ne pas tomber dans les mains de l'ennemi, s'échape de

Réponse
à la sixième
difficulté.

Ezech.
C. 12.

Jer. C. 14.

4. Reg.
C. 25.

Jer. capp.
39. & 52.

LIV. III. la Ville par une brèche faite à la muraille. Les
 Réponse à la sixième difficulté. Chaldéens le poursuivent ; il est arrêté près de Jéricho ; on le mene au Roi de Babylone, on massacre les enfans en présence du pere ; ses derniers regards tombent sur cet affreux spectacle ; on lui arrache les yeux à lui-même, il entre dans les Etats du vainqueur, suivi de ses sujets captifs, & il y meurt enfin chargé de chaînes, d'opprobres, & de douleurs. Il ne faut point ici de longs discours pour montrer que tant de circonstances ne pouvoient être prédites que par celui qui tient dans sa main les destinées des hommes. Le fait seul en est l'invincible démonstration.

Zach. C. 1. Zacharie entend ces paroles consolantes dans les derniers jours de la captivité du Peuple saint : *Voici ce qu'annonce le Seigneur Dieu des Armées. Je reviendrai à Jérusalem avec des entrailles de miséricorde. Ma Maison sera rebâtie. On étendra encore le cordeau sur Jérusalem, pour rétablir ses murailles. Effectivement le Temple est achevé quatre ans après cette heureuse prédiction. Néhémie relève les murs de la Ville abbatuë, & ses enfans y accourent de toutes parts à la suite de Zorobabel. Le Pontife, & les Lévités dispersez, offrent encore de l'encens au Dieu d'Abraham, & de Jacob. Le Peuple rentré dans la Terre de ses Peres, pleure les péchez qui l'en avoient banni. Il vit en paix, & les Rois de Perse deviennent ses protecteurs.*

3. Esdras. C. 2.
 2. Esdras. C. 1.
 Pour revenir au point d'où je suis sorti, c'est de la sorte que nos Prophètes s'attiroient la croyance des

des Peuples. Les événemens voisins qu'ils avoient annoncé, & que l'on voyoit de ses yeux, étoient les garans de ce qui ne devoit arriver que longtemps après. On ne doutoit pas que les descendants ne fussent témoins de la vérité prédite, puisqu'on l'avoit tant de fois été soi-même. Et de-là naissoit le soin prodigieux qu'avoient les Juifs de recueillir les prophéties, dont ils avoient des preuves d'expérience que les Auteurs étoient véridiques, & inspirés de Dieu. Si les Païens n'ont pas eu la même attention, la même vigilance à l'égard des réponses de leurs Dieux, c'est donc qu'elles ne s'attiroient pas constamment le respect inséparable de la vérité ; c'est que le grand nombre des Philosophes n'y croyoit pas, selon qu'Origene (a) est si soigneux de le faire observer ; c'est enfin que les Prêtres eux-mêmes n'avoient garde de se détruire, en tenant avec scrupule des registres fidèles de leurs impostures.

Mais ce qui demande sur tout que j'en fasse la remarque, est la contradiction fréquente des Oracles. Contradiction grossière & formelle dans les réponses attribuées au même Dieu. Celle qu'il donnoit à Claros, par exemple, étoit quelquefois toute contraire à celle qu'il donnoit à Delphes ; celle de Dodone, encore opposée aux deux premières, & cela précisément sur la même question.

(a) Ea (Oracula) non credunt etiam Græcorum Philosophorum sectæ, præsertim qui sequuntur Democritum, Epicurum, Aristotelem. Orig. cont. Celsum, lib. 8.

LIV. III.
 Réponse à la sixième difficulté.

LIV. III. Preuve démonstrative que ce n'étoit pas Dieu qui parloit, & que les Prêtres qui ne pouvoient s'accorder par tout, donnoient au hazard leurs Oracles, ou, pour dire mieux, leurs conjectures. Cependant on les surprenoit tous les jours dans ces réponses contradictoires, & leur réputation en souffroit. Il fallut pour s'excuser, qu'Apollon avoüât qu'il mentoit souvent, & qu'il y étoit forcé par le destin. Espèce de confession honteuse que les Prêtres aimoient mieux encore mettre sur le compte d'Apollon que sur le leur, quelque indécente qu'elle fût pour lui.

Porphyr. apud Euseb. Preparat. Ev. l. 6. C. 5.

Je ne dirai pas ici, qu'on ne voit rien de semblable dans les Oracles de l'Ecriture, qu'on n'y lit point qu'un Prophète ait prédit le contraire de ce qu'un autre Prophète prédisoit ailleurs. C'est un reproche qu'on n'a pu nous faire encore, & le silence de nos ennemis sur ce point est une preuve puissante pour nous. Voilà donc un cinquième caractère de différence entre les Oracles du Paganisme, & les prophéties Judaïques.

Prenons maintenant une autre voye de répondre à l'objection. Convenons qu'effectivement il y a eu des Oracles dans le Paganisme, & que cet Apollon qui les rendoit, n'étoit pas toujours un être chimérique. La respectable autorité de l'Ecriture, & des saints Peres, exige de nous cet égard. Mais que suit-il de cet aveu? Que les prophéties communes aux vraies & aux fausses Religions ne sçauroient servir à les distinguer? Nullement? Et l'on va voir tout le contraire.

Pour juger, sans péril d'erreur, de quel côté sont les vrais Oracles; du côté du Judaïsme, ou du côté de l'idolâtrie; il ne faut que les discuter sur la notion que nous avons tous d'un Etre infiniment juste, saint, & parfait. C'est-à-dire, qu'il ne faut qu'examiner par leurs circonstances s'ils viennent d'un bon, ou d'un mauvais principe. Telle est la règle sensée que donne Origène disputant contre Celse. Or je soutiens, à ne raisonner que sur le fait, que les Oracles du Paganisme naissoient visiblement d'un Etre malin, dont les prestiges ne tendoient qu'à tromper les hommes par le mensonge & qu'il étoit facile aux Païens même de le reconnoître.

C'étoit un sentiment commun parmi eux, * aussi bien que parmi nous, qu'il y a de bons, & de mauvais Anges. Il les comprenoient tous sous le titre général de Démons, mais ils distinguoient des Esprits par leur nature portez au bien des hommes, d'avec ceux dont la pente maligne ne cherchoit qu'à leur être une occasion de chute, d'erreur, & de tourment. Qu'ils eussent découvert cette vérité par le secours de la lumière naturelle, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils l'eussent puisée dans les Livres saints; il n'importe. Le fait incontestable est qu'ils l'ont crüe, & sur cela je soutiens que les Oracles tant célébrés dans le Paganisme, étoient les réponses de ces Esprits impurs, & séducteurs.

Premièrement, ils ordonnoient qu'on leur im-

LIV. III. Réponse à la sixième difficulté.

* Labao. apud Aug. de Civit. Dei. l. 9. C. 19.

Plato passim, & præsert. lib. 10. de Legi.

Plutarch. de Isid. & Osirid.

Apul. de Deo Socr. Porphyr. de Abstin. ab anim. l. 2.

Theophr. apud eundem Porph. ibid.

Jamblic. de Myst.

Egypt. l. 3. C. 32. & l. 4. C. 17. Philostor.

l. 3. C. 4.

FIG. LA RELIGION CHRETIENNE

LIV. III. molât des hommes, & ce barbare sacrifice * étoit-

Réponse à la sixième difficulté.

* Dionys. Halycarn.

& Diod. Sicul. apud Euseb. pra. Evang. l. 4. C. 7.

Oenom. apud eumd. l. 5. capp. 19. & 27.

Plutarch. in Themist.

Riin. l. 2. C. 8.

Justin. Apolog. 1. Clemens Alex. in. Protreptico.

Vide Hyg. fab.

Ovid. Fast. l. 5. vers. 330. & seqq.

le plus ordinairement souhaité par Apollon. Il n'appaisoit qu'à ce prix son courroux prétendu, & des Villes enriérées étoient quelquefois destinées à ces cruelles offrandes. La nature désolée à des loix si rigoureuses, cherchoit quelque tempérament qui les adoucît: Les peres attendris, pour se sauver de l'horreur de répandre leur sang, substituoient en secret des esclaves à leurs enfans destinez au sacrifice. Mais Apollon impitoyable ne se laissoit point toucher de ces victimes étrangères: il en falloit de plus précieuses à sa colere, & le fils périssoit par celui même qui lui avoit donné le jour. C'est ce qu'Oenomaüs reproche à l'Oracle qui avoit commandé (a) que les Athéniens, afin d'appaiser l'ombre d'Androgé, fils de Minos, envoyassent tous les ans sept hommes, & sept femmes en Crète, pour y être sacrifiez. Odieuse sentence que la superstition exécuta durant près de cinq siècles, & jusqu'au temps de Socrate. Peut-on rien imaginer de plus incompatible avec l'idée pure de la Divinité, rien qui porte davantage le caractère d'un esprit ennemi des hommes, rien qui autorise le crime plus ouvertement?

L'ordre exigeroit, peut-être que je racontasse ici tout de suite ce que les Oracles ordonnoient de cérémonies impures; les adultères, les incestes,

(a) Deligire ex omni septem vos corpora sexu Atque ea Minoi Regi mandate quotannis: Per mala sic hæc vestra Dei placabitis iram. Euseb. Praep. Ev. l. 5.

PROUVEE PAR LES FAITS. 117

les sales débauches, les jeux indécens, les danses dissoluës commandez par eux. Mais une bouche Chrétienne ne doit point dire ce que des oreilles Chrétiennes ne doivent point entendre. Ceux qui m'opposent la difficulté que je traite, sçavent bien eux-mêmes ce que ce récit pourroit me donner d'avantage, si je n'avois à respecter les droits inviolables de la pudeur.

Passons plutôt, quoique la peinture en soit presque aussi désagréable, aux enseignemens magiques donnez aux hommes par les Oracles. Combien de fois ont-ils appris au Paganisme de quelle sorte ils vouloient être interrogez, & forcez de répondre par ces noirs secrets. Je n'en cite qu'un exemple après Eusebe. Proserpine instruit ceux qui la consultent, de la manière dont elle aime à se voir représentée dans ses simulachres. Elle veut qu'on choisisse je ne sçai quelle plante dans les forêts, qu'on l'environne d'absynthe, & qu'autour de l'Idole on grave l'image des rats qui habitent les maisons; qu'on prenne le sang de ces animaux, qu'on le mêle avec la myrrhe & l'encens, qu'on y joigne le laurier, qu'on enduise de cette composition la statué entière, & qu'après cet appareil on lui offre ses vœux. A ce prix la Déesse consent d'être interrogée (a) & promet de répondre par les songes.

(a) Tunc effunde preces simulachro, & debita solve vota. Hæc si facies, per somnum meque videbis. Apud. Euseb. l. 5. c. 7. Invitum me audi, quando ma lege ligasti. Apollo apud Porphy.

LIV. III.

Réponse à la sixième difficulté.

Porphy. l. 2. de non esu Anim.

Aug. l. 10. de Civ. Dei. C. 11.

Orig. cont. Cels. lib. 3. & 8.

Porphy. Epist. ad Aneb.

Ægypt. Plutarch. in Anton.

Jamblic. de Myst. Ægypt. l. 6. capp. 5.

6. & 7. Apuleius. Lucan.

l. 9. Euseb. Praep. Ev. l. 5.

C. 7.

LIV. III.

Réponse
à la dixième
difficulté.

Vous me direz : C'étoient les Prêtres de Proserpine qui d'eux-mêmes inventoient ces bizarres cérémonies, pour inspirer le respect des Dieux par le secours d'une pratique en apparence mystérieuse. Je le crois comme vous. Choisissez donc entre les deux partis de cette alternative. Si vous voulez que les Prêtres aient imaginé ces figures magiques, dans le dessein de colorer l'imposture, les Oracles ne seront plus sans artifice, même dans votre opinion; & si vous dites que les Dieux avoient réellement commandé ce jeu de cérémonies, il fera clair que les Dieux étoient des esprits impurs qui recouroient, pour entretenir la superstition, à ce qu'il y a de plus détestable, & de plus odieux à concevoir; à ce que les loix humaines avoient même interdit sous de sévères châtimens à l'égard des phyltres, dont les Oracles faisoient encore de lubriques Ordonnances.

Mais puisque ce sont les Déistes sur-tout que je combats ici, je puis tout d'un coup leur démontrer que l'Apollon qui rendoit des Oracles, étoit un de ces génies trompeurs si connus & si bien représentés dans l'ancienne (a) Philosophie. Car

L. Ejusdem § adjectio D. ad legem Cornel. de Sicariis & Venef.

L. Si quis § qui abortionis D. de pœnis Paulus.

sentent. l. 5. tit. 23.

(a) Per illos oppositos Diis omnis ars malefica perficitur. Nam qui per malas artes animis illudere, res pravas efficere student, illos spiritus & eorum præsidem maximè colunt Possunt enim hi prodigiorum specie imponere. Per hos phyltra, & alia ad amores, pertinentia miseri homines sibi quarunt. Omnis enim mala libido, & opum spes & gloriæ ab his maximè spiritibus, præcipue vero fraudes, Mendacium enim his proprium. Dii si quidem esse volunt, & quorum Princeps est, ipse Deus haberi. Porphy. De non-su animal. lib. 2.

LIV. III.

Réponse
à la dixième
difficulté.

enfin, selon les Déistes, & selon ce qu'enseigne la raison pure, tout systême qui ne s'accorde pas avec l'unité d'un Dieu, est un systême faux & impie, un systême qui ne peut naître que d'un génie ignorant ou séducteur. Or tous les Oracles du Paganisme favorisoient, & supposoient la pluralité des Dieux. C'étoit pour en conserver le culte qu'ils sembloient être établis. On ne voit entre eux ni variation, ni contrariété sur ce point. Que dis-je? Les Oracles, comme je l'ai déjà remarqué, refusoient de répondre aux Epicuriens, parce qu'ils se jouïoient des Dieux, & aux Chrétiens, parce qu'ils n'en connoissoient qu'un. Il falloit pour mériter la réponse des Enfers, être dans la doctrine du Polythéisme, c'est-à-dire, qu'il falloit faire profession de la plus monstrueuse erreur qui soit jamais entrée dans l'esprit humain. Il est donc évident comme le soleil, que les Oracles, lorsqu'ils n'étoient pas supposés par les Prêtres, ne pouvoient être que les réponses du Démon, & d'un esprit qui se plaisoit dans les conquêtes de l'erreur.

illi vero [Ægyptii sacerdotes,] illud extra controversiam ponunt, esse genus quoddam spirituum omni fraudulentæ inserviens, multiformem, versutum, quod modò Deos simulat, modò Dæmones, modò mortuorum animas, eoque modo omnia eos posse immittere quæ bona quæque mala habentur. Ad vera autem bona quæ in animo consistunt, nihil eos posse, neque eorum habere notitiam, sed malè uti otio, ludificari & impedire eos qui in via sunt ad virtutem, plenos esse fastus, gaudentes nidoribus ac victimis. Porphy. de non esu Anim. l. 2.

Si Magi haruspicum fratres suis in actionibus memorant Antitheos sæpe obtepete pro veris: esse autem hos quoddam materiis ex crassioribus spiritibus qui Deos se fingunt. Arnob. lib. adv. Gentes.

LIV. III.

Réponse
à la sixième
diffi-
culté.

Ainsi ne dites plus que les Oracles, également communs aux fausses Religions & à la vraie, ne peuvent servir à les discerner. Qu'y-a-t'il de plus facile que de faire cette distinction, quand on veut se rendre attentif aux différences palpables que je viens de remarquer? Si dans l'origine les hommes s'y trompoient, c'est donc qu'ils ne cherchoient pas à être détrompez d'une erreur peut-être volontaire; c'est, si vous voulez, qu'ils n'usoient pas de leurs lumières; c'est, pour remonter plus haut, que Dieu avoit livré les Nations à l'égalité de leurs voyes. Les sages se défendoient de ce piège grossier. Ils n'avoient, pour l'apercevoir, qu'à ouvrir les yeux, & ils n'attendent pas long-temps à les ouvrir. Le peuple seul qui ne réfléchit jamais, se laissoit conduire, comme on mene les enfans, par les charmes du spectacle. Pourquoi croyoit-il aux Oracles? Parce qu'il croyoit aux Dieux: & il croyoit aux Dieux, pourquoi? Parce que leur histoire contenue dans la fable formoit la pente naturelle au plaisir, (a) & justi-

Plant.
Amphyt.
Terent.
Eunuch.
Act. 3. Sce.
na 10.

(a) Deos suos quos venerantur imitantur. Fiunt & miseris religiofa delicta. *Cyprian. Epist. 2.*

Nihil homines tam infociabiles reddit vitæ perversitate quam illorum Deorum imitatio quales commendantur, & describuntur Litteris eorum. *Aug. Epist. 152.*

Itaque factum ut pro gratia quæ ab hominibus debetur divinæ providentiæ, origo & ortus sacrilegio panderetur. *Chalcid. in Timio.*

Inde etiam Poëtarum furor, fabulis humanos errores alentium, quibus visus est Jupiter, voluptate concubitus delinitus, duplicasse noctem. Quid aliud est vitia incendere, quam Autores illis inscribere Deos, & dare morbo, exemplo Divinitatis, excusataam licentiam? *Senec. l. 1. de Brevit. Vitæ. c. 16.*

fioit

fioit le désordre par de grands exemples qui en étouffoient les remords.

LIV. III.

Réponse
à la sixième
diffi-
culté.

Cependant, s'il étoit possible que ces réflexions ne fussent pas, je puis en ajouter une pour achever de convaincre. C'est que dans le grand nombre d'Oracles que l'on cite, il n'en est pas un seul qui ait annoncé clairement un fait à venir & dépendant des causes libres. Tout ce qu'ils ont prédit, ne regardoit que des faits actuels, & seulement éloignez des lieux où se rendoit l'Oracle. C'est-à-dire, qu'Apollon disoit dans un lieu ce qui se passoit actuellement dans un autre, le mal qu'il alloit faire, ou la cessation de celui qu'il avoit commencé. Or cette connoissance ne surpasse point les bornes d'un esprit dégagé de la matière. Jamais les Peres, dont à Dieu ne plaise que nous abandonnions la trace, jamais les Peres (a) n'ont contesté cette sorte de divination aux Oracles du

Tertull.
Apolog.
Minut.
Fel. in
Ost.

(a) Omnis spiritus ales, hoc & Angeli & Dæmones. Igitur momento ubique sunt. Torus orbis illis locus unus est. Quid ubi geratur tam facile sciunt quam enunciant: Velocitas divinitas creditur, quia substantia ignoratur. Sic & autores interdum videri volunt eorum quæ annuntiant, & sunt planè malorum nonnunquam, bonorum tamen nunquam. Emulantur divinitatem, dum furantur divinationem. *Tertull. Apolog.*

Oracula efficiunt falsis pluribus involuta; nam & falluntur, & fallunt ut & nescientes sinceram veritatem, & quam sciunt in perditionem sui non consententes. *Minut. Felix. in Octavio.*

Quæ cum ita sint, primùm sciendum est quoniam de divinatione Dæmonum quæstio est, illos ea plerumque prænuntiare quæ ipsi facturi sunt. Accipiunt enim sæpe potestatem & morbos immittere, & ipsum aërem viciando morbidum reddere: Aliquando autem non quæ ipsi faciunt, sed quæ naturalibus signis futura pronoscunt; quæ signa in hominum sensus venire non possunt. *Aug. de Divinat.*

Dam. lib. 1. cap. 5.

Tome III.

Q

LIV. III.

Réponse
à la sixième
diffi-
culté.*Aug. de
Divinat.**Dam. l. 1.**C. 5.**Thom. p.
par. quest.**57. art. 3.**If. C. 41.**§. 23.**Id. C. 44.**§. 6.**Id. C. 46.**§. 9.*

Paganisme, & nous ne la contesterons pas non plus. Ce qu'ils ont nié, ce que je nie après eux, est que les Idoles aient prophétisé de longs siècles auparavant, des faits dépendans de causes libres, étrangères, & indéterminées. J'ose dire qu'on n'en produira jamais aucun exemple qui soit incontestable. Il le faudroit cependant, pour nous faire une objection importante & sérieuse. Rien aussi n'est plus répandu dans l'Écriture que ces reproches d'impuissante ignorance faits aux Dieux du Paganisme. *Annoncez-nous ce qui doit arriver*, leur dit Dieu par ses Prophètes, *& nous reconnaitrons que vous êtes des Dieux*. Parler ainsi, qu'étoit-ce dire, sinon : Si vous êtes des Dieux, vous devez connoître l'avenir, ce qui est le propre de la Divinité; or vous ne connoissez pas l'avenir, & vous ne sçauriez en faire de prédiction: Vous n'êtes donc pas des Dieux, mais des esprits bornés à la connoissance du présent.

Que si quelqu'un prétendoit qu'en accordant aux Idoles le pouvoir de découvrir en un lieu ce qui se passoit en un autre, je commets la justice, la bonté, la sainteté de Dieu, que je lui fais rendre des pièges à ses créatures, & autoriser le culte qu'elles rendoient à leurs Dieux, une courte réponse écarteroit bien-tôt ce foible nuage, si même il n'est déjà dissipé par ce qu'on vient de lire. Effectivement, l'Être suprême ne doit aux hommes aucun secours ultérieur à celui de la raison, quand elle suffit pour les garantir de l'erreur.

qui voudroit les tromper. Or l'Idolâtre n'avoit besoin que de ses lumières naturelles pour reconnoître la fausseté de son culte. S'il étoit sollicité de rendre ses hommages à l'Apollon qui racontoit à Delphes, par exemple, ce qui arrivoit actuellement ailleurs, bien-tôt il se pouvoit dégager de ce premier appas de séduction. Il ne falloit que comparer les autres circonstances d'un tel culte avec les notions simples gravées dans tous les esprits, avec ces idées de bonté, de justice, d'ordre, & de vérité que la nature ne cesse d'offrir à qui la consulte, & tout d'un coup leur incompatibilité avec la Religion païenne se déclaroit; son extravagance, ses contradictions ridicules, son impiété n'excitoient plus que l'indignation & l'horreur. L'Être parfait n'est donc point comptable de l'aveuglement qui a duré tant de siècles. C'est au seul abus de la raison qu'il le faut imputer, c'est au mépris des lumières naturelles. Si l'homme les avoit consultées & suivies, les vains fantômes qui l'ont joué si long-temps, auroient disparu d'abord.

Je m'attends bien qu'on m'opposera les fameuses prédictions des Sybilles; ces vers si soigneusement gardez par les Romains, & qu'on a crû si long-temps renfermer l'Histoire des destinées futures. Mais pour toute replique, je supplie ceux qu'une telle difficulté pourroit inquiéter, de jeter les yeux sur ce qu'en a dit Cicéron, (a) & de par-

(a) Callide qui illa carmina composuit perfecit ut quodcumque accidisset prædictum videretur, & hominum & temporum desi-

LIV. III.

Réponse
à la sixième
diffi-
culté.

LIV. III.
Septième
difficulté.

de détail qui facilite les progrès de son cours. Le temps qui pour tout le reste est si ruineux, met ici le sceau de la certitude. Le mensonge éloigné de son origine, devient vérité ; & les Sages eux-mêmes y donnent les mains, soit par surprise, soit pour éviter le dangereux parti de s'opposer au grand nombre. Or, poursuivent les incrédules, les hommes ont été les mêmes dans tous les temps, on ne risque point à les représenter en général les uns par les autres, & chacun peut apprendre par l'Histoire de son siècle, celle des siècles passés. Si donc nous voyons sous nos yeux tant de miracles imaginaires, autorisez comme vrais par la multitude, qui nous dira que ceux de Jesus-Christ ont plus de réalité ? On reconnoît que ceux qui les rapportent ne sont pas suspects du côté de l'artifice, mais ils le sont par leur simplicité, & peut-être que cette disposition nuit encore plus à la vérité, que la première.

R É P O N S E.

Réponse
à la septième
difficulté.

RIEN au monde n'est plus aisé que de faire ces vagues déclamations contre les pechans humains. Rien aussi n'est plus ordinaire que de s'y tromper dans l'application. La vérité est que de tout temps on a répandu de faux miracles, & que le peuple, ordinairement superstitieux, leur a donné la créance qui n'est dûe qu'aux véritables. Cependant, malgré cet aveu, je soutiens encore que c'est une illusion grossière, d'ima-

giner que les prodiges attribuez à Jesus-Christ n'ont que ce principe trompeur. On en jugera par les réflexions suivantes.

Sans examiner aucun miracle en particulier, il est certain qu'il y en a eu de vrais, ne fût-ce que par cela seul qu'il y en a eu de faux. Le faux n'est que l'exclusion, le néant, ou l'absence du vrai. Donc il le suppose. On ne contrefait que ce qui est réel. Donc les prodiges feints ne sont que l'imitation des véritables. D'où vient, croyez-vous, par exemple, qu'il y a eu tant de vaines Religions ? C'est qu'on a voulu innover sur le plan de la première. D'où vient qu'il y a tant de faux actes ? C'est que l'intérêt veut surprendre par la ressemblance des actes sincères. D'où vient qu'il y a tant de prédictions frivoles ? C'est qu'il y en a eu d'incontestables. *Si l'on n'y avoit rien eu de tout cela, dit un grand Auteur, il seroit comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, & encore plus que tant d'autres l'eussent cru.* Par conséquent loin de conclure qu'il n'y a jamais eu de vrais miracles, parcequ'il y en a eu d'évidemment faux ; tout au contraire, il faut dire qu'il y en a eu de vrais, parcequ'il y en a eu tant de faux, & qu'il n'y en a tant de faux que par la raison qu'il y en a eu d'incontestablement vrais.

Cela posé, j'explique comment les faux miracles peuvent quelquefois s'accréditer, & je fais voir que ce sont les vrais qui occasionnent ce mécompte. L'esprit convaincu d'une vérité, se trouve

LIV. III.
Réponse
à la septième
difficulté.

Pensées
de M. Pascal,
art.
27.

L. IV. III.
Réponse
à la septième dif-
ficulté

comme panché à prendre pour elle tout ce qui lui ressemble. Les moindres rapports avec un objet connu lui en retracent le souvenir; une convenance, même imparfaite, suffit à son impatience de juger; sa paresse néglige le soin laborieux d'étudier les différences, elle décide sur la seule comparaison des premières conformitez, & croit voir dans le second objet les mêmes raisons qu'elle avoit d'admirer celui qui l'avoit d'abord enchanté. Ainsi un miracle évident, certain, crû par de grands hommes assez habiles pour le sonder, & sans intérêt à le divulguer, incline la multitude à croire les prodiges supposez. C'est une vive impression de vérité qui dispose l'esprit à s'ouvrir aux surprises de l'erreur, & il ne se trouve susceptible du faux, que par une forte & inébranlable conviction du vrai dans le même genre. Faisons une comparaison qui rende ceci plus sensible.

Si quelqu'un se vantoit d'avoir l'infaillible secret de rendre les hommes immortels, qui est-ce qui croiroit à sa parole? Personne. Et pourquoi? C'est qu'on n'a point vû d'exemple d'immortalité sur la terre. On sçait par une expérience générale que la vie humaine a des bornes marquées; que la mort est le tribut universel dont nul ne se dispense, & l'on se refuse naturellement à des promesses dont on sçait l'exécution impossible. Cependant qu'un imposteur vienne hautement publier qu'il a des remèdes spécifiques, & qu'il en garantit le succès, nous courons à lui sur la foi de
ses

L. IV. III.
Réponse
à la septième dif-
ficulté

ses discours, & nous ne craignons pas de lui confier notre vie. D'où peut naître cette différence? C'est qu'il y a de vrais remèdes, & que parmi ces inconnus qui se font vantez de nous guérir, il s'en est trouvé de fidèles à leur promesse. Les épreuves qu'on a faites ont réüssi quelquefois; on en a conclu que de nouvelles pourroient réüssir de même, & sur ce préjugé de raison, l'esprit s'est rendu capable de tous les préjugés d'erreur dont l'imposture a profité. Mais si tous les maux eussent été incurables de leur nature, si toutes les infirmités avoient été des présages & des causes infaillibles de mort, si nul remède n'avoit rendu la santé une fois perdue, j'ose maintenir qu'on donneroit aussi peu de créance à celui qui promettrait de la ramener par ses remèdes, qu'à celui qui s'engageroit à nous faire par ses secrets le présent de l'immortalité. Encore une fois, il est donc vrai qu'en un sens les faits certains & authentiques nous disposent à croire le faux dans le même ordre de faits. D'où il résulte que les prodiges trompeurs ne sont toujourns donnez, & quelquefois reçus, qu'en conséquence des prodiges véritables.

Maintenant, & pour venir au point précis de l'objection, je nie que les miracles attribuez à Jesus-Christ puissent, comme on le suppose, n'avoir d'autre fondement que la crédulité des Peuples. Je soutiens au contraire que dans nos disputes, les contradicteurs n'ont rien avancé de moins raisonnable que ce soupçon.

LIV. III.

Réponse
à la septième dif-
ficulté.

Premièrement, les faux prodiges n'ont jamais donné lieu qu'à des séductions courtes & passagères. Le siècle; que dis-je, le siècle? souvent moins, & quelquefois l'année même qui les a vû se répandre, les a vû tomber, & s'évanouir. S'ils ont eu quelque éclat dans la première surprise, à la première réflexion, la croyance s'en est dissipée. Pour détromper la multitude de ce qui l'enchanté à faux titre, il ne faut en effet que l'abandonner au cours de son admiration; il finit bien-tôt quand la vérité ne le soutient pas; car l'esprit n'aime qu'elle, & de lui-même, après un léger écart, il y revient par un mouvement de droiture naturelle. Je sçai pourtant qu'il y a toujours quelques ames superstitieuses que le temps ne guérit point de leurs préventions. La vérité, non plus que l'erreur, n'est jamais pleinement victorieuse de tous les esprits. Mais du moins il est vrai qu'en général tout ce qui est faux change, s'affoiblit, & se dissipe à la fin. On a mille exemples qui le prouvent, & certainement il n'y en a pas du contraire. Depuis dix-sept siècles cependant la mémoire, & la croyance des miracles de Jesus-Christ se sont soutenus sans altération, & sans atteinte. Dans cette longue succession d'années, vous ne sçauriez distinguer un temps & un temps; je veux dire que vous ne sçauriez m'assigner un temps où on les a crû véritables, & un autre où l'on a cessé de le faire; un temps où ils étoient en honneur, & un autre où ils étoient dans l'oubli. Depuis leur

naissance, le Monde leur a donné des respects constants, & une admiration uniforme; si elle a changé, ce n'a été que pour s'accroître de plus en plus. C'est un point de fait qu'il seroit superflu de prouver, & je n'entends point dire que nos adversaires en doutent, ou le contestent. Il est donc clair que les prodiges de Jesus-Christ tirent leur certitude d'eux-mêmes, & non du penchant des Peuples à croire des fables merveilleuses.

LIV. III.

Réponse
à la septième dif-
ficulté.

Secondement, je remarque une destinée commune à tous les faux prodiges. Quelquefois ils sont révérez dans les lieux où l'imposture les enfante, & alors ils ne le sont point dans les climats écartez où là renommée les porte. On ne les y écoute que d'une oreille distraite. Quelquefois ces mêmes climats sont favorables à la séduction, elle y fait ses conquêtes, tandis qu'on n'a pour elle que du mépris dans le lieu même de la scène.

Tout cela, quoique différent, a ses sources dans la nature volage de l'esprit humain. Souvent on refuse de croire un fait, parce qu'on ne l'a point vû; plus souvent encore cette même raison détermine à le croire. Aujourd'hui la foi des autres paroît suspecte, on craint de s'y reposer, & demain on défère à des bruits vagues, confus, & mal-affermis. En un mot les faux prodiges n'ont que des témoignages partagez. On les adopte en un endroit, on les dédaigne en un autre, & ailleurs ils demeurent ignorez. Jamais un cri général ne dépose pour eux.

Liv. III.

Réponse
à la septième
difficulté.

Caractère bien différent : Ceux de Jesus-Christ s'attirent une acclamation universelle. Toute la Judée les voit, & les admire malgré ses préventions. Ils sortent de ces bornes étroites, & traversent les Mers. Tout l'Orient les croit. Ils pénètrent jusqu'aux extrémités du Monde. Toutes les Nations se soumettent à leur empire, & nulle ne les conteste. Voilà encore un de ces faits prouvez par la foi de l'Histoire, & au même temps voilà ce qui distingue les miracles de Jesus-Christ de tous les miracles feints, ou suspects.

En troisième lieu, les faux prodiges ont toujours trois vices essentiels. Ils sont secrets. Ils sont uniques. Ils sont mal-circonstanciez. *Secrets* ; chacun en parle, nul ne dit & ne prouve qu'il les a vus. Celui qui les croit cite un autre pour garant, & celui-ci un autre encore, sans qu'on arrive à un témoin fidèle, éclairé, impartial, & respectable. *Uniques* ; jamais un second ne lève les doutes causez par le premier. L'erreur satisfaite d'un succès, ne s'expose plus au risque, d'en perdre le fruit, en se dévoilant par la répétition des mêmes merveilles. *Mal circonstanciez* ; on ne voit pas deux récits qui se ressemblent dans l'histoire qui les rapporte. Ce ne sont que variations éternelles, circonstances contradictoires. J'en atteste ceux qui nous combattent. Qu'ils disent si j'exagère, & si l'expérience n'est pas pour moi. Nous n'avons donc pour juger des miracles de Jesus-Christ, qu'à les examiner sur ce plan.

Prétendez-vous qu'ils étoient cachez ? Je vous renvoie à son Histoire. Je vous y montre qu'ils étoient publics, & opérez à la vûe du soleil, au moins dans le plus grand nombre. Si c'est une supposition trompeuse, prouvez-le : Sinon rendez-nous justice. Prétendez-vous qu'ils n'étoient pas assez fréquens pour donner au doute le lieu de s'éclaircir ? Mais l'Evangile, à parler juste, n'est qu'un récit continuel de prodiges. Il y en a d'espèces différentes ; il y en a plusieurs du même ordre. Comment pouvoit-on s'y tromper ? Les Apôtres viennent après Jesus-Christ. Ils annoncent les miracles, & pour en démontrer la certitude à ceux qui n'ont pû les voir, ils en font eux-mêmes dans toutes les parties de l'Univers. Une puissance égale se communique par eux aux Chrétiens des siècles suivans. Je l'ai fait voir ailleurs dans nos Annales, & pour dire plus, dans celles du Paganisme. Enfin, prétendez-vous que tous ces prodiges sont mal-circonstanciez ? Vous incitez contre l'évidence & contre la bonne foi. Vous dites ce que vous ne croyez pas, & le contraire de ce que vous croyez. Le temps, le lieu, les témoins, les conjonctures, les personnes, leur rang, leur naissance, leur nom, tout est marqué dans l'Evangile. Cet Evangile s'est répandu, lors même que la mémoire des faits qu'il contient étoit toute récente. Ceux qui l'ont combattu ne lui ont jamais reproché un détail imparfait, & vous mêmes, si vous y étiez contraints, vous ne pourriez

Liv. III.

Réponse
à la septième
difficulté.

Ci-dessus

Liv. 1. C.

ix. p. 58.
& 59.

Liv. 2. C.

xiv. p.

446. &
suivantes.

Liv. III. dire ce qui lui manque. A quel propos venez-vous donc comparer les miracles de Jesus-Christ avec ceux que la multitude simple, & ignorante croit sans preuves? Ne tient-il qu'à faire ces odieuses comparaisons, sans égard aux différences qui décident?

Réponse
à la septième
difficulté.



HUITIÈME DIFFICULTÉ.

*Etablie sur les prodiges opérés dans le culte Idolâtre,
& sur la défense que Jesus-Christ lui-même a
faite de croire aux miracles en général.*

Huitième
difficulté.

MAIS, direz-vous, quand il faudroit supposer la certitude des miracles de Jesus-Christ, que pourroit-on en conclure? Que sa parole est véritable, & sa Religion divine? Cette conséquence n'est point nécessaire. N'a-t'on pas vu des prodiges faits par des hommes engagez dans le culte idolâtre? L'Écriture elle-même en fournit plus d'un exemple, & sans les citer tous, on sçait quels adversaires Pharaon opposoit à la puissance de Moïse. Il est donc évident que ce signe est équivoque, commun aux vraies & aux fausses Doctrines, & par cela seul incapable de déterminer celui qui cherche à les distinguer.

Exod.
capp. 7. 8.
& 9.

Il y a plus; Jesus-Christ a défendu lui-même de croire aux miracles. *Il s'élèvera de faux Christs, & de faux Prophètes, qui feront, dit-il, des prodiges, & des choses étonnantes, jusqu'à séduire les*

Marc. C.
23. v. 22.

Elus mêmes, s'il étoit possible. Auroit-il ainsi parlé, s'il eût voulu faire croire que les miracles justifient la Doctrine? Auroit-il dit que les faux Christs, & les faux Prophètes pouvoient en faire comme lui? En nous précautionnant contre eux, n'auroit-il pas vu qu'il nous précautionnoit également contre lui-même? Loin donc qu'il faille conclure, comme on fait: Les miracles de Jesus-Christ sont incontestables; il faut dire: Les miracles, selon Jesus-Christ, sont des signes incertains; donc il faut examiner sa Doctrine, indépendamment des faits merveilleux qui semblent porter à la croire.

Liv. III.
Huitième
difficulté.

RÉPONSE.

JE ne sçai pas si les Déistes croient triompher de nous par ce raisonnement. Je pense, pour moi, qu'en le leur accordant tout entier, l'avantage seroit encore du côté de l'Évangile: tant la Doctrine de Jesus-Christ est raisonnable, solide, & convainquante, même en la dépouillant de l'autorité extérieure que lui donnent les miracles. D'illustres Auteurs l'ont déjà fait voir, & je pourrois peut-être ajouter quelques preuves aux leurs; car dans l'abondance, ils n'ont songé qu'aux choix: mais puisqu'ici je m'engage à démontrer seulement par les faits, c'est à moi de me tenir dans ces bornes, & d'entrer sur ce pied dans le détail de l'objection.

Réponse
à la huitième
difficulté.

Il s'est fait des prodiges dans le sein même de l'Idolâtrie; je n'en disconvienrai pas. Il y en a d'incontestables exemples dans l'Écriture. Mais, sur ces faits, j'établis la réflexion suivante.

LIV. III.

Réponse
à la huitième
difficulté.

Dieu peut-il être auteur de la chute des hommes? Peut-il leur tendre des pièges efficaces, employer sa puissance pour les tromper, & les mettre dans l'indispensable obligation de croire à l'imposture? Non, sans doute; car un Etre infiniment sage hait l'erreur. Elle ne peut lui être indifférente; & un Etre infiniment bon aime sa créature; il ne peut vouloir, ni préparer sa perte. Le Désar ne me niera pas ce principe qu'il doit admettre comme moi.

Ce n'est point assez, & s'il raisonne juste, il doit convenir que Dieu doit aux hommes un secours contre les miracles qui favorisent le mensonge; soit que ces miracles soient faits par lui pour nous éprouver; soit qu'ils viennent d'un principe mauvais qui cherche à nous séduire. C'est une vérité établie encore sur la sagesse, sur la puissance, & sur la bonté de Dieu.

Or que peut-il, que doit-il faire pour n'être pas complice de nos chûtes, & ne nous pas engager dans un acquiescement forcé au mensonge? Deux choses. Ou nous avertir de ces miracles, & nous défendre d'y croire en les prédisant; ou faire des miracles supérieurs à ceux qui tentent notre fidélité.

Donc par tout où il y a des miracles avérez, des miracles que nul défense n'interdit de croire, des miracles qui ne sont ni combattus, ni effacez par d'autres, c'est à nous de nous soumettre; car il n'y a que le vrai Dieu qui ait un empire souverain

LIV. III.

Réponse
à la huitième
difficulté.

verain sur la nature, & tout ce qui est contre ses loix, est un signe manifeste de sa volonté. Tout de même, lorsqu'il y a des miracles prédits avec défense d'y croire, ou des miracles plus grands qui décréditent les premiers, c'est à nous d'être fidèles à la plus grande autorité; car il n'y a que le vrai Dieu qui prédise l'avenir, il n'y a que lui dont la puissance soit au-dessus des bornes. Rien n'est évident si cela ne l'est pas.

Mais aussi par ces principes tombe en ruine la première partie de l'objection; les miracles demeurent en possession d'autoriser la saine Doctrine, & ceux qui se font dans le sein de l'idolâtrie, ne peuvent contribuer de rien à prouver le contraire. Les Egyptiens font de grands prodiges en présence de Pharaon, ils imitent ceux de Moïse; comme lui, ils convertissent en sang toutes les eaux du Nil; comme lui, ils changent les baguettes en serpens; comme lui, ils font naître des grenouilles sur toute l'étendue de l'Egypte. Jusques-là tout est égal. Mais Aaron frappe la poussière de la terre, & elle se change en essain de moucheron; tout en est couvert, depuis les hommes jusqu'aux bêtes. Les Prêtres de l'Idole s'efforcent d'atteindre au même prodige: ils le tentent vainement, ils confessent l'impuissance de leur art, & disent à Pharaon: C'est le doigt de Dieu qui agit ici. Par-là, vous le voyez, l'Etre souverain manifeste sa puissance, il écarte le piège, & fixe les esprits qui commençoient à hésiter.

LIV. III. Réponse à la huitième difficulté.
 Les miracles de Moïse prouvoient donc pour le Dieu véritable, & ceux des Prêtres Magiciens ne pouvoient nuire à sa Doctrine. Ils ne pouvoient qu'en rendre la vérité plus éclatante.

Quoi donc ! Jesus-Christ n'a-t'il pas défendu lui-même de croire aux miracles, dit, l'objection ? Oüi. A tels & à tels miracles ; mais non à tout miracle en général ; & c'est ce qu'il faut soigneusement éviter de confondre. Il a défendu de croire aux miracles des faux Christs, c'est-à-dire, aux miracles que pouvoient faire après lui, ceux qui oseroient se vanter d'être le Messie. Il a défendu de croire aux miracles des faux Prophètes ; c'est-à-dire, aux miracles que feroient les Novateurs dans la Doctrine. Enfin il a défendu de croire aux miracles de l'Antechrist qui doit s'élever à la fin des siècles. Mais dans tout cela vous voyez que Dieu prête des secours contre l'imposture ; parcequ'il prédit les miracles dont elle doit s'autoriser, & qu'il les décrédite en les prédisant, avec la défense d'y croire positive & formelle ; seconde obligation à laquelle j'ai dit que Dieu ne manquoit jamais. Les miracles ont, en effet, un pouvoir légitime & naturel sur notre esprit ; nous sommes comme forcez de nous soumettre à la doctrine de celui qui les fait ; ce qui portoit Jesus-Christ à dire, en parlant des Juifs : *Si je n'avois fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auroient point le péché qu'ils ont.* Par conséquent il est besoin, pour nous soutenir contre une autorité si puis-

fante, ou que Dieu fasse des prodiges plus grands que ceux des séducteurs, ou qu'il prédise leurs œuvres ; ce qui est le plus grand des miracles. Or il a fait l'un & l'autre ; le premier, dans le combat des Prêtres de Pharaon contre Moïse qui les confondit ; le second, dans les prédictions de Jesus-Christ contre les faux Prophètes, & sur tout contre l'Antechrist qui doit paroître à la consommation des temps. Donc les miracles discernent la Doctrine ; & loin que les paroles de Jesus-Christ en infirment la force, rien au contraire n'en marque davantage l'autorité, puisqu'il a fallu prédire ceux que l'imposture doit faire un jour, pour leur ravir le privilège naturel qu'ils auroient, d'être des signes & des preuves de vérité.

Mais puisqu'il est essentiel d'entrer plus avant dans cette matière, j'embrasse avec joye l'occasion que m'en offre la difficulté que je réfute.

Il y a des miracles qui sont des preuves certaines de vérité, & il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de vérité. S'il n'y en avoit jamais qui fussent joints à l'erreur, il y auroit certitude par eux sans autre discussion, comme il y auroit certitude contraire s'il n'y en avoit jamais qui fussent joints à la vérité. Par conséquent il faut une marque infaillible qui en découvre la différence. Autrement ils resteroient toujours équivoques, inutiles, & incapables de déterminer. Or ils ne sont pas inutiles, puisqu'ils sont des fondemens de croyance. Quelle sera donc cette règle ?

LIV. III. Réponse à la huitième difficulté.

Joan. C. 15. v. 24.
 Item C. 5.
 Matth. C. 7. v. 15.
 Id. C. 24. v. 2.
 Marc. C. 13. v. 22.

Liv. III. Réponse à la huitième difficulté. C'est de discerner les miracles par la Doctrine. Oüi, les miracles sont des pièges quand ils appuyent le mensonge, & ils sont preuves quand ils secondent la vérité connue. Je le démontre.

Il est impossible que Dieu employe sa puissance, ou qu'il en permette l'usage contre lui-même. Rien n'est plus évident. Or je dis qu'il seroit auteur de ce désordre, s'il faisoit, ou s'il permettoit des miracles qui combattissent la vérité connue; car la fin principale des miracles est de servir de témoignage à la vérité, & la vérité ne peut se combattre elle-même. Donc si Dieu faisoit, ou s'il permettoit des miracles opposés à la vérité connue, ces miracles se tourneroient contre lui, & ses attributs agiroient contre d'autres attributs, sa puissance contre sa véracité; ce qui est visiblement absurde. Donc il est impossible que Dieu fasse des miracles protecteurs du mensonge connu. Donc ces miracles, quand il en arrive, sont ou faux, ou des tentations, ou les œuvres d'un esprit malin ennemi de Dieu & des hommes.

Demer. C. 13. C'est aussi cette règle simple, mais si féconde & si belle, que Moïse donnoit aux Juifs. *S'il s'élève, disoit-il, au milieu de vous un Prophète, ou quelqu'un qui dise qu'il a eu une vision en songe, & qu'il présage quelque chose d'extraordinaire; si ce qu'il a dit arrive, & qu'il ajoûte au même temps: Allons, suivons des Dieux étrangers qui vous étoient inconnus, & servez-les; gardez-vous d'écouter les paroles de ce Prophète, ou de cet inventeur de visions*

& de songes; parceque le Seigneur votre Dieu vous éprouve afin qu'il paroisse si vous l'aimez. Il est clair par là que la Doctrine doit discerner les miracles, & que pour juger s'ils sont, ou s'ils ne sont pas de Dieu, il n'est question que d'observer si ce qu'ils autorisent est conforme, ou contraire aux notions soit naturelles, soit révélées. Or donnez-vous la peine de parcourir tous ceux qui se sont faits hors du sein de la Synagogue & de l'Eglise; vous trouverez qu'ils introduisoient, ou servoient à maintenir la pluralité des Dieux, des fables grossières, la licence des mœurs, & des impiétés manifestes. Ces miracles n'étoient donc point de Dieu; puisqu'ils s'opposoient au règne de la vérité connue, & les hommes, en raisonnant, ne devoient pas y croire. Mais quoi! si la Doctrine discerne les miracles, les miracles ne discernent donc point la Doctrine; & il étoit inutile à Jesus-Christ d'en faire tant en preuves de la sienne? Pardonnez-moi. L'un & l'autre est véritable sans se contredire. Il faut que la Doctrine donne du poids aux miracles, & que de leur côté les miracles appuyent la Doctrine. Je vais éclaircir ce qui semble confus dans cette proposition.

Les miracles par eux-mêmes ne sont point preuves infaillibles de la vérité, puisqu'ils accompagnent quelquefois l'erreur, comme je l'ai déjà dit. D'une autre part, la Doctrine, quand elle est extraordinaire, ne sauroit toujours suffire à se démontrer elle-même. Donc pour lever tous

LIV. III.
Réponse
à la huitième
difficulté.

les doutes, il faut deux choses. Premièrement, que ce qu'il y a d'extraordinaire dans la Doctrine, ne contredise pas ce qu'il y a déjà dans l'esprit de connoissances évidentes. Secondement, que ce qu'il y a dans la Doctrine d'ultérieur à l'évidence, & à la vérité connue, soit prouvé par les miracles. En ce cas, les miracles sont justifiés par la Doctrine, & la Doctrine justifie les miracles. Ces conditions, comme on le voit, ne sont point opposées, elles ne s'excluent point. Tout au contraire, elles se prêtent un mutuel secours, & c'est leur union qui forme la plus éclatante démonstration de vérité. Faisons-le voir dans la question que je traite.

Les Juifs avoient la doctrine de Moïse, Doctrine divine, & confirmée par de nombreux miracles. Cette Doctrine portoit expresse défense de croire aux prodiges faits en témoignage d'une Doctrine contraire. Elle ordonnoit de recourir au Grand-Prêtre dans le cas du doute, & d'acquiescer à sa décision. Vous conclueriez de là que les Juifs ne devoient croire ni à Jesus-Christ, ni à ses Apôtres; & moi j'en tire une conséquence toute opposée, en suivant cette gradation de raisonnemens.

Que demandoit Jesus-Christ? Que l'on crût qu'il étoit le Messie. Il en prenoit le titre. Mais comment juger qu'il n'étoit pas trompeur? L'écriture portoit, il est vrai, qu'en certain temps viendrait un grand Prophète, & que c'étoit lui qu'il falloit écouter. Mais le texte qui le prédisoit n'étoit pas si clair qu'on ne pût s'y méprendre dans

Deuter. c.
18. v. 15.
17. 18.

l'application. Il falloit donc, pour en recevoir l'intelligence, recourir au Grand-Prêtre. Mais, vous dirai-je, comment le Grand-Prêtre lui-même pouvoit-il infailliblement décider? Car enfin Jesus-Christ pouvoit être le Libérateur promis, comme il pouvoit ne l'être pas. Devoit-il s'en rapporter aux miracles? Oüi. Mais non pas aux miracles seuls. On en avoit tant vû favoriser l'erreur. Devoit-il juger par la Doctrine? Oüi. Mais non par la Doctrine seule. Elle étoit le point même dont il étoit question. Pour sortir de cet embarras, ce qu'il falloit donc faire, étoit de juger de la Doctrine par les miracles, & des miracles par la Doctrine. Or la Doctrine de Jesus-Christ prouvoit que ses miracles étoient de Dieu, parce qu'elle étoit conforme à la doctrine de Moïse, Doctrine elle-même autorisée par de si grands prodiges: & ses miracles prouvoient sa Doctrine, parce qu'ils prouvoient la vérité des explications qu'il donnoit aux passages douteux des Prophètes.

Si Jesus-Christ n'eût fait que des miracles sans retenir les vérités divines déjà reçues, sa mission eût été fautive, ses miracles trompeurs; & s'il n'en eût point fait, ce qu'il ajoûtoit au-delà des articles reçus, demeureroit suspect & sans preuve. Mais en appuyant, comme il a fait, l'un par l'autre, il mettoit en évidence les titres de sa mission, & coupoit toute difficulté jusques dans la racine. On ne pouvoit plus en faire que d'injustes, & par un opiniâtre aveuglement.

LIV. III.
Réponse
à la huitième
difficulté.

Remarquez aussi dans l'Évangile, que Jésus-Christ ne cessoit de dire deux choses décisives : l'une, qu'il n'étoit pas venu pour détruire, mais pour accomplir la Loi ; l'autre, qu'il faisoit des miracles, qu'avant lui nul n'avoit tenté, ni pu faire. C'est manifestement comme s'il eût dit : J'avance des vérités qui vous étonnent ; mais loin d'ébranler celles dont Moïse instruisoit vos pères, elles n'en sont que l'évidente explication. Au surplus, ce qui vous semble extraordinaire dans ma Doctrine, est suffisamment vérifié par les miracles sans nombre que je fais sous vos yeux. Les passages de l'Écriture expliqués par la Tradition, vous convainquent que je puis être le Messie, & cela joint à mes prodiges, doit vous persuader qu'effectivement je le suis, parceque je les fais, en témoignage que je le suis.

Qu'est-ce donc qui trompe ici nos adversaires ? Ce qui a coûtume de tromper tous les hommes inattentifs ou prévenus. Ils posent en principe, non pas une erreur, mais une vérité à l'exclusion d'une autre ; tandis qu'elles sont inséparables, & ne prouvent qu'autant qu'on est soigneux de les tenir unies. Il est vrai que les miracles tout seuls sont équivoques. Il est vrai encore que la Doctrine seule ne se rend pas toujours témoignage. Mais à quoi sert d'exagérer si fort l'insuffisance de ces règles de détermination prises séparément ? Disons-nous que l'une soit convainquante sans l'autre ? Jamais. Loin de le prétendre, nous voulons qu'elles soient

soient toujours liées, & quelles empruntent leur certitude l'une de l'autre. Donc pour nous attacher directement, ce n'est point assez que d'établir l'insuffisance des deux prises séparément, il faudroit prouver qu'une Doctrine peut être fautive, quoique conforme aux lumières, soit naturelles, soit antérieurement révélées, & soutenue d'ailleurs de miracles incontestables. Mais nous ne craignons pas qu'un paradoxe si destitué de preuves trouve jamais de défenseurs.

Ici j'entends quelqu'un de ces Incrédulés qui subtilisent. Votre principe, dit-il, laisse encore des difficultés qu'il ne résout pas. Supposons, par exemple, qu'un homme, pour mieux insinuer le poison de la Doctrine, feigne d'adopter la véritable, & se déclare pour elle. Cette homme, impie dans le cœur, pourroit faire des miracles, & Dieu pour nous tenter pourroit lui en donner la puissance, comme il la donnera quelque jour à l'Antechrist, selon qu'il est dit dans l'Évangile. Dans cette supposition, que ferions-nous pour nous garantir d'un artifice si adroitement déguisé ? Nous examinerions la Doctrine du nouveau Prophète, & nous la trouverions conforme à la Doctrine reçue, l'imposteur prenant soin d'y accommoder son système. Mais le reste, qui seroit le venin de l'erreur, nous le respecterions sur l'autorité des prodiges. Par cette conduite, poursuit-on, nous ne ferions que suivre la règle que vous donnez. Nous jugerions des points doctrinaux par les miracles,

& des miracles par les points doctrinaux. Cependant cette règle si vantée nous conduiroit à l'erreur par le sentier le plus droit. Elle n'est donc ni décisive, ni infaillible, ni soutenable. Appliquons cet exemple à Jesus-Christ si vous le voulez, il n'en fera que plus fort.

Jesus-Christ a prouvé sa Doctrine par des miracles. On vous l'accorde. Mais il pouvoit feindre d'approuver celle de Moïse, pour ouvrir à la sienne de plus sûres entrées dans les esprits. C'est de la sorte qu'en usent tous les Novateurs. Ils ne commencent jamais par décrier l'ancien culte; ils se décrieroient eux-mêmes; car la multitude ne souffre point qu'on change les anciennes bornes: mais sous le prétexte spécieux d'expliquer la Doctrine établie, on glisse la nouvelle, & tel est le pouvoir du mensonge, qu'il se confond alors avec la vérité qu'il retient. D'où il est naturel de conclure, que si les miracles ne sont pas des preuves incontestables de vérité, comme on l'a reconnu plus haut, la Religion Chrétienne qui n'a qu'eux pour elle, demeure sans autorité, sans caractère, & sans appuis.

Il ne faut qu'un mot pour renverser tout cet appareil d'objection plus subtile qu'elle n'est solide. Ce n'est qu'un sophisme fondé sur une supposition impossible. Il n'est jamais arrivé, jamais il n'arrivera qu'un homme, cachant sa mauvaise Doctrine sous la confession extérieure de la véritable, fasse des miracles pour donner du crédit à ses erreurs. Ce cas est imaginaire, & dès-là

toutes les conséquences qu'on en tire le sont aussi. Le Lecteur pour s'en convaincre, aura la bonté de faire réflexion à ce que je vais dire.

Rien n'est constant, ou il l'est, qu'il y a un devoir réciproque entre Dieu & les hommes. *Accusez-moi*, dit le Seigneur dans Isaïe; & en un autre endroit: *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je ne lui aye pas fait?* Les hommes doivent recevoir la Loi que Dieu leur impose; mais Dieu doit aux hommes de ne les pas induire en erreur. Or ils y seroient inévitablement conduits, s'il permettoit qu'un Docteur hypocrite confessant la vérité ancienne, fit des prodiges pour la mêler avec le mensonge. Il est donc impossible que ce cas arrive; & l'on ne pourroit le supposer, ni le craindre, sans combattre la pure notion de l'Etre parfait. On sçait bien que Dieu peut nous tenter, soit pour faire l'épreuve de nos cœurs, soit pour donner à notre foi le mérite de la constance. Mais *tenter*, & *induire en erreur*, sont deux choses bien différentes qu'il faut se garder de confondre. *Tenter*, c'est présenter, ou n'écarter point les occasions & les appas qui sollicitent sans imposer de nécessité; & cela ne contredit point l'idée d'un Etre sage. *Induire en erreur*, ce n'est pas solliciter seulement, c'est contraindre, c'est préparer une infallible, & nécessaire détermination à la fausseté. Or encore une fois, c'est ce que Dieu ne peut faire, & ce qu'il feroit pourtant, si le cas supposé pouvoit jamais être réel.

LIV. III. En vain dit-on que l'Antechrist à la fin des jours recevra la puissance des prodiges. Cet exemple qui décide pour la possibilité des miracles favorables à l'erreur, ne décide pas pour la possibilité des miracles qui autoriseroient le mensonge caché sous la profession extérieure de la saine Doctrine, & je m'étonne qu'on n'apperçoive pas une méprise si palpable. Pour la reconnoître avec pleine évidence, il ne faut que remarquer la prodigieuse distance qui sépare ces deux suppositions; celle d'un homme qui ne seroit pas pour Dieu, & qui le diroit; & celle d'un homme qui feindroit d'être pour Dieu, quoiqu'il fût contre lui. Il est hors de doute que le premier pourroit peut-être faire des miracles, & il est également certain que le dernier ne pourroit en faire. Pourquoi? C'est que le premier ne pourroit séduire que ceux qui voudroient l'être, ceux qui ne suivroient la règle qu'à demi, & qui jugeroient par les miracles seuls sans égard à la Doctrine. Mais le dernier tromperoit ceux mêmes qui resteroient scrupuleusement fidèles à toute l'étendue de la règle. Ils auroient contre eux tout à la fois & l'autorité des miracles, & la profession extérieure de la saine Doctrine. Les hommes qui ne lisent point dans le secret des pensées l'un de l'autre, ne sçauroient par où se dégager d'un piège si subtil, & Dieu qui les y auroit conduits par l'interposition de sa puissance, manifestée dans les prodiges, seroit seul comptable de leurs erreurs. Donc puisqu'il ne peut l'être, il est

Réponse
à la huitième
difficulté.

vrai, jusqu'à la démonstration, que l'hypothèse d'un hypocrite, qui sous couleur de maintenir la vérité, feroit des prodiges pour établir ses mensonges, est une hypothèse chimérique, & souverainement contradictoire.

Que reste-il après cela, sinon de conclure que les miracles de Jesus-Christ ont tous les caractères qui prouvent dans la plus extrême rigueur? Et il faut bien qu'il soit ainsi, puisque pour en affoiblir la force, on est réduit à supposer que peut-être il ne croyoit pas dans son cœur à la Doctrine de Moïse. Foible & misérable ressource que je suis affligé de voir embrassée par l'incrédule. Car enfin, sur quoi ce soupçon est-il établi? Vous qui osez vous le permettre, quelles raisons avez-vous de vous y livrer? Si c'est une conjecture appuyée sur des faits positifs, produisez-les, & nous nous tairons. Mais si ce n'est qu'une subtilité, un incident de dispute, je vous dirai: convient-il de nous l'opposer dans la plus importante, & la plus sérieuse de toutes les questions?

Je vais plus loin, (Dieu me pardonne cet excès de parole) je vous accorde qu'effectivement Jesus-Christ ait pû ne pas croire à la Doctrine de Moïse, & que sa conduite, ses discours sur ce point n'aient été qu'un jeu continuél de dissimulation. Même dans cet hypothèse vous seriez encore vaincu. Comment? C'est qu'au moins vous devez convenir qu'il n'étoit pas manifeste que Jesus-Christ fût infidèle à la Doctrine de Moïse. Selon

LIV. III.
Réponse
à la huitième
difficulté.

Lrv. III.
Réponse
à la hu-
tième dif-
ficulté.

vous, c'étoit un fécret peut-être enfermé dans son cœur, & les Juifs ne le pouvoient pénétrer. Cependant il a fait des miracles, & ces miracles étoient plus éclatans que ce soupçon d'infidélité n'étoit folide. Donc les Juifs devoient croire à Jesus-Christ, & s'ils se fussent trompez dans cette soumission conforme à la règle, c'est Dieu qui les auroit induits en erreur. Odieuse parole que ni vous ni moi, ne sçaurions entendre fans scandale. Mais ç'en est assez sur cette matière.

NEUVIÈME DIFFICULTÉ

Fondée sur le système de quelques Philosophes, qui supposent que les Miracles, même les vrais, peuvent n'être pas tous l'ouvrage de Dieu seul.

Neuvième
difficulté.

JE n'ignore pas ce que certains Philosophes opposent aux miracles de Jesus-Christ, & je me fais un devoir de le rapporter. Ils conviennent de la sincérité des récits évangéliques, & reconnoissent que le Dieu des Chrétiens a guéri les infirmes, qu'il a même ressuscité les morts. Ici la foi de l'Histoire l'emporte sur le préjugé. Mais ils nient que ces faits, quelque éclat qu'ils aient eu, méritent le titre de vrais miracles, à prendre ce terme dans la rigueur; & voici le raisonnement qu'ils ne cessent de répéter.

On ne sçauroit dire qu'une action soit un pro-

dige véritable, quoiqu'elle soit au-dessus des forces humaines, tant qu'on peut la supposer produite par un Etre supérieur à l'homme, & cependant inférieur à Dieu. Or rien n'empêche de croire que Jesus-Christ n'a donné tant de signes sur la Terre & au Ciel, que par l'interposition de quelque substance telle qu'on vient de la dépeindre. Par conséquent rien n'oblige à regarder ces signes comme d'incontestables miracles.

Lrv. III.
Neuvième
difficulté.

Laquelle de ces propositions attaquerez-vous, poursuivent ces Philosophes? Ce ne peut être la première. Il est évident qu'un miracle dans sa notion correcte, est une œuvre improductible à tout Etre borné. Pour la ranger dans l'ordre du prodige, il ne suffit pas que nous la sentions au-dessus de nos forces, il est nécessaire encore que nous sçachions qu'elle n'est possible qu'à l'Etre infini en puissance. Mais qui peut s'assurer qu'un effet, tant prodigieux qu'on le suppose, soit l'immédiate, & infaillible production de Dieu? Ne peut-on pas imaginer entre lui & nous d'innombrables substances inégales en perfection; dire que les plus nobles peuvent faire ce qui semble merveilleux à celles qui sont moins parfaites, & celles-ci, par une raison égale, produire des effets qui sembleroient prodigieux à celles qui leur sont subordonnées? Un exemple usuel rend même ceci vraisemblable. Les animaux, dont l'espèce est la plus voisine de la nôtre en redescendant, doivent, s'ils ont l'intelligence que marquent leurs actions, regarder les

LIV. III. Neuvie-
me diffi-
culté.

nôtres comme autant de prodiges. Ce qui nous est naturel, est merveilleux à leur égard ; & s'il y avoit encore des Etres pensans au-dessous d'eux, peut-être donneroient-ils à cette nouvelle espèce les mêmes sujets d'admiration qu'ils reçoivent de nous.

Voudra-t-on combattre la proposition qui suppose une gradation réelle de substances situées entre l'Etre souverain & les hommes ? Mais cette hypothèse a pour elle les Philosophes de tous les temps. Pourquoi parler des anciennes Ecoles ? Elle a pour elle tous les Chrétiens. Il n'y en a pas un parmi vous qui ne reconnoisse des Anges de lumière ou bienfaisans, & des Anges de ténèbres ou nuisibles. C'est un article de votre foi que ces intelligences peuvent agir en nous, & sur nous, disposer de la matière comme il leur plaît, donner à ses parties mille mouvemens, mille formes diverses, & se montrer elles-mêmes sous d'innombrables métamorphoses. Que faut-il davantage pour la production de ce qui nous semble miraculeux ? Il y a plus. Ce système est autorisé dans l'Eglise par des faits qu'elle croit indubitables. Par exemple, la Pythonisse fit voir à Saül le Prophète Samuël après sa mort. Et comment opérât-elle ce miracle apparent : sinon par le secours d'un Génie qui se prétoit à elle ? Ainsi encore les Magiciens de Pharaon, comment firent-ils les mêmes prodiges qu'Aaron, & Moïse faisoient dans l'Egypte ? N'est-ce pas à l'aide de ces Démons dont la croyance étoit déjà répandue ?

Les

LIV. III. Neuvie-
me diffi-
culté.

Les Esprits peuvent donc faire ce que nous appellons des miracles, & s'il en est ainsi, d'où vient qu'ils n'auront pas fait tout ce que l'Evangile, & les autres Histoires nous racontent de prodigieux.

Vous direz que la résurrection de Samuël ne fut qu'une apparence, un fantôme sans réalité, une image vaine qui disparut aussi-tôt que présentée. Vous ajouterez que les Magiciens de Pharaon furent confondus par Moïse, & que la faiblesse du Génie qui agissoit en eux ou pour eux, parut à découvert dans la production des insectes qu'ils ne purent former. Réponse aussi vaine que triviale, continuent ces Philosophes. Il est vrai que les Magiciens de l'Egypte sentirent la borne de leur pouvoir dans l'inutilité de leurs efforts pour atteindre aux œuvres de Moïse. Mais que conclure de cette impuissance ? Que le bras de Dieu étoit plus avec Moïse qu'avec les Prêtres de Pharaon ? Nullement. Quoi donc ? Que les Magiciens d'Egypte avoient un Démon, que Moïse avoit le sien, & que celui-ci étoit d'un ordre supérieur à celui qui secondoit les premiers. En deux mots, voilà tout le dénouement, & il ne faut point en chercher d'autre. Ainsi Moïse n'a point fait de miracles ; les Magiciens n'en ont point fait ; & pour revenir à Jesus-Christ, s'il a fait voir des œuvres ignorées encore dans l'Univers, c'est que le Génie dont il éprouvoit le secours, étoit plus puissant & plus noble que celui de Moïse même. Par conséquent ni les uns, ni les autres n'ont été les

Tome III.

V

LIV. III. auteurs de vrais miracles; seulement ils ont donné le spectacle de quelques merveilles inouïes, chacun selon le pouvoir du Génie dont il étoit protégé.

R É P O N S E.

Réponse
à la neu-
vième
difficulté.

SI cette objection est solide, je voi par elle les Philosophes en possession du privilége des Poètes. Plus d'attachement scrupuleux aux idées claires. Une ingénieuse fiction suffit à tout, & l'art suprême est de mettre une sublime chimère sur le ton grave du raisonnement, au lieu de l'accompagner des graces riantes de la fable. Mais ne faisons point cette remarque d'avance. Ma réponse y conduira bien assez d'elle-même.

J'accorde d'abord que ces substances spirituelles, dont on parle dans la difficulté, puissent produire des effets auxquels nos forces ne sçauroient atteindre. Quelque restriction qu'il y ait pourant à faire ici, je n'en mets point dans mon aveu. Mais s'ensuit-il qu'aucun prodige ne soit au-dessus de nous, & de ces puissances? N'est-il pas évident au contraire que celui qui nous a tous créés, peut faire, quand il lui plaît, ce qui est inexécutable à tout autre qu'à lui? Personne au monde ne contestera cette prééminence de pouvoir dans l'Etre infini. Par conséquent il n'est question que de sçavoir si ce que Jesus-Christ a fait de prodigieux, peut être l'opération d'un Etre borné, quoique supérieur à l'homme; ou s'il est nécessaire que la puissance divine soit intervenüe dans ses mi-

racles. Nous prenons le dernier parti, fondez sur ce raisonnement inébranlable, & dont la fécondité m'a déjà servi tant de fois à détruire ce qu'on nous oppose.

LIV. III.
Réponse
à la neu-
vième
difficulté.

Dieu est sage, il ne peut agir contre lui-même. Dieu est juste, il ne sçauroit tendre aux hommes un piège inévitable, ni permettre à l'erreur une victoire infaillible sur eux. Tout cela cependant seroit arrivé, si Jesus-Christ faisant des prodiges au nom de Dieu, ne les avoit opérés qu'à l'aide d'un Génie supérieur qui le guidoit. En ce cas, Dieu ne seroit plus juste. Il auroit ouvertement récompensé la fraude. Il auroit permis, disons le mot, il auroit voulu que son nom servît de prétexte au mensonge. En ce cas, il auroit agi contre lui-même, il auroit autorisé l'imposture en la tolérant, il auroit laissé à sa créature un pouvoir qu'elle auroit tourné contre son Auteur, & la création eût été le terme de son pouvoir sur elle. En ce cas, il se seroit ravi les moyens extérieurs de faire discerner le vrai d'avec le faux. L'empire de la nature divisé par un nombre infini de puissances, le Monde ne seroit plus que le théâtre de leurs prestiges, & parmi tant de Maîtres, nous ne pourrions plus distinguer le véritable, réduits à l'odieuse alternative de l'Athéisme, ou de l'Idolâtrie. Quel système!

Mais approfondissons. Je demande de quelle nature étoit ce Génie étranger qui présidoit aux œuvres de Jesus-Christ. Etoit-ce un Etre malin?

É. IV. III. Réponſe à la neuvième difficulté. Etoit-ce une Intelligence bienfaiſante ? Si c'étoit un Etre malin, ennemi de Dieu & des hommes, voyez dans quel abîme de contradictions vous êtes précipité. Vous rendez un Eſprit mauvais par ſa nature, inſpirateur des plus grandes vertus. Vous le faites enſeigner une morale plus ſainte, plus pure, plus ſublime que toute celle des Philoſophes. Il détruit le culte auſſi inſenſé que profane du Polythéiſme, & purifie même la Religion Judaïque, déjà ſi ſainte dans l'eſprit de ſes loix. Ce que la ſageſſe des Sages n'avoit pû faire depuis tant de ſiècles, il le fait lui ſeul par Jeſus-Chriſt. Il rend les hommes équitables, humbles, vrais, modérez, chaſtes, patients, & leur fait des crimes des diſpoſitions contraires. Ainſi vous le faites combattre contre lui-même, & agir directement contre ſa pente naturelle. Il aime le mal, & il fait le bien; il eſt le principe de l'erreur, & il enſeigne la vérité; il cherche à nuire, & il rend heureux l'homme fidèle à ſes leçons. C'eſt auſſi le raisonnement invincible que Jeſus-Chriſt faiſoit aux Juifs, dans une hypothéſe preſque pareille à la vôtre; & nous ne rediſons ici que ſes mêmes paroles: Comment *Satan* peut-il chaffer *Satan*, & diviſer de la ſorte ſon Empire ?

J'ajoute que ce ſyſtème ſe charge viſiblement de toutes les extravagances du Manichéiſme. Car qu'y a-t'il de plus reſſemblant au double principe que l'existence d'un Etre qui fait des prodiges auxquels Dieu n'a point de part, d'un Etre qui

Mat. C.

2. Marc. E. 3.

dispoſe de la nature comme de ſon propre fonds, d'un Etre qui combat le Dieu Créateur du Monde, en faiſant faire des prodiges à un homme qui ſe dit le Miniſtre de l'Eternel, quand il n'eſt pas envoyé de lui ? Eſt-ce que Dieu ne pouvoit point ſ'oppoſer à la puiffance de cet Etre, ou bien eſt-ce qu'il ne l'a pas voulu ? Lequel des deux partis que vous preniez, la foibleſſe de votre cauſe ſe déceſe. Si c'eſt le premier, Déiſtes que je combats, niez donc l'Etre infini en tout ſens que l'évidence vous a forcez de reconnoître. Si c'eſt le dernier, aviliſſez donc vos hommages juſqu'à dire, que vous les rendez à celui qui n'aime ni la vérité qu'il laiſſe ſans défenſe, ni les hommes qu'il laiſſe ſans reſſource contre les efforts de l'illuſion.

Maintenant, vous retrancherez-vous à ſoutenir qu'une intelligence amie de Dieu & des hommes opéroit en Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt, les nombreuses merveilles que l'Histoire en rapporte ? Où en êtes-vous ? Il faudra donc que vous diſiez au même temps l'une de ces deux choſes ; ou que Dieu approuvoit les miracles produits par une intelligence bienfaiſante & juſte, qui ne faiſoit en cela que ſe conformer aux deſſeins connus de l'Etre parfait, & alors vous retombez dans l'aveu que vous cherchez à éviter ; ou bien que ce principe, quoique bon & ſaint, agiſſoit indépendamment des volontez divines ; ce qui eſt le comble de la contradiction, puifqu'il n'y a de juſtice & de ſaineté que dans l'obéiſſance parfaite aux deſſeins de Dieu.

LIV. III.

Réponſe à la neuvième difficulté.

Voyez Jacques Serces, Traité ſur les Miracles.

Et le Docteur Hoadley Evêque de Salisbury, dans ſa diſpute ſur le même ſujet, contre le Docteur Fleetwood, depuis Evêque d'Ely.

Voyez les caractères diſtinctifs des vrais Miracles, par M. de Werenfels.

LIv. III. Réponse à la neuvième difficulté. Remarquez de plus que Jesus-Christ ne faisoit tant de miracles, & de si divers, qu'au nom de Dieu. Si donc ils n'eussent été que l'effet d'une autre puissance bonne & sage, quoique finie, cet autre principe auroit autorisé par son action un mensonge odieux. Il auroit fait à Dieu l'attribution d'un ouvrage qui n'étoit pas de Dieu. Il auroit donc favorisé l'imposture, & seroit lui-même devenu la cause principale de la séduction. C'est à vous à nous faire voir la compatibilité de cette conduite trompeuse & impie, avec la notion d'une intelligence juste & sainte.

J'ai dit plus haut que si Jesus-Christ n'avoit fait ses œuvres merveilleuses qu'à l'aide d'un Génie dont on le suppose avoir été protégé, Dieu seroit sans moyens extérieurs de faire discerner le faux d'avec le vrai. Cette remarque mérite par son importance que j'y revienne pour l'éclaircir mieux.

On doit reconnoître, en effet, que Dieu peut vouloir faire des miracles, en quelque sens qu'on prenne ce terme. Supposons donc, pour un moment, qu'il ait dessein d'en donner le spectacle afin de manifester ses volontez, & de nous les rendre incontestables. Que fera-t'il? Je vous le demande. Il excitera les tempêtes, ou les calmera; il rendra aux infirmes les forces de la santé, il multipliera les êtres, &c. Mais nous, à quelles marques jugerons-nous que ces prodiges sont de Dieu? Répondez. Sera-ce parce qu'ils seront visiblement au-dessus du pouvoir humain? Mais vos substan-

ces intermédiaires peuvent, dites-vous, ce que nous ne pourrions pas. Ce signe est donc équivoque. Sera-ce parce que ces miracles seront faits pour l'utilité des hommes? Mais vos substances ne sont pas toutes mauvaises; il y en a pour nous de tutélaires, & portées au bien, comme les autres le sont au mal. Celles, par exemple, qui secundoient Moïse, Jesus-Christ, & S. Paul, étoient toutes bienfaisantes. Ce caractère n'est donc pas encore distinctif. Sera-ce enfin parce que ces prodiges seront au-dessus de ce que nous connoissons des causes naturelles? Mais connoissons-nous mieux quel rapport il peut y avoir entre les œuvres de vos puissances subalternes, & les décrets généraux établis pour le gouvernement de l'Univers? Votre système réduit donc l'Être infini en puissance, à la triste impossibilité de faire des miracles qu'on ne puisse confondre avec les œuvres de ses créatures. Il peut tout, selon vous-mêmes, & cependant en rigueur il ne pourra rien; car au fond, c'est ne rien pouvoir que d'être dans l'impuissance d'imprimer à son propre ouvrage le sceau distinctif de son Auteur; c'est ne rien pouvoir que de faire un miracle qui ne peut servir à l'effet pour lequel il est produit. Or tout système qui donne des bornes à l'Être qui n'en a pas, est un système faux. Jugez maintenant quel nom mérite le vôtre.

Finissons. Je prétens que parmi les prodiges de Jesus-Christ il y en a d'une espèce si visiblement

LIV. III.
Réponse
à la neu-
vième
difficulté.

substantielle; qu'il n'y a que l'Être infini qui puisse en être l'auteur. Par exemple, la résurrection d'un mort ne sauroit être l'ouvrage d'une substance bornée. Quand j'accorderois qu'elle peut disposer des mouvemens de la matière, en résoudre les parties, & les configurer à son gré, parce que les intelligences dans leur ordre sont en effet au-dessus des corps dans le leur, ce pouvoir, tout grand qu'il est, seroit encore infiniment trop foible pour le miracle d'une résurrection. Me demandez-vous pourquoi? C'est que la vie humaine ne consiste pas seulement dans le jeu des ressorts de la substance corporelle: il faut de plus, que l'ame qui en étoit séparée lui soit réunie: il faut que ces deux êtres si dissemblables recommencent à s'affecter réciproquement de leurs modalitez, après le désordre de leur premier concert. Or sur cela je fais une remarque décisive.

S'il y a une puissance qui ait jamais réuni les deux natures, l'esprit & le corps, après leur séparation, cette puissance doit être supérieure aux deux natures. Elle doit avoir un empire absolu & égal sur toutes les deux, contenir en soi toute la perfection de chacune d'elles, pouvoir, par la seule efficace de sa volonté, les assujettir à la correspondance mutuelle des mouvemens du corps avec les pensées de l'ame, & des pensées de l'ame avec les mouvemens du corps; porter enfin dans son propre fonds l'universalité de l'être, c'est-à-dire la perfection universelle en tout genre. Car ici

la

la reproduction d'union est une espèce de seconde création, & il n'y a que la main qui a sçu la première fois unir les deux substances, qui sçache le secret de les rassembler. Or cette intelligence subordonnée à Dieu, & tant élevée qu'il vous plaira au-dessus de l'homme, n'est point infinie, elle ne possède pas le pouvoir souverain qui n'est que dans le Créateur sur sa créature, elle n'a point éminemment toute la perfection réelle des esprits & des corps, elle n'a point l'empire suprême sur ces deux natures, jusqu'à pouvoir communiquer cet empire à l'une de ces deux natures sur l'autre, pour former l'union qui compose l'homme. Donc elle ne peut rétablir cette union, quand cette union a cessé. Donc elle ne peut être la cause efficace d'une résurrection véritable, & il n'y a que l'Infini, c'est-à-dire l'Être parfait, qui puisse en être l'auteur.

Et ne me dites pas que ma réponse n'est forte, que parcequ'elle suppose que ce qui pense en nous est différent du corps. Quand même, pour ne point disputer, je passerois ici qu'il n'y a pas dans l'homme une double nature, mon raisonnement auroit toujours sa même force, & la preuve en est facile.

La substance corporelle de l'homme dérangée par la mort; ne pense plus, & l'homme par la résurrection recommence à penser. Il est donc nécessaire que l'Être qui lui rend la vie, lui redonne la pensée; c'est-à-dire, qu'il fasse passer la substance matérielle du néant de pensée, à l'é-

Tome III.

X

LIV. III.
Réponse
à la neu-
vième
difficulté.

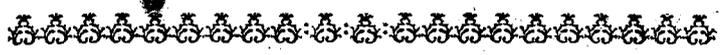
LIV. III.
Réponse
à la neu-
vième
difficulté.

xistence de la pensée. Or cette création de la pensée dans une masse inanimée, aveugle, & insensible, est sans doute une action toute puissante. Il y a là un créateur. S'il ne l'est du premier degré d'être, qui est d'être une masse de matière, au moins il est créateur du second degré d'être, très-supérieur, sçavoir celui d'être pensant. Mais comment peut-il être créateur du degré supérieur d'être, s'il ne l'est pas du degré inférieur? Comment une masse vile & inanimée peut-elle recevoir de ce créateur une si haute perfection, si elle ne dépend pas de lui pour le fonds de l'être? Comment le degré d'être le plus noble, qui est d'appercevoir, de juger, & de vouloir librement, dépendra-t'il de lui, en sorte qu'il puisse le créer, & le redonner aux substances qu'il ont perdu, sans que le plus bas degré d'être, sçavoir de n'être qu'une masse inanimée, soit dépendant de sa puissance? Certainement ces idées se contredisent. Il n'y a donc que celui qui possède sur le corps de l'homme un pouvoir absolu par la création, qui puisse lui rendre la pensée en le ressuscitant. Toutefois cette intelligence subalterne & finie que vous imaginez, quelle qu'elle soit, n'a point créé, ni pû créer le corps de l'homme; elle ne peut donc le ressusciter, puisqu'en le ressuscitant, elle lui rendroit la pensée, & que ce présent seroit une action plus puissante que la création même du corps. Ce prodige que toutes les substances inventées par vous ne sçauroient exécuter, Jesus-Christ l'a fait cependant. Il a tiré

Voyez M.
l'Archev.
de Cam-
bray, Let-
tre sur la
Divinité
& sur la
Religion.

LIV. III.
Réponse
à la neu-
vième
difficulté.

les morts du tombeau, & ils ont vécu. Il a donc opéré de vrais miracles dans la précision rigoureuse de ce terme, & le bras de Dieu étoit avec lui. Je pense que ces réflexions détruisent sans ressource la difficulté qu'on vient de nous faire.



DIXIEME DIFFICULTÉ.

Fondée sur le courage qu'ont fait paroître les Martyrs des fausses Religions, sur l'étendue de l'Idolatrie, & sur les progrès du Mahométisme.

NE faisons pas une autre objection si familière aux Déistes, qu'elle a passé jusqu'à ceux qui approfondissent le moins. On conclut, disent-ils, en faveur de la Religion Chrétienne, parce qu'elle a souvent porté dans son sein des hommes généreux qui ont sacrifié leurs jours en témoignage de sa vérité. Mais les autres Religions ne pouroient-elles pas se glorifier du même avantage, si ç'en est un? Toutes n'ont-elles pas eu leurs Martyrs, & de zélés défenseurs qui n'ont pas craint de mourir pour elles? Que cette marque soit décisive, voilà l'indifférence des Religions bien établie. Le même caractère qui servira de preuve aux sociétés les plus contraires, prouvera tout ensemble les opinions les plus opposées. Et si cette marque n'est pas décisive, à quel propos la vanter avec tant d'affectation? Ne veut-on qu'éblouir les

Dixième
difficulté.

LIV. III.
Dixième
difficulté.

simples par de grandes paroles? Il en est de même des progrès de la Religion Chrétienne. Ils démontrent encore moins la divinité. Ce prodige d'étendue s'est trouvé dans le Paganisme, aussi bien que dans l'Eglise. Sans remonter même si haut, quelles conquêtes n'a pas fait le Mahométisme? Ne s'est-il pas répandu comme un feu dévorant dans l'Asie presque entière? N'a-t'il pas embrasé les vastes climats de l'Afrique, & la flamme n'en a-t'elle pas volé jusques dans l'Europe? On demande des faits, on ne nous cite qu'eux. Hé bien, en voilà de palpables, & si palpables qu'ils subsistent encore. La Religion Chrétienne n'a donc rien de ce côté-là qui la distingue, & ce n'est pas la peine d'exagérer à si grands frais, des caractères qui se trouvent dans les autres sociétés, de même que dans la sienne.

R É P O N S E.

Réponse
à la dixième
difficulté.

AINSI raisonnent ceux qui ont intérêt que tout reste dans la confusion. Au lieu de sonder les différences, ils étalent de vagues conformitez, & prononcent ensuite que le faux & le vrai se ressemblent. Mais on va voir qui des incrédules ou de nous, veut éblouir par de grandes paroles.

Nous citons les Martyrs de l'Evangile en témoignage des faits qu'il raconte, & chacun sent que ce moyen de prouver est naturel. On ne pourroit le détruire qu'en faisant voir, ou que les Mar-

tyrs n'appuyoient pas ce que nous croyons, ou qu'il n'y a point eu de Martyrs. Mais l'un & l'autre est insouvenable. On n'ose, en l'avancant, aller sans pudeur contre la foi de l'Histoire. Le plus court est de dire: ces témoignages sont inutiles, parce que dans toutes les Religions on en trouve de pareils.

Pour trancher, je dis tout d'un coup que cette allégation est fautive. Il n'est point vrai qu'il y ait eu des Martyrs ailleurs que chez les Juifs & chez les Chrétiens. Si vous en connoissez d'autres, nommez-les. Socrates est mort pour soutenir l'unité de Dieu. C'est le seul que cite l'histoire Payenne dans sa vaste étendue. Le reste n'a souffert ni persécution, ni tourment, ni contradiction. Les Philosophes en imaginant, ou en épousant leurs systèmes, ne s'engageoient pas à mourir pour les défendre. C'étoit assez pour eux que le faste des préceptes & du discours. Pour la conduite, ils se conformoient à celle du Peuple. Falloit-il adorer les Dieux? L'Epicurien & le disciple de Socrates fréquentoient les mêmes Temples. Falloit-il célébrer leurs fêtes obscènes? Le disciple de Socrates se soumettoit au même culte que le disciple d'Epicure. Hors de là, tous combats d'opinions étoient permis. On disputoit dans les Ecoles sur l'existence des Dieux, & d'une Providence: c'étoit un problème. Dans la décision, chacun prenoit parti pour ou contre, au gré de ses lumières ou de ses penchans. Ici l'on reconnoissoit que Jupiter pré-

LIV. III.
Réponse
à la dixième
difficulté.

Vid. Aug.
lib. de ve-
rà Relig.
C. 20.

LIV. III.
Réponse
à la dixi-
me diffi-
culté.

fidoit aux révolutions humaines; ailleurs on n'admettoit qu'un destin aveugle, ou des Divinités indolentes; & ces variétés de Doctrine sur des points si capitaux, ne causoient dans la même Religion extérieure, ni trouble, ni scandale. Où trouverez-vous donc ces prétendus Martyrs dont vous nous vantez le courage? Y a-t'il des persécuteurs, quand il n'y a point de persécuteurs? Meurt-on pour des choses que personne ne conteste, ou que tout le monde laisse contester? Les Juifs qui professoient la Religion la moins tolérante, ont-ils jamais persécuté le Paganisme? Tandis que toute la Terre étoit idolâtre, ont-ils jamais combattu les Idoles autrement que par des anathèmes? Les Chrétiens sont venus après; où est la violence qu'ils ont exercée? Je lis par tout les maux qu'ils endurent, je ne lis nulle part ceux qu'ils font souffrir. Encore une fois, nommez donc ces Martyrs ignorez de toute la Terre, & connus de vous seuls.

Faut-il achever de détruire jusques dans les fondemens l'objection établie sur cette vaine supposition? Je m'engage à le faire par un raisonnement sans réplique. Vous voulez qu'il y ait eu des Martyrs dans toutes les Religions, même dans toutes les sectes de chaque Religion. Hé bien, je ne le contesterai pas. Je vous permets de compter encore avec Socrates quelques Gymnosophistes, & tous ceux qu'il vous plaira. Mais de quoi s'agit-il ici? Veux-je conclure que les dogmes Chrétiens sont vrais, parceque les Martyrs les ont crus?

Nullement. D'autres le font, & ils sont en droit de le faire, sans qu'on puisse attaquer leur méthode. Moi, je me borne à vous dire que les faits de l'Evangile sont certains, parce que les Martyrs les ont attestés en mourant, & qu'ils ne sont morts que parce qu'ils les attestoient. Il n'est pas ici question des vérités *spéculatives* de la Foi. Je ne parle que des faits qui sont les fondemens de la Foi. Or cette espèce de témoignage rendu par les Martyrs, demeure décisif, malgré tous vos Martyrs supposez dans les autres Religions. Ceux-ci ne souffroient au plus que pour la défense de quelques articles *spéculatifs*, & il est clair qu'ils pouvoient s'y tromper. Les nôtres sont morts pour attester des faits dont ils se disoient témoins, & sur lesquels ils ne pouvoient avoir de soupçon d'erreur. Ainsi sont morts les Apôtres, & les Disciples de Jesus-Christ; ainsi les premiers Fidèles successeurs des Apôtres, & cette foule de Chrétiens immolez dans les premiers jours de l'Eglise. Vous changez donc manifestement l'état précis de la question. Vous passez du fait au dogme. Vous comparez des Martyrs de Doctrine à des Martyrs de la vérité de l'Histoire, & parce que, selon vous, on trouve épars quelques Martyrs de la fausse Doctrine dans les Annales des autres Religions, vous vous hâtez de conclure qu'il ne faut pas croire à ceux qui ont attesté parmi nous la vérité de l'Evangile, entant que récit. Est-ce là raisonner? N'est-ce pas plutôt vouloir éblouir par de grandes paroles, qui

LIV. III.
Réponse
à la dixi-
me diffi-
culté.

Voyez
ci-dessus.
Liv. I.
Pag. 94.
139. &
140.

LIV. III. n'aboutissent après tout qu'à des sophismes?
 Réponse à la dixième difficulté. Car enfin je ne puis trop supplier le Lecteur de se souvenir toujours, que je ne prétends ici prouver la Religion Chrétienne que par les faits. Je n'ai cité les Martyrs que dans cette vûe. J'ai dit, & je le répète, que ces hommes étoient souverainement croyables, parcequ'ils ne pouvoient être trompez sur des faits contemporains, vûs par eux, & qu'ils donnoient leur sang pour en sceller la certitude. Il faudroit donc pour m'enlever cette démonstration, ou renverser le fait, ce qui n'est pas possible, ou me faire voir dans les autres Religions des Martyrs qui se fussent dévouiez en témoignages de faits évidemment faux; ce qui est encore plus impossible.

Reste donc contre nous l'immense étendue du Paganisme qui ravageoit le Monde presque entier, & celle du Mahométisme qui en occupe encore de si vastes contrées. Mais ne veut-on jamais voir les choses qu'à demi, pour en prendre occasion de contredire le reste? Quand nous apportons en preuve de l'Evangile les progrès qu'il a faits dans toutes les parties de l'Univers, disons-nous que l'unique preuve de sa vérité soit cette étendue? Jamais. N'en point avoir, seroit sans doute une marque de fausseté. En avoir, n'est point un caractère infaillible de vérité. Cette circonstance n'est forte que par sa liaison avec les autres. Joignez ce fait à ceux que j'ai recueillis, je maintiens, & il est clair qu'il décide. Prenez-le

le tout seul, il est sans force. D'où vient donc que les Incrédules pensent triompher de nous, en saisissant ce point unique & isolé? Par cette manière de raisonner informe & trompeuse, j'offre d'obscurcir à mon tour ce qu'il y a de plus évident sous le soleil. Je détacherai un fait de vingt autres, qui, sans prouver séparément, démontrent quand ils sont réunis. Je dirai de ce fait détaché, qu'il n'est pas convainquant, & je le ferai voir. Mais si par-là je trompois ceux qui ne sont ni pénétrants, ni attentifs, que diroient de moi ceux qui le sont? Ce que le sage a dit contre les vains discoureurs: *Qui sophisticè loquitur, odibilis est.*

J'ai rapporté dans un autre lieu ce qui a causé les progrès, & le long règne du Paganisme. J'ai fait toucher au doigt que cette Religion n'a tant séduit, que parcequ'elle se plioit sans réserve à tous les penchans du cœur humain, tandis que la Religion Chrétienne n'en épargne aucune foiblesse. Le Lecteur permettra que je le renvoye à ce Chapitre. J'aime mieux ne lui pas redire les mêmes choses, ne fût-ce qu'en extrait, que de faire naître le cruel ennui des répétitions.

A l'égard du Mahométisme, il n'est plus tolérable d'en faire contre nous la matière d'une objection. Celle qu'on en a voulu tirer a tant de fois été détruite, & en tant de manières, qu'il n'y a plus, qu'on me pardonne ces termes, que de l'obstination, ou de l'ignorance dans ceux qui la renouvellent. Cependant si l'on veut qu'en peu

LIV. III.
 Réponse à la dixième difficulté.

Eccl.
 C. 37.

2. Liv. C.
 16. Rép.
 à la prem.
 difficulté,
 pag. 554.
 & suiv.

de mots je la réfute, & que l'on aime à trouver tout sous la main, sans recourir à d'autres Ouvrages, je consens à ce que l'on souhaite de moi.

Trois vices sont à remarquer dans la Religion de Mahomet, par opposition à celle de Jesus-Christ. Premièrement, les combats, les violences, les meurtres qui ont servi à l'établir. Secondement, son défaut d'autorité. Enfin ses contradictions, ses fables plus que ridicules, ses excès inouïs, ses ignorances grossières.

Pour les violences de Mahomet, elles ne sont que trop avérées dans l'Histoire. On fait que sous l'empire d'Héraclius, cet homme souleva les Sarrasins contre leur Prince légitime, qu'à la tête de ces rebelles, il entreprit de grandes conquêtes, & qu'il lui fut donné de réussir selon les desirs de son cœur. En peu d'années la nouvelle secte porta ses armes contre l'Arabie, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Perse, l'Afrique, au-delà des Mers, & jusques dans les Espagnes. Les Sarrasins, sous d'un Chef, qui pourtant se disoit Prophète, & qui n'avoit rien qui le distinguât que ses folies, le chasserent honteusement du milieu d'eux; & c'est à cette époque flétrissante pour lui que commence la fameuse Hégyre, * d'où les Mahométans comptent leurs années. Au défaut des Sarrasins, les Turcs embrassèrent la nouvelle Doctrine. Cette Nation, alors belliqueuse, acheva de détruire la seconde Monarchie des Perses, s'empara de la Hongrie, & vint se montrer jusques

* l'An de
J.C. 622.

Chal-
condyl.
L'Anclav.

sur les frontières de la Germanie. La Religion encore toute récente d'un Peuple si formidable, suivit le progrès de ses conquêtes; il fallut, de gré ou de force, que les vaincus l'adoptassent, & le succès des armes fit tout seul le succès de la Doctrine. Tel est le fait, comme on le lit dans l'Histoire.

Maintenant, que le sage Lecteur juge de la comparaison. La foi Chrétienne s'est répandue sur toute la face de la Terre, & bien plus loin que le Mahométisme, puisqu'il n'a occupé, & qu'il n'occupe encore que les lieux autrefois Chrétiens. Mais en quoi faisons-nous consister le mérite & le prix de cette étendue? Qu'on l'apprenne donc, pour ne nous plus obliger à le redire. C'est en ce qu'elle s'est formée sans contrainte, sans armes, & sans batailles; mais par les souffrances, par les contradictions, par le martyre; en ce qu'elle s'est multipliée sans bornes, non par les discours étudiés de l'éloquence, non par les appuis de l'autorité séculière; mais par la seule prédication de la Croix, par ce qui étoit une folie au sens humain, & contre toutes les oppositions des puissances du Monde. Prenez-y donc garde. Ce n'est pas le fait seul, c'est le fait revêtu de ces circonstances que nous apportons en preuve. Ce n'est pas uniquement l'étendue de l'Eglise, c'est la manière dont elle s'est étendue. Ce n'est pas le progrès seul de l'Evangile, c'est ce progrès sans apparence, & contre toute apparence de progrès.

LIV. III.
Réponse
à la dixié.
me diffi-
culté.

Si Jesus-Christ avoit donné des batailles comme Mahomet, ou que Mahomet eût été pacifique comme Jesus-Christ, on eût pû les comparer, du moins par cet endroit. Mais tandis que l'un fait de continuelles violences, & que l'autre ne fait que souffrir; tandis que l'un arme pour lui des Peuples qu'il a revoltés, & que l'autre est abandonné, même des siens; tandis que l'un prend toutes les voyes humaines de réussir, & que l'autre prend toutes les voyes humaines de ne réussir pas, quel rapport peut-on trouver entre les deux? Oûi, le jour & la nuit en auroient encore davantage.

Une autre différence aussi essentielle que la première, est le défaut d'autorité dans Mahomet. Quel signe a-t-il donné de la vérité de sa mission? Par qui a-t-il été prédit? Lui-même qu'a-t-il prédit? Où sont les prophéties qui l'annoncent? Où sont celles qu'il a faites? Quels miracles, quels prodiges au Ciel ou sur la Terre, ont prouvé qu'il étoit de Dieu? Nul. Il s'est envoyé lui-même. Il a dit qu'il falloit le croire. Il s'est fait obéir par la force. N'en demandez pas davantage à cet homme, qui pourtant devoit être la dernière attente du Monde.

Quoi! Mahomet n'a point fait de miracles? Non, je le répète, il n'en a point fait: si ce n'est qu'on veuille croire qu'il faisoit descendre dans sa manche une partie de la lune, qu'il la renvoyoit ensuite, & qu'il s'entretenoit seul à seul avec un

Contacuz.
Orat. in
Mahum.
Azoara.
64.

chameau pendant les ténèbres de la nuit. C'est à ceux qui récitent ces contes à se demander s'ils ont assez de foi pour les croire. Pour moi, je m'en tiens à Mahomet lui-même. Il a dit: Je suis venu, non pour me faire suivre par l'autorité des miracles, mais par celle des armes; & cet aveu de lui me suffit contre lui-même.

Mais, repliquerez-vous, ses grandes & rapides victoires ne tiennent-elles pas du prodige? Etrange prodige que des conquêtes qui lui sont communes avec tant d'Usurpateurs, de Tyrans, de Rois impies, de Peuples barbares, & de Nations idolâtres! Est-ce que les Perses adorateurs du soleil, est-ce que les Grecs, est-ce que les Romains dévoués au culte de Jupiter, de Mars, & des autres Dieux, n'avoient pas encore mille fois plus loin porté la gloire de leurs armes? Est-ce, pour remonter plus haut, que Nabuchodonosor, & Antiochus, Princes détestés, n'avoient pas conquis plus de places, & dompté plus d'ennemis que Mahomet? Encore si le fruit de ses victoires tant vantées avoit été durable! Mais point. Ni lui, ni les premiers sectateurs de ce Chef séditieux, n'ont pû garder leurs premières usurpations. On fait combien de revers sont arrivés à leur Empire; & pour n'en donner qu'un exemple, on fait que jusqu'au dernier, tous ont été chassés des Espagnes. Après cela, direz-vous encore que le succès de leurs armes étoit un miracle?

J'ajoute pour dernier trait de différence, que

LIV. III.
Réponse
à la dixié-
me diffi-
culté.

Azoara.
3. 14. 17.
30. 74.

Liv. III. tout est puéril, contradictoire, ou même insensé dans l'Alcoran de Mahomet. Cet homme disoit des Evangélistes, qu'ils sont saints, vrais, sincères; & il ne voyoit pas qu'en parlant ainsi il se décréditoit lui-même. Car enfin si les Apôtres sont vrais, il étoit donc un faux Prophète, ou parcequ'il ne les suivoit pas en tout, ou parcequ'il leur donnoit d'injustes éloges. Cet homme disoit de Jesus-Christ, qu'il est le Messie promis, le Verbe de Dieu, son Esprit, & sa Sagesse; & il ne sentoît pas combien il étoit discordant après de rien faire au plus qu'un Prophète. Cet homme reconnoissoit la Résurrection de Jesus-Christ & les autres miracles, il en ajoutoit même d'inconnus à l'Evangile, & à la Tradition; & il ne voyoit pas que ces miracles avoués, étoient autant de preuves contre lui qui n'en faisoit aucun. Qu'il faut avoir peu de lumières, quand on se jette sans besoin en de pareilles contradictions!

Mais que penser d'un Chef de Religion qui avance dans sa Loy tant de choses, dirai-je dignes de mépris, ou de pitié? Je ne sai. Par exemple, il connoît si mal la nature de Dieu, qu'il lui attribue grossièrement un corps, & qu'il se vante d'en avoir touché la main, dont le froid, dit-il, glaça presque la sienne. Que penser d'un Chef de Religion si peu instruit de l'essence de l'ame, qu'il la prend pour une vapeur dont la masse plus ou moins étendue dans son volume, fait la diverse durée de nos jours! Que penser d'un Chef de Religion qui

Cantacuz. Orat. in Mahum. Richard. cont. Mahum. cap. 1. & 14. Lib. de Doctrina Mahum. Azoara. 2. 5. 47. 54. 65. 66.

ne promet à ses Disciples qu'un Paradis sensuel, une béatitude Epicurienne, ou il transporte les sales voluptez dont une oreille pudique n'oseroit entendre le récit? Que penser d'un Chef de Religion qui fait arriver les hommes à ce Paradis scandaleux par l'usage de la polygamie, dont il porte l'excès à un point ignoré dans les temps mêmes, où le besoin de peupler le Monde naissant la rendoit nécessaire, & dès-là permise? Que penser d'un Chef de Religion qui emprunte ses dogmes de toutes les sectes, & qui par ce mélange monstrueux laisse croire qu'il les approuve, & qu'il les condamne toutes? Que penser d'un Chef de Religion si défiant sur sa propre Doctrine, qu'il en interdit la lecture aux siens mêmes, contre le but de la Loy, qui ne scauroit jamais être assez publique? Que penser d'un Chef de Religion dont les premiers Disciples sont des hommes sans mœurs, sans probité, sans foi, & connus seulement par l'énormité de leurs vices? Enfin que penser d'un Chef de Religion lui-même si dissolu, que ses sectateurs, malgré leur prévention pour lui, sont contraints d'avouer ses débauches, ses injustices, & ses brigandages?

C'est pourtant cet homme, c'est cette Religion qu'on ose comparer à Jesus-Christ, & au Christianisme. Ce sont ces faits que l'on mesure avec ceux de l'Evangile. Ce sont ces fables, ces inepties, ces contes, ces délires qu'on vient gravement apposer à la foi Chrétienne soutenue par tant de

Et v. III. Réponse à la dixième difficulté.

Azoara. 3. 8. 9. 33.

Azoara. 13.

Scaliger. de Emend. Tempor. l. 3. C. de Periodo Arab. Chronic. Mahum. Disput. Saraceni & Christiani.

Azoara. 42. 43. 75. & 76.

LIV. III. plus rien voulu souffrir, rien voir de ce qui lui faisoit ombrage. Il a effacé, enseveli tout ce qui le pouvoit convaincre, & il ne montre plus que les titres qui le favorisent. Il nous a ravi ceux qui pouvoient en détromper, & aujourd'hui il triomphe de notre impuissance à les produire.

R É P O N S E.

Réponse
à la onzième
difficulté.

IL est donc bien déterminé que les incrédules ne nous diront jamais rien que de vague! Pour se défendre contre des faits avérez, les voilà réduits à de vaines conjectures. Déplorable asyle qu'ils ne pourront pas même conserver.

Liv. I. c.
8. p. 91.
& suiv.

Oùï, c'est sur tout par les Evangélistes, Apôtres de Jesus-Christ, que nous savons les circonstances de son histoire. Mais que peut-on dire contre la sincérité de ces Auteurs, témoins des choses qu'ils racontent? N'ai-je pas fait voir, après tant d'autres, que s'il y a rien de démontré dans ce genre, c'est la bonne foi, la candeur, & l'ingénuité de ceux qui meurent en preuve de la vérité de ce qu'ils ont écrit? Doit-il être question des Ouvrages qui ne sont plus, quand on est sûr de la fidélité de ceux qui restent? Doit-on être inquiet des difficultez, quand elles naissent, non du fonds même de la chose, mais d'un accessoire indépendant qui ne la touche pas? Venons pourtant au détail, on sentira mieux tous les mécomptes de l'objection.

Vous dites qu'il n'y a plus d'ombre, ni de trace

des Ouvrages faits contre l'Evangile dès son origine. Est-il permis de l'avancer avec tant de présomption, malgré la preuve littérale du contraire? Lisez saint Justin, & saint Irénée. Dans celle-là, vous verrez tous les raisonnemens du Juif Tryphon contre l'accomplissement des prédictions en Jesus-Christ: dans l'autre, les systèmes & les preuves de tous les Hérétiques des premiers temps. Lisez Origene, & vous trouverez le plus sçavant, comme le plus solide de ses Ouvrages, destiné à la réfutation de Celse, dont il rapporte les paroles de page en page, & de ligne en ligne. Cependant les Chrétiens ont-ils jamais eu d'ennemi plus ingénieux, plus adroit à ménager ses avantages; plus habile à nous disputer les nôtres? Tout ce qu'on a fait d'objections contre la foi, toutes celles dont peut-être l'incrédule se flatte aujourd'hui d'être l'inventeur, ne sont au plus que la répétition des difficultez de ce Philosophe; & nous-mêmes, car nous tenons à honneur de l'avouer, nous avons la consolation de ne redire souvent que les réponses d'Origene. Lisez Tertullien; la plus saine moitié de ses Ecrits est ou contre les Juifs, ou contre des Sectaires d'alors, ou contre les Gentils, dont il rapporte les difficultez avec autant de scrupule, qu'il les réfute avec force. J'en dis autant de Minutius Félix, d'Arnobé, de Lactance, & de Théophile d'Antioche. Lisez Eusébe de Césarée; & au premier coup d'œil vous remarquerez de longs textes de Porphyre, citez dans les deux grands

LIV. III.

Réponse
à la onzième
difficulté.

Justin.
Dial. adv.
Tryph.
Iren. adv.
Her.

Orig. cont.
Cels. Lib.
vri octo.

Tertull.
adv. Ju-
daos.

Id. cont.
Praxeam.
& Mar-
cio.

Id. Apo-
log.

LI V. III. Ouvrages qu'il a faits en faveur du Christianisme. Réponse à la onzième difficulté
 Or quel homme que Porphyre ! Le Paganisme n'a guères eu de défenseur si zélé, ni si instruit de nos Histoires. Cependant en vous conservant
Eus. Prap. Idem. Demonst. Evang. Cyr. adv. Julianum. Aug. cont. Manich.
 Eusébe, l'Eglise n'a pas craint de vous conserver les traits que lui portoit un de ses plus redoutables ennemis. Parcourez encore les Ecrits de saint
 Cyrille; vous y lirez en propres mots les objections de l'Empereur Julien, dont on n'omet ni virgule, ni point. Lisez dans saint Augustin ses combats avec la secte de Manès, si contraire à l'Evangile. Que vous dirai-je ? Lisez tous les Peres des premiers siècles, & si vous ne voyez pas dans tous, ou dans presque tous, de longs passages, de fortes & de fréquentes difficultés, souvent même des Ecrits entiers des Gentils, ne nous croyez jamais, & dites que nous vous trompons sans pudeur.

Mais encore, d'où vient donc que ces Ouvrages ne subsistent plus dans leur première intégrité ? S'il en faut donner la raison, elle est simple. C'est qu'il est ordinaire de laisser dans l'oubli des difficultés vaincues, & dont personne, après leurs Auteurs, ne prend la défense. C'est qu'il est naturel de ne plus s'intéresser à la fausseté connue. C'est que l'Eglise après les Gentils, a eu les Hérétiques à combattre, & que n'ayant rien à craindre des uns, elle a tourné son zèle à la conversion des autres. C'est que les irruptions des barbares ont répandu la confusion par tout, sur les monumens profanes autant que sur les nôtres, & que l'Eglise,

LI V. III. Réponse à la onzième difficulté.
 au milieu de ce trouble, ne s'est mise en peine de conserver que ce qui lui étoit cher. C'est, en un mot, qu'il est injuste de demander raison des outrages du temps, & que c'est le sort du mensonge de durer peu, d'être puni par le mépris, & de se dissiper enfin sans ressource.

Ne soutenez donc plus qu'il y a du mystère dans cette suppression, selon vous, affectée. Il n'y a point eu de suppression à dessein, ni par conséquent de mystère. S'il y en avoit eu, les Chrétiens que vous accusez n'auroient pas fait la chose à demi. Tout d'un coup ils auroient anéanti les Ouvrages de leurs adversaires, & les Peres, comme les autres, n'en auroient jamais fait de mention. S'il y avoit eu du mystère, nous n'en serions pas où nous sommes; nous n'aurions pas à regretter d'innombrables Ecrits des Chrétiens mêmes; titres dont le souvenir nous fera toujours précieux, & la perte toujours douloureuse. S'il y avoit eu du mystère, quelqu'un au moins l'auroit trahi; l'Histoire en laisseroit échapper quelque circonstance, quelque soupçon, quelque indice; ce ne seroit plus qu'un demi secret, & vos discours auroient un fondement. Mais lorsque toute l'Antiquité garde sur ce point un silence profond, vous venez, plus de mille ans après, nous alléguer vos conjectures, sans les appuyer de rien. Quelle idée vous êtes-vous donc faite de notre crédulité...

Après tout, il est facile de juger des Ouvrages perdus, par la nature de ceux qui nous restent.

Ces Ecrits si chers à l'incrédule n'attaquoient que le Dogme, & jamais l'Histoire de l'Evangile. Ni Tryphon, ni Celse, ni Porphyre, ni Julien, ni les autres ne contesstoient ni les miracles de Jesus-Christ, ni ceux des Apôtres. Aussi nos Apologistes supposent toujours la certitude de ces faits non-contestés, ils étoient si évidens, en effet, qu'on en lisoit une partie dans les Registres publics. Le reste étoit avoué par le cri général de toute la Terre.

Que si pourtant on s'obstine encore à dire, que peut-être ces Ouvrages perdus détruisoient quelque fait, ou qu'ils en développoient les circonstances au désavantage de Jesus-Christ, je ne répondrai qu'un mot à cette difficulté. C'est qu'il falloit bien que la vérité de nos Histoires fût mal attaquée, puisque ces combats n'ont pas arrêté, mais redoublé le zèle des Martyrs; puisqu'en dépit de ces objections prétendues, l'Eglise donnoit sans cesse de nouveaux enfans à Jesus-Christ; puisque les Princes & les Sages venoient des extrémités du Monde s'incorporer à elle, puisqu'enfin elle a toujours subsisté, & qu'elle subsiste encore toujours répétant la même Doctrine, & les mêmes faits, sans craindre que l'incrédulité la convainque ni de supposition, ni d'erreur.



DOUZIÈME DIFFICULTÉ.

Douzième
difficulté.

Fondée sur l'infidélité des Evangélistes dans la citation des anciennes Ecritures; sur les passages qu'ils prêtent aux Prophètes, & sur la fausse application qu'ils en font à Jesus-Christ.

QUELQUES-UNS * prennent une voye différente pour nous attaquer. Ils avoient que l'autorité des faits seroit décisive, si l'on n'avoit sur leur certitude aucun prétexte de doute. Mais on n'a, disent-ils, que de trop légitimes sujets de les soupçonner, & le témoignage des Apôtres examiné de près, ne semble pas si démonstratif qu'on voudroit le faire penser. L'esprit de prévention se découvre en mille endroits de leurs Ecrits; le déguisement, & même la fraude s'y décèlent malgré leur soin à les cacher, & l'on peut faire contre eux ce raisonnement que rien ne détruira.

* Bofire.
Colloq.
Heptaplo.

Des Auteurs sont indignes de créance sur les faits qu'ils rapportent, quand il est visible que l'intérêt de parti les a fait tendre des pièges à la simplicité des Lecteurs. Or c'est à la lettre ce qu'ont fait les Apôtres. La passion de faire trouver dans les Prophètes les circonstances de l'histoire de Jesus-Christ, les a portés à tronquer les textes de l'Ancien Testament, à les citer contre la foi de l'Original, à en inventer qui n'y furent jamais, &

LIV. III. Douzième difficulté. à donner aux autres des sens forcez, manifestement contraires à l'intention des Ecrivains sacrez. Par exemple, quelle violence ne font-ils pas au texte de Michée, pour faire entendre que le Messie doit naître à Bethléem? Quelle subtilité de leur part dans l'application d'un endroit d'Osée? Ce Prophète avoit dit que Dieu *rappelleroit son fils ou ses enfans de l'Egypte*, & il est clair qu'il n'est question en ce lieu que du retour de la captivité; retour que le Seigneur promet à Israël qu'il nomme *son fils*. Cependant, saint Matthieu fait de ce passage une prédiction en faveur de Jesus-Christ. Tout de même, quand Jérémie a dit : *On entendra dans Rama une voix de lamentation, Rachel fondant en larmes sur la perte de ses enfans*; il est hors de doute que le Prophète parloit de l'enlèvement des dix Tribus, dont le nom est figuré par celui de Rachel. Néanmoins saint Matthieu fait de ce passage une application trompeuse au meurtre des enfans qu'Hérode sacrifia. Pourquoi, dans le même Chapitre de l'Evangéliste, lit-on encore ces autres paroles : *Jesus vint habiter à Nazareth, afin que cette prédiction fût accomplie : Il sera appelé Nazaréen?* Vainement on cherche ces derniers mots dans les écrits des Prophètes : on n'y en trouve ni reste, ni vestige. Pourquoi cette fiction? Quand on est sincère, a-t-on recours à de tels artifices? Ils sont ici trop fréquens, & trop marquez, pour être nez de l'inattention ou du hazard. Ces exemples, sans compter ceux qu'il seroit facile d'y joindre, prou-

vent

PROUVE'E PAR LES FAITS 185
 vent donc suffisamment que les Apôtres n'avoient pas cette ingénuité dont on cherche tant à leur faire honneur, & par conséquent que les faits rapportez par eux ne sont pas indubitables.

LIV. III.
 Réponse
 à la douzième difficulté

R É P O N S E.

TOUT est occasion, & matière de dispute à qui a résolu de ne se pas rendre. Disposition funeste, qui engage l'homme à des efforts de subtilité, propres seulement à lui dérober le vrai simple qu'une ame droite trouve sans peine. Le plus grand foible de l'esprit n'est pas d'avoir une mesure, & des bornes; c'est d'user mal de ce qu'il a d'étendue & de pénétration; c'est de s'obstiner à croire faux ce qu'il voudroit qui le fût. Je parle en général, & sincèrement éloigné de toute application positive qui iroit au déshonneur d'autrui. Je ne demande rien ici à l'incrédule, sinon qu'il se consulte, & qu'il se demande s'il croit en conscience que sa difficulté renverse tout ce que j'ai donné de preuves de la candeur, & de l'ingénuité des Apôtres. S'il dit que oui, je n'ai rien à lui opposer, réduit à plaindre sa raison sollicitée par son cœur à déposer contre elle-même. Mais s'il ne veut, comme je le pense, que dissiper un reste de nuage qui l'inquiète, je suis prêt à lui offrir la lumière pure & pleine qu'il cherche.

On ne peut éviter de reconnoître que les Apôtres employent souvent en faveur de Jesus-Christ, des textes qui ne lui sont pas applicables exclu-

LIV. III.
Réponse
à la dou-
zième dif-
ficulté

sivement à tout autre. Cependant en ceci, comme dans le reste, leur conduite est sans artifice, & nous le démontrons.

Quelques-uns remontant jusqu'aux jours Apôtoliques, observent que l'usage d'alors étoit de donner à l'écriture des sens *Théologiques*, outre le sens naturel de l'Histoire. Ils croient voir cette méthode assez universellement suivie dans ces premiers siècles, & ils la trouvent dans les Paraphrases Chaldaïques, de même que dans les autres Commentaires ou *Modrascim* les plus antiques. Les Pharisiens, disent-ils, faisoient profession ouverte d'allégoriser ainsi les Livres saints. Les autres sectes du Judaïsme, quoique opposées en des articles graves, reconnoissoient la nécessité de ces sens, & elles établissoient une partie de leurs Dogmes sur ces explications *spirituelles*, consacrées par la Tradition. Les Samaritains mêmes, eux qui n'admettoient d'écriture Canonique & Divine que le Pentateuque, rangeoient cependant parmi les points fondamentaux de leur croyance, des articles qu'il seroit difficile de prouver par les Livres seuls de Moïse expliqués à la lettre.

Cela posé, continuent ces Auteurs, pourquoi reproche-t-on aux Evangélistes une méthode manifestement justifiée par la Théologie régnante de leur siècle? Ce qui n'est pas un crime à la Nation entière des Juifs, doit-il en être un aux Evangélistes, élevez au milieu d'eux? Où est donc cet artifice qu'on leur impute? Est-ce être artificieux que de

suivre les chemins battus? C'est l'être souvent, que d'en sortir pour affecter des routes singulières; mais suivre le torrent, marcher sur les vestiges tracés par la foule, c'est la marque, & la plus éclatante, d'une simplicité religieuse.

Je laisse au Dérivé, & à tout autre, à porter de cette réponse le jugement qu'il voudra. Pour moi, j'en propose une différente que je maintiens décisive, & qu'on n'ébranlera jamais. Effectivement, il y a dans les Livres sacrez deux sortes de prédictions concernant Jesus-Christ. Les unes ne conviennent qu'à lui seul, & telles sont celles de Jacob, de Daniel, & d'Isaïe dont j'ai parlé plus haut. Les autres regardent encore Jesus-Christ; mais elles ont deux sens: le premier *historique* ou *littéral*, applicable à quelqu'un des personnages, ou des Types qui figuroient le Messie; & ce premier sens est comme le sceau qui ferme les Mystères. La clef qui les ouvre, pour ainsi dire, & qui nous y fait entrer, est le sens *spirituel* ou *prophétique*; second sens qui n'a point d'autre objet que Jesus-Christ. Pour en donner un exemple, la prophétie de David au Pseaume 71. a, sans doute, un grand rapport à Salomon; cependant elle ne se termine pas à ce Prince, & il est évident que le Saint Esprit, en la dictant, avoit en vûe Jesus-Christ, dont le Règne est éternel, & dont la domination doit s'étendre depuis une Mer jusqu'à l'autre; ce qui ne convenoit pas au fils de David. Pour achever de se convaincre que la dis-

A a ij

LIV. III.
Réponse
à la dou-
zième dif-
ficulté.

* Voyez
ci-dessus,
Liv. II.
Cha. 7. 8.
9. & 12.

Psal. 71.

LIV. III. Réponse à la douzième difficulté. *If. C. 29. v. 11. 14.* tinction de ces deux sens n'est pas arbitraire, il suffit de remarquer que les Prophètes, parlant de ce qui se passe à la vûe du Peuple, disent que leurs discours sont obscurs, que leurs Livres sont cachetez, qu'on n'en concevra le dessein & la suite qu'aux jours marquez dans le secret de Dieu. il y avoit donc un double sens dans leurs paroles.

Voyez ci-dessus. Liv. 11. Chap. 9. pag. 205. Au-delà du sens de l'Histoire, il y en avoit donc un qui étoit prophétique. Outre celui de la réalité présente, il y en avoit donc un de figure.

J'ajoute que ce dernier est le principal. Comment? C'est qu'il n'est pas fait pour l'autre, & que l'autre tout au contraire est fait pour lui. Le signe a dû précéder la chose signifiée. La chose figurante, pour m'exprimer de la sorte, devoit être avant la chose figurée; & parceque l'ancienne alliance n'étoit en tout que le prélude de la nouvelle, ce qui a été commandé, ce qui s'est fait sous la première Loi, n'étoit d'un bout à l'autre que ce qui devoit arriver sous la seconde. Non seulement les Prophètes lisoient dans l'avenir, ils en étoient encore d'expressives images, & pour tout dire, durant cinq siècles que le Peuple de Dieu fut sans Prophètes, l'état de ces tems étoit prophétique dans les événemens, soit généraux, soit particuliers.

S'il en est de la sorte, que devient le fondement de l'objection? Peut-elle subsister encore, quand on pose en principe, que l'Histoire du Judaïsme étoit figurative, que Jesus-Christ & son

Voyez ci-dessus. L. 11. C. 1. pag. 40. L. 111. Réponse à la troisième difficulté, pag. 45. & suiv.

LIV. III. Réponse à la douzième difficulté. Eglise y étoient cachez sous l'écorce de la lettre, que les faits remarquables & distinctifs de la première alliance, les grands hommes qu'elle a portez, les cérémonies qu'elle ordonnoit, n'étoient que de vuides peintures où le Pere avoit d'avance tracé l'Histoire de son Fils, & de ceux dont il devoit être le Sauveur? D'illustres & sçavans Ecrivains de nos jours ont étalé ces rapports clairs & sensibles. Ils nous font voir ce que dit saint Paul, que Jesus-Christ est le seul qui *ôte le voile* mystérieux que Moïse mit sur son visage en descendant de la Montagne, que par Jesus-Christ tout est expliqué jusqu'à la dernière syllabe des Ecritures, qu'il est l'*Agneau qui prend le Livre*, & qui en ouvre les sceaux, parcequ'il a été mis à mort, & que nous avons été rachetez par son sang.

Ainsi lorsque saint Matthieu applique au Messie ces paroles du Prophète Osée: *J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte*, il ne songeoit pas certainement à tendre des pièges à la simplicité du Lecteur par l'abus des termes. Il savoit bien, & personne ne l'ignoroit, que le Prophète parle en ce lieu du Peuple d'Israël que Dieu appelle *son Fils*. Mais parceque ce Peuple sortant de la captivité, étoit la figure de Jesus-Christ revenant d'Egypte, l'Historien lui applique, & a dû lui appliquer dans le sens prophétique, ce qui étoit dit par Osée dans un sens littéral & spirituel tout ensemble. Il étoit naturel, en effet, que le Prophète fit consister la bonté de Dieu pour les Israélites, en ce qu'il ne

2. Cor. C. 3. v. 14. 15. 16. Apoc. C. 5. v. 9. 12.

Liv. III.

Réponse
à la dou-
zième dif-
ficulté.

permettoit pas que son Fils s'établît en Egypte, & qu'il le faisoit revenir dans la terre d'Israël, afin que la Nation chérie put la première profiter des graces qu'il venoit apporter au monde. Qu'y a-t'il donc qui porte moins un caractère de fraude que cette application de l'Evangeliste?

Isai. C. 11.

Il est vrai qu'on ne lit en aucun endroit de l'Ecriture, que le Messie doit être *appellé Nazaréen*; car je n'insiste pas sur le mot de *Nezer*, c'est-à-dire, *rejetton*, par lequel on croit qu'Isaïe désigne le Sauveur. Quelques-uns ont recours à cette réponse. Pour moi, je la trouve trop subtile. Il en est une si simple, que je ferai toujours surpris qu'on ne l'ait pas encore offerte aux contradicteurs. Saint Matthieu ne cite, en effet, aucun Prophète en particulier. Pourquoi donc ne pas supposer que dans ce grand nombre de prophéties égarées, qui ne subsistoient plus que dans la Tradition *orale*, quelqu'une portoit que le Messie seroit *appellé Nazaréen*? Ignore-t'on que le corps des Ecritures n'étoit pas venu tout entier jusqu'au tems des Apôtres? A-t'on oublié qu'une partie des saints Oracles s'étoit perduë dans les différentes disgraces du Peuple Juif, quoiqu'elle se conservât encore dans la mémoire qui s'en étoit perpétuée? Nous n'avons plus rien, par exemple, des prédictions de Jéhu fils d'Hanani, de celles d'Addo, de Séméias, d'Azarias, d'Anani, d'Eliezer, & de quelques-uns dont il est parlé dans les Livres des Rois. Nous n'avons pas même le recueil en-

tier des Oracles des quatre grands Prophètes. Il nous manque ce qu'Isaïe avoit écrit des actions du Roi Ozias. Le Livre d'Ezéchiel est imparfait; il n'est que le fragment d'un Ouvrage plus étendu, comme on le voit par la datte, & le tour du premier Chapitre. Il y a des difficultez fortes contre l'intégrité du Livre de Jérémie, & certainement il ne nous reste rien de ses Lamentations sur la mort de Josias, que saint Jérôme croyoit confonduës avec les autres sur la ruine de Jérusalem. Les Critiques sont en dispute sur quelques Chapitres de Daniel. Enfin, l'on n'est pas sûr d'avoir en entier ce qu'on appelle petits Prophètes, puisqu'on ne lit de Jonas que ses prédictions concernant les Ninivites, quoiqu'il ait prophétisé encore en Israël, selon que le rapporte l'Ecriture même. Or le Canon des Livres sacrez est venu depuis le siècle de Jesus-Christ jusqu'au nôtre sans altération, & des-là ce qui nous manque, manquoit dès-lois. Mais les Juifs plus voisins de l'origine, avoient retenu de mémoire quelques-unes de ces prophéties malheureusement égarées, elles avoient passé fidèlement de bouche en bouche, & ce sont à elles, sans doute, que les Evangelistes rappellent, quand ils ne désignent pas de Prophète particulier.

J'avouïerai encore, si l'on veut, qu'ils varient souvent dans la manière de citer l'Ecriture. Tantôt ils suivent le Texte Hébreu, & tantôt c'est l'ancienne Version Grecque. Indifférens pour l'un, & pour l'autre, ils s'accommodoient ainsi aux usages

Liv. III.

Réponse
à la dou-
zième dif-
ficulté.

2. Paral. C. 26. v. 22.

Ezech. C.

2. v. 3.

Joseph.

Antiquit.

Jud. l. 10.

C. 10.

2. Paral. C. 36. v.

25.

Joseph ubi

sup. C. 6.

Hieron.

Præf. in

Lament.

Jer.

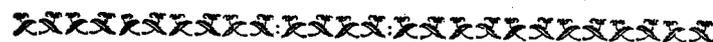
4. Reg. C.

14. v. 25.

Liv. III. des Juifs de la Palestine protecteurs déclarez du
 Réponse à la dou- Texte original, & aux Juifs *Hellenistes*, qui, mal
 zième dif- instruits de l'Hébreu, se servoient communément
 ficulté. de la traduction des Septante. Quelquefois ils
 citent d'une manière libre, & plutôt le sens que
 les paroles des Prophètes; quelquefois ils ont en
 vûe divers passages, & recueillant ce qui en ré-
 sulte, ils se contentent de nommer les prophéties
 en général, sans en spécifier de singulières: scru-
 puleux seulement quand il s'agit de prouver quel-
 que point capital dont les Juifs ne conviennent
 pas. Mais que peut-on conclure de ces variétez,
 & de l'aveu sincère que j'en fais ici? Rien qui dé-
 crédite la bonne foi des Apôtres. Tout au plus
 pourroit-on en prendre quelque prétexte de les
 accuser de négligence; & alors cette négligence
 même deviendroit une raison d'apologie pour eux.
 Certes il est étrange qu'on leur reproche au bout
 de dix-sept siècles, ce que les Juifs n'ont osé leur
 reprocher dans le temps de la plus vive querelle.
 Quand l'Evangile parut, toutes les Synagogues
 du Monde portèrent sur cet Ouvrage un œil cri-
 tique. Où lisez-vous cependant qu'on lui ait im-
 puté des citations infidèles, des allégories artifi-
 cieuses, ou des insertions de faux textes inventez
 à dessein de séduire? Vous êtes les seuls à l'accu-
 ser de ce crime odieux; mais vos preuves tardives
 & recherchées avec tant d'art, sont toutes détrui-
 tes par le silence d'un Peuple entier, irrité cepen-
 dant par les succès du Christianisme. Il a vû ce
 Peuple

Peuple tous les passages que vous relevez, il étoit
 de nos ennemis autant que vous; je dis plus, il
 étoit à la source où vous n'êtes point, il favoit
 aussi bien que vous le vrai sens des Ecritures dont
 il étoit le dépositaire, il avoit un intérêt à parler
 que vous n'avez pas, & néanmoins il s'est tû.
 Quelle autre raison faut-il vous donner de l'in-
 justice de vos reproches, & de la vérité des prin-
 cipes que je viens d'établir.

Liv. III.
 Réponse
 à la dou-
 zième dif-
 ficulté.



TREIZIÈME DIFFICULTÉ.

*Etablie sur ce que la vérité des faits produits en faveur
 de l'Evangile, a moins d'évidence que n'en a l'ab-
 surdité des dogmes qu'il propose à notre foi.*

GARDONS-NOUS d'oublier un raisonnement
 par lequel on s'imagine renverser, jusques
 dans les fondemens, tout ce que nous avons dit
 sur la certitude des faits Evangéliques. Ce rai-
 sonnement est le plus grand effort de l'incrédulité;
 il est comme son dernier azyle, d'où part
 contre nous le trait qu'elle croit mortel. Ne diffi-
 mulons donc rien, & que cette objection paroisse
 ici dans toute sa force.

Treizié-
 me diffi-
 culté.

On reconnoît, dit le Déiste, que les faits Evan-
 géliques ont d'incontestables caractères de vérité.
 Plaçons-les, puisqu'aussi-bien on ne peut guères
 s'en défendre, au rang de ce qu'il y a de plus

LIV. III. Treiziéme diffi-
culté. authentique dans l'Histoire, & ne mettons plus en question si les Annales Chrétiennes ont moins de sincérité que les Annales Profanes. Qu'il y ait égalité des deux parts, on y consent. Du moins vous ne niez pas que la foi de l'Evangile offre à la raison des dogmes qui soulèvent, & qui désespèrent la raison. Le Chrétien le plus soumis est contraint d'avoüer qu'il s'y perd, & que le symbole de sa foi est un abîme, où il ne trouve ni rive, ni fond.

Qui est-ce, par exemple, qui peut porter l'étonnante doctrine qui annonce un Dieu fait homme, & l'alliance de deux natures si disproportionnées dans un même Etre? Qui est-ce qui peut, sans sentir que toutes ses idées se révoltent, adopter un système qui perpétué dans tous les hommes le crime d'un seul; un système où l'on ne rougit pas de soutenir que Dieu châtie dans les enfans la malheureuse & inévitable nécessité de descendre d'un pere criminel? Qui est-ce qui peut, sans croire qu'on se joue de la raison, entendre le récit des souffrances, de la mort même d'un Dieu? Qu'est-ce encore que le Verbe éternellement engendré par le Pere, l'Esprit Saint qui procède des deux, & cette unité de Nature indivisible dans la Trinité des Personnes? L'esprit humain fait-il où l'on veut le conduire par cet assemblage de paroles ou contradictoires, ou visiblement inexplicables? Ce n'est là pourtant qu'une partie des articles exposez dans

LIV. III. Treiziéme diffi-
culté. le symbole Catholique. Jusqu'ou n'iroit-on pas, si l'on se permettoit de les parcourir tous? Mais ce peu même décide que les preuves de fait alléguées en faveur du Christianisme, sont insuffisantes pour en établir la vérité. Comment cela, poursuit le Déiste? C'est que les faits, quelque certains qu'on les suppose, n'arriveront jamais à un degré de certitude qui égale, & qui balance la contradiction palpable des mystères. Les faits ne sont que moralement certains; les mystères sont sensiblement absurdes. Les faits n'ont qu'une vérité empruntée, dépendante de la Tradition, & la Tradition est un témoignage toujours suspect; les mystères attaquent ouvertement les notions les plus simples, ce que les hommes de tous les lieux, de tous les temps, ont appelé des axiomes, & des principes, ce qu'on n'a jamais refusé de croire, sans avoir auparavant éteint les pures lumières de la raison. Les faits ne persuadent qu'après un amas de suppositions presque toutes contestables; les mystères effrayent au premier coup d'œil, leur simple exposition les détruit. En un mot, les faits n'ont qu'une évidence historique, & le faux des mystères est d'une évidence métaphysique. Loin donc que les faits démontrent la vérité des dogmes, il est manifeste au contraire que l'absurdité visible des dogmes démontre la fausseté des faits, sur lesquels on veut appuyer les dogmes.

Effectivement, toute la Terre convient qu'il

Liv. III. Treizième difficulté.

faut, dans le cas du doute, préférer ce qui est le plus évident à ce qui l'est moins. Ce n'est qu'à l'évidence la plus parfaite qu'il est permis de consentir, quand il y en a de plusieurs degrés. Toute autre détermination est aveugle, & par sa précipitation ouvre à l'erreur de larges entrées. Or, on maintient qu'il est cent fois plus évident que les dogmes Chrétiens sont faux, qu'il n'est évident que les faits de l'Évangile sont vrais. Consultez tous les hommes, n'en exceptez pas même ceux qui croient avec le plus de docilité; il n'en est pas un, s'il est sincère, qui ne vous réponde qu'il voit plus clairement l'impossibilité de la mort d'un Dieu, par exemple, que le fait de la Résurrection de Jésus-Christ, ou de Lazare. Supposez pour ces miracles tant d'évidence historique qu'il vous plaira, cet homme ne cessera de vous dire qu'il se trouve, sans comparaison, moins de pente à déférer au témoignage d'autrui sur la vérité de ces prodiges, qu'à ses propres lumières sur la contradiction du Dogme; qu'il n'a des faits qu'une certitude étrangère, & qu'il a de l'absurdité des mystères une certitude vive, intime, & inébranlable; qu'il sent bien qu'il peut douter de l'une, mais qu'il ne peut en aucun sens douter de l'autre. Pour s'assurer du fait, continuera-t-il, il faut remonter aux sources à demi égarées de la Tradition, en suivre le cours, & en épier tous les canaux, étudier l'intérêt, & le génie des Auteurs, les circonstances changeantes des temps, des affaires, des lieux, & des mœurs.

Liv. III. Treizième difficulté.

Il faut apprendre à discerner sans péril ce qui est souverainement authentique, d'avec ce qui peut être de crédulité populaire; peser l'autorité qui affirme, celle qui nie, celle qui est équivoque, & même celle qui se tait; être sûr, dans la préférence, d'éviter le piège imperceptible de l'éducation, & de n'apporter dans le choix qu'une indifférence de juge. Or, qui peut se vanter, sans une manifeste présomption, d'être entré sur tous ces points dans le détail immense que chacun d'eux exige? Qui peut se répondre que des Histoires d'une antiquité si prodigieuse, n'ont point pour lui de ténèbres, qu'il en connoît tous les sentiers, & qu'il y marche d'un pas certain? L'orgueil le moins timide n'oseroit tenir ce langage. Mais en est-il ainsi des mystères? Nullement. Pour en connoître l'absurde, l'homme n'a pas besoin de sortir de lui-même: sa raison promptement à l'instruire, lui montre tout d'un coup, & sans nuage, une grossière incompatibilité de notions dans les dogmes Chrétiens. Il voit, ce qu'on ne peut s'empêcher de voir, qu'en les admettant, on mêle toutes les idées, qu'on renverse les principes naturels, & qu'enfin, au mépris de l'évidence, caractère inséparable de la vérité, on se livre à tout ce que le contradictoire a de plus choquant. C'est donc conclure sensément de dire, que les faits de l'Évangile ne démontrent rien pour la cause Chrétienne, tandis que ses Dogmes démontrent tout contre elle.

R É P O N S E.

Réponse
à la trei-
zième dif-
ficulté.

IL est étonnant qu'une objection qui devoit être si victorieuse, ne soit néanmoins qu'un amas de sophismes; car il faut bien employer ce terme malgré soi, puisque la chose parle d'elle-même.

P R E M I E R S O P H I S M E.

Les Déistes, après avoir établi que c'est à la plus grande évidence à décider contre la moindre, concluent que la Religion des Chrétiens est fautive, parce, disent-ils, que ses dogmes sont plus évidemment absurdes, que les faits qu'elle avance ne sont évidemment certains. Mais ne tient-il qu'à parler sans preuves, & ne s'agit-il que de mettre à leur place le ton de l'autorité? Quand j'accorderois, pour ne pas entrer encore dans le fond de la proposition, qu'on doit préférer ce qui est plus évident à ce qui l'est moins, lorsque les objets dont il s'agit sont du même genre & du même ordre, s'enfuiroit-il qu'on dût comparer évidence à évidence, dans les choses dont la nature & l'espèce sont différentes. Autant que la maxime pourroit se tolérer dans la première supposition, autant est-elle insoutenable dans la seconde. Or, c'est de la fautive application de ce principe général que naît ici le mécompte des Incrédules. Comment ne voyent-ils pas que les *mystères*, & les *faits* sont d'un ordre tout différent? Et s'ils le voyent, dans quel esprit comparent-ils la

moindre évidence de la vérité des uns, avec la Liv. III.
parfaite évidence de la prétendue absurdité des autres? Croyent-ils nous cacher qu'ils violent, en Réponse
à la trei-
zième dif-
ficulté.
parlant ainsi, les plus triviales & les plus simples règles du raisonnement? L'évidence des faits anciens consiste dans la continuité des témoignages clairs & positifs, à commencer depuis les Auteurs contemporains. L'évidence des vérités spéculatives est au contraire indépendante de tout témoignage, & n'est établie que sur le rapport des idées entr'elles. Il n'y a donc à l'égard de ces deux sortes d'évidence aucun fondement de parallèle, & l'on ne veut qu'ébloüir, quand on incidente par de semblables comparaisons.

S E C O N D S O P H I S M E.

Les Déistes supposent que l'évidence de l'absurdité des dogmes l'emporte de beaucoup sur celle de la vérité des faits, & par cette supposition ils se croient vainqueurs. Triomphe imaginaire. Je prétens qu'une évidence ne sauroit être plus grande qu'une autre, sur-tout quand elles sont d'un ordre disproportionné, comme celles dont il est question ici.

Qu'est-ce, en effet, que l'évidence? C'est la perception, ou la connoissance claire & distincte qu'une chose est, & qu'on ne peut se tromper en la croyant de telle ou de telle sorte. Il m'est évident que le tout est plus grand que sa partie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième dif-
ficulté.

droits; que dans un cercle parfait, toutes les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales; parce que je ne puis m'empêcher de reconnaître clairement la vérité de ces propositions, si-tôt que je comprends la valeur des termes qui les énoncent. Tout de même, il m'est évident que César a conquis les Gaules; que Louis XIV. a fait de justes Ordonnances contre les duels, & que j'existois il y a vingt ans; parce que j'ai de tous ces faits une conviction si forte, si lumineuse, si distincte, que je ne pourrois parvenir à en douter, quand même je réunirois ce que je puis faire d'efforts pour me soustraire à leur évidence. Mais oseroit-on dire que ces différentes vérités sont inégalement claires, ou que les premières ont des degrés d'évidence supérieurs qui manquent aux autres? On ne pourroit le soutenir, sans laisser voir, à sa honte, une grossière ignorance des plus manifestes principes. Dès qu'une chose est évidente, elle a toute la précision, tout l'éclat qui lui conviennent, & qu'elle peut avoir dans son ordre. Si elle pouvoit croître en clarté, elle cesseroit d'être évidente, contre la supposition; elle n'auroit plus que de la vraisemblance ou de la probabilité: l'esprit mal convaincu pourroit encore se sentir retenu par quelque doute, sollicité par ce qu'il ne voit pas. Il n'est donc point raisonnable de mesurer deux évidences, & de prétendre de l'une qu'elle est au-dessus de l'autre. Parler ainsi, c'est tomber dans la même faute où seroit un homme, en soutenant qu'un

qu'un cercle géométrique est plus cercle qu'un autre cercle de la même espèce, & qu'un triangle parfait a plus exactement ses trois lignes qu'un autre triangle également parfait. Tout d'un coup on le réduiroit au silence par cette unique question. Le cercle que vous trouvez moins cercle que l'autre, a-t'il tous les points de sa circonférence également, ou inégalement éloignés du centre? Si leur distance est inégale, comment appelez-vous cette figure un cercle? Ne voyez-vous pas qu'elle manque de la propriété essentielle à tout cercle, & qu'ainsi vous abusez des termes? Si leur distance est parfaitement égale, comment pouvez-vous dire que ce cercle est moins cercle que l'autre; puisqu'ils ont tous deux la même définition, les mêmes caractères, & les mêmes propriétés? Or il en est de la sorte, à proportion, de tous les objets évidens.

Dès que vous les supposez tels, il ne vous est plus permis de les préférer l'un à l'autre. Car, de grace, sur quoi seroit établie cette préférence? Seroit-ce sur le plus, ou sur le moins de force dans l'impression de l'idée? Mais ce mot, *impression*, est équivoque. Si par lui vous entendez une émotion de *sentiment*, vous n'êtes point Philosophe, & l'on vous dira que les idées les plus claires, sont d'ordinaire celles qui se font le moins sentir. La notion de l'Infini, par exemple, est la plus nette, la plus brillante, la plus vive de toutes, puisque le fini ne se connoît que par elle. Cependant elle

ébranle, elle remuë, elle touche moins *sensiblement* que la perception de l'objet le plus borné. Si vous concevez par le mot d'*impression*, cet éclat de lumière pure qui survient à l'occasion de l'idée, je vous répons que dès que vous en supposez plusieurs claires & distinctes, même en différens genres, leur impression est égale sur tous les esprits. Deux & deux font quatre : je pense ; donc je suis ; ne sont pas des propositions plus claires aux Philosophes, qu'aux hommes les plus bornés. Cette préférence seroit-elle fondée sur le plus, ou sur le moins de côtés apperçûs ? Mais vous n'y pensez pas. Y a-t'il évidence dans l'objet, quand il a des côtés qui se cachent ? Ceux qui se dérobent, sont précisément ce qui le dégrade de l'évidence. Seroit-ce enfin sur le plus, ou le moins de simplicité ? Mais qu'importe, qu'il y ait composition dans la chose, dès que vous la voyez distinctement, & toute entière ?

Si, parlant de deux vérités reconnues pour constantes, quelqu'un vous soutenoit que l'une est plus vérité que l'autre, tout aussi-tôt vous vous éléveriez contre un discours si peu raisonnable. Et pourquoi ? C'est que la vérité est un rapport exact entre des idées comparées, qu'il n'y a point de vérité où ce rapport exact n'est pas, & que toutes les propositions où il se trouve ne peuvent dès là manquer d'être également vraies. Or il en est de même de l'évidence. On appelle de ce nom toute connoissance qui ne laisse à l'esprit aucune obscurité sur l'objet qu'il contemple. Par conséquent

prétendre d'une évidence qu'elle est supérieure à une autre évidence, ce seroit dire de deux objets, supposés clairs tous deux, & sans nul mélange de ténèbres, que l'un est moins obscur que l'autre ; proposition qui répugne formellement, & qui se contredit jusques dans les termes qui l'énoncent.

On m'opposera cependant qu'il y a, même dans les choses les plus certaines, divers degrés de certitude & de vérité. Par exemple, on n'est pas aussi certain qu'il y a eu un César, que l'on est assuré que le tout est plus grand que sa partie. A parler philosophiquement, il auroit pû se faire qu'il n'y eût jamais eu de César, & il est absolument impossible que la partie soit égale au tout. Cette différence est donc la preuve que ces deux vérités sont d'une évidence inégale.

Quiconque fait ce raisonnement se trompe encore ; il confond les idées, & tire des exemples qu'il allégué, une conséquence qui n'en sort point. Il est hors de doute que César auroit pû n'exister pas, & il est impossible, en quelque supposition que ce soit, que le tout ne soit pas plus grand qu'une de ses parties. Mais il ne s'ensuit pas de là, que la proposition de fait soit moins évidente que la proposition spéculative. Il s'ensuit seulement que la dernière contient une vérité *nécessaire*, & que l'autre n'exprime qu'une vérité *contingente*. Différence qui ne donne à l'un aucun degré de clarté sur l'autre, ni même de certitude, comme j'ai pris soin de le prouver ailleurs.

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

Quoi, me direz-vous, est-ce qu'il n'y a pas plus d'évidence en ce qui a pour foi des preuves diverses, que dans ce qui n'est appuyé que d'une seule démonstration? Est-ce qu'une vérité apperçûe de quelque part qu'on se tourne, ne doit pas avoir sur notre esprit un empire plus souverain, que la vérité soutenuë d'un seul raisonnement, quelque solide qu'il puisse être? D'où vient donc que ceux qui aspirent à l'honneur de convaincre, recueillent tant de raisons, & les fortifient l'une par l'autre? Vous-mêmes, pourquoi en rassemblez-vous de si nombreuses, pour nous obliger à convenir de la certitude des faits de l'Évangile? N'est-ce pas que vous avez senti que l'évidence a des degrés, & qu'une preuve nouvelle pourroit conduire l'esprit, jusqu'où la première n'avoit pas eu la force de le porter?

Non, le nombre des preuves n'ajoute rien à l'évidence d'un article. Si-tôt que le raisonnement qui en assure la vérité, est une exacte *démonstration*, dans la rigueur de ce terme, l'article en question est élevé au plus haut point de clarté où il puisse arriver jamais. Les preuves surnuméraires peuvent chacune briller d'une vive lumière; mais cette lumière, je la voyois déjà dans la première démonstration. Ces preuves sont des reproductions de la même lumière, si je puis ainsi parler; ce ne sont pas des accroissemens de lumière. Diverses routes me mènent à un but; cette diversité ne me rend pas moins présent au terme, quoique je n'y

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

fois venu que par un chemin unique. Je suis étonné que des personnes, d'ailleurs très-pénétrantes, fassent des distinctions où il est si clair qu'il n'y en a point à faire.

J'avoie pourtant qu'il est utile, quelquefois même nécessaire, de montrer aux hommes la même vérité sous différens aspects. Non qu'elle en devienne plus évidente par-là, mais parce que tel qui ne sera pas frappé d'une raison, le sera d'une autre; car tous les esprits ne sont pas pénétrables par les mêmes côtés, comme toutes les maladies ne cèdent pas aux mêmes remèdes dans les divers tempéramens. En suivant moi-même cette méthode variée, je n'ai eu que le dessein de m'affortir, autant que je le puis, à toutes les façons dont les génies différens envisagent les choses, & de présenter le même objet sous de nouveaux jours: Je n'ai pas crû par ces preuves surabondantes, augmenter l'évidence de mes premières preuves, quoique peut-être j'aye pû le dire en des rencontres où il ne s'agissoit pas, comme ici, de l'extrême précision.

Ne dites donc plus qu'il faut préférer l'évidence la plus parfaite à la moindre. Ce langage, philosophiquement apprétié, n'est qu'une palpable contradiction. Loin d'adopter ce faux principe, je maintiens que l'esprit situé entre deux vérités évidentes les doit reconnoître toutes deux, & qu'il ne lui reste dans cette circonstance qu'à chercher le moyen de les concilier; réduit à les admettre in-

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

distinctement, quand même il ne trouveroit pas ce moyen de conciliation. C'est qu'en effet un point évident ne sçauroit être détruit par un autre point évident. Deux évidences ne peuvent se nuire. Une fois reconnues, il faut qu'elles subsistent, soit qu'on découvre, soit qu'on ne découvre pas les lignes de communication qui mènent de l'une à l'autre. De la sorte l'ont pensé les plus sublimes, les plus solides Métaphysiciens, & les plus fermes génies. Je n'en citerai qu'un ; c'est M. Bossuet, dont voici les termes. *La première règle de Logique, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités connues une fois, quelque difficulté qui survienne, quand on veut les concilier : mais qu'il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement contre les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voye pas toujours le milieu, par où l'enchaînement se continue.*

M. Bossuet
Traité du
Lib. arbit.
Chap. IV.

En vain, pour détruire cette maxime, on prétendrait qu'il y a souvent des propositions évidentes, & cependant contradictoires l'une à l'autre ; qu'ainsi, dans le cas du choix, la raison incertaine seroit dans l'impuissance de se déterminer, réduite au Pyrrhonisme, ou à croire & à soutenir le pour & le contre tout ensemble. Je nie la possibilité de ce cas imaginaire, & je maintiens qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y aura jamais, sur le même sujet, deux démonstrations dont l'une conclue contradictoirement à l'autre. Si la première est évidente, c'est une absolue nécessité que la seconde ne le soit pas. Je conviens qu'elle pourra

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

sembler l'être aux esprits inattentifs, à ceux que séduit une vaine apparence, qu'éblouit l'éclat du sophisme, ou qui jugent par sentiment. Mais il ne s'agit pas ici de cette évidence imparfaite & trompeuse. Nous parlons de celle qui voit distinctement tout son objet, de celle qui n'apperçoit & qui ne souffriroit autour d'elle aucun nuage, de celle enfin qui ne permet à la raison ni doute, ni soupçon, ni résistance, & qui emporte un acquiescement nécessaire à ce qu'elle représente. Or je le répète, une évidence de cette nature ne peut, en aucune supposition, être balancée par une autre, loin qu'elle puisse être combattue par elle ; & quiconque prétendrait le contraire, ou parleroit contre ses propres lumières, ou ne s'entendrait pas lui-même.

TROISIÈME SOPHISME.

Les Déistes, obligez de souscrire à l'évidence des faits Evangéliques, supposent qu'il est encore plus évident que les dogmes Chrétiens sont absurdes ; & c'est de cette hypothèse que sort la difficulté présente. Mais je m'oppose à ce qu'ils avancent avec tant de hardiesse & si peu de fondement. Nos mystères sont obscurs, il est vrai. Nous les donnons aussi comme impénétrables à l'esprit humain, & nous lui enseignons qu'il ne les comprendra qu'au temps où celui qui les propose maintenant à la foi, les lui dévoilera lui-même. Tantefois de ce qu'ils sont obscurs, il ne s'en suit pas

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

* M. Bayle
Rép. aux
Quest. d'un
Provincial,
& Diction.

* Voyez
la Dissertation à la
tête de ce
troisième
Livre.

John Thol-
land, Chris-
tianity, nor
Mysteriour.

qu'ils soient absurdes. Nulle Dialectique n'auto-
rise de pareilles conséquences, & l'on ne dira
jamais parlant sensément, que ce qui est au-dessus
de la raison, soit par cela seul contraire à la
raison. Ceux * qui l'ont dit, n'ont fait que se
jouer par l'équivoque; & je supplie le Lecteur
d'agréer que je le renvoie aux éclaircissements que
j'ai donnez là-dessus dans le *Discours* mis à la tête
de cet Ouvrage. & ailleurs. * Cependant pour ne
point causer d'interruption, je vais faire voir par
de solides principes, combien il y a peu de justesse
dans le raisonnement qu'on nous oppose.

Il est certain qu'on ne peut assurer d'une pro-
position qu'elle est absurde, à moins que l'on
n'ait préalablement une connoissance parfaite des
idées qu'elle renferme. Pour sçavoir si ces idées
se contredisent, si elles s'excluent formellement,
& si elles se combattent, il en faut connoître les
propriétés, & se tenir bien sûr qu'on les connoît
toutes. Autrement, on s'expose au péril manifeste
de se tromper. On prendra pour absurde ce qui
semblera se contredire par les côtez apperçûs, &
l'on ne verra pas dans ceux qui se dérobent, le
nœud secret qui accorde les discordances appa-
rentes. Quiconque juge d'un objet sans l'avoir
comme épuisée, juge donc en téméraire, & s'il
rencontre le vrai, c'est un présent du hazard,
une découverte sans mérite.

Concluons de-là que pour décider des mystères
qu'ils sont absurdes, l'incrédule doit se vanter
d'en

d'en connoître tous les rapports, & d'en avoir
mesuré toute la profondeur. C'est à dire que l'In-
crédule doit soutenir que l'Etre parfait n'a point
de secrets dont l'homme ne soit instruit, que nos
foibles lumières atteignent d'un bout à l'autre à
tout ce que Dieu peut & veut, qu'il est insensé
que la Sagesse éternelle connoisse des vérités inac-
cessibles à la raison humaine, même sujette à l'em-
pire des sens, qu'il est faux que celui qui est sans
bornes ait des vûes supérieures à celui qui a des
bornes, qu'enfin l'incompréhensible & l'absurde
n'expriment que la même chose; & qu'ainsi avoüer
de l'un qu'il est inséparable des mystères, c'est se
ravir toute ressource pour en écarter l'autre. En-
core une fois, voilà ce qu'il faut oser dire, avant
que d'avilir nos dogmes jusqu'à leur imputer le
contraire. Il faut soi-même porter le para-
logisme, jusqu'à l'excès imprudent de supposer
contraire à la raison tout ce qui est manifestement
au-dessus d'elle. C'est donc à ceux qui nous com-
battent, à se demander si rien ne les blesse dans
cette orgueilleuse doctrine. Sils en sont effrayez,
pourquoi posent-ils un principe qui les y mène?
Et s'ils l'adoptent, qui pourra se ranger de leur
parti, sans démentir ce que la conscience lui fait
connoître de sa foiblesse?

Je puis ajoûter une seconde réponse. Je de-
mande ce qui rend une chose absurde ou impossi-
ble. C'est l'union de propriétés incompatibles, dans
le même sujet, ou le retranchement de quelques-unes

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

des propriétés qui lui sont essentielles. Car rien de ce qui est, & de ce qui peut être, ne scauroit combattre ses propres principes. Il faut que chaque objet renferme ce que sa nature comporte de nécessaire, & qu'il n'ait que ce qu'elle comporte. Or dites-moi; quelle est l'essentielle propriété des mystères, entant que mystères? N'est-ce pas de consterner l'esprit humain, & de lui paroître absurdes? Dieu qui nous demande pour eux le sacrifice de nos lumières, répand exprès sur nos dogmes cette apparence de contradiction qui nous étonne. S'ils étoient évidemment vrais, comme le sont les premiers principes, l'économie de la Religion seroit renversée. Nous ne serions plus conduits par le chemin de l'obscur Foy, & le Christianisme cesseroit d'être ce qu'il est, ce que Dieu veut qu'il soit. Donc pour juger de nos mystères s'ils sont absurdes, ou non, il n'est besoin que de savoir s'ils confondent nos raisonnemens, & s'ils paroissent soulever les idées naturelles; car telle est la propriété de tout mystère, & elle en est inséparable. Or nos dogmes produisent ce double effet: l'incrédulité même ne prend que trop le soin de nous le reprocher. D'où vient donc qu'elle dit de ces mêmes dogmes qu'ils sont absurdes? Peuvent-ils l'être dès qu'ils ont ce qui convient, & qu'ils n'ont que ce qui convient à leur essence? N'est-ce pas au contraire le comble de l'absurdité, d'employer pour détruire une chose, ce qui constitué le fonds de sa nature, de dire

d'elle qu'elle se contredit réellement, lorsqu'il est de son essence de sembler se contredire, & de tourner en preuve contre la vérité, le voile dont on l'a couverte exprès pour la cacher?

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

Déistes, ouvrez les yeux, & jugez-vous vous-mêmes. Que diriez-vous à celui qui nieroit l'existence de Dieu, fondé seulement sur ce qu'il ne comprendroit pas toute l'étendue, toute l'infinité de ses perfections? Daigneriez-vous lui répondre? Ou si vous descendiez jusqu'à lui, par égard à sa foiblesse, ne lui diriez-vous pas qu'il s'égare lui-même, qu'il attaque l'Infini précisément parcequ'il le prouve, qu'il tire de l'immensité de la nature un fol argument contre cette même immensité, qu'enfin s'il la comprenoit à plein & à fonds, elle ne seroit plus incommensurable à ses bornes, & que dès-là Dieu, ou l'Infini, ne seroit point? Changez les termes de la question, & c'est de votre bouche que sortira la réponse qui vous condamne. Vous dites: Les mystères sont incompréhensibles, ils sont obscurs, ils paroissent absurdes. Donc ils sont impossibles. Donc on peut, donc on doit refuser de le croire. Je vous replique: Comment vous échape-t'il à votre tour, de faire de la nature d'un objet, la raison formelle de son impossibilité? Si les mystères, pour être tels, doivent être impénétrables, s'il est de leur essence d'accabler l'esprit téméraire qui les veut approfondir avant le temps, pourquoi les supposez-vous impossibles, fondez seulement sur ces caractères qui

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

font leur essence, & sans lesquels ils ne seroient pas ce qu'ils doivent être? A la bonne heure que vous parlassiez de la sorte, si vous aviez démontré qu'un mystère peut l'être, & toutefois demeurer évident, & sympathiser avec les idées naturelles. Mais cette hypothèse d'un mystère évident, est insoutenable, c'est un discours énorme, & visiblement contradictoire. Il faut, malgré soi, en revenir à la nature foncière des objets, & puisque celle des mystères est de sembler se contredire, il est déraisonnable de combattre leur possibilité par ces contradictions apparentes.

Mais pour rendre tout ceci plus sensible encore, forçons de notre siècle, & plaçons-nous dans les temps où Jesus-Christ vivoit. Nous verrons que la difficulté qu'on nous fait aujourd'hui, étoit alors sans poids, & que si elle l'étoit alors, elle doit l'être aujourd'hui. Imaginons donc un homme attentif à la nouvelle doctrine que Jesus-Christ annonce à toute la Terre. Il lui entend dire qu'il est le Messie tant célébré par les Prophètes longtemps avant sa naissance, qu'il est le Fils de Dieu, la Vérité suprême, qu'il vient apprendre à tous les Peuples les routes inconnues du salut, & verser son sang pour les réconcilier avec son Père justement irrité contre eux. Cet homme écoute le récit des autres mystères dont le détail absorbe, & confond le raisonnement. Il oppose ensuite à Jesus-Christ qui en exige la foi, l'impossibilité de croire ce que l'esprit ne peut comprendre, ce qui

n'a ni clarté, ni vraisemblance, ce qui répugne à ce que la raison consultée croit découvrir de plus évident.

Jesus-Christ lui répond, que Dieu veut conduire les hommes à travers les profondes ténèbres de la Foi, qu'il demande d'eux qu'ils deviennent comme des enfans dont la simplicité se soumet à tout, même à ce qu'ils ne peuvent concevoir encore, & qu'il a résolu de ne donner son Royaume qu'aux petits, & non aux ames superbes éprises de leurs propres lumières.

J'avouë que le contradicteur ne sçauroit être pleinement satisfait de cette réponse; car tout imposteur peut alléguer les droits de Dieu sur sa créature, & par ce raisonnement vague autoriser le système le plus monstrueux. Jesus-Christ ne se borne pas non plus à cette raison, insuffisante quand elle est seule. Il ajoute que son témoignage n'est rien, si Celui par lequel il se dit envoyé ne le fortifie du sien; & là-dessus il expose les Prophètes si favorables à sa mission, mais sur tout les signes innombrables, les prodiges de toute espèce dont il donne le spectacle; preuve sans réplique qu'il est l'envoyé de Dieu. C'est donc comme s'il disoit à celui qui le contredit: ma doctrine consterne vos idées, elle vous paroît en discordance avec la saine raison; cependant l'Être souverain qui vous a tiré des vuides du néant & qui peut vous y replonger, celui qui peut tout sur vous par le titre seul de la création, celui dont les vûes sont

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

plus éloignées des vôtres que le Ciel ne l'est des abîmes de la Terre, celui dont le nom est la vérité, veut vous amener à lui par ces absurditez apparentes, & vous interdit toute défiance, toute hésitation, comme injurieuses à la véracité. Oseriez-vous dire qu'il doit se proportionner à vos foibles conceptions, ou qu'il vous doit le compte de ses conseils? Hé qui êtes-vous pour entrer en jugement avec lui? L'unique démarche, la seule raisonnable qui vous reste à faire avant que de croire, est donc d'approfondir si je parle en mon nom, ce que tout imposteur peut faire, ou si je parle au nom & par la vertu de celui qui ne peut mentir; ce qui prévient tout soupçon d'imposture. Or, pour lever ceux qui vous troublent sur un point si capital, je m'en tiens au témoignage de vos sens, à ce témoignage simple, persuasif & palpable qui résulte des faits, à ce témoignage inaccessible à l'artifice, & le fondement inébranlable de toute certitude humaine. Où sont vos infirmes? Amenez-les sans distinction; qu'ils m'approchent, & à ma parole ils seront guéris. Nommez-les, & quoiqu'absens je rendrai la force à leurs corps abbatus. Faites paroître ceux que tourmente l'esprit impur, je lui commanderai de sortir, & il s'enfuira. Ouvrez les tombeaux, j'en percerai l'horreur j'en chasserai la mort en votre présence même, & je rendrai la lumière à ceux qui l'avoient perdue. Moi-même je mourrai, puisqu'il est que ce n'est qu'en m'immolant que je dois vous

fauver; mais je sortirai glorieux du sépulchre, & je reparoîtrai vivant au milieu de vous.

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

Que répondra cet homme tout à l'heure si flottant, ou même si indocile? Dira-t'il qu'il ne veut pas déférer à l'autorité Divine, parcequ'il ne comprend pas avec évidence les propositions qu'elle lui révèle? Cette réplique insensée seroit plus inconcevable que la chose même qu'il refuse de croire. Car enfin, dès qu'il est indubitable que c'est Dieu qui parle, il ne l'est pas moins que sa parole est vraie, & quelque opposition qui se trouve entre la doctrine qu'il propose & le sens humain, c'est à la raison à plier sous un empire si respectable. Cet homme voudra-t'il contester le pouvoir des miracles, & soutenir qu'ils n'en ont pas assez pour assujettir nos répugnances? Mais il détruit par-là le plus éclatant de tous les témoignages, il jette les hommes dans un Pyrrhonisme inévitable, il rend la Divinité complice du mensonge, il lui ravit l'unique moyen extérieur de faire discerner sa parole d'avec celle des faux Prophètes, & il ne fait lui-même ce qu'il demande. On ne cesseroit de dire à ce disputeur aveugle: Ou les miracles sont de Dieu, ou bien ils sont des hommes. S'ils sont des hommes, enseignez-nous par quel art des Etres si bornés peuvent entrer dans le secret des loix naturelles, & produire des effets dont la cause est si profonde. S'ils sont de Dieu, convenez donc que c'est par eux qu'il a dessein de s'expliquer à nous

LIV. III. Réponse à la troisième difficulté. sans soupçon d'erreur, & que celui qui les fait en son nom ne peut tromper par sa Doctrine.

S'il insiste, disant qu'à la vérité les miracles qu'il voit, lui paroissent clairs & certains, mais que d'une autre part, les mystères lui semblent aussi évidemment contradictoires; on lui répond que l'absurdité prétendue des dogmes est le point dont il est question, qu'il n'allègue pour en prouver le contradictoire, que son impuissance à les comprendre; impuissance qui ne prouve que les limites de la raison: pendant que Jesus-Christ fait des prodiges dont l'évidence est le supplément de celle qui manque à la vérité des mystères. En un mot, on lui maintient que l'apparente absurdité des dogmes n'ôte rien à la certitude des miracles, & tout au contraire que l'évidence palpable des miracles écarte les nuages répandus sur les dogmes, & démontre leur certitude. Effectivement, Dieu peut obliger l'homme à croire ce que l'homme ne comprend pas, sans que personne puisse lui dire: Pourquoi le voulez-vous ainsi? Mais il est impossible que Dieu fasse des miracles en faveur d'une Doctrine fautive. La Doctrine est donc certaine quand elle est appuyée de miracles, & que d'ailleurs elle ne contredit pas ce que Dieu nous a déjà fait connoître de ses volontez par la révélation naturelle, ou d'une autre manière.

Voyez ci-dessus la Réponse à la huitième difficulté.

L'Incrédule que je suppose, ajoutera-t'il enfin qu'on le jette lui-même dans le Pyrrhonisme; que s'il doit entrer en défiance de sa propre raison

son sur ce qu'elle lui montre d'incompatible dans les mystères, il faudra que sa même raison doute de l'évidence qu'elle croit avoir sur les miracles de Jesus-Christ; que s'il peut se tromper sur l'un, il peut également se tromper sur l'autre, & qu'en lui ravissant le privilège de juger du dogme, il perd le droit de juger du prodige?

Non, vous n'êtes point réduit à cette défiance excessive de vous-même, lui répondroit-on, & vous confondez trop légèrement ce qu'il y a de plus dissemblable. On ne veut pas que vous vous rendiez arbitre de la vérité des mystères. Pourquoi? C'est qu'ils sont hors de vos bornes, & qu'il ne vous convient de décider que dans le cas qui ne les excède point; c'est qu'il est superflu, c'est qu'il est déraisonnable de prendre conseil de la raison sur ce qui n'est offert que pour servir d'exercice à la foi; c'est qu'il est permis à Dieu de se réserver à lui seul des connoissances que la sagesse ne veut pas nous dispenser durant cette vie mortelle; c'est que vous êtes téméraire d'aller contre ses desseins sur le plan de Religion qu'il lui a plû d'établir; c'est, pour achever, qu'en supposant, comme vous faites, que tout ce que vous ne comprenez pas est absurde, vous suivez un principe absurde lui-même, puisqu'avant que de prononcer d'un objet qu'il est absurde, il faut l'approfondir tout entier, & que de votre aveu les mystères sont d'une hauteur où vous ne sçauriez atteindre.

LIV. III. Réponse à la troisième difficulté,

Voyez la Dissertation dans ce Volume.

Il en est tout autrement des miracles; ils sont

dans vos voyes, pour ainsi dire, & à la portée commune des intelligences. Ce sont des faits nuds, & qu'il est facile de discuter. S'ils sont déjà soumis au tribunal de la raison, ils ne le sont pas moins à celui des sens. Vous avez des principes sûrs pour les discerner, & d'infaillibles règles pour vous assurer de leur certitude. Ils vous sont accordés pour être des fondemens de croyance, & des préservatifs contre l'erreur. Ils sont comme la voix de Dieu qui s'explique par eux, & il a rendu ce langage exprès sensible, afin de se faire plus clairement entendre à vous. Ce qu'il vous ôte d'une part, il vous le rend de l'autre, mais plus abondamment. Il vous débarasse du soin infructueux des spéculations sur le dogme, où la foiblesse de l'esprit succomberoit bien-tôt, & il vous conduit par la route des faits, où l'esprit, malgré sa foiblesse, marche sans risque & sans peine. Loin donc qu'il vous soit interdit de juger des miracles, on vous y exhorte au contraire, on vous laisse sans atteinte le privilège & le droit d'en décider. Loin que vous deviez sur ce point entrer en défiance de votre raison, c'est le point où votre raison a le moins à craindre de la surprise.

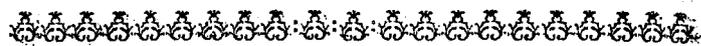
Maintenant & après ces réponses, que reste-t-il au Contradicteur que nous venons d'entendre, sinon d'examiner de bonne foi, mais cependant en critique sévère, les miracles de Jesus-Christ. C'est à cela que se fixent les règles de la dispute. Ses longs raisonnemens sur le dogme ne sont que

des écarts & des superfluités. C'est du fait seul qu'il est question. Or, pour revenir aux Déistes que je combats, ils reconnoissent enfin dans leur objection, que les prodiges de l'Évangile sont au rang de ce qu'il y a de plus authentique dans l'Histoire; par conséquent il ne leur est plus permis de s'élever contre la Religion Chrétienne, & je me flatte d'avoir mis leur défaite en pleine évidence.

Que ceux qui se laissent éblouir par les difficultés de l'incrédule, apprennent de leur côté par cet exemple à n'y pas déférer sans examen, & qu'ils reconnoissent que sous un air de raisonnement, elles ne renferment d'ordinaire que des sophismes, & de captieuses subtilités. Mais que les incrédules, encore plus, se défient eux-mêmes de cet art dangereux qui a des couleurs pour tout, qui fait incidenter sur tout par de spécieuses paroles, donner de la vraisemblance à la fausseté même, tendre des pièges à la raison, échapper à la vérité par de continuelles souplesses, & pour se défendre de lui donner les mains, se ménager contre elle d'inépuisables ressources. De quoi s'agit-il, en effet? N'est-ce plus de chercher à s'instruire de concert en simplicité, & n'est-il question dans nos disputes que de voir à qui l'emportera par les artifices du discours? Méprisable victoire qui avilit celui qui s'en honore. Pour nous, nous n'en voulons point, & nous l'abandonnons à nos ennemis. La vérité dédaigne ces petits détours, & ils seront

LIV. III.
Réponse
à la trei-
zième
difficulté.

toûjours en horreur à la Religion. Il est aisé, je l'avoüe, de surprendre par eux celui que le penchant prépare à l'erreur, les esprits qui négligent d'approfondir, & en général toutes ces ames foibles que prosterne le ton hardi de la confiance. Mais aussi par eux l'on décrédite sa cause devant les Sages, qui jugent par principes, qui démêlent ce qu'obscurcit une équivoque trompeuse, & qui veulent dans les paroles, non de quoi fomenter les doutes, mais de quoi les dissiper, se faire de chaque chose une idée fixe, & s'assurer une doctrine invariable qui les sauve de l'inquiétude attachée aux systèmes toûjours flottans.



QUATORZIÈME DIFFICULTÉ.

Fondée sur le parallèle entre les miracles de Jesus-Christ, & ceux d'Apollone de Thyanes.

Quator-
zième
difficulté.

JE pensois avoir satisfait aux principales raisons des Déistes, & n'avoir plus qu'à finir; mais puisqu'on me propose encore une difficulté contre l'Evangile, il est juste d'écouter jusqu'au bout.

Voyez
Vie d'A-
pollone
par le
Chevalier
Blount.

Il n'y a, dit-on, même dans les *Faits* qui servent d'appuis au Christianisme, rien qui doive autoriser la croyance de ses dogmes. On vante les miracles de Jesus-Christ comme la preuve inébranlable de sa Doctrine; mais qu'y a-t'il de plus équivoque, & de moins décisif que cette sorte

de démonstration? Ce Messie tant élevé par les Chrétiens, qu'a-t'il donc fait dont le Paganisme ne produise des exemples innombrables? Ses prodiges ont surpris & fait taire le Monde enchanté; qu'ainsi soit. Mais qu'on dise ce qu'il a fait, & que nul n'ait fait après lui. Il est né, dites-vous, au milieu des prodiges. Pour ne parler ici que d'un seul homme dont l'histoire est connue, Apollone de Thyanes n'est-il pas de même entré sur la Terre avec tout l'éclat d'un Dieu? Jesus-Christ a guéri de mortelles langueurs. La nature n'a-t'elle pas admiré le même pouvoir dans Apollone? Jesus-Christ a ressuscité des morts. Apollone n'a-t'il pas forcé les tombeaux de s'ouvrir à sa parole? Jesus-Christ a repris la vie vainqueur du trépas. Apollone n'a-t'il pas eu de pareilles destinées? Jesus-Christ s'est fait suivre d'une foule de Disciples, attirez par l'éclat de ses vertus. Apollone a-t'il eu moins d'admirateurs dans toutes les contrées de l'Univers? A Antioche, à Babylone, à Ninive, à Athenes, à Ephése, à Lacédémone, en Egypte, dans la Phénicie, à Rome, dans les Espagnes, & jusques dans les Indes, n'a-t'il pas vû les respects marcher à sa suite, & sa personne toûjours précédée de la gloire de son nom? Jesus-Christ s'est fait dresser des Autels. Apollone n'a-t'il pas eu ses Temples, ses Prêtres, & son culte? Les Empereurs eux-mêmes ne l'ont-ils pas adoré? Jesus-Christ après sa mort s'est montré visible à ses Disciples. Apollone redevenu

LIV. III.
Quator-
zième
difficulté.

*Philosof.
trat. Vita
Apollo.
l. 2. capp.
3. 4.*

*Id. l. 4.
c. 16.*

Id. passim.

*Vopisc. in
Aurelian.
Dio. l. 77.
Eamprid.
in Alex.*

L IV. III. présent, ne mit-il pas des bornes au courage d'Au-
 Quator- rélien prêt à détruire la ville de Thyanes? Enfin,
 zième & pour tout dire, si Jesus-Christ a prédit l'avenir,
 difficulté. Apollone n'a-t'il pas fait des prédictions justifiées
 Vopisc. in par les événemens publics? Tous ces faits sont
 Aurelian. attestez par de graves Auteurs, les uns témoins
 Philof- oculaires, les autres contemporains, tous sincères,
 trat. l. 5. c. 10. unanimes, & désintéressés. Qu'est-ce donc qu'on
 Id. l. 8. pourroit leur opposer de solide? Mais aussi re-
 c. 10. connoissez qu'ils sont vrais, tout à coup voilà la
 Dio. l. 67. preuve qui s'élève contre vous, & l'on fait ce
 raisonnement dont nulle partie n'est captieuse.

Ou les miracles de Jesus-Christ ne prouvent rien pour sa Doctrine, ou ceux d'Apollone prou- veront également pour la sienne. Il n'y a point de distinction pour des cas tous pareils. Si vous dites Le Ciel s'est déclaré pour le Dieu des Chrétiens; tout aussi-tôt je vous répons: Le Ciel s'est dé- claré pour Apollone par une continuité de pro- diges semblables. Dites que c'est à la Doctrine d'autoriser les miracles. On vous replique: ne voyez-vous pas que cette ressource est vaine, qu'elle ouvre un nouveau champ à la dispute, & qu'elle nous jette dans une discussion intermina- ble de controverse? Voudrez-vous soutenir que les merveilles admirées dans Apollone, étoient autant de prestiges & d'images trompeuses? Re- gardez à quoi vous êtes réduit. C'est la Providen- ce que vous accusez. Vous faites de l'Etre parfait, un Etre malin, un Dieu séducteur qui trompe

les hommes, & qui prépare un écüeil, un piège à ses propres enfans. Réponse qui scandalise, & qui effraye une oreille religieuse. Avouéz donc que la preuve par les faits, n'en est pas une démonstrative en faveur de la Foi Chrétienne. Car au fonds, toute preuve qui peut avec une force égale être tournée contre celui qui l'emploie, n'est qu'un discours importun. Or telle est celle qui se tire des prodiges de Jesus-Christ. Elle n'est donc ni sérieuse, ni digne de l'importance de la question.

R É P O N S E.

V OILA, comme il est clair, l'objection en- tière, sans rien diminuer de sa force. Je ne demande qu'une attention légère qui la compare avec mes réponses.

Premièrement, est-il permis, est-il équitable de faire contester ce qu'il y a de plus palpable- ment faux, avec ce qu'il y a jamais eu de plus évident sous le soleil? Avec quelle pudeur, & en quel esprit ose-t'on nous opposer la fabuleuse histoire d'Apollone? Oublie-t'on qu'il y a cent & cent preuves contre elle, que le mensonge n'y est pas même déguisé, qu'il s'y offre à dé- couvert de page en page, de ligne en ligne, & qu'à présent il n'amuse au plus que l'oisive- crédulité de l'enfance? Puisqu'on nous * réduit pourtant à l'examiner de près, & en détail, ce parallèle injurieux de Jesus-Christ avec un Philo- sophe Pythagorien, j'y consens, quelque amère que puisse être cette discussion.

LIV. III.
 Quator-
 zième
 difficulté.

Réponse
 à la qua-
 torzième
 difficulté.

* Bodin.
 Colloq.
 Hepta-
 plom. Li.
 6.

Pour juger sagement de la nature & du poids d'une Histoire, la première, & la plus importante de toutes les règles, est de connoître celui qui nous la donne; car la croyance d'un fait se détermine d'abord sur l'autorité de l'Ecrivain qui l'atteste. Si cette autorité se trouve équivoque, & suspecte, le fait prend d'elle ces qualifications, il devient incertain, & contestable.

Or je maintiens que les Auteurs qui nous content les prodiges d'Apollone, sont récusables sur ces mêmes prodiges, & que nul homme sensé ne les peut croire, en suivant les loix de la Critique. Qui est-ce en effet qui nous trace ces magnifiques images? C'est Philostrate. Mais ce Philostrate étoit-il contemporain d'Apollone? Non. Il étoit postérieur de plus de cent ans à son Héros. Philostrate n'a donc rien vû de ce qu'il rapporte, & il ne le répète que d'après la voix populaire: source infidelle, & plus souvent favorable au faux, qu'elle ne l'est au vrai. Telle est l'autorité qu'on nous cite, & ce qu'il y a d'admirable, on veut qu'elle nous assujettisse toute seule.

Est-ce ainsi que nous en usons, nous Chrétiens qu'on accuse toutefois d'être si crédules? Nous voulons convaincre les contradicteurs de la foi. Que faisons-nous? Sans nous arrêter aux bruits vagues, nous citons, non pas un Historien, mais plusieurs; non pas un Ouvrage fait des siècles entiers après l'événement, mais des Ouvrages où les Auteurs parlent en témoins, & s'écrient: Nous vous disons ce que vos yeux ont vû comme les
nôtres,

nôtres, ô vous tous qui nous lisez; des Auteurs que nul ne dément, & qui s'accordent sans s'être concertez. C'est de la sorte qu'il faudroit nous convaincre que les aventures d'Apollone sont réelles, & non par le témoignage d'un homme seul qui n'expose que ce qu'il a recueilli, au hazard d'être faux pourvû qu'il étonne.

On me dira que je me trompe, ou que je déguise, que Philostrate n'a rien écrit que sur les Mémoires fidèles & secrets de Maxime d'Eges, de Mœragènes, & sur-tout de Damis, cet Assyrien disciple inséparable d'Apollone. Ce sont eux, en effet, que Philostrate donne pour garans de la vérité de ses discours. Mais quelle ressource contre nos doutes! Quand il n'y auroit pour décrier ces Mémoires secrets, que leur propre secret, en faudroit-il davantage? Plus ils ont été soigneusement, & long-temps cachez, moins ils s'attirent la confiance. Ce n'est pas ainsi, ni par ces détours mystérieux que la vérité aime à se produire. Toujours simple & ingénue, elle vient comme au-devant de tout avec un front ouvert, & s'annonce elle-même. Qui sçait donc si ces Mémoires prétendus fidèles, l'étoient autant qu'on le dit? Ce ne fut pas Damis qui les remit à Julie femme de Sévère. Ce fut je ne sçai quel ami de Damis qui les fit voir à l'Impératrice, d'où ils passèrent entre les mains de Philostrate. J'accorde, si l'on veut, que Damis étoit sincère. Mais son confident l'étoit-il? Ce personnage inconnu qui

Liv. III. Réponse à la quatorzième difficulté.
vient ici sur la scène, ne pouvoit-il pas ajoûter ou retrancher à son gré dans l'Ecrit dont il étoit seul dépositaire? Il l'a pû sans doute. Qui m'assûrera qu'il ne l'a pas fait? Seroit-il le premier imposteur, & ne pourroit-il pas avoir été complice des fraudes d'Apollone? Je n'en ai pas la preuve, j'en conviens; mais il me suffit de le pouvoir soupçonner, & mon soupçon se tourne en preuve, si vous n'avez de quoi le détruire.

Philos. trat. l. 1. c. 5.
Pour Maxime d'Eges, & Mœragènes, on n'exigera pas que j'aye d'eux une opinion plus favorable que ne l'avoit Philostrate lui-même. Il ne veut point qu'on se repose sur la foi du dernier, & l'on n'ignore pas que l'autre n'avoit fait qu'une Histoire d'Apollone (a) très-informe. Il n'est donc pas vrai que je me trompe, & moins encore que je déguise, si je place les aventures d'Apollone au rang des fables, & des fictions inventées par les Poètes. Je n'y mets guères de différence qu'à l'égard du gracieux qui manque aux unes, & qui n'est souvent dans les autres que trop sûr de nous plaire.

Quoi donc? Philostrate aimoit-il à feindre par le seul plaisir de feindre? Quelles raisons pouvoient le porter à faire tant d'éloges d'Apollone, si la vérité ne l'y avoit contraint? Quelles raisons? Il est facile de les dire. Philostrate vivoit dans un siècle

(a) Nam Maximus quidem particularia quædam hominis hujus (Apollonii) facta, parce admodum breviterque perstrinxit. Euseb. in Hierocl. c. 1.

Liv. III. Réponse à la quatorzième difficulté.
où ces aventures d'imagination, depuis appellées Liv. III. Romans, commençoient à charmer les esprits oisifs. Réponse à la quatorzième difficulté.
Les amours de Clitophon & de Leucippe, quelques autres encore, faisoient tout l'amusement de la Cour; & Philostrate vouloit par quelque production semblable gagner l'estime de Julie, & mériter la faveur d'Antonin Caracalla. L'un & l'autre passionné pour tout ce qui avoit l'apparence du merveilleux, se plaisoient à en entendre le récit, & l'on sçait combien en particulier étoit démesurée la prévention de Caracalla pour Apollone. Jamais il n'en parloit qu'avec une sorte de vénération, & il y a des preuves que sa folle estime lui éleva les mêmes monumens que le Paganisme dressoit à la gloire des Héros, & des grands Hommes. C'est Dion entr'autres qui nous l'assûre, & son témoignage est décisif. Dio. l. 77.

Julie, de son côté, étoit de ces femmes vaines, éblouies de l'éclat que donne le sçavoir, jalouses de la réputation du bel esprit, & curieuses des nouveautez. Sans cesse elle étoit entourée comme d'un chœur de Poètes, de Sophistes, de Grammairiens, de Rhéteurs, & même de Géomètres. Philostrate étoit de ce nombre sçavant, il eut d'elle les Mémoires du confident de Damis & sur les contes du Peuple, il y fit des additions conformes au goût de l'Impératrice. Il n'est que trop ordinaire aux hommes d'être ainsi les esclaves des foiblesses de leurs Princes; nul ne pense à les guérir, & la politique générale n'est occupée

LIV. III.
Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

qu'à les flatter. Philostrate donna dans un écueil dont il est si difficile, du moins si rare de se garantir; il dit d'Apollone tout ce qu'on dit à ceux qu'enchangent le magnifique; & le singulier. Le fonds étoit heureux; il l'orna de ce que l'imagination put lui inspirer de plus rare; où le fonds manquoit, il eut recours aux supplémens, & aux épisodes de génie; il fit un Roman, pour tout dire; & ce qu'il y a de plus honteusement servile, un Roman dont il connoissoit lui-même toute l'imposture. En deux mots, voilà tout le mystère qui n'a rien, comme l'on voit, que de commun, & de naturel.

Au surplus, & s'il est permis de décider du cœur d'autrui, je soupçonnerois encore Philostrate de vaine ostentation dans le projet de son Ouvrage. Parcourez-le; à chaque pas s'y découvre l'affectation puérile d'étaler ses connoissances, sans ordre, sans besoin, & même avec une sensible violence. Ce qui n'y devoit au plus servir que d'ornement, ou d'accessoire presque imperceptible, en compose le principal, & ce principal y est noyé dans un amas confus de recherches également inutiles, & ambitieuses, où le Lecteur apprend tout, excepté ce qu'il s'attend d'y apprendre. A quel propos viennent, par exemple, ces fatigantes, & longues digressions sur les Panthères d'Arménie, sur les Eléphants, sur la nature du Phœnix, & sur les Satyres, ces Dieux champêtres de la Fable? A quel dessein montre-t'il un sca-

voir frivole sur les Pygmées qui habitent des lieux souterrains; sur ces vases fabuleux qui marchent d'eux-mêmes à la maniere des automates; sur les monts Taurus & Caucaze; sur les fleuves d'Hypsalis, du Nil, du Pactole; sur la Mer Rouge, & en particulier sur la fontaine de Thyanes? Que sert de discourir jusqu'à la satiété sur des questions déplacées, ennuyeuses, & superflues, d'examiner, par exemple, comme un point sérieux, si la terre est plus ancienne que les arbres, où si les arbres sont plus anciens qu'elle; si c'est le vin qui dispose au sommeil mieux que l'eau, ou si l'eau pour cette propriété l'emporte sur le vin? Imagine-t'on rien au monde de moins grave, de plus indifférent, & tout à la fois de plus affecté? C'est là néanmoins, j'en atteste tous les hommes, le fruit, & l'instruction, dont Philostrate dédommage la patience de son Lecteur.

Après ces remarques générales, je devrois peut-être m'arrêter. Les Sages au moins jugeront qu'elles fussent pour détruire dans les fondemens la romanesque histoire d'Apollone. Mais le parti de répondre à tout contente mieux la multitude, & dès qu'il s'agit de la convaincre, nulle complaisance ne nous coûte.

On avance donc qu'Apollone a fait autant de prodiges que Jésus-Christ; & pour commencer par sa naissance, on dit que sa mère enceinte, apprit de Protée sous la figure d'un Dieu marin, que lui-même il alloit naître d'elle; qu'au même temps

LIV. III.
Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

Philos-
trate. l. I.
c. 3.

LIV. III.
Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

Euseb. in
Hierocl.
c. 1.

elle vit des cygnes, dont les chants agitoient l'air, & sembloient préager la gloire de l'heureux enfant qu'elle alloit mettre au jour.

Mais sans oompter que ce récit paroît visible-ment ce qu'il est, je veux dire une fable de la nature de celle des Fées, je voudrois qu'au moins Philostrate nous eût précautionnez contre le doute, par d'incontestables témoignages. Plus le fait qu'il raconte excite la surprise, plus il étoit capital de le soutenir par des preuves authentiques. Chose étrange cependant ! On nous dit ce qui est contre toute raison de croire, & l'on ne tente pas même de le rendre croyable. Le fait est, parce que la mere d'Apollone l'assûre. Vous vous défendrez donc d'aller au-delà. Sa parole est un Oracle infailible, & vous lui donnerez une créance aveugle. A-t'on mis jamais la foi des hommes à de pareilles épreuves ? Et que ne diroit-on pas contre la nôtre, si elle n'avoit que ces étayes fragiles & trompeuses ?

Quand nous disons de Jesus-Christ que les Esprits célestes annoncèrent aux hommes le prodige de sa naissance, nous rapportons un fait public, un fait déposé par tous les Pasteurs qui le virent. Le témoignage, si je le puis dire ainsi, marche toujours à côté du miracle, & nos Historiens ne cessent de prouver ce qu'ils disent. Mais ici vous ne voyez rien de pareil. Philostrate (a) n'a pas un

(a) Nullo tamen unde hoc hausit citato authore. Neque enim fabulæ hujus assertorem scribit Assyrium Damim, Euseb. in Hierocl. c. 1.

Auteur, pas un témoin à citer pour lui. Tout lui manque, jusqu'à Damis, qui jamais n'a dit un mot de cette naissance prodigieuse. Quelle est donc cette hardiesse téméraire qui vient ici comparer Apollone avec le Dieu des Chrétiens ? Peut-on être équitable, & produire de semblables rapports ?

Qu'on dise tant que l'on voudra sur la déposition de Philostrate, qu'Apolloné revenu des Indes, ne trouva point de maux dans la Grèce invincibles à son pouvoir. Ma réponse revient toujours contre ces vagues assertions, & je ne cesse de dire : Où Philostrate a-t'il pris ce qu'il avance ? Qu'alléguet'il pour m'en convaincre ? Si ces guérisons innombrables avoient eu tant de témoins, pourquoi se trouve-t'il le seul qui nous en instruisse ? L'Univers entier devoit-il être muet durant un siècle ? Cent, & cent bouches ne devoient-elles pas se faire entendre de toutes les parties du Monde, & préparer un si grand sujet d'admiration aux races à venir ? Rien moins cependant. Un silence universel, & profond, laisse ignorer tous ces prodiges. Ce n'est qu'à la fin du second, ou même au troisième siècle de l'Eglise, que ces faits commencent à se répandre. Qui croira donc qu'ils sont sincères, & vrais ? Au contraire qui est-ce qui ne dira pas : c'est le goût de la Fable qui les enfantoit ; * peut-être même une jalousie envieuse contre le Christianisme, & le desir d'en suspendre les progrès, ou d'en préparer la ruine.

Mais quand même ces guérisons seroient aussi

LIV. III.
Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

* Voyez
M. Loyd
Evêq. de
Worcester.
Histoire
Chrono-
logiq. de
la vie de
Pytha-
gore.

LIV. III.
Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

constantes qu'elles sont fausses, de quel droit les honore-t-on du titre de prodiges? N'y a-t'il pas une expérience de remèdes, un art humain, une science naturelle, qui rendent la santé perdue? Apollone dans ses courses immenses ne pouvoit-il pas avoir appris quelques-uns de ces secrets utiles & curieux, que la Nature dispense aux différens climats? Sa longue retraite dans le Temple d'Esculape à Egés, ne put-elle pas l'instruire des artifices dont usoient les Prêtres de l'Idole, avec cette foule d'infirmes que la superstition y amenoit? Ce qu'il faudroit nous dire, & le démontrer, c'est que les maux guéris par lui étoient incurables, & qu'à la seule autorité de sa parole ils s'enfuyoient loin des hommes infirmes. Ainsi l'a fait Jesus-Christ; ainsi l'ont fait ses Disciples; & les Juifs comme les Païens l'ont avoué. Que l'on se donne la peine de relire le Chapitre onzième du premier Livre de cet Ouvrage, on verra les preuves que j'en donne; & si elles ne sont pas décisives, je consens à toute l'indécence du parallèle.

Hâtons-nous de descendre à ce qui semble nous être opposé de plus fort. Il y a, sans doute, plus de caractère de Divinité, plus de réalité de pouvoir, plus de prodigieux à redonner la vie aux morts que la santé aux malades. Or Apollone de Thyanes a ressuscité des morts. Le fait ne peut être mis en question: il fut public, & Rome entière le vit de ses yeux. Du moins dans ce trait essentiel la comparaison est exacte.

Non;

Non, elle ne l'est pas, & l'on va voir si ce déni formel est mal fondé. Rétablissons le fait de la manière qu'il est rapporté par Philostrate lui-même. Je ne veux que lui pour juge. Il dit qu'à Rome Apollone rendit le jour à une jeune fille de Maison Consulaire. Mais observez par le détail qu'il fait des circonstances du prodige, comment il se tourne pour nous, & contre lui, quoique dans la suite * on l'ait répandu comme certain.

D'abord il élève jusqu'aux nuës le miracle qu'il rapporte, & le compare au prodige d'Hercule rappelant Alceste à la vie; puis tout d'un coup il s'embarrasse, il hésite, il flotte, & se dément. Ce n'est plus une résurrection dans la rigueur du terme, c'est une espèce de résurrection: la fille Romaine n'étoit point morte, seulement elle *paroissoit l'être, Obiisse videbatur*; * la vie ne l'avoit point quittée, seulement une foiblesse en avoit suspendu les opérations & les signes sensibles. Apollone n'eut donc que l'avantage fortuit d'une circonstance favorable, & c'est évidemment ce qu'influënt ces termes choisis avec art: * *Puellam excitavit ex hac morte quam videbatur appetiisse*. Entendez les paroles qui suivent: *Etoit-ce, dit-on, qu'il restoit encore dans cette masse froide & léthargique quelque étincelle, quelque reste de sentiment engourdi? Etoit-ce qu'Apollone ranima des esprits entièrement glacez? Etoit-ce que la circonstance heureuse d'une pluie douce les réchauffa?* (a) *Je ne sçai, & je le*

(a) ἢ ἔτι τι σπινθήρα τῆς ψυχῆς εἴηεν ἐν αὐτῇ ἢ ἐλεεινὰ τὰς ἀνεπιπέπτωτας λέγειται.

LIV. III.
Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.
Philo-
strat. l. 4.
c. 16.

* Vopisc.
in Aurel.

* τὸ εἶναι
ἐδίκεται.

* ἐπιπέπτωτος
τὴν κορυφήν
ἐκκαύεται
ἐκκαύεται.

LIV. III. *comprends aussi peu que ceux qui en furent les témoins.*

Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

Ici ce n'est pas moi qui veux prononcer, je supplie le Lecteur de le faire lui-même. Peut-on penser, en effet, que Philostrate ait crû véritable une résurrection si visiblement imaginaire, & contrefaite? Voyez son air incertain, & ses expressions timides. D'abord il suppose morte cette vierge Romaine, & il le falloit bien ainsi pour la gloire de son Héros. Mais cela même qu'il voudroit si bien faire croire, il n'ose le dire d'une voix ferme. Un fond naturel de pudeur contraint ses desirs, & il modifie ses paroles, pour appaiser la vérité qui l'eût démenti. Le voilà chancelant sur l'explication de son vain prodige, & il ne voit pas qu'en l'expliquant il le détruit. A la faveur de cette *étincelle* de vie qu'il est forcé de reconnoître, à travers ce reste de chaleur *imperceptible aux Matres de l'art*, & de cette *rosée bienfaisante* survenue si à propos, quel œil n'apperçoit pas ce qu'on s'efforce de lui cacher? Si cette *étincelle* ne subsistoit pas, d'où vient que vous la laissez entrevoir? Si cette *étincelle* marquoit encore un feu secret, si la rosée produisit un effet naturel, d'où vient que vous nous vantez le prodige dont vos paroles trahissent l'imposture, ou l'incertitude?

Quelle différence de cette résurrection feinte à celles dont l'histoire Evangélique conserve la mé-

Matth.

c. 2.

L. 5. c. 7. γὰρ οἱ ψευδοὶ μὲν ἔχουσιν, ἡ γὰρ ἀληθεὶς ἀπὸ τοῦ προσώπου, εἰ το ἀποδοκίμαται τὴν ψυχὴν ἀποβαλλόμενοι, ἢ ἀνέλθουσι ἄβυσσος ἢ κατάλυσις τοῦτον γίνονται, οὐκ ἔμοι μόνον, ἀλλὰ καὶ τοῖς πιστοῦσι, Philostrate. L. 4. c. 16.

moire? Déjà pour la fille de Jaïr étoit préparée la pompe funébre, déjà le fils de la veuve de Naïm étoit porté au tombeau de ses peres; nulle *étincelle* de vie ne restoit en eux. Jesus-Christ les rend néanmoins à la lumière du jour. Il prend la main de l'une, il parle à l'autre, & tout à coup dans ces cadavres immobiles rentre le mouvement qui reproduit le jeu, le concert, & le mécanisme naturel des ressorts. Lazare est depuis quatre jours dans les entrailles de la terre. Sans doute il n'y conserve ni *étincelle* de vie, ni reste de chaleur. Cependant Jesus-Christ l'appelle. Lazare obéit, & se montre aux yeux étonnez de le revoir. Tout un grand peuple est témoin de ce prodige, & nous en avons l'aveu de ceux mêmes que l'intérêt de parti engageoit à nous le contester; seconde différence dont il ne fera pas inutile de faire la remarque.

Car enfin, selon celle d'Eusebe, si le miracle d'Apollone eût été véritable, & fait dans la première ville du Monde, l'Empereur l'auroit-il ignoré? Les Grands de sa Cour, les Philosophes, le Peuple même si disposé aux acclamations dans les spectacles uniques ou rares, eussent-ils de concert gardé le silence? Les amis d'Apollone, cette troupe toujours prête à lui applaudir, n'auroit-elle pas porté jusqu'aux oreilles les plus distraites la nouvelle d'un miracle si singulier? Enfin Euphrate, ce Philosophe si célébré par Pline le jeune, tant d'autres occupez à décrier Apollone comme un

LIV. III.

Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

Joan. c. II.

Euseb. in
Hierocl. c.

4.

Philosf.

L. 5. c. 11.

et 14. l. 6.

c. 4. et 7.

Liv. III. magicien infame, auroient-ils négligé ce trait-
 Réponse contre lui? Je veux bien permettre qu'on le croye,
 à la qua- s'il est vrai que les hommes ne fussent pas alors,
 torzième tout ce qu'ils font aujourd'hui, je veux dire, cu-
 difficulté. rieux, exagératifs, & censeurs.

l. 7. c. 4.

7. c. 15.

l. 8. c. 2.

c. 3.

Enf. adv.

Hierocl.

J'ai quelque peine, je l'avoüe, de faire des ré-
 ponses sérieuses à de si frivoles récits ; mais puis-
 que j'ai commencé, je continuë. On ajoûte qu'Apollone se fit suivre d'un nombre prodigieux de sectateurs, & qu'il s'attira par tout les hommages des Peuples. Dieu soit loué ; nous avons encore ici de quoi convaincre nos adversaires de mécompte. Qu'on lise Philostrate, on n'y trouvera jamais qu'une légère poignée de disciples sur les pas d'Apollone. A Antioche, & à Ephese, on ne lui en connoissoit que six, ou sept ; encore ne lui furent-ils pas toujours fidèles. Tous l'abandonnèrent, lorsqu'il fut question d'aller avec lui dans les Indes chercher les Brachmanes, Philosophes de ces lieux. Il fallut que ce demi-Dieu partît seul d'Antioche ; (a) & ce long voyage il l'auroit fait sans suite, si Damis ne l'eût joint à Ninive ; peut-être même avec moins de dessein que de hazard. En Egypte, il fut presque généralement abandonné des siens. Dès qu'il parla de traverser l'Ethiopie, sa troupe inconstante préféra le repos & les douceurs d'Alexandrie, aux

Philost.

l. 5. c. 15.

(a) Nam cum Damis accessurum se ad Magos negaret, qui unus alioqui illi Discipulus erat comesque fidissimus, ad eos tamen incommittatus se contulit. *Enseb. in Hierocl. c. 1.*

Liv. III. courses interminables de ce Chef inquiet & va-
 Réponse gabond. Est-ce donc là de quoi tant élever un
 à la qua- homme, & convient-il d'exagérer si fort en sa
 torzième faveur ce qui se réduit à rien par son histoire
 difficulté. même? Après tout, c'est abuser du langage que de comparer les Disciples de Jesus-Christ avec ceux d'Apollone. La différence est trop palpable. Les uns, tant que vécut leur Maître, furent inséparables de sa personne ; après sa mort ils endurèrent pour lui mille supplices, & ce qu'il y a d'unique, ils lui donnerent des sectateurs dans toutes les parties de l'Univers. Les autres n'étoient que des errans que guidoit la seule curiosité naturelle, qui se détachoit avec autant de légèreté qu'ils s'étoient unis, qui ne promenoient dans le Monde qu'une honteuse & oisive mollesse, qui n'avoient ni morale, ni dogmes à répandre, & qui disparurent aussi dès que leur Chef ne fut plus. Il est vrai, pour revenir à celui-ci, qu'on lui dressa des Statuës, des Autels, & des Temples. Mais qu'en concluërez-vous? Qu'il a trompé quelques Peuples ignorans, & superstitieux. Voilà tout, & je n'en disconviens pas. C'est à vous à décider si la séduction, lorsqu'elle réussit en quelque point, mérite vos respects.

Pour ces prédictions par lesquelles on veut prouver qu'Apollone lisoit dans l'avenir, il falloit nous en donner la preuve. Il falloit, non pas chercher à surprendre la crédulité par des termes vagues, mais spécifier les prophéties, & nous fer-

LIV. III. mer la bouche par les événemens incontestables qui Réponse s'y sont rapportez. Loin de le faire, on prend à la qua- torzième difficulté. *Philosf. l. 5. C. 10. Id. l. 1. C. 7.* soin d'éviter les détails, seuls décisifs en ces ma- tières. On nous dit pourtant qu'Apollone con- sulté par Vespasien, fit admirer à ce Prince les secrets qu'il lui révéla; qu'Apollone convainquit un incestueux, & pénétra dans toutes les cir- constances d'un crime dont nul indice, nul té- *Id. l. 7. C. 2.* moin n'avoient pû l'instruire; qu'Apollone enfin dit à Nerva, que bien-tôt il parviendroit à l'Em- pire, comme en effet il y fut élevé peu après.

Mais je réponds que l'on se jouë de la croyance humaine, dès qu'on ne lui offre que de pareilles *Philosf. l. 5. capp. 9. & 10. Ibid. c. 14.* preuves. Quand Apollone auroit été consulté par Vespasien, car ils se virent effectivement dans la haute Egypte en 69, quand celui-ci sur les conseils de l'autre, auroit gardé l'Empire, contre les avis de Dion & d'Euphrate qui le portoient à rétablir la République, après avoir chassé Vi- tellius, peut-on mettre cet entretien de confiance, & tous ces conseils de politique au rang des pré- dictions? Il faut être bien épris du faux merveil- leux pour appeller un homme Prophète à si foible titre? Quand Apollone auroit dévoilé les horreurs secrètes d'un incestueux, quand il auroit mis au jour les odieuses débauches de Ménippe, suis-je obligé de croire qu'il ne fut pas conduit à travers ces ténèbres par les chemins secrets que chacun sçait? C'est la destinée des noirs forfaits d'être à la fin découverts; le soin de les cacher ne sert le plus

LIV. III. souvent qu'à les trahir. Est-on Prophète si-tôt qu'on Réponse à la qua- torzième difficulté. auroit encore prédit à Nerva qu'un jour celui-ci seroit maître de l'Empire, une adulation si gros- sière à l'égard d'un sujet qu'il excitoit à la révolte, ne me fera jamais qu'une raison de mépris pour ce vain Prophète. Loin de l'en admirer davantage, tous les siècles ne lui en doivent que plus d'indi- gnation, & de haine. Mais Apollone n'étoit pas dé- licat sur la foi que les peuples doivent à leurs Prin- ces. Il s'étoit là-dessus aguéri contre les scrupules, dès le temps qu'il souleva contre Néron une partie de l'Espagne. *Philosf. l. 5. c. 3.*

J'ajoute une réflexion qui décide. Il est si faux qu'Apollone voulût faire une prédiction sérieuse & littérale à Nerva, qu'en présence de Domitien il s'en défendit lui-même avec une hardiesse incroya- ble. C'est son Historien qui me l'apprend, & s'il n'a pas senti la contradiction qui lui échappoit, tout Lecteur aura des yeux, & verra ce qui est évident comme la lumière. Toujourns cette alternative re- viendra donc: ou bien la prédiction d'Apollone faite à Nerva, fut une prophétie dans toute la précision de ce terme, ou bien ce n'étoit qu'une flatterie insidieuse, ou bien le fait est faux, & le récit entier un mensonge qui se contredit. Si ce fut une prophétie réelle, d'où vient qu'Apollone s'en dédit en présence de Domitien? D'où vient qu'il nia ouvertement que Nerva eût jamais songé à l'Empire, & à la conspiration, quoique son hi- *Philosf. l. 7. c. 14. Ibid. c. 2.*

LIV. III.
Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

stoire dise le contraire? Le grand Prophète qui rougit de soutenir la vérité qu'il avance, & qui ne prévoit pas que l'Empereur va le mettre lui-même dans les fers! Si ce fut une flatterie basse & servile, quel personnage indécent pour un si grand homme! Mais si le fait n'est qu'une fable d'un bout à l'autre, quelle foi mérite l'Historien qui cherche à nous tromper par elle?

Il resteroit un mot à dire de l'apparition prétendue d'Apollone à l'Empereur Aurelien; mais comme on n'autorise ce fait d'aucune preuve, d'aucun témoignage, je ne sçai par où le prendre, ni comment l'examiner. Philostrate est le seul qui nous raconte cette merveille, & par malheur Philostrate, comme je viens de le faire voir, se décrie par la multitude immense de ses fables. On dit d'ordinaire de ceux qu'on a trouvez faux sur un article, qu'au moins ils se sont rendus par-là suspects sur tous les autres. A plus forte raison dois-je récuser sur un point, celui qui ne m'a dit vrai dans aucun.

Si l'on veut maintenant que je dise avec sincérité ce que je pense d'Apollone, ce n'étoit rien moins qu'un homme admirable & extraordinaire, si ce n'est par ses folies. Sa conduite, ses discours, ses mœurs, ses voyages, sa doctrine, tout étoit en lui d'un caractère foible, irrégulier, présomptueux, faux, & trompeur. Qu'y a-t'il, par exemple, de plus puénil, de plus indigne de la gravité philosophique, que cet art mystérieusement ridicule par lequel il se vançoit d'entendre, sans s'y tromper, le

Eusèb. in
Hieroch.
c. 2.

LIV. III.
Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

le langage des oiseaux, & d'être le fidèle interprète de leur ramage? Qui pouvoit l'en démentir? Ou qui est-ce qui ne pouvoit pas comme lui s'honorer des mêmes connoissances? Pour le dire, il ne falloit qu'être aussi hardi que lui, & porter un front qui ne rougît pas des plus insoutenables paradoxes. Cet homme qui comprenoit pourtant les discours des animaux, n'entendoit pas ceux des hommes, & dans les Indes eut besoin d'un interprète. En vérité ses Dieux le servoient bien mal. Ils lui refusoient le nécessaire, le commode au moins, & ne lui accorderoient que l'inutile, & le superflu. Quelle inconstance d'ailleurs dans ses voyages, & quel fonds d'instabilité dans ses courses éternelles! Cet homme que le Ciel avoit instruit, & qui lui-même, pour ne pas contredire le témoignage de sa mere, étoit le Dieu Protée, passe les mers, & les repasse, traverse les plages glacées, & les plages brûlantes, vole jusques dans les régions les plus écartées. Pourquoi? Pour se faire instruire par des hommes, pour apprendre d'eux les règles de la Magie, & recueillir à grands frais les folles superstitions particulières aux différens climats. Que de travaux soutenus à pure perte!

Mais peut-on n'être pas effrayé de ses vanteries perpétuelles? Rien ne découvre mieux un esprit foible, que cette profession ouverte de s'élever soi-même. Notre éloge messied toujours sur nos lèvres, & dépare nos talens. C'est assez de mé-

LIV. III. Réponse à la quatorzième difficulté.

riter la louange ; laissons aux autres le soin de nous en rendre le tribut. Encore, si nous sommes précautionnez, devons-nous en fuir les périlleuses douceurs. Pour Apollone, moins timide il se rend à lui-même de superbes témoignages, & se trouve sans cesse le premier de ses admirateurs. Entendez ce qu'il répond, quand on lui montre l'image du Roi des Parthes, pour l'engager à lui rendre les respects ordinaires. *Celui que vous adorez, dit-il, sera trop heureux s'il mérite que je l'estime.*

Philosf. l. 1. C. 19. Les oreilles ont-elles jamais ouï de plus orgueilleuses paroles? Ailleurs, il se nomme sans détour le plus sage des hommes, & ne craint point de dire à Démétrius le Cynique, avec une audace qui effraye, (a) qu'il sçait tout ce qu'il est possible de sçavoir. Est-ce la présomption, est-ce l'égarement qui domine le plus ici? Je l'ignore. Celui qui parloit de la sorte, n'a laissé néanmoins aucun monument de ses vastes, & profondes connoissances. Mais s'il en a joiü tout seul, ce n'est pas, comme il paroît, que la modestie l'empêcha de s'en faire honneur. Les titres les plus pompeux étoient, en effet, les plus chers à sa vanité. Les Peuples déçûs l'appelloient Dieu; il le souffroit, il le vouloit même; & s'il refusa dans une rencontre qu'on lui rendît en public les honneurs divins, ce fut, dit Philostrate, par la crainte

Philosf. l. 7. C. 10.

(a) Ego mortalium cunctorum scio plurimum, atque sapio. Scio enim omnia quorum alia studiosis accepta refero, sapientibus alia, *mihî alia*, Dulcèq; immortalibus alia. *Euseb. in Hier. c. 7.*

de l'envie. Mais si pour résister il n'avoit que ce motif, je n'en découvre que mieux l'enflure de son ame.

Non, après tout, que je porte la censure jusqu'à lui contester quelques vertus morales, & des traits épars d'une probité naturelle. Quand saint Augustin paroît accorder au Paganisme, qu'Apollone valoit mieux que Jupiter, ce ne seroit pas encore nous en donner une haute idée. Ces Dieux prétendus immortels n'étoient le plus souvent que des modèles de licence, qui faisoient aux hommes un scrupule de la vertu, & presque toute la Théologie Païenne n'est établie que sur leurs débauches. Ce n'étoit pas être vertueux que d'être moins criminel que ces fausses Divinités, & la vraie Morale trouvoit bien encore à reprendre dans ceux qui n'auroient pas même voulu ressembler à ce qu'ils adoroient. Aussi je vois Apollone accusé de ces impuretez sales que nous nous défendons même de nommer. On en marquoit les circonstances, & ses plus fidèles disciples, s'il en faut croire Lucien, étoient des hommes détestables, sans retenue, sans mœurs, & sans loix. Leur Chef passoit même si publiquement pour Magicien, que les (a) Prêtres de Cérés refusèrent pour cette raison de l'initier à leurs mystères, durant qu'il étoit à Athènes.

(a) Fertur enim Athenis quondam initiaturus Eleusiniis sacris, à Ceteris Sacerdote prohibitus, affirmante nefas initiari hominem *Magum*, patereque illi Eleusinia sacra qui Dæmonum consortio rapurus esset. *Euseb. in Hierocl. c. 4.*

LIV. III. Réponse à la quatorzième difficulté.

Aug. Epist. 138.

Philosf. Soph. 31.

Lucian. Pseudo. Philosf. l. 4. C. 6.

LIV. III.
Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

A l'égard de sa Doctrine, elle étoit dénuée de principes, ou n'en avoit que d'insensez. N'y eût-il que celle de la métempfycofe Pythagoricienne qu'il enseignoit, en faudroit-il plus pour juger de la foiblesse de sa raison? De quoi n'est-on pas capable, si-tôt qu'on se laisse persuader comme lui, que l'ame d'Amasis Roi d'Egypte a passé dans un lion, & qu'on veut sous ce seul titre faire adorer cet animal comme un Dieu? Qui peut croire de telles rêveries, & les proposer sérieusement, n'est-il pas au comble de l'extravagance?

Philosf. l.
5. C. 15.

Euphrat.
apud Plin.
l. 1. Epist.
10.

Epictet.
apud Ar-
rian. l. 3.
C. 15.

Euseb. l.
in Hierocl.
August.
Epist. 49.

Chrysof.
in Jud.
Hom. 3.

Suid. p.
376.
Voss. Hist.
Grac. l. 2.
C. 15.

Casaub.
Not. in
Sparr.

Au surplus, Apollone étoit un caractère faux, & tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes sages & habiles, qui ont daigné parler de lui, en ont porté le même jugement. Euphrate si connu par les éloges de Pline le jeune, & d'Epictète, Eusebe, saint Augustin, saint Chrysofome, Photius, & Suidas; dans ces derniers temps, Scaliger, Vossius, Vivès, Casaubon, Messieurs Huet, de Tillemont, & Dupin, pour ne point compter les autres, l'ont vû comme on regarde les imposteurs, & ses prodiges ne font à leurs yeux que des illusions. Qui est-ce qui osera mettre en balance tant, & de si graves autoritez, avec celle de Philostrate? De Philostrate dont les Ecrits laissent voir plus de penchant pour l'érudition fastueuse, que d'amour sincère pour la vérité; de Philostrate qui n'avoit des choses qu'une idée confuse, & de l'Histoire qu'une connoissance imparfaite, comme

le lui reprochent Eusebe, & Juste-Lipse; de Philostrate enfin qui se contredit grossièrement lui-même, & qui ne court qu'après le faux merveilleux aux dépens du vrai, & de la vraisemblance tout à la fois.

Ce qu'il y a de certain, & ce qui ne peut être effacé de l'Histoire, c'est qu'Apollone au quatrième siècle n'étoit plus qu'un homme ignoré, pour ne lui pas donner un nom plus flétrissant. Nul Temple, nul Autel, nul encens pour lui. Dès-lors Eusebe défioit qu'on montrât ni vestige, ni restes de sa mémoire. Loin de passer pour un Dieu, (a) ou même pour un homme respectable & chéri des Dieux, à peine sçavoit-on qu'il y eût jamais eu de Philosophe de son nom. En vain, au cinquième siècle, le Paganisme tenta de rétablir la gloire de ce Sophiste par les secours d'Eunape. Tous ses travaux ne tournèrent qu'à la honte des deux. Les temps de la séduction étoient finis. Jesus-Christ, qui de sa Croix devoit tout attirer à lui, selon sa promesse, tenoit captives les puissances

LIV. III.
Réponse
à la qua-
torzième
difficulté.

Huet. De-
monstrat.
Evang.
Tillem.
Hist. des
Emp.
Dupin.
Dissert. sur
l'Hist. d'A-
pollone.
Euseb. in
Hierocl. c.
7.

Eunap.
Præf. in vitæ
Philosophæ.

(a) Verum non ita magno studio opus est profligare volenti hominem hunc [Apollonium] cum non modo inter Deos admirandosque viros locum non habeat, sed nec inter Philosophos quidem aliquo vivendum reponatur. Euseb. in Hierocl. cap. 6.

Πόσοι δόγματα ἠβελήθησαν ἑταραγῆντες παρ' Ἰουδαίους καὶ πολλοῖσι ἐκείνου ἑταίροις Ἰουδαίοις, Πλάτων, Σωκράτης, Διαγόρας, Πυθαγόρας, καὶ ἕτεροι μῦθοι; ἀλλ' ὅμοιος Ἰουδαῖον ἀπέχον περιγεῖναι, ὡς καὶ ἐξ ἐξέματος ἔχει τοῖς πολλοῖς γνώμοι. ὁ δὲ Χριστὸς οὐκ ἔγραψε πολλοὺς μῦθους, ἀλλὰ καὶ πανταχῶς τῆς δικαιοσύνης αὐτοῦ καταπέφυκε. Πόσα λέγεται Ἀπολλωνίου; ὁ δὲ ἐκ Τυάτων πεποιθῆναι ἀλλὰ ἴνα μάθῃς ὅτι ψεύδεται πάντα ἑκείνου καὶ ἡ φωνή καὶ ἡ ἀλήθεια ὁδὸν ἐσβῆται, καὶ τὸ τέλος ἔλαβεν. Καὶ καὶ οὐκ ἔστιν ἕτερος νομίζων τὸν Χριστὸν ὅτι ἐν τοῖς περὶ αὐτοῦ λόγοις, Πυθαγόρα, καὶ Πλάτωνος, καὶ Ζήνωνος, καὶ τῶν Τυαίων μεμνημένα. ὁ γὰρ ἐξ οὐκείας τῶν ποδῶν γνώμοι ἀλλὰ τῆ ἀδυναμίας τῶν Ἰουδαίων συγκαταβάσαντων. Chrysof. Lib. 3. adv. Judæos.

LIV. III. Réponse à la quatrième difficulté. de l'Enfer, & la borne étoit mise aux progrès du mensonge. Tandis qu'Apollone rentroit dans l'oubli, la vérité de l'Evangile se faisoit sentir par toute la Terre; chaque jour la foi au Messie donné faisoit de nouvelles conquêtes; de nouveaux enfans lui naissoient au-delà des mers, & dans les païs qu'à peine on connoissoit; des prodiges sans nombre autorisoient la croyance des premiers, & l'Eglise comme une tige féconde, achevoit de mettre tout ce qui respire à l'ombre de ses branches. Voilà donc ce qui distingue l'œuvre de Dieu. Voilà ce que sans cesse nous opposerons à ces impostures qui de temps à autre ont ébloüi les hommes: d'une part, leur chute si voisine de leur naissance; de l'autre, le progrès toujours croissant de l'Evangile, & l'inimitable fécondité de l'Eglise Chrétienne.

COURTE RÉCAPITULATION,
& Conclusion de l'Ouvrage.

SI l'Incrédule vouloit se prêter avec attention à tout ce que je viens d'exposer, j'ose dire que bien-tôt il cesseroit de l'être. Mon Ouvrage se réduit, en effet, à trois raisonnemens aussi simples que démonstratifs, dont je n'ai voulu qu'étendre & développer les propositions. Il ne sera peut-être pas même inutile en finissant, de les remettre sous les yeux du Lecteur.

Premier Livre. On ne peut, ai-je dit d'abord, contester la vérité du Christianisme, dès que les *Faits* qui lui ser-

vent de fondement sont indubitables. Autrement LIV. III. Dieu ne seroit plus ni juste, ni saint, ni le protecteur assidu de sa créature. Il laisseroit à l'erreur le pouvoir de la tromper, & lui-même abusant de sa puissance, permettroit, ou feroit des prodiges en faveur du mensonge. Or les miracles, & en général tous les *Faits* de l'Evangile, sont au-dessus du doute. Ils sont démontrés *possibles*. Ils sont attestés par des Auteurs *contemporains & sincères*. Ils ont été *publics*. Ils sont liez à des événemens *postérieurs & incontestables*. Ils ont eu l'*aveu* des plus fiers ennemis de la Foi. Ils sont venus jusqu'à nous sans *altération*. Donc la vérité du Christianisme est conduite jusqu'à la plus haute évidence.

J'ai dit en second lieu : un Libérateur est visiblement promis au Monde dans les Livres prophétiques des Juifs, & tous les caractères y sont distinctement tracez. Or Jesus-Christ les a remplis de point en point dans la plus exacte précision. Il est né, il a vécu, il a instruit, il est mort, il est ressuscité de la manière dont le Messie devoit naître, vivre, enseigner, mourir, & ressusciter. Donc il est le vrai Libérateur, il n'y en a point eu, & il n'y en aura point d'autre.

Enfin j'ai dit : Une Religion qui établit sa doctrine sur des *Faits* qu'on ne peut ébranler, & qui elle-même renverse sans peine tout ce qu'on lui oppose, est une Religion véritable, & la seule qui le soit. Or celle des Chrétiens demeure inébranlable à toutes les attaques, & détruit tout ce qui

Second Livre.

Troisième Livre.

LIV. III. a la hardiesse de s'élever contre elle. Donc elle est la seule véritable, & on ne peut se défendre de l'embrasser.

Il est inutile après cela de tant disputer sur la certitude des dogmes, dont l'inévidence fait l'unique difficulté. Où Dieu parle, c'est à la raison d'obéir & de se taire. Or sa voix s'est fait clairement ouïr à l'Univers par la foule des prodiges que Jesus-Christ a faits. Par conséquent il ne doit plus être question de l'incompréhensibilité des points qu'enseigne l'Evangile, & tout ne consiste qu'à sçavoir ceux qu'il enseigne réellement. Déistes, il ne faut plus demander si l'ame est immortelle, si le culte des Juifs étoit divin dans son origine, si Jesus-Christ est le Fils de Dieu, ni s'il y a pour l'homme après le trépas, des récompenses & des peines sans fin, selon la différence de ses œuvres. Ces articles sont décidés vrais par Jesus-Christ, & ils sont constants, puisqu'en preuve de leur certitude, Dieu qui est la vérité, a fait par lui des miracles sans exemple, & sans nombre. De ce principe sortent, comme de la source, toutes les conséquences qui composent l'essentiel & l'ame du Christianisme. Ce principe simple abrège les discussions, prévient les difficultez, & mène au terme par la voye la plus courte, & la plus unie.

Puissent y entrer tous les Déistes, & avec eux quiconque a le malheur d'être encore chancelant & incertain. Car enfin, le choix d'une Religion est

est le seul point capital qu'il importe à chacun d'approfondir. Il faut que cette Religion soit un jour notre consolation & notre espérance, ou que nous vivions dans la triste attente d'une extinction prochaine, & d'un néant éternel. On peut impunément laisser le reste dans l'indifférence, & consentir à l'ignorer. Peut-être même y gagne-t-on plus du côté du repos, qu'on n'y perd du côté de la vérité. Mais dès qu'il s'agit de sçavoir ce qu'on doit être au sortir de ce monde, dès qu'il est question d'un sort éternellement heureux, où funeste sans fin, l'indolence est un crime qui n'a point d'excuse, & l'incertitude est un supplice volontaire qu'on ne sçauroit plaindre. En vain cherche-t-on à se distraire, ou à s'étourdir, tantôt par ces occupations frivoles que notre foiblesse appelle sérieuses, tantôt par ces plaisirs enchanteurs qui endorment l'ame dans l'ivresse des sens; il est réglé néanmoins que ces occupations, & que ces plaisirs finiront avec nous. La mort, ce terme affreux qu'on voudroit si bien se cacher, s'approche malgré nous, & indépendamment de nos répugnances. A ce point tout cesse, & disparoît. L'avenir seul devient réel, & il le devient pour l'être à jamais. Quelle ame porteroit donc celui qui resteroit tranquille près de ce passage inévitable, où il y a tout à perdre pour qui ose le traverser, sans s'être mis en peine de le connoître?



PRIERE À DIEU.

SEIGNEUR, c'est à vous de rompre le voile fatal qui vous cache à l'Incrédule; car l'homme parle inutilement à l'homme si votre voix ne se fait entendre à son cœur, quand la nôtre frappe son oreille. Nous voilà parvenus à ces temps déplorables, où la foi ne semble plus que le partage des simples; où la sainte parole se tourne en dérision & en scandale, malgré l'autorité des Puissances, & le zèle des Pasteurs; où les vérités de l'Evangile, dont la croyance enfantait autrefois tant de Martyrs, n'excitent presque plus que des questions, & ne forment que des impiés; où chacun marche dans la voye de son conseil, & s'applaudit en secret d'une orgueilleuse singularité; où l'esprit de système a corrompu la droiture primitive; où le mystère de l'impie se consume; où la jeunesse effrénée corrompt ce qu'elle sçait, & blasphème ce qu'elle ignore; où le Fils de l'homme, s'il revenoit sur la terre, trouveroit à peine une étincelle de foi. Malheur à nous, si nous nous taisions au milieu de ce déluge d'iniquité: nos lèvres seroient souillées par ce lâche & infidèle silence. Mais, Sei-

gneur, vous connoissez l'impuissance de nos efforts. Souvenez-vous de vos anciennes miséricordes. Ne permettez point que ce qui nous reste de foi acheve de s'envoler de nos climats, & d'un Royaume où elle a fait tant de Saints. Qu'elle continuë de porter ses rayons ailleurs, & nous mêmes puissions-nous concourir à ses progrès! Mais qu'elle ne nous laisse pas dans une nuit affreuse. Nous ne demandons que l'accroissement de votre Règne. O Dieu! Ne vous levez donc pas encore dans votre juste colère. Ne punissez pas les contradicteurs de votre sainte Doctrine; ils sont vos enfans, ils sont nos freres. Eclairiez-les plutôt, changez-les, recevez les prières tendres que votre Eglise ne cesse de vous offrir pour eux, entendez ses soupirs, voyez les larmes amères qu'elle verse dans sa douleur sur les rebelles qui refusent de vous connoître, & Jesus-Christ médiateur que vous avez envoyé.

Pour les ames soumises qui gardent religieusement le précieux dépôt de la vérité dans une conscience pure, Seigneur, augmentez leur foi de plus en plus. Rendez-la puissante assez, pour tenir contre le torrent qui s'efforce de les emporter. Faites qu'elles évitent comme l'aspic qui se cache sous les fleurs, cette Philosophie superbe, cette curiosité vaine & téméraire, cette intempérance de connoître, ce goût dangereux de nouveauté, cet orgueil de décision qui donnent à la foi les

252 LA RELIGION CHRETIENNE, &c.
premières secouffes, & qui bien-tôt en causent le naufrage. Faites-leur sentir sur-tout qu'il importe peu de croire, si les mœurs contrarient & scandalisent la croyance; d'avoir les lèyres Chrétiennes, si les sentimens sont profanes; de captiver la raison sous l'empire des mystères, si le cœur séditieux secouë l'inviolable autorité de vos préceptes.

Fin du troisieme & dernier Livre.



DISSSERTATION
SUR LES FAUX PRINCIPES
DES INCREDULES,

*Où l'on examine les divers systèmes qu'ils opposent
à la Religion Chrétienne.*

LA plûpart de nos maux naissent de nos erreurs; & l'origine de nos erreurs est dans la légéreté de nos jugemens. On ne les assujettit à aucune règle; comme si l'on étoit certain qu'ils ne tromperont jamais; ou bien on les abandonne à des règles mal-assûrées, comme s'il importoit peu qu'ils fussent raisonnables, ou aveugles. Quoique l'expérience nous avertisse assez qu'ils égarent souvent, & que l'on n'est malheureux presque jamais, que parcequ'ils ont égaré, l'on n'en devient ni plus précautionné, ni plus prudent. On continue de marcher au hazard, ou de prendre pour guides tous les préjugez qui s'offrent; assez content de sa raison, quand on l'a réduite à ne pas heurter ce qu'ils inspirent, & ce qui plaît. Que le grand nombre s'étudie, & se rende justice; il avouera, que dans sa conduite il ne balance guères les motifs de ses déterminations, que presque en tout il ne se décide que par ad-

trait, & par imitation, sans principes approfondis, sans examen sérieux, & même sans raisonner, si ce n'est superficiellement, & à la hâte. Ce sont les passions qui gouvernent dans le monde; & elles sont trop vives, trop impétueuses, pour s'accorder avec les lenteurs de la méditation. Elles veulent, dès qu'elles parlent, être satisfaites, & hors quelques sages, nul n'est assez courageux pour résister à leur impatience.

Encore si ce défaut de réflexion, si cette indifférence pour la rectitude de nos jugemens, si ce mépris des droits de la raison ne blessait dans nos intérêts que ceux de la vie présente, nous pourrions les croire assez frivoles pour ne pas mériter plus de soins, & nous consoler d'une erreur dont les suites vont finir avec nous. Mais ce qu'il y a d'également incompréhensible, & impardonnable, le grand, le capital, pour mieux dire, le seul objet qui doit nous occuper; celui qui efface, qui dissipe, qui annéantit tous les autres; celui qui se soutient contre notre mort elle-même; celui qui règle nos destinées après elle; la Religion enfin, n'est pas traitée plus sérieusement que les autres affaires, si même elle ne l'est avec plus d'imprudence encore, & de témérité. Tous prétendent en juger. Où sont ceux qui la connaissent, & qui l'étudient? Les uns en raisonnent sans principes; les autres n'en emploient que de faux. Ceux-là se déterminent par préjugés; ceux-ci par les maximes d'une fausse sagesse. Tan-

tôt, c'est le cœur jaloux de sa liberté, qui suscite mille querelles à la foi qui le veut enchaîner; tantôt, c'est l'esprit qui se dépite contre l'autorité qui entreprend de soumettre son orgueil, & qui s'arme de tout pour la combattre. Mais que peut-il naître de pareilles sources de raisonnement, sinon des mécomptes perpétuels, des illusions, & des erreurs? Il est donc important de détromper les hommes des fausses maximes qu'ils suivent en matière de Religion, & de les rappeler aux vrais principes qui doivent les diriger, dans un examen où la méprise seroit si redoutable pour eux. Tel est aussi mon dessein dans cette Dissertation. J'entreprends d'y exposer, & d'y détruire les principales, & dernières sources de l'incrédulité, de faire voir que les divers systèmes qu'elle oppose à l'Évangile, ne portent tous que sur des fondemens ruineux, qu'elle n'emploie, pour se défendre de lui obéir, que des prétextes ou frivoles, ou déraisonnables; mais frivoles, & déraisonnables à tel point, qu'en toute autre matière on seroit honteux, je n'exagère point, d'oser en produire de semblables.

Jusqu'à présent je m'étois renfermé dans la seule question de fait: car au fond c'est toujours à ce point qu'il en faut revenir; c'est là qu'est le vrai nœud de la controverse; le reste n'est qu'allongement, écart, & superfluité. Je veux bien cependant sortir une fois de la méthode que je m'étois prescrite, & par là m'accommoder à un certain ordre d'esprits le plus

rebelle de tous, & le plus difficile à réduire. Ce sont ces prétendus Métaphysiciens, qui se flattent de ne marcher qu'à la lumière des démonstrations. C'est cette espèce superbe de méditatifs qui dédaignant toute Critique, toute science de faits, toute autorité, tout témoignage, prétendent soumettre la Religion à l'évidence des idées, & juger des objets de la foi, comme on jugeroit des articles d'une doctrine humaine. Suivons les donc partout où ils s'égarent, & s'il nous est possible, ne souffrons pas qu'ils se perdent. Tâchons de leur montrer que de toutes les voyes où ils s'engagent pour nous fuir, il n'y en a pas une qui ne se termine à l'erreur la plus évidente, & qui n'aboutisse enfin à la contradiction la plus sensible.

S'il y a eu dans tout le cours de cet Ouvrage, quelque endroit où j'aye désiré l'attention des Lecteurs, c'est principalement ici qu'elle est nécessaire, & que je les supplie de me l'accorder. Je serai quelquefois dans l'obligation de remonter à des idées abstraites, & à des principes peu familiers. Mais on ne peut éviter d'y recourir dans les sujets pareils à ceux que je vais discuter; il faut se prêter à l'espèce de raisonnemens qui leur est propre. Je demande grace, en même temps, pour le défaut de liaison & d'ordre que quelqu'un pourroit reprendre dans ce qu'il va lire. Le moyen d'être méthodique, en parcourant des opinions dont les unes, loin de tenir aux autres, en sont presque toujours indépendantes, si même elles

ne

ne les combattent ouvertement, & ne les détruisent jusques dans la racine! Commençons.

IL y a dans tous les jugemens que nous portons, singulièrement dans ceux qui concernent la foi, des règles si nécessaires, si essentielles, si indispensables, que leur inobservation conduit inévitablement à l'erreur, & n'enfante que des chimères. La première de ces règles, est de ne juger que sur des idées claires, lorsqu'il y a une évidente proportion entre la faculté qui juge en nous, & l'objet dont elle juge; car si l'esprit a son étendue, il a ses bornes aussi. S'il a, pour comparer certains objets, une mesure certaine, elle lui manque souvent pour en comparer d'autres. Il ne porte pas dans son fond l'universalité des idées. Celles qu'il a, ne lui servent qu'à découvrir les rapports des choses qu'elles représentent, non celui qu'elles peuvent avoir avec ce qu'elles ne renferment pas.

Il résulte de là, que l'esprit ne doit juger que de ce qu'il lui est possible de connoître, qu'il n'en doit juger que dans ce qu'il en connoît, & qu'il doit s'abstenir de prononcer sur l'objet total, sitôt que les côtez qu'il ne voit pas, sont un obstacle à la perception distincte & entière de la portion qu'il entrevoit. Il me semble que ces vérités sont claires comme le plein jour, & je suppose qu'elles ne me seront point contestées.

Cependant cette règle si constante, si avouée

de la raison, si généralement vraie; cette règle que l'Incrédule est forcé lui-même d'admettre, qu'il approuve, & qu'il suit en effet, ou qu'il consent de suivre en toute autre discussion, est précisément celle qu'il ne cesse de violer dans nos disputes.

Il attaque la Religion, sur-tout dans ses mystères; & parcequ'ils sont incompréhensibles, parceque le sens humain n'en fonde pas toutes les profondeurs, parcequ'ils semblent combattre les notions naturelles, il les décide absurdes, & contradictoires. Où est la justesse d'une conclusion si hardie? Je demande à celui qui ose la soutenir, de quel principe il la fait naître. Il faut, s'il raisonne, qu'il me fasse l'une de ces trois réponses: j'établis ma conséquence, sur l'évidente opposition que je découvre entre les idées qu'un simple énoncé du mystère: ou bien; j'établis ma conséquence, sur la claire absurdité qu'il y auroit que Dieu me révélât comme certain, ce qui n'a pas pour moi tout l'éclat de la démonstration: ou bien; je l'établis sur ce qu'il est impossible manifestement que ce qui paroît faux à mes yeux, soit véritable aux yeux de Dieu. Qu'entre ces trois réponses l'Incrédule choisisse celle qu'il lui plaira, je lui maintiens qu'elles sont toutes détruites par le principe que j'ai posé d'abord, & dont il reconnoît lui-même la certitude.

Comment, en effet, peut-il avancer qu'il découvre une évidente opposition entre les idées que

renferment les mystères? Cette opposition ne peut être aperçûe, si les idées qui constituent les mystères ne nous sont pas évidentes elles-mêmes. On ne sçauroit assurer que deux idées répugnent, & sont incompatibles, à moins que ces idées ne soient distinctes, & qu'on ne découvre d'une simple vûe si telles, ou telles propriétés leur appartiennent. Or, qui a jamais osé prétendre qu'il avoit de chaque mystère des notions si nettes, si vives, qu'elles lui en découvroient le fond, les propriétés, & les rapports? Qui a jamais dit sensément, ou pû dire, qu'en méditant sur ces idées, il mesuroit leur juste & précise étendue? Juger qu'elles sont contradictoires, c'est donc juger de ce qu'on ne voit pas; & juger de ce qu'on ne voit pas, c'est manifestement abuser de la raison, & juger en téméraire.

Si l'Incrédule soutient l'absurdité des dogmes Chrétiens, fondé sur celle qu'il y auroit que Dieu nous révélât comme certain, ce qui ne nous paroît pas démontré; il erre encore, & sa conclusion n'est pas renfermée dans le principe dont nous sommes convenus lui & moi. Car, de grace, quelle est la loi qui assujettisse l'Être suprême à nous dispenser telle mesure de lumière, plutôt que telle autre? N'est-il pas libre de mettre à nos connoissances les bornes qu'il lui plaît? de les étendre, de les resserrer, de les multiplier, & de les réduire selon les conseils de sa sagesse? Si dans l'ordre même de la Nature, ordre néanmoins si

proportionné à notre intelligence, il a posé des barrières que nos efforts tenteroient vainement de rompre, pourquoi n'aura-t'il pû de même dans un ordre supérieur, celui de la Révélation & de la Grace, marquer un point où l'évidence doit cesser de luire pour nous? Doit-il à ses créatures la pleine démonstration des vérités qu'il propose à leur foi, & ne doit-il pas leur suffire qu'il soit démontré que c'est lui qui les révèle?

Enfin, si pour autoriser sa conséquence, l'Incrédule prétend que ce qui paroît faux à ses yeux, ne peut être véritable aux yeux de Dieu, il m'éfraye par cet étrange paradoxe. J'avoüe que ce qui est évidemment faux en foi, l'est également pour toute Intelligence, & pour celle de Dieu même. Deux & deux font cinq, est une proposition dont l'absurdité frappe tout être qui pense. Elle blesse manifestement une vérité immuable & éternelle, dont la notion est commune à tous les esprits, autant à celui dont l'essence est de n'avoir point de bornes, qu'à celui qui est limité par sa nature. Mais il n'en est pas ainsi des mystères. Leurs idées ne sont point des notions claires, accordées à tous les êtres pensans. Celles qu'ils en ont ici, ne sont que des perceptions générales, imparfaites, & confuses; on pourroit même dire, après un grand * homme, qu'ils n'en ont point d'idée, à prendre ce terme dans la précision rigoureuse, & philosophique. Or de ce que l'homme n'apperçoit pas un objet, ou les rap-

* Le P. Mallebranche. Recherche de la vérité. Liv. 1. ch. 3.

ports entre les propriétés d'un objet, il ne s'enfuit point que Dieu ne les voit pas. Nulle dialectique n'autorise une si folle conséquence. Donc ce qui paroît faux à l'homme, quand il juge de ce qui ne lui est pas distinctement & clairement connu, peut être vrai aux yeux de Dieu qui connoît tout l'objet, & tous les rapports que renferment les propriétés de l'objet. Donc le reproche d'absurdité que l'Incrédule fait à nos mystères, n'est appuyé que sur le mépris du principe qu'il se croit obligé de suivre en toute autre matière, où il ne se permet de juger que de ce qu'il voit.

Mais, dites-vous, puisque nous n'avons de perception ni assez étendue, ni assez nette des idées qui constituent l'essence des mystères, puisque nous n'avons dans nos lumières aucun secours pour en démêler les rapports, & que d'ailleurs il nous est interdit de juger de ce qui ne nous est pas connu, l'homme ne peut donc faire à leur égard aucun usage de sa raison; & la voilà réduite à demeurer oisive, contrainte de rester incertaine, & comme suspendue, entre la vérité ou la fausseté des propositions qui énoncent les dogmes de la Foi. Par exemple, si l'on exige de moi que je croye que A est égal à B; que cependant je ne sache ni ce qu'est A, ni ce qu'est B; & que je n'aye aucune idée de l'égalité; en croyant que A est égal à B, je ne crois rien de plus que ce que je croyois avant que la proposition me fût offerte.

Vous vous trompez encore ici. Quand nous vous proposons de croire un dogme révélé, nous ne prétendons pas que vous le croyez, sans avoir aucune idée des termes qui l'énoncent. Nous disons seulement, que la notion générale du sens qu'ils renferment doit vous suffire. Si vous n'en aviez pas d'idée, votre croyance n'auroit point d'objet; en prononçant que vous croyez, vous ne croiriez rien au fond. Si vous en aviez une idée distincte, vous ne croiriez plus, mais vous comprendriez sans nuage. Or vous ne devez pas comprendre, & vous devez croire. Les notions générales sont donc les seules que vous foyez en droit d'exiger, & ces notions vous les avez. Remarquez mes termes: je dis que vous avez des notions générales des mystères: je ne dis pas, des notions vagues, enveloppées, ambiguës. Les notions vagues ne vous représenteroient rien; les notions enveloppées ne seroient qu'un mélange confus d'images indistinctes & méconnoissables; les notions ambiguës ou équivoques, ne vous offriroient leur objet que sous une face qui vous mettroit en péril de le confondre avec un autre. Mais les idées générales, quoiqu'elles ne portent pas l'évidence jusqu'à la dernière & philosophique précision, restent claires néanmoins jusqu'à certain degré. Or cette évidence imparfaite, & toutefois suffisante, je le répète, vous l'avez.

L'origine de votre erreur est facile à découvrir. Vous supposez, comme si c'étoit une maxime

constante, que l'unique moyen de se déterminer à la foi des mystères, seroit l'évidence complète de leurs idées; & jamais supposition ne fut plus gratuite, ni plus fautive. Pour la détruire, je lui oppose cet autre principe indubitable: que l'esprit doit se soumettre aux propositions, même inévidentes, lorsque leur certitude lui est attestée par une autorité infaillible. Donc si c'est Dieu, si c'est la vérité éternelle qui révèle les mystères, ils sont certains, quoiqu'inévidens. Il ne s'agit plus alors ni de la clarté, ni de l'obscurité, ni même de la contrariété apparente des idées que renferme le mystère. Dieu parle; tous les doutes sont levés par son infaillible révélation, & il ne s'agit plus que d'approfondir si en effet elle est de lui. C'est là que la raison commence à reprendre ses droits. C'est là seulement qu'il lui est permis de consulter l'évidence, & de ne se rendre qu'à cette espèce de preuves démonstratives qui déterminent, & qui forcent à l'acquiescement. Car il faut bien, si l'on veut garder quelque ordre dans ses déterminations, éviter de confondre ce que l'incrédule affecte de ne pas distinguer, l'évidence des dogmes en eux-mêmes, & l'évidence des motifs qui pressent de se soumettre aux dogmes. Il est vrai que nous ne pouvons arriver à l'une, mais nous parvenons à l'autre sans peine, & celle-ci est le supplément de la première. Pourvu que sans péril d'erreur, je puisse discerner la vérité, la voye qui me la fait discerner est indifférente.

Que ce soit par l'évidence de l'objet, ou par l'évidence de l'infailible autorité qui me doit affujettir, il n'importe. C'est toujours à l'évidence que j'obéis. C'est toujours à la règle qui doit seule présider à mes jugemens. Loin que par-là je renonce à la lumière, je la suis au contraire, & avec scrupule. Je suis docile par raison; je suis fidèle en Philosophe. Pour vous en convaincre, je rappellerai l'exemple que vous avez employé vous-même, il n'y a qu'un instant. Si je sai que A. & B. sont deux lignes, & que par ces deux lignes égales on entend deux lignes qui ont une même longueur, cette connoissance ne peut produire en moi, je l'avouë; qu'une foi générale & confuse; sçavoir qu'une certaine ligne concevable est de la même longueur qu'une autre certaine ligne. Mais si l'on fait un pas de plus; si l'on me dit que par A, & par B, on entend deux lignes droites, qui sont les côtes d'un Triangle donné, & si je crois, sans démonstration, sur la parole d'un Mathématicien, que ces deux lignes sont égales, ou de la même longueur, je prononce alors un acte de foi distinct & précis, par lequel je suis convaincu d'une vérité que je ne croyois pas, ou que je ne savois pas auparavant. Il est facile d'appliquer cet exemple à ce que je viens de dire des motifs de l'obéissance aux mystères que Dieu révèle.

Et c'est d'ici sur-tout que j'apperçois la grandeur, la sagesse, la divinité de la Religion Chrétienne.

tienne. C'est d'ici que je découvre combien elle est assortie à mon état, & conforme à mes besoins. Nous naissons, en effet, avec deux qualitez, suites de notre nature, & de notre condition présente. Nous sommes foibles; nous sommes raisonnables: l'un est le contrepoids de l'autre. Quelques richesses que renferme notre fonds, la disette & la misere en décèlent bien-tôt le néant. De quelque infirmité, de quelque impuissance que nous ayons à rougir, elles ne peuvent avilir notre être, jusqu'à lui ravir sa grandeur, & sa dignité. Comme foibles, nous sommes presque tous incapables de découvrir à fond, par les soins laborieux de l'examen & de l'étude, les vérités mêmes qui nous intéressent le plus. Dès qu'elles sont abstraites, qu'elles ont besoin de longues discussions pour être approfondies, & qu'elles dépendent d'un grand nombre de principes qu'il faut réunir & combiner, notre esprit s'y perd; il se confond. Tant d'idées, de rapports, & de comparaisons l'accablent; leur subtilité l'ébloüit, leur étendue le dissipe, & l'épuise. De-là vient que dans toutes les questions embarrassées, où l'imagination & le sens n'ont rien à saisir, chacun de nous s'évapore dans ses propres pensées, & que nous nous partageons à la fin en autant d'opinions, qu'il y a de manières diverses d'envisager les objets, & de chemins différens pour s'égarer.

Mais aussi, comme raisonnables, nous sentons, & nous convenons qu'il seroit insensé d'abandonner

au hazard le choix de nos sentimens ; qu'en matière de Religion surtout, il en faut mûrement peser les motifs, & que pour donner la préférence à l'un sur l'autre, il est nécessaire indispensablement de refuser tout à l'attrait, & de ne rien accorder à la simple conjecture.

Or, de toutes les fausses Religions, nulle n'a eu d'égard à ces deux caractères ensemble, quoique tous deux réunis dans l'homme. Ou elles ont voulu lui faire chercher & trouver la vérité par de longs examens, comme s'il n'eût pas été foible ; ou elles ont voulu le conduire par une autorité destituée de preuves, comme s'il n'eût pas été raisonnable. Les Philosophes anciens ont tous donné dans le premier écueil. Ils ont entrepris de faire discerner la Religion par l'examen particulier de ses dogmes ; & ils ne voyoient pas, aveugles qu'ils ont été, que ce moyen étoit impraticable à la multitude. Ils prétendoient, à force de raisonnemens & de Dialectique, enseigner en quoi consiste le souverain bonheur, & ils n'appercevoient pas que tant de subtilitez & d'abstractions étoient au-dessus de la portée commune, que tant de systêmes divers & contraires demandoient, pour être solidement discutez, un loisir incompatible avec les occupations & les besoins ordinaires de la vie, que ces profondes méditations l'auroient épuisée toute entière, qu'enfin la voye de la raison ne nous conduisoit qu'à chercher sans cesse, ou même au désespoir de rien trouver au bout de nos recherches.

Il en est de même de la seconde voye, celle de l'autorité seule, dénuée de preuves ; & elle est aussi la voye des imposteurs, & des faux Prophètes. Par exemple, lorsque Mahomet osoit se vanter en présence des peuples, d'avoir eu des communications directes avec le Ciel, & d'avoir écrit, sous la voix d'un Ange, les loix de son Alcoran, il étoit insensé de croire à sa parole. Et d'où vient ? C'est que pour l'autoriser il ne faisoit aucun miracle, & qu'il n'étoit revêtu d'aucun caractère qui le distinguât des autres imposteurs. Il y avoit donc une folie manifeste à le respecter, même à l'écouter ; & le plus grand, comme le plus déplorable exemple de la foiblesse de l'esprit humain, est qu'une portion considérable de la terre ait pû embrasser les rêveries d'un fourbe si grossier.

Jetez les yeux au contraire sur la Religion Chrétienne, & voyez avec quelle sagesse elle évite ces deux voyes d'égarment, celle d'une philosophie superbe qui méconnoit les bornes naturelles de l'esprit, & celle d'une crédulité superstitieuse qui déshonore la raison. Jesus-Christ s'est proportionné tout ensemble à nos lumières, & à nos ténèbres, à la dignité de notre être, & à son infirmité. Il n'a point entrepris de nous instruire de sa doctrine par de longs raisonnemens ; il n'a point soumis ses dogmes à nos recherches ; il n'en a point attaché la certitude à des argumens spéculatifs ; il n'a point attaqué

les autres Religions par des méthodes raisonnées; il n'a point déconcerté les sectes des Philosophes, en disputant avec elles. De pareilles controverses auroient été visiblement disproportionnées à l'intelligence du plus grand nombre; elles n'auroient que nourri les altercations ou la curiosité des sçavans, & n'auroient servi peut-être qu'à les plonger en de nouveaux doutes. D'une autre part cependant, il n'a pas exigé qu'on le crût sur sa parole. Cent & cent Prophéties avoient annoncé qu'il viendrait un Législateur envoyé de Dieu, elles avoient marqué le temps précis de sa manifestation, & raconté les circonstances principales de son Histoire. Jesus-Christ se montre, il prouve par ses miracles qu'il est celui que tant de prédictions avoient promis à l'Univers; & après cela, toutes ces grandes questions qui avoient tant agité les esprits, & fait tourner la tête aux Philosophes sans être parvenus à les résoudre, il les décide par un seul mot, en Maître infailible, & avec une autorité souveraine. C'est de la sorte, & avec cet empire, que des hommes foibles devoient être instruits. Sans cette autorité, l'incertitude & le trouble de leurs pensées n'auroient eu ni bornes, ni règle, ni fin. Mais parcequ'ils ne devoient se soumettre que de l'aveu de la raison, Jesus-Christ démontre la divinité de sa doctrine par d'innombrables prodiges. Il parle, & les boiteux sont redressés, les aveugles voyent, & les morts résuscitent. Voilà des preuves égale-

ment évidentes à tous les différens ordres d'esprits; aux doctes & aux ignorans, aux méditatifs & aux distraits, aux Philosophes & aux simples. Sondez maintenant le fond de notre nature, écarterez ce que la prévention y répand de nuages, puis décidez s'il étoit possible de former un corps de Religion plus précautionné contre l'erreur, & plus sagement assorti à l'incapacité presque générale. Pourquoi donc un plan si raisonnable, où la lumière & l'autorité s'unissent & se tempèrent mutuellement, trouve-t'il en vous tant de résistances, & de si opiniâtres?

C'EST, répliquez-vous, que les preuves de l'autorité divine de Jesus-Christ ne sont pas évidentes. Elles sont établies sur des faits, il est vrai. Mais sur quelle nature de faits? Sur des faits qui sortent de l'ordre commun, sur des faits surnaturels, sur des miracles enfin, & sur des interruptions du cours des loix générales. Or cette espèce de faits n'est point, comme les autres, soumise au raisonnement. Pour juger si des faits naturels sont arrivés, on a des règles sûres. En a-t'on de même pour les événemens extraordinaires, & pour les prodiges? Non. Toute règle de Critique observée, on ne doutera pas que César n'ait fait de grandes conquêtes, parcequ'au fond cet événement n'a rien que d'humain & de simple. Mais qu'en tel temps Lazare ait été résuscité,

c'est ce que nulle loi de Critique ne peut rendre incontestable. Or Jesus-Christ n'a prétendu certifier son témoignage que par des faits surnaturels, & nous n'avons aucun moyen pour en discerner le vrai, ni le faux. Il nous a donc laissé sans preuves de la vérité de sa doctrine. D'une part, il en interdit l'examen; & de l'autre, il en établit la certitude sur des preuves non comprises dans l'ordre naturel de nos connoissances. Sa Religion que l'évidence ne démontre pas, est donc encore, à notre égard, déstituée des preuves mêmes de l'autorité.

Si l'expérience pouvoit permettre d'en douter, on auroit peine à croire qu'il y eût des hommes assez inconsidérés, assez légers, pour établir leur infidélité sur un aussi vain raisonnement. Entre les faits surnaturels, & ceux qui ne le sont pas, la différence est extrême. Qui le nie? Mais en conclure que les premiers sont pour nous sans preuves de certitude, en vérité c'est trop ouvertement contredire les notions les plus communes, si ce n'est encore laisser voir qu'on n'a plus de solides ressources, & que dans son naufrage on se prend à tout. Un miracle est l'œuvre de Dieu seul, & il n'a de cause immédiate que sa puissance, je l'avouë. Hé bien! Pour cela même en est-il moins un fait? En est-il moins exposé à la perception des sens? Il est surnaturel; concluez-en que nous ignorons comment il est produit, & que ce secret trop au-dessus de nos bornes, est impéné-

trable à nos connoissances. Alors vous raisonnez avec justesse. Mais cette ignorance, quelque insurmontable que vous la supposiez, n'empêche point que le prodige n'existe, ou n'ait existé: Il reste toujours *fait*, toujours compris dans l'ordre des événemens. Je puis donc le voir, en examiner les circonstances, en observer les suites, le juger enfin, & m'en assurer, comme je juge, & comme je m'assure des faits naturels. La différence qui les distingue ne détruit point ce qu'ils ont de commun; & ce qu'ils ont de commun, c'est que les preuves de leur certitude, ou de leur fausseté, sont assujetties à l'évidence, & aux loix ordinaires du raisonnement. Ainsi les conquêtes de César, quoiqu'elles ne soient qu'un événement humain, ne seront pas plus certaines à mes yeux que l'est la résurrection de Lazare, quoiqu'elle soit une œuvre divine, si j'ai pour ce dernier événement les mêmes sûretés, les mêmes preuves que pour l'autre. Je sai comment César s'est rendu maître des Gaules, & je ne sai pas comment Lazare a recouvré la vie; je n'en disconviens point. Mais il ne s'agit ici que de l'existence du fait, non des moyens qui l'ont produit. Or les règles de Critique dont je fais usage pour m'assurer des conquêtes de César, sont les mêmes que j'emploie pour m'assurer de la résurrection de Lazare. J'examine la possibilité des deux événemens, je compare les témoignages, je pèse les autorités favorables ou contraires, je suis le fil de la Tradition jusqu'à

moi, & je me détermine après ces recherches sans craindre de m'égarer. Tout est donc égal entre ces deux faits, à ne considérer que les moyens d'en connoître la certitude, & je ne comprendrai jamais, je défie même qu'on articule clairement, les motifs qu'on auroit de douter de l'un, quand on admet l'autre. Dès là rien n'est moins sérieux que la distinction entre les miracles, & les évènements naturels, quant à la certitude du fait. Ceux qui partent de cette différence pour attaquer l'histoire de l'Evangile, s'ébloüissent eux-mêmes par de petites subtilitez, & par des lueurs de Métaphysique qui ne pénètrent pas le fond des choses.

M A I S voici une autre sorte de Philosophes. Ce sont ceux qui prétendent justifier leur opposition à la foi, par un seul raisonnement dont, à les en croire, il nous est impossible d'ébranler les principes. Dieu n'exige, disent-ils, & ne peut exiger de l'homme, que ce que l'homme peut lui donner. Or, continuent-ils, les preuves de la Religion Chrétienne ne nous frappent pas; elles ne font point sur nous cette impression vive & forte qui est l'effet naturel de la vérité; elles n'entraînent pas le consentement de notre esprit; tout en nous se refuse à la conviction; malgré nos efforts nous n'arrivons point à nous persuader. Nous sommes donc excusables de ne pas croire. Que ceux qui se sentent éclairés & convaincus, suivent l'évidence

dence qui luit pour eux. Nous nous gardons bien de les condamner. Ils vont où leur raison particulière les conduit, & ils seroient blâmables de lui résister. Mais tandis que la nôtre ne découvre pas ce que la leur apperçoit; tandis qu'il n'y a pour nous que des ténèbres, où il y a pour eux tant d'éclat, que pouvons-nous, sinon obéir à la conscience qui nous est donnée pour guide, nous rendre docilement à ce maître intérieur qui ne nous dit pas ce qu'il dit à d'autres, & qui nous dit le contraire de ce qu'ils croient entendre? C'est sur cette règle, & sur cette règle seule que Dieu nous juge. Il fait, lui dont nous sommes l'ouvrage, lui qui dispense la lumière, & qui distribue les idées à toutes les intelligences, que la portion qu'il leur en accorde n'est pas égale, que la mesure de l'une n'est pas celle de l'autre, qu'elles ne seront toutes comptables que de celle qu'elles auront reçue, & que leurs erreurs, quand elles ne seront la suite que de leur impuissance à s'en garantir, ne doivent pas être moins précieuses devant lui, ni traitées moins favorablement que la vérité. S'il en est de la sorte, concluent ces Philosophes, c'est à tort qu'on nous reproche nos résistances. Dès qu'elles sont involontaires, elles sont innocentes; & les hommes sont injustes de nous refuser une indulgence, que Dieu lui-même accorde aux méprises de la conscience errante.

Lorsque j'ai vu des personnes très-éclairées d'ailleurs, autoriser leur infidélité par un semblable

raisonnement, j'étois d'abord tenté de croire que si je le croyois absurde, je ne devois en accuser que moi. Tant j'avois peine à comprendre que ceux qui dans tout le reste me sembloient si supérieurs, s'abusassent jusqu'à poser en principes les erreurs les plus monstrueuses, & d'où naissent d'innombrables conséquences, plus insoutenables, encore que les principes qui les enfantent. Mais c'est le sort de quiconque veut se soustraire à la Foi Chrétienne. Il lui faut, malgré lui, combattre les notions les plus évidentes & les plus communes, adopter ce qui lui feroit horreur sur tout autre point, renoncer à ses propres lumières en feignant de les suivre, & pour justifier ses excès, porter la honte d'en faire complice Dieu lui-même.

Il n'exige, dites-vous, que ce qu'il nous est possible de lui donner. Non, sans doute, il ne veut rien au-delà; car il est la sagesse infinie, & il proportionne ses loix aux forces qu'il nous accorde. Or, je ne puis croire, continuez-vous; je le desire en vain; je sens que cette impuissance est invincible à tout raisonnement. Je ne veux pas encore sonder votre cœur, j'y trouverois peut-être ce que vous n'y soupçonnez pas, & j'aime mieux n'y supposer avec vous aucun secret motif d'indocilité. Mais prenez-y garde, vous vous faites illusion d'ailleurs, & cette prétendue impossibilité de croire où vous mettez votre refuge, n'est qu'imaginaire. Il vous est impossible de croire ce qui est clairement, & démonstrativement faux; cela est vrai.

Dieu ne sçauroit l'exiger de vous; sa véracité s'oppose à la possibilité d'un commandement si injuste. Il vous est impossible de croire ce qui ne vous est pas évident par soi-même, ce qui n'est qu'obscur, ce qui n'est qu'au-dessus du sens humain; cela est faux; & l'ordre de vous y soumettre compatit avec l'idée d'une sagesse infinie. Si vous diez: Dieu me commande de voir *clairement* ce qui m'est *incompréhensible*, vous auriez raison de vous plaindre, & de fonder vos résistances sur le défaut de vos lumières; car il ne tient pas à vous de les étendre au-delà des bornes marquées à notre foible intelligence. Mais il est ici question, de quoi? Non de croire ce qui seroit *évidemment* absurde, mais de croire seulement ce que vous ne voyez pas d'une vûe *distincte*; & de le croire sur une autorité incapable de vous séduire, sur une autorité qui elle-même vous fournit les preuves claires & constantes qu'elle est infailible. Où est donc cette impossibilité de croire? Qu'est-elle devenuë? Sur quoi l'établissez-vous? Sur ce que je ne puis, répliquerez-vous, me rendre aux preuves que m'offre l'autorité qui prétend m'affujettir. A vous entendre, elles ne vous convainquent point; elles ne vous ébranlent pas même. Etrange réponse! Elles ne vous persuadent pas. Mais d'où naît en vous ce défaut de persuasion? Et quel est le principe de cette résistance insurmontable? Car enfin, il faut lui trouver un motif; autrement elle seroit inexcusable, parcequ'elle seroit téméraire,

& insensée. Sa source est donc ou dans l'insuffisance des preuves, ou dans leur disproportion avec les lumières naturelles, ou dans votre inapplication, ou dans je ne sçai quel intérêt sourd & secret qui vous sollicite contre la vérité qui vous poursuit. Or, vous ne sçauriez vous plaindre ni de la disette, ni de la foiblesse des preuves. Elles sont sans nombre, & variées presque à l'infini. Vous n'avez rien à leur opposer; ou si vous tentez de les combattre, nommez-nous celle qu'il vous est donné de renverser. Vous ne direz pas qu'elles sont d'un ordre disproportionné à vos lumières, ce sont des miracles & des prophéties; par conséquent des faits attestés par l'Histoire, & certifiés par une chaîne de témoignages non-interrompue des faits, pour le redire encore, quoique cette circonstance vous blesse, avoiez par nos ennemis, qui eux-mêmes étoient à l'origine des choses, & dont les aveus passent de siècle en siècle, subsistent sous vos yeux. Qu'y a-t'il de plus fort? Mais qu'y a-t'il de plus simple tout à la fois, de plus accommodé à la nature de notre esprit? Reste donc, contre nos preuves, votre négligence à les approfondir, ou le dépit des passions qu'elles contiennent. Et vous osez appeler impossibilité de croire, une révolte dont le principe vous condamne si ouvertement! Vous ne voulez pas être persuadés; nous persuaderez-vous par là qu'il vous est impossible de l'être? Si quelqu'un vous disoit je ne puis croire qu'Auguste, après les cruautés,

& les horreurs de ses proscriptions, ait régné si long-tems en paix sur un peuple épris, & jaloux jusqu'à l'excès, de l'indépendance, & de la liberté: que lui répondriez-vous? Hé bien; je ne demande ici contre vous-mêmes que votre propre réponse; car il seroit inutile de m'alléguer les différences qui se trouvent entre ce fait, & ceux que nous donnons en preuve. J'ai fait voir, plus haut, que les mêmes règles de Critique étoient applicables aux événemens naturels, & à ceux qui ne le sont pas. Je dis plus: je maintiens qu'il y a de plus fortes raisons pour la vérité des faits surnaturels qui servent de fondement à la Foi, que pour la vérité des faits anciens; renfermez dans l'ordre commun. C'est qu'effectivement ceux-ci n'ont en leur faveur que l'autorité ordinaire de la Tradition, & que les autres sont certifiés par des hommes, morts en témoignage de ce qu'ils ont écrit. C'est que les uns ont été abandonnés à l'outrage des temps, & que la mémoire des autres a été religieusement conservée par tout un grand Corps, destiné dès l'origine à les transmettre dans leur pureté. Mais je sens que je m'écarte: reprenons donc le raisonnement que je réfute.

L'Incrédule soutient qu'il lui est impossible de se rendre qu'à ce qui lui est évident; & que nos preuves, même celles de fait, n'ont point pour lui ce caractère. Mais du moins, faut-il qu'il avoue qu'elles n'ont point celui de la fausseté. Autrement il pourroit le démontrer, & il ne le fait.

pas. Il lui est donc possible, & très-possible de les croire solides ; j'ajoute, d'autant plus possible, que lui-même il se détermine sans cesse, & dans ce qui lui importe le plus, sur des témoignages infiniment moins autorisés, & que les nôtres paroissent décisifs au nombre sans comparaison le plus grand. Je le supplie de m'entendre jusqu'à la fin, & de ne s'offenser pas si je veux ici le réduire à croire comme les autres, quoiqu'il ne prétende pas obliger les autres à penser comme lui.

Je dis donc, qu'il faut renoncer à tout principe de raisonnement, ou convenir, qu'ordinairement, communément, régulièrement, la raison est droite dans le plus grand nombre. S'il n'en étoit pas ainsi, l'Ouvrier intelligent & bon qui a fait les esprits, se seroit trompé, ou bien il auroit pris plaisir à les tromper ; il auroit été malhabile, ou malin. Supposez un moment que le grand nombre puisse voir évidemment ce qui n'est pas, ou ne pas voir ce qui est évident, il n'y a plus ni ordre, ni règle, ni principe ; moins encore si la lumière n'est accordée qu'au plus petit nombre, au mépris du plus grand. En ce cas, ce seroit foiblesse & simplicité aux Rois, d'assembler des Conseils pour délibérer sur l'intérêt de leurs Etats. Ce seroit une extravagance générale dans tout l'Univers, de rendre la justice à la pluralité des suffrages. Ce seroit, dans les affaires capitales, non pas équité, mais illusion, de préférer

huit ou dix témoins à un ou à deux, & huit ou dix à cinquante. Encore une fois, le bon sens nous mène donc à penser, que par tout où la lumière particulière se sent & se trouve courte, elle doit recourir à la lumière générale & commune. Donc, & par une conséquence nécessaire, en supposant même que nos preuves ne sont pas évidentes à l'Incrédule, & qu'elles ne lui paroissent que vraisemblables, il lui seroit possible d'y déférer, & il le devoit, si les déterminations étoient prudentes & raisonnables. Qu'il y réfléchisse ; la règle qui, par son propre défaut, seroit la ligne droite seulement deux ou trois fois, & qui la seroit courbe deux ou trois cens fois, ne seroit point règle, mais dérèglement. Il faudroit s'abstenir d'en user. La Raison de même qui ne rencontreroit qu'en deux ou trois, & qui se tromperoit en deux ou trois mille, ne seroit pas raison, mais folie ; il ne faudroit plus raisonner ; ce qui est la plus grande extravagance qu'on puisse dire en raisonnant. Que l'on cesse de poser ce principe, ce fondement inébranlable, que l'évidence dans le grand nombre doit l'emporter sur l'inévidence dans le petit nombre, il n'y a plus de connoissances assurées, plus de certitude, même dans le témoignage des sens, plus de foi aux lumières naturelles répandues dans tous les esprits ; pour tout dire, il n'y a plus que ténèbres, & désespoir d'en sortir. Celui dont les organes sont altérés, celui dont la raison ne fera

pas droite, pourra l'emporter sur la multitude; & voilà, par ce moyen, la porte ouverte au plus insensé Pyrrhonisme, Dieu lui-même seul responsable de la confusion, & du désordre de la créature intelligente.

Qu'on ne me dise pas, afin d'é luder ce raisonnement, que je suppose ici, contre la vérité, que le plus grand nombre est frappé de l'évidence de nos preuves, & que j'affecte d'oublier cette immense multitude de peuples qui n'ont pas cru, ou qui ne croient pas encore; multitude si prodigieuse, que ceux qui croient disparaissent près d'elle. Où seroit le bon sens de s'appuyer sur une semblable difficulté? Quand je parle du plus grand nombre, je n'entends, & l'on ne doit visiblement entendre avec moi, que ce nombre d'hommes à qui tous les secours d'instruction nécessaires pour approfondir, ont été donnés. Il ne s'agit pas des peuples que l'aveuglement & l'ignorance tiennent encore sous le joug des superstitions, & de l'erreur. Nous parlerons d'eux tantôt, & il ne faut pas mêler tant de choses, quand on en veut donner l'intelligence. Il ne s'agit donc que de ceux qui ont pu, qui ont voulu examiner, & qui l'ont fait. Ce sont ceux-là que j'oppose à l'incrédule, & ce sont ceux-là qu'il doit s'opposer à lui-même.

Un exemple va rendre sensible ce que je dis. Imaginez un peuple de Mathématiciens, & dix autres qui ne le soient pas. Celui-là soutient, comme
autant

autant de vérités claires, des propositions dont les autres déclarent qu'ils ne sentent pas l'évidence. Pensez-vous que la résistance de ceux-ci, doive rendre douteuses les propositions démontrées par l'autre? Non, assurément. Et pourquoi? C'est qu'ils n'ont pas eu les mêmes instrumens, les mêmes moyens d'instruction. Donc ce que nient les uns, ne nuit pas à la certitude de ce que l'autre apperçoit; les derniers, s'ils étoient raisonnables, dévoient s'en tenir au témoignage du peuple Mathématicien, & dès-lors mon raisonnement, fondé sur l'autorité du plus grand nombre, subsiste toujours contre l'Incrédule, malgré cette multitude infidèle qu'il m'oppose.

Déistes, écoutez moi un moment encore. Envain cherchez vous un refuge dans les droits de la conscience, & dans les privilèges, de la bonne-foi. Non. Ni la conscience qui se trompe, ni la bonne-foi qui égare, ne justifient l'erreur, quand elle n'est pas la suite d'une ignorance invincible. Etablissez une fois le principe contraire, toute distinction entre la vérité & la fausseté est anéantie. Il faudra que vous souteniez, j'en ai honte pour vous, que toutes les opinions sont égales, & indifférentes. Il faudra que vous disiez, que tous les vices, que tous les crimes sont innocens, que toutes les passions & leurs suites sont excusées, dès que le cœur qui a ses illusions, comme l'esprit a les siennes, croit pouvoir s'y abandonner sans remords. Triomphez donc, Ido-

lâtres ; vous pouvez sans crime adorer l'ouvrage de vos mains, si vous pouvez parvenir en effet à croire que ces vains simulachres vous ont créés, qu'ils vous conservent, & qu'ils distribuent les biens & les maux. Triomphez aussi, ô Athées ; si vous n'êtes pas convaincus de l'existence d'un Etre souverain, votre révolte est excusable, même à ses regards. Triomphez, ô Impies, qui que vous soyez, & rassûrez-vous ; Dieu vous voit avec la même complaisance que celui qui le reconnoît, qui l'adore, & qui n'aime que lui. Il oubliera pour vous ce qu'il se doit indispensablement à lui-même ; car toutes ces conséquences sortent inévitablement de la maxime, que la conscience errante n'est point comptable de ses méprises. Grand Dieu ! Quel système ! Quel abyme de contradictions ! Et se peut-il qu'il y ait des hommes qui s'y précipitent ?

Mais je le suppose vrai, pour un instant, cet affreux système. Au moins, la bonne-foi ne pourroit-elle excuser que ceux qui ont tout employé pour leur instruction, & elle ne seroit plus bonne-foi, mais déguisement & fausseté, s'ils avoient omis pour s'éclaircir, quelque-une des recherches que demande l'importance de la matière. Car enfin chaque opinion, en quelque nature de sujets que ce soit, est obligée de suivre ses propres principes, bons ou mauvais. Autrement il ne la faut point écouter ; dès qu'elle se contredit & se dément, elle n'est digne que de nos mépris. La

vôtre est, que la Religion doit être, dans tous les points, soumise à la sévérité de vos jugemens. Donc pour être en droit de dire : il m'est impossible d'être persuadé des preuves de la Religion, il est nécessaire que vous puissiez dire préalablement : je les ai toutes examinées, approfondies, & discutées. Or, étudier la Religion avec cette exactitude, & quand on veut s'en rendre l'arbitre, ce n'est pas lire nos Ouvrages, & ceux qui nous combattent, comme on liroit ces écrits frivoles dont l'oisiveté s'amuse. Ce n'est pas en discourir dans l'occasion, sans méthode, sans suite, sans principe, & sans règle. Ce n'est pas écouter, & recueillir ces traits indécens, railleurs, & impies que l'ignorance, la débauche, & le faux bel esprit répandent contre la foi. C'est remonter à l'origine des choses, & en suivre le fil. C'est être instruit de la Chronologie, & des Langues, des opinions, des coutumes, & des mœurs anciennes. C'est, pour cela, parcourir la vaste étendue de l'Histoire, & comparer celle des Ecrivains sacrez avec celle des Ecrivains profanes. C'est discuter en Critique tous les points où ces deux autoritez pourroient sembler contraires. C'est, sur chaque article de controverse, ne prendre de parti qu'après une grande & mûre délibération. C'est enfin s'être mis en état de prononcer, & de dire, non pas ; *il me semble* : non pas ; *je suis porté à soupçonner* : non pas ; *il me paroît* que la Religion Chrétienne est fausse ; mais de dire : non seulement

cela me paroît ainsi, mais *cela est, & ne peut être autrement, & je ne puis m'y tromper.* Que ceux qui reprochent à nos preuves de n'être pas persuasives, s'interrogent maintenant eux-mêmes. Est-il vrai que sur cette importante question, ils aient porté les recherches aussi loin qu'ils le pouvoient, & qu'ils l'ont dû? Est-il vrai que cet examen ait été leur occupation principale? Est-il vrai qu'ils aient suivi cette étude laborieuse, avec persévérance, & par ordre? Ont-ils fait pour juger ce grand différend, ce qu'ils feroient pour la décision d'une affaire sérieuse dont ils seroient les juges, ou dans laquelle ils seroient parties? Ont-ils fait cet examen sans passion, sans partialité, sans prévention, sans craindre de trouver vrai ce qu'ils desiroient de trouver faux? Si leur propre réponse les condamne, que devient cette prétendue bonne-foi qu'ils nous vantent? Quand même la véritable auroit ici des privilèges, seroient-ils pour la leur? Y a-t'il de la bonne-foi à ne point suivre son principe, à reconnoître ce qu'on doit faire, & à ne le faire pas? Que la foule des Incrédules ne se flatte donc plus. Tant qu'elle n'aura point fait le profond & difficile examen auquel son principe l'oblige, tant qu'elle ne raisonnera contre nous que sur des principes confus, suggérez par un amour propre chicanneur & intéressé, elle n'est excusable ni devant Dieu, ni devant les hommes, & ne peut l'être à ses propres yeux. Mais cet examen tel que je le demande,

quel est l'homme qui l'a fait, & qui ne croit pas? Je défie qu'on le nomme, ou qu'il se présente.

O! Qu'il y a d'inquiétude, de légèreté, d'incertitude, & de variations, dans ceux qui se font une fois écarter de la route véritable, ou qui refusent d'y entrer! Ne sachant plus par où se défendre contre l'autorité qui entraîne visiblement la soumission aux mystères, quelques-uns croient s'affranchir de cette dépendance, & sauver la liberté de penser qui leur est si précieuse, en réduisant tout le Christianisme à la simple règle des mœurs. Tout consiste à bien vivre, nous disent-ils; l'Evangile n'a sur cet article aucune obscurité. Pourquoi ne s'en pas tenir seulement à ce qu'il enseigne avec évidence? Ses mystères sont inaccessibles au raisonnement humain; n'est-ce pas la preuve qu'il nous est interdit de nous élever jusqu'à eux? Sa Morale au contraire est conforme en tout à nos intérêts. Ne songeons qu'à remplir les devoirs qu'elle impose, sans nous occuper des dogmes spéculatifs & abstraits, dont au fond la connoissance ne nous rendroit ni plus sages, ni plus heureux. C'est à quiconque aime Dieu; c'est à la Charité que le Ciel est promis. C'est donc à cet unique point que la Religion se borne; n'allons point au-delà de ce qu'elle prescrit. Le reste n'est qu'un approfondissement curieux qui n'enfante que la révolte, ou l'ex-

reur, des controverses interminables, ou des schismes scandaleux.

Si quelque chose peut séduire un esprit chancelant; j'ajoute, si quelque chose étoit capable de prévaloir contre la foi Chrétienne, je ne crains point de le dire, ce sont ces accomodemens de doctrine, ces compositions, & ces tempéramens hypocrites, où sous prétexte de respecter & de conserver une partie de l'Évangile, on voudroit sacrifier l'autre, & l'anéantir. Mais vainement on le tente. Tout résiste à ce projet insidieux.

Car, de grace, & pour commencer, d'où vient qu'on ne veut pas que captiver son esprit sous des mystères impénétrables, soit une obéissance religieuse qui appartienne à la doctrine des mœurs? Pourquoi ne veut-on pas que cette profonde soumission fasse partie, & une partie essentielle du culte de Dieu? Est-ce que le dépouillement de sa propre raison, & l'acquiescement docile à une autorité qui commande de croire ce qu'on ne peut comprendre, n'est pas un des sacrifices qui contristent le plus la nature, & qui mortifient le plus notre orgueil? Est-ce que s'il y a un chemin étroit qui resserre les mœurs dans la règle de l'Évangile, il n'y a pas un autre chemin étroit, encore mille fois plus mortifiant, & qui resserre l'esprit dans une humble soumission à la foi? La morale est donc intéressée dans l'anéantissement de la raison en présence des mystères, & prétendre distinguer de cet acte religieux, ce qui concerne la règle des

mœurs, c'est ne pas connoître les objets dont on parle, c'est discourir en l'air.

Mais de plus, la morale de l'Évangile, ainsi que ses dogmes, a souvent ses profondeurs; ses maximes ont quelquefois leur obscurité. Cent fois on a vû les esprits se partager sur l'explication, ou s'embarrasser dans l'application de ces principes. Selon le vôtre, il faudra donc aussi laisser à l'abandon tous ces articles contestez, & parcequ'ils n'ont pas cette évidence parfaite qui brille également à tous les esprits, en négliger la pratique, & les tenir pour indifférens. En ce cas, les loix morales de l'Évangile, n'auront guères plus d'empire sur la raison que les mystères; elles seront également pesées à la balance du raisonnement humain; & bien-tôt & les préceptes, & les mystères, & tout l'Évangile, éprouveront la même destinée, tomberont en ruine, & s'en iront, pour ainsi dire, les uns après les autres.

Vous voulez persuader aux hommes, que Dieu n'a pas voulu porter leur croyance au-delà du raisonnement. Après vous, un autre viendra, qui plus hardi encore, tentera de leur persuader que Dieu n'a pas voulu porter leurs obligations au-delà des règles du bon sens. Et quand on en sera là, que sera-ce, je vous prie, que ce bon sens dans les mœurs, sinon ce que le raisonnement a été déjà sur la croyance? C'est-à-dire, ce qu'il plaira à chacun, ce que chacun imaginera selon l'intérêt de ses penchans; & voilà toutes les extravagances.

toutes les licences passées, présentes & à venir, justifiées par ce principe commode qui ne nous ordonne que de bien vivre; comme si de bien croire n'en étoit pas l'unique fondement.

Mais quoi! Tout est matière d'altercation sur les mystères, & il n'y a ni dispute, ni partage, ni ténèbres sur le précepte général de la Charité. Aimer Dieu, & s'unir à lui, est la maxime qui comprend tout, & qui est avouée de tous. Pourquoi donc ne pas permettre qu'on s'arrête à ce point seul?

Hé bien, soit. L'amour de Dieu, & l'union avec lui, est le dernier but de l'Évangile. Quelque restriction qu'il y eût peut-être à donner à votre proposition, je la passe. Mais aussi cet amour, & cette union supposent, & renferment la Religion Chrétienne toute entière, comme la base sans laquelle ni l'amour, ni l'union qui en est l'effet & la suite, ne peuvent subsister. Aimer Dieu, & s'unir à Dieu, ce n'est pas aimer l'idole que l'on se fait soi-même de la Divinité, ni s'unir à cette invention de son propre cœur. C'est aimer le Dieu véritable, tel qu'il a voulu se faire connoître à nous, non seulement par le spectacle de la nature, mais encore par les enseignemens de la révélation. C'est s'unir à lui suivant les règles qu'il nous a prescrites, suivant les vérités qu'il nous a découvertes. Or cette révélation renferme tous les mystères dont il nous refuse ici la parfaite intelligence, & dont cependant il nous interdit le doute. La foi, la soumission docile à ces dogmes incompréhensibles, fait donc
partie

partie de son culte, & de l'amour qu'il demande. Ne pas croire ce qu'il révèle, & toutefois prétendre l'aimer, c'est donc un jeu; c'est une dérision; pardonnez-moi le terme, c'est ignorance grossière, c'est le comble de l'absurdité. Il ne s'agit pas, en effet, de nous composer une Religion. Il s'agit de la Religion que nous avons reçue de Celui qui seul a pu nous la donner. La diviser, la partager, en retenir ce qu'il nous plaît, en rejeter ce qui nous blesse, ce n'est pas la conserver, c'est la détruire, s'en faire une, s'établir son propre législateur, & ne rendre hommage qu'à soi-même. Mais voici les protecteurs d'une autre Doctrine; écoutons ce qu'ils vont nous apprendre.

ILS conviennent que ce n'est point à l'homme à disposer de sa Religion, & qu'elle doit être l'ouvrage de la main Souveraine. Ils reconnoissent que la Religion Chrétienne porte d'évidentes, & d'inaffables marques de la divinité de son origine, qu'il est impossible de résister aux preuves qui démontrent sa certitude, & qu'enfin les Livres qui contiennent ses dogmes, sont la pure & constante parole de Dieu. Voilà de terribles aveux. Par quel art ceux qui ne craignent pas de les faire, pourront-ils en tirer d'autres conséquences que les nôtres? Il est pourtant facile de le comprendre, disent-ils. Cette Religion, ces Livres divins que nous respectons avec vous, & autant que vous, présen-

tent souvent à la raison des dogmes spéculatifs dont la raison ne peut toujours se flatter de saisir le véritable sens. Or, dans l'humble défiance de nous-mêmes, dans la crainte religieuse de nous tromper, & d'attribuer à Dieu ce qui ne seroit peut-être pas de Dieu, il nous semble & plus respectueux & plus sage, de ne faire sur chacun de ces articles embarrassés aucun acte de foi positif & distinct, disposez seulement à croire les vérités qu'il a plu à Dieu d'y renfermer, & qu'il ne lui a pas plu de nous découvrir. Au fond, la foi implicite à l'Eglise, suffit pour le salut. D'où vient que la foi implicite en Jesus-Christ, & à sa parole, ne suffiroit pas de même? Par cette réserve scrupuleuse, nous concilions & le respect dû à l'autorité du souverain Maître, & celui qui est dû à celle de la raison. Nous nous défendons, il est vrai, de professer extérieurement aucune doctrine particulière; mais nous restons fidèles, par l'intention droite & sincère que nous portons de sacrifier nos lumières à celles de Dieu, si le vrai sens de sa parole nous étoit plus clair, & mieux connu. Nous n'appartenons à aucun sentiment; mais nous appartenons à la Vérité, quelque part qu'elle se trouve. Intimement assurés de nos dispositions pour elle, nous sentons qu'elle régne déjà seule dans notre cœur, & l'on fait bien que ce n'est que dans cette partie secrète de nous-mêmes qu'elle est jalouse de régner.

Nouveau subterfuge, artificieuse subtilité qu'inspire l'amour aveugle de l'indépendance! Les

hommes ne comprendront-ils jamais combien ce goût de liberté les séduit, & combien il les égare, à force de leur faire chercher des sûretés imaginaires avec Dieu même? A quoi servent tous ces détours, & ces retours, ces petites finesse du raisonnement, & toutes ces souplesses de l'orgueil? Espere-t'on par là changer l'Evangile, l'amener à mollir, & à faire plier les loix, par complaisance pour les délicatesses de l'amour propre?

Vous voulez être Chrétien, & vous ne voulez croire que comme il vous plaît, & jusqu'où il vous plaît de croire. Désabusez-vous; jamais vous ne concilierez deux volontés si opposées; jamais vous ne ferez d'accord avec la Religion que vous professez, ni avec vous. Ce qui exerce le plus notre foi; ce qui démonte le plus notre sagesse humaine, ce qui nous simplifie, ce qui nous rapetisse, ce qui nous déprend le plus de notre propre esprit: voilà le fond, l'ame, & le but du Christianisme. Vous, tout au contraire, vous craignez de lui donner trop, vous lui faites sa part pour garder la vôtre, vous ne voudriez lui accorder qu'une foi restreinte qui n'a point d'objet distinct, une soumission vague qui ne vous engage à rien de précis, & qui fait de votre prétendue disposition à tout croire, une profession formelle de ne rien croire; c'est-à-dire l'infidélité la plus complete, & la plus générale. Car, il en faut convenir, si l'on est sincère, c'est à cela seul que se termine cette foi implicite à la pa-

role de Jesus-Christ. Pourquoi a-t-on recours à cet azyle, si ce n'est par impuissance de tenir dans les autres? On cherche à composer, s'il se peut, avec une Religion qu'on ne veut ni suivre, ni abandonner tout à fait. Il faut donc, pour y parvenir, comparer la foi implicite à la parole de Jesus-Christ, avec la foi implicite aux vérités qu'enseigne l'Eglise, & parceque l'on peut être fidèle avec l'une, supposer qu'on le peut être également avec l'autre.

Mais quelle différence entre ces deux sortes de soumission! Et comment se permet-on de conclure de l'une à l'autre? Le simple qui dans son cœur porte une foi implicite à l'Eglise, sait bien qu'elle s'explique sur chaque article du symbole, & qu'elle proscrie chaque erreur par d'expresses décisions. Il n'ignore pas que ses décrets sont publics, & que s'il y restoit encore quelques ténèbres, elle est toujours vivante, toujours prête à éclaircir les doutes par la voix de ses Ministres. Il est assuré qu'il ne peut errer en l'écoutant, que Jesus-Christ est au milieu d'elle toujours instruisant, & qu'il l'a établie non seulement dépositaire, mais interprète de ses loix. Etre ainsi disposé à croire ce que croit l'Eglise, c'est donc croire formellement tout ce qu'elle enseigne, tout ce qu'il est facile d'apprendre d'elle, & renoncer à toutes les erreurs qu'elle condamne. Il n'en est pas de même de votre foi implicite en Jesus-Christ. Ce n'est pas elle qu'il vous demande, & que vous lui de-

vez. Puisqu'il vous révèle dans ses Ecritures les dogmes qu'il vous ordonne de croire, il ne s'agit plus d'une foi générale & vague, qui ne tomberoit que sur des objets indéterminez. Puisqu'il a promis d'être tous les jours avec son Eglise, & jusqu'à la fin des temps, il n'est plus question que de la consulter, de l'écouter, & de lui obéir; parcequ'alors c'est lui que l'on consulte, c'est lui qu'on écoute, c'est à lui qu'on se soumet. Ne dites donc plus: je crois tout ce que Jesus-Christ a dit, quoique le sens ne m'en soit pas connu. Ce langage n'a rien de sérieux: ce n'est qu'un jeu indécant & impie. Que n'accusez-vous tout d'un coup celui dont vous feignez de respecter la parole, de vous avoir parlé, sans vouloir, ou sans avoir pu se faire entendre à vous? Ou bien, c'est peut-être que vous espérez qu'il reviendra pour vous une seconde fois; pour vous, c'est-à-dire pour répondre à toutes vos questions, pour résoudre toutes vos difficultez, pour disputer avec vous sur la possibilité ou sur l'impossibilité des mystères, & renouveler toutes les querelles que lui faisoit le Judaïsme. Votre foi implicite en sa parole n'est donc encore une fois, qu'une indifférence pour tous les sens qu'on voudra lui donner; & nous vanter une pareille foi, c'est en termes équivalens, ou nous dire: je crois tout ce que je veux, tout ce qu'il me plaît d'attribuer à Jesus-Christ, & à sa parole; ou: j'approuve toutes les opinions, toutes les sectes; ce qui est les condamner toutes.

& tenir la porte ouverte à l'apostasie, sans la fermer à nulle des communions Chrétiennes. Qu'ay-je dit? Chrétiennes. C'est ouvrir le Ciel à toutes les Religions, & même à l'irreligion la plus monstrueuse.

Voulez-vous en être convaincus, écoutez le Juif. Il vous dira : *je crois ce que Dieu veut, & ce qu'il a fait prédire du Messie dans les Ecrits sacrez de ses Prophètes, sans me perdre dans les grandes questions qui partagent la Synagogue, & l'Eglise de Jesus-Christ.* Parler ainsi ; n'est-ce pas employer tous vos mêmes principes? Ecoutez l'Idolâtre, puis le Mahométan, ils consentiront de vous dire ; l'un : *je crois ce que les Dieux ont voulu m'apprendre par leurs Oracles, quoiqu'obscurs & intelligibles pour moi ;* l'autre : *je crois tout ce que Dieu daigne révéler clairement aux hommes par l'entremise de ses Ministres.* Voilà encore votre symbole, ou à peu près. Ecoutez le Déiste, il ne craindra pas de vous dire : *je crois toutes les vérités que Dieu connoît, & quoique je les ignore, je les respecte, je m'y soumetts, comme si j'en avois une pleine évidence.* Il vous feroit impossible de ne pas reconnoître le fond de votre doctrine dans cette profession de foi. Ce n'est pas tout néanmoins. l'Athée viendra, s'il le veut, & vous dira, sur le modèle encore de votre formule de foi implicite : *je crois tout ce qui est vrai, tout ce qui est conforme à la raison.* Obéissance, ainsi que vous le voyez, qui s'étend à tout, & même jusqu'à la doctrine

Chrétienne, si elle renferme quelque article véritable. Vous voilà donc confondus avec le Juif, avec l'Idolâtre, avec le Mahométan, avec le Déiste, & ce qui vous fait horreur avec l'Athée lui-même ; car cette foi incertaine & vague où vous vous retranchez, ils s'y retranchent comme vous. Vous ne croyez donc rien que ce qu'ils croient, & j'ay eu raison de reprocher à votre système, d'être à la fois l'apologie des systèmes les plus absurdes, & la ruine de toutes les Religions.

Ne perdons pas l'occasion d'en faire ici la remarque. Si quelque chose prouve combien il étoit nécessaire que Dieu réglât lui-même notre culte & notre foi, c'est le prodigieux égarement de l'esprit humain, lorsqu'il tente de se les prescrire. Les idées qu'il enfante sur ce point, ne sont que de grossières erreurs ; les nouveautés qu'il imagine sont des monstres, & des contradictions. Son bonheur, s'il savoit le connoître, & en jouir, est de trouver sa Religion toute faite, & de n'avoir pas à monter, pour ainsi dire, un si grand ressort. Tous les peuples, hors un seul, tous les sages, avant que la Révélation leur fût accordée, s'épuisoient à discourir dans leurs Ecoles sur la nature Divine, à chercher ce qu'il en falloit croire, & à conjecturer sur ce qu'elle exige de la nôtre. Qu'ont-ils découvert? Hélas! On ne le fait que trop. Nous n'avons guères qu'à rougir pour eux de leurs paradoxes. Les Incrédules, ces prétendus Philosophes qui courent aujourd'hui encore la

même carrière, de quelles lumières nous éclairent-ils? Chacun le voit dans les opinions que je rapporte, & qu'il m'est si facile de réfuter. D'une autre part, s'il a fallu que Dieu nous instruisît de la nature de son Etre, de ses attributs, de ses volontez, & de ses décrets, pourquoi nous soulever contre ce qu'il daigne nous en faire connoître, seulement parce que nous n'en voyons pas les dénouemens autant que les nœuds? Assûrons nous de sa révélation; c'est là notre unique soin; & si elle est prouvée constante, que désirons-nous, que pouvons-nous désirer de plus? Que les vérités qu'il propose nous soient actuellement incompréhensibles; que nous ne sachions pas toujours le moyen de les accorder ensemble; qu'importe? Il faut bien, dès qu'il nous les enseigne, que l'infinité immense de son Etre les unisse & les concilie. Je ne m'interromps pas davantage, & je reprends la suite de ma matière.

Je prévois ce que répondront ceux qui regardent leur foi implicite, comme un rempart qu'on ne peut forcer. Voyez, diront-ils, cette foule innombrable de Sectes qui partagent le Christianisme; écoutez leurs plaintes réciproques; entendez les reproches dont elles s'accablent, & les erreurs dont elles s'accusent. Elles reconnoissent toutes les mêmes Ecritures; elles en font toutes leur première règle; elles en cherchent toutes le véritable sens; elles se flattent toutes de l'avoir trouvé. Et néanmoins toutes, séparément, condamnent celui
que

que les autres adoptent. Chacune attaque, chacune se défend avec succès. Ce qu'il y a de plus déplorable, leurs disputes ont pour objet les articles de la Religion les plus importans. Il n'y en a pas un seul qui n'ait eu ses ennemis, & presque tout le Christianisme a été mis en question. Comment donc se démêler de tant de controverses? Comment accorder tous ces différends? Discuter soi-même cette multitude effrayante de points disputez? C'est manifestement s'engager à l'impossible; ce labyrinthe n'a point d'issuë. Prendre parti? C'est juger en téméraire, commettre, & risquer sa foi. Il ne reste dès là qu'un seul moyen de la garantir du naufrage, c'est de ne la lier à aucun symbole, & de la réduire humblement à la soumission générale au vrai sens des Ecritures, tel que Dieu le connoît, & que nous avons la ferme espérance de le connoître un jour.

La vérité ne nous permet pas d'en disconvenir; le grand scandale du Christianisme, est la contrariété des sentimens qui le divisent. Comme si ce n'étoit pas assez que l'opprobre de nos mœurs le deshonorât, la diversité des sectes qui se multiplient sans cesse, vient lui causer encore de nouveaux affronts, & de nouvelles douleurs. Mais ne vous hâtez pas d'en conclure, ainsi que vous le faites, que la vérité ne peut plus se discerner d'avec l'erreur, ni même qu'il soit difficile de les reconnoître à des marques certaines. Cette conséquence n'est point inséparable du fait que vous nous opposez,

298. DISSERTATION
& dès lors votre systême n'a point de fondement solide.

Vous reconnoissez, en effet, que Dieu s'est révélé à nous dans ses Ecritures. Vous reconnoissez donc aussi qu'elles renferment les vérités dont il a bien voulu nous instruire. Mais si elles y sont si obscures, si enveloppées, si impénétrables que le sens humain s'y confonde, la révélation étoit inutile. A quel propos Dieu l'a-t-il donnée aux hommes? Si-tôt qu'il leur est impossible d'en démêler le vrai sens, il étoit superflu de les tourmenter à le découvrir. C'eût été leur dire: j'exige que vous croyiez tels & tels articles; mais je ne l'exige que dans la supposition que je m'en sois assez nettement expliqué, pour ne laisser aux esprits contentieux aucun prétexte de les éluder; j'attache votre salut à cette foi; mais ce n'est pas à dire, & je ne prétens pas que chacun de vous ne puisse y arriver par celle qu'il se formera lui-même. Qu'y auroit-il de moins sérieux, de plus incompatible avec la notion d'un Etre souverainement sage, qu'un langage, qu'une conduite si peu graves? Vous serez donc contraint, pour ne la lui pas imputer, de convenir que la Révélation n'est pas un énigme pour nous; & en ce cas, il n'est plus question que de chercher par quel moyen praticable, nous pourrons écarter les nuages dont mille & mille sectes l'ont couverte. Or je dis que ce moyen est facile; je dis qu'il est tout préparé; car elles ont été prévues & prédites ces

SUR LES FAUX PRINCIPES, &c. 299
sectes innombrables. En nous faisant part de ses Conseils, Dieu savoit que la témérité, l'orgueil, & la vaine curiosité de l'esprit arriveroient à les obscurcir un jour. Mais afin que ces ténèbres ne pussent jamais inquiéter les âmes simples, & qu'une lumière toujours présente, toujours éclatante, servît à les guider sans péril, une Eglise a été établie pour conserver à jamais la Révélation, & pour en être l'interprète fidèle dans les cas douteux. Eglise qui a commencé par les Apôtres, & qui sans interruption s'est continuée depuis eux jusqu'à nous. Eglise qui a reçu d'eux & les Ecritures, & le sens des Ecritures. Eglise qui a pour règle de sa foi, qu'elle doit avoir aujourd'hui celle qu'elle avoit hier, & qui croit que celle d'hier est celle qu'ont eue les siècles passés, & qu'auront les siècles à venir. Eglise qui est seule plus ancienne que toutes les sectes, qui les a vues naître toutes, qui les a toutes prosrites, & de laquelle ils tiennent les restes de foi qu'elles conservent. Eglise qui n'a jamais connu de nouveauté, qui n'a jamais voulu connoître d'addition, ni de retranchement dans sa doctrine. Eglise qui possède une autorité sensible aux plus ignorans, & que les autres sociétés n'ont osé se promettre malgré leurs succès. Eglise dès sa naissance distinguée des autres par le titre vénérable d'Eglise Catholique qui ne lui a jamais été contesté, & qui garde persévéramment ce glorieux titre, jusques dans le symbole que les sectaires emportent avec

eux en la quittant. Eglise reconnoissable par la multitude des peuples qu'elle porte dans son sein, & qui tous descendent de ceux que les Apôtres assemblèrent les premiers sous les étendarts de la croix. Eglise respectable par le témoignage que ces peuples rendent qu'ils ont reçûe d'elle la foi qu'ils professent, & que leurs peres l'avoient reçûe de leurs ancêtres les plus éloignez, qui la tenoient eux-mêmes des premiers Disciples de Jesus-Christ. Eglise recommandable par la succession constante de ses Pasteurs, descendus de ceux qui dans tous les siècles ont été ordonnez par d'autres Pasteurs qui avoient reçu leur mission de la bouche des Apôtres. Eglise enfin qui après avoir surmonté les fureurs du Juif, & du Païen, par l'éclat de ses miracles, par la confiance de ses martyrs, par la sainteté de ses mœurs, par l'invincible pureté de sa doctrine, s'est acquise un nouveau degré de gloire par les triomphes sans nombre qu'elle a remportez, qu'elle remporte encore sur tout Novateur ennemi de ses dogmes.

Revenons ; tel est le secours puissant, le témoignage de fait, le guide sensible que Dieu vous donne au milieu de ces nombreuses sectes dont les disputes embarrassent la liberté de votre choix, & le suspendent. Telle est la lumière qui éclaire les simples comme les sçavans, & qui ne laisse ni défense, ni excuse à celui qui s'égare après l'avoir vuë. S'il étoit possible de se tromper en la suivant, nous n'hésiterons pas à le dire, ce seroit Dieu lui-même qui tromperoit ceux qui

le cherchent. Jugez-vous donc à présent, & décidez si cette foi indéterminée, où vous avez crû trouver votre repos, est un azyle certain. Pour vous y renfermer, il faudroit soutenir auparavant que la vérité est comme éteinte sur la terre ; ou que la Révélation, quoiqu'elle soit de Dieu, est inutile, qu'il ne nous laisse aucun signe certain, aucun caractère assuré, aucun moyen pour démêler ce qu'il enseigne. Or l'un est injurieux à la sagesse, & même contraire à vos principes ; l'autre combat sa justice & sa bonté. L'unique parti qui vous reste est donc la profession ouverte des articles qu'il propose à votre foi, l'obéissance à l'autorité visible qui conserve, en son nom, & par sa puissance, l'intégrité de ses loix.

Mais enfin, & sans raisonner tant contre votre système, je ne fais plus qu'une seule question. Quand vous étendez votre foi implicite à toutes les vérités que Dieu connoît, n'y comprenez-vous pas aussi les mystères que nous croyons, & dans le sens où nous les croyons, supposé qu'il soit révélé. Oûi sans doute, répondez-vous ; autrement je donnerois des bornes à ma soumission, & Dieu me préserve d'y en mettre. Convenez donc aussi, & par cela même, que vous croyez déjà nos dogmes d'une foi du moins commencée & informée, quoiqu'ils soient attaquez par des sectaires, & quoiqu'ils ne vous soient pas évidens. Or, quelle erreur, quel caprice, d'aimer mieux dire ; je crois toutes les vérités connues de Dieu ;

que de dire : Je crois tous les dogmes que Dieu m'a révélés par l'Eglise établie de lui pour m'en instruire, & pour en fixer le sens véritable ? C'est donc qu'on ne pense, qu'on ne parle plus conséquemment, toutes les fois qu'en posant un principe, on refuse de le suivre dans toute son étendue.

POUR s'affranchir tout d'un coup, & secouer une bonne fois le joug qui les gêne, quelques-uns ne veulent accorder au Christianisme qu'une origine humaine. C'est à la Politique, nous disent-ils, que les Religions, & autant la Chrétienne que les autres, doivent leur naissance. L'autorité seule des Loix étoit insuffisante contre l'Injustice naturelle ; on le reconnut bien-tôt. Il fallut pour la vaincre, imaginer des moyens plus puissans encore, la contenir par un frein qu'elle ne pût rompre, & lui donner des chaînes qu'elle dût même respecter. Les souverains firent donc intervenir la Divinité dans l'intérêt des Etats. On supposa qu'elle avoit prononcé ses décrets, & qu'elle en avoit attesté la certitude par des prodiges. Afin d'attirer plus d'hommages à sa parole, & de lui donner un caractère qui la fit paroître surnaturelle, on la rendit obscure exprès, & mystérieuse. On établit ensuite des Ministres pour en être les interprètes, & ces Ministres, intéressés eux-mêmes au succès de la fraude, n'oublièrent pas de feindre de secrètes communications avec

le Ciel. Ainsi les Peuples séduits & subjugués, pensèrent n'obéir qu'à Dieu, lorsqu'ils n'étoient, en effet, que le jouet de leurs Maîtres. Ils donnerent à la crainte, & à l'espérance d'un avenir imaginaire, ce que la raison n'avoit pû jusqu'alors obtenir d'eux ; & ce qu'ils eurent de vertu, ne fut que l'effet d'une crédulité superstitieuse.

On compteroit l'infini, plutôt que les paradoxes, les absurditez, les ignorances mêmes dont ce discours est rempli. Est-ce donc que tout est permis en attaquant la Religion ; que dans ce genre de controverse il ne s'agit point de raisonner ; & qu'enfin l'on se croit quitte de tout, pourvû qu'on érige en fait positif la plus frivole conjecture ? S'il en est ainsi, taisons-nous : jamais nous n'épuiserions les folles pensées qui peuvent monter au cœur de l'homme. Cependant il faut vous répondre, puisque nous avons commencé de vous entendre.

Selon vous, il n'y a jamais eu de Religions que celles que la Politique a enfantées. Vous qui le dites, vous auriez peut-être, si l'on vous y contraignoit, bien de la peine à prouver votre supposition, même en vous renfermant dans les Religions si longtemps en honneur parmi les peuples profanes. Tant il seroit facile de vous montrer que la racine d'où elles sont toutes sorties, est l'idée ineffaçable d'un Etre parfait, & la forte, autant que naturelle conviction de sa Providence. Mais sans entrer dans une discussion qui ne nous re-

garde pas, puisque nous n'avons point à remonter aux sources de l'Idolâtrie que nous laissons pour ce qu'elles étoient, je dis que d'imputer au Christianisme en particulier d'être né de la politique, c'est ne sçavoir ni ce que c'est que Christianisme, ni ce que c'est que Politique.

Quel est, en effet, le Chef & le Fondateur de la Religion Chrétienne? Est-ce un Souverain qui veuille affermir sa puissance temporelle, & prévenir les troubles dans son Empire? Est-ce un Souverain qui veuille disposer de la vie de ses sujets, envahir leurs fortunes, & faire adorer ses caprices? Est-ce un Souverain qui veuille renverser les loix fondamentales de ses Etats, en substituer de nouvelles, & faire consacrer ses entreprises par des révélations imaginaires? Non. C'est un homme qui ne veut ni commander, ni régner, & qui n'est venu, dit-il lui-même, que pour servir. C'est un homme qui ne veut ni opulence, ni distinction, ni grandeur, ni rien de ce que le monde admire, & recherche. C'est un homme qui ordonne la soumission aux Césars, & qui le premier donne aux siens l'exemple de l'obéissance. C'est un homme qui ne veut qu'instruire, souffrir, & mourir. Quel étrange Politique je dépeins! Et cependant, c'est à ce Politique qu'est dûe la naissance de ce Christianisme, que vous accusez de n'être que l'invention, & le fruit de la prudence mondaine.

Mais encore, à qui a-t'il confié le dépôt de sa Religion? Car peut-être qu'elle a servi de pré-
texte

SUR LES FAUX PRINCIPES, &c. 305
 texte à l'ambition de ceux qui sont venus après lui. Ouvrez l'Histoire : je ne dis pas la nôtre seulement ; je dis celle que vous rougiriez de soupçonner, & lisez. Elle vous dira de quelle trempe étoient ces ambitieux. Elle vous apprendra que fidèles aux leçons de leur Chef, ils ont, à son exemple, vécu dans l'amertume, dans l'opprobre, dans l'indigence, & jaloux seulement du trésor de leur pauvreté. Elle vous dira, que quoiqu'ils opérassent des prodiges plus grands encore que ceux de leur Maître, ils ne vouloient être cependant, & n'ont été que *les esclaves des peuples en Jésus-Christ*. Elle vous dira, qu'ils se partagèrent l'Univers. Pourquoi? Afin de s'en partager la domination? Qu'ils en étoient éloignez! mais qu'ils y cherchoient, non les richesses des hommes, mais le salut & la conversion des hommes; non ce qui étoit à eux, mais eux-mêmes. Elle vous dira, que poussés à bout, ils n'ont trouvé de repos, ni dans les villes, ni dans les déserts, ni dans les tombeaux, & dans l'asyle de la sépulture. Elle vous dira, que si leurs jours se sont écoulés dans les travaux & dans les larmes, ils les ont terminés par les plus âpres supplices. Elle vous dira, que des Martyrs sans nombre, brebis & Pasteurs, ont relevés ces premiers ambitieux, que la même ambition les a tous conduits à la même fin, & par les mêmes routes. Pour vous qui en savez plus que les Histoires contemporaines, vous ne voyez dans tous ces faits qu'une artificieuse politique, & des

piéges adroitement tendus à la crédulité des peuples. N'êtes-vous pas honteux d'être les inventeurs, ou les protecteurs d'une si visible chimère?

On me repliquera, qu'à la vérité le Christianisme, pris dans son origine, n'est pas le fruit de la politique, mais qu'après sa naissance, il l'est devenu, que les Princes ne l'ont embrassé que parcequ'il favorise leur domination absolue, parcequ'il ne respire, qu'il n'enseigne qu'obéissance à leurs décrets, & qu'il ordonne l'inébranlable fidélité aux Souverains, même à ceux qui abuseroient de leur pouvoir. Mais, sans observer qu'il s'agit ici des commencemens de la Religion Chrétienne, & que nous ne disputons que de ce qu'il a été dans son origine, où a-t-on lû que les Princes Infidèles n'ayent envisagé, dans leur conversion, que le motif intéressé qu'on leur prête? Sans doute qu'ils ont reconnu la Divinité du Christianisme, & son principe surnaturel, dans les maximes qu'il pose sur l'indépendance des Rois, autant que dans les autres articles de sa Morale. Comment n'auroient-ils pas à la fin apperçû le doigt de Dieu, dans une Religion qui tourmentée jusqu'aux dernières épreuves, toujours sous le fer & dans le feu durant trois cents ans, & depuis encore à diverses reprises, conservoit néanmoins dans une oppression si violente, si injuste, une douceur inaltérable, & une patience invincible? Comment n'auroient-ils pas reconnu ce caractère sensible de Divinité dans une Religion assez étendue, assez nombreuse,

même sous les régnes les plus fâcheux, pour imposer à ses Maîtres, si elle eût voulu leur donner la loi? Dans une Religion dont les Disciples répandus de toute parts, dans les villes, dans les campagnes, dans les armées, dans les tribunaux, dans les Cours, & jusqu'au milieu des Barbares que le Romain qui maîtrisoit tout, n'avoit pu dompter, n'étoient qu'un cœur & qu'une ame, & portoient le courage, l'intrépidité si loin, qu'on les nommoit des *hommes de fer* qui ne sentoient ni les tourmens, ni la mort la plus cruelle? Mais je soutiens que ce caractère de grandeur n'est pas le seul qui ait abattu les Princes aux pieds de l'Évangile. Ils se rendoient aux autres preuves que nous avons exposées ailleurs, & pour vous en convaincre, je ne veux faire qu'une remarque seule.

Si la Religion Chrétienne fait un précepté d'obéir aux Puissances établies de Dieu, sans permettre jamais, & en aucun cas, de remuer contre l'Empire, d'une autre part, elle fait aux Puissances elles-mêmes un précepte également étroit, d'être soumises aux décrets de l'Église, & de la protéger sans donner d'atteinte à sa liberté. Si la Religion Chrétienne s'oppose à l'esprit de révolte, & à l'indocilité aux ordres des Rois, elle condamne dans les Rois l'abus qu'ils oseroient faire de l'autorité qu'ils ont reçue. Si les peuples doivent se soumettre sans plaintes, sans murmure, sans impatience, les Souverains doivent régner avec douceur, & avec équité, sans domination

hautaine, & sans tyrannie. Si les peuples doivent être disposez à consacrer aux Rois leur repos, leurs fortunes, & leur sang, les Rois établis les peres des peuples, ne doivent être occupez qu'à les rendre heureux. Si le partage des peuples est la confiance, le respect, le zèle, & la reconnoissance, le partage des Rois est la vigilance, la protection, la justice, & la tendresse. Le Christianisme favorable à l'indépendance des Princes, ne l'est donc pas moins à la tranquillité des peuples; & dès-lors il est aussi peu senté de dire que les Rois l'ont embrassé par intérêt d'Etat, qu'il le seroit de dire que leurs sujets s'y sont soumis par des vuës de politique.

Comme les Incrédules ne font point Corps, ils n'ont point de doctrine fixe & symbolique, si je puis ainsi parler. Chacun d'eux avance, recule, & s'arrête selon qu'il lui plaît. Chacun a sa route particulière, sa méthode propre, & ses principes personnels. Le systême que l'un adopte, est rejeté par l'autre, & ce qui est une démonstration pour celui-là, n'est aux yeux de celui-ci qu'une absurdité grossière. Entreprennez la défense de l'un, imaginez ce qu'il dira, ce qu'il pourra dire pour le soutien de sa cause, & au même instant les autres le renverferont par leurs discours. En sorte que pour les réfuter tous, je n'exagère point & il vous sera facile d'en faire l'épreuve, il ne faudroit

que les livrer l'un à l'autre; la différence, l'opposition, la contrariété, la contradiction même de leurs sentimens, seroit la preuve décisive de leur foiblesse commune.

Tout à l'heure, c'étoit de la politique des Princes que l'on faisoit naître le Christianisme. Ce n'est plus là son origine: voici qu'une autre sorte de spéculatifs lui en trouvent une toute différente. Ils prétendent par leur systême, si pourtant c'en est un, trancher par la racine toutes ces grandes difficultez qui agitent les hommes sur le choix d'une Religion, & nous obliger à convenir que tous les cultes, sans en excepter le nôtre, n'ont d'autre source que l'orgueil.

Que l'homme, disent-ils, réfléchisse mûrement sur l'idée qu'il a d'un Etre infini, qu'il revienne ensuite sur celle qu'il a de lui-même, & qu'il mesure la distance qui sépare ces deux objets, bientôt il reconnoitra que rien ne peut les rapprocher, ni les unir; qu'ainsi la Religion qui se flatte d'être ce lien de commerce entre deux êtres si infiniment disproportionnez, n'est qu'une production de l'orgueil, & de l'amour effréné de soi-même. Qui sommes-nous pour oser croire que Dieu descende jusqu'à nous faire part de ses secrets, & penser qu'il s'intéresse à nos vaines opinions? Vils atômes que nous sommes en sa présence, que lui font nos hommages? Quel besoin a-t'il de notre culte? Que lui importe de notre ignorance, & même de nos erreurs? Peuvent-

elles troubler son repos inaltérable, ou rien diminuer de sa grandeur, & de sa gloire? En renfermant notre intelligence dans les plus courtes bornes, ainsi qu'il a fait, n'est-ce pas assez nous avertir qu'il seroit aussi téméraire qu'inutile, de songer à nous élever jusqu'à lui? N'est-ce pas nous dire que s'il nous a faits, c'étoit pour exercer l'un de ses attributs, l'immensité de son pouvoir; non pour être l'objet de nos connoissances? Quiconque juge autrement, est séduit par ses préjugés, & connoît aussi peu la nature de son être propre, que celle de l'Être suprême.

Nous vous avons écouté jusqu'à la fin, ô vous que les préjugés ne gouvernent pas; vous, qui avez une idée si haute de l'infini, & une idée si humble, mais si juste de vous-mêmes. Daignez à votre tour nous écouter un instant.

Dieu est l'Être immense, l'Être infini, l'Être incompréhensible à tout autre qu'à sa propre intelligence. Non seulement chacune de ses plus parfaites créatures, mais toutes les créatures ensemble disparaissent devant lui qui est l'Être des êtres, & en un sens le seul Être. C'est notre principe autant que le vôtre, & nous n'aurons pas de dispute sur ce point. Mais de ce que Dieu par sa nature est infiniment au-dessus de la nôtre, s'ensuit-il qu'il ne puisse, & qu'il ne veuille se révéler à nous? Voilà ce que nous vous prions d'accorder, ou de nier; car c'est delà que tout dépend. Dire qu'il ne le peut, ce seroit avancer une proposition

trop absurde pour me permettre de vous l'imputer. Reste donc à sçavoir s'il l'a voulu. Or, quand on cherche sérieusement à s'assurer des volontés positives de l'infini, ce n'est pas notre courte raison qu'il faut interroger; c'est de l'Infini lui-même qu'il faut apprendre ce qu'il veut & ce qu'il ne veut pas. Il ne s'agit point ici pour se faire illusion, d'exagérer la bassesse de notre nature, ni de décrire avec emphase la grandeur de l'Être souverain, il s'agit d'examiner si, indépendamment de l'infinie disproportion reconuë entre lui & nous, il a daigné faire part aux hommes de ses volontés sur eux. Tout consiste dans cette unique & simple question de fait; c'est-à-dire que vous voilà ramené, malgré vous, à la question importune que vos subtilitez de Métaphysique cherchent tant à éviter. Or, la révélation est invinciblement prouvée par les miracles innombrables que nous rapportons, en témoignage que Dieu nous a parlé. Donc tous vos argumens contre l'actuelle existence d'une Religion, ne peuvent, & ne doivent plus être écoutés. Détruisez nos preuves établies sur la certitude évidente du fait, & vous raisonnerez après.

L'aimez-vous mieux cependant? Nous prendrons votre système plus en détail, & nous examinerons les principes. Vous en établissez deux. Le premier, que Dieu est si grand, & nous si petits, qu'il ne peut y avoir de commerce ni de rapport entre lui & nous. Mais à quoi en êtes-

vous réduits, si cette imagination est l'un des fondemens de votre doctrine? Pour vous convaincre à quel point elle est insoutenable, remontons ensemble aux premières vérités, à celles que vous confessez avec nous.

Il y a un Dieu, c'est-à-dire, un Etre souverainement & infiniment parfait. Cet Etre connoît l'étenduë sans bornes de ses perfections, & puisqu'il est juste, car la justice entre dans la perfection infinie, il doit un amour infini à l'infinité de ses perfections infinies; son amour ne peut même avoir d'autre objet qu'elles. J'en conclus d'abord, que s'il a fait quelque ouvrage hors de lui, il ne l'a fait que pour l'amour de lui; car telle est sa grandeur, qu'il ne sçauroit agir que pour lui seul; & comme tout vient de lui, il faut que tout se termine & retourne à lui; autrement l'Ordre seroit violé. J'en conclus, en second lieu, que l'Etre infiniment parfait, puisqu'il a tiré les hommes du néant, ne les a créés que pour lui; car s'il agissoit sans se proposer de fin, comme il agiroit d'une façon aveugle, sa sagesse en seroit blessée, & s'il agissoit pour une fin moins noble, moins haute que lui, il s'aviliroit par son action même, & se dégraderoit. Convenez-vous de la nécessité de ces conséquences? Oui. Avançons donc.

Cet Etre suprême à qui nous devons l'existence, nous a faits intelligens, & capables d'aimer. Il est donc vrai encore, selon les principes établis, & avoüez tout à l'heure, qu'il veut, & qu'il ne peut

peut ne pas vouloir, d'une part, que nous employions notre intelligence à le connoître & à l'admirer, de l'autre, que nous employions notre volonté à l'aimer & à lui obéir. L'Ordre demande que notre intelligence soit réglée, & que notre amour soit juste. Par conséquent il est nécessaire que Dieu, Ordre essentiel, & justice suprême, veuille que nous aimions sa perfection infinie, plus que notre perfection finie. Il ne peut se dispenser de vouloir que nous aimions la bonté ou la réalité parfaite & sans bornes qui est en lui, plus que la bonté, ou la réalité imparfaite & bornée qu'il a mise en nous, & dans les autres êtres destinez à nos usages. Nous ne sommes que des biens restraints, participez, & dépendans; il est le bien sans bornes, la source de tous les autres, le bien indépendant. Notre amour pour lui doit donc être un amour sans bornes, autant qu'il se peut, un amour unique, un amour indépendant de tout autre amour. Les objets qui nous environnent, & qui par leurs attrait nous invitent à les aimer, nous-mêmes qui nous sommes si chers à nous-mêmes, tous ensemble nous ne sommes que des néans, enrichis par emprunt d'une petite parcelle de l'être. Nous ne sommes donc point aux autres objets, ni même à nous, mais à celui qui nous a faits, eux, & nous. Nous ne devons donc nous aimer eux, & nous, qu'en nous rapportant à lui, selon le degré de perfection ou d'être qu'il a mis en nous tous, & ne réserver pour

eux, & pour nous qu'un amour, foible ruisseau de celui dont la source doit principalement, & inépuisablement ne couler que pour lui. Telle est la Justice éternelle que rien ne peut obscurcir, la proportion inviolable que rien ne peut altérer, ni déranger. Dieu se doit tout à lui-même, je me dois tout à lui, & tout n'est pas trop pour lui. Ces conséquences ne sont ni arbitraires, ni forcées, ni tirées de loin. Elles naissent immédiatement, naturellement, nécessairement de l'idée de Dieu, & de l'idée de la nature intelligente. Mais aussi, prenez-y garde, ces fondemens une fois posés, l'édifice s'éleve tout seul, & demeure inébranlable. Cette Religion dont vous ne vouliez pas tantôt, la voilà toute établie, toute formée. Dès que l'Être infini doit seul épuiser notre adoration & nos hommages; dès qu'il doit d'abord avoir tout notre amour, & qu'en suite cet amour ne doit se répandre sur nous que comme sur les autres créatures, à proportion de nos bornes; dès que nous devons une soumission sans réserve à celui qui nous a faits, tout d'un coup la Religion Chrétienne s'enfante dans nos cœurs; car elle n'est essentiellement & dans son fond, qu'adoration, amour, & obéissance.

Présentons le même raisonnement sous une autre forme. Quels sont les devoirs les plus généraux de la Religion? C'est la louange, c'est l'amour, c'est l'action de grâces, c'est la confiance, & la prière. Or je dis que, l'existence de Dieu

supposée, il seroit contradictoire de lui refuser le culte renfermé dans ces devoirs. Si Dieu existe, il est le souverain maître de la nature, & la perfection suprême. Il nous a faits ce que nous sommes. Il nous a donné ce que nous possédons. Il peut ajouter de nouveaux bienfaits aux premiers, & suppléer sans cesse à nos besoins. Donc nous devons & nos hommages à sa grandeur, & notre amour à ses perfections, & notre confiance à sa bonté, & nos prières à sa puissance, & notre action de grâces à ses bienfaits. Voilà le culte intérieur évidemment prouvé.

Mais le culte extérieur, pourquoi supposer que Dieu le demande? Hé! Vous-mêmes comment ne voyez-vous pas que celui-ci coule inévitablement de l'autre? Si-tôt que chacun de nous est dans l'étroite obligation de remplir les devoirs que je viens d'exposer, ne deviennent-ils pas des loix pour la société entière? Les hommes convaincus séparément de ce qu'ils doivent à l'Être infini, se réuniront dès-là pour lui donner des marques publics de leurs sentimens. Tous ensemble, ainsi qu'une grande famille, ils admireront le pere commun, ils l'aimeront, ils chanteront ses merveilles, ils béniront ses bienfaits, ils publieront ses louanges, ils l'annonceront à tous les peuples, & brûleront de le faire connoître aux Nations égarées qui ne le connoissent pas encore, ou qui ont oublié ses miséricordes, & sa grandeur. Ce concert d'amour, de vœux, & d'hommages, dans

l'union des cœurs, n'est-il pas évidemment ce culte solennel dont vous êtes si en peine? Venons maintenant au second principe que vous établissez.

Dieu, dites-vous, n'observe pas de si près ce que pensent les hommes. Laissons pour un moment passer cette proposition; nous en parlerons tantôt. Il n'a besoin, ajoutez-vous, ni de nos adorations, ni de notre amour. De quel prix notre hommage peut-il être à ses yeux, & que lui importe le culte imparfait, & toujours borné de ses créatures? En est-il plus heureux? En est-il plus grand? Non, sans doute, il n'en a pas besoin, & nous ne le disons pas non plus. Employer le terme de *besoin* en parlant de *Dieu*, c'est unir des mots contradictoires. Mais pour m'en servir, à votre exemple, Dieu avoit-il *besoin* de nous créer? A-t-il besoin de nous conserver? Notre existence le rend-elle plus heureux, le rend-elle plus parfait? Il nous a donné l'être cependant, & ce premier don il continue de nous l'accorder, en nous renouvelant sans cesse; non, comme vous le prétendez, pour exercer un de ses attributs; car ne n'est pas de créer qui fait sa perfection, c'est la puissance de créer. Autrement la créature seroit aussi nécessaire que lui; il ne seroit souverainement parfait qu'en vertu de son opération au dehors; il n'auroit commencé à devenir Dieu qu'en devenant créateur. Si donc il nous a fait exister, s'il nous conserve, quoiqu'il n'ait *besoin* ni de notre existence, ni de notre conservation, ne

mesurez plus ce qu'il exige de nous, sur ce qui lui feroit utile? Il se suffit à lui même; il se connoît, & il s'aime. Voilà sa gloire & son bonheur. Mais réglez ce qu'il veut de nous, sur ce qu'il doit à sa sagesse, & à l'Ordre immuable. Notre culte est imparfait en lui même, je n'en disconviens point; & cependant je dis qu'il n'est pas indigne de Dieu; j'ajoute qu'il est même impossible qu'il nous ait donné l'être pour une autre fin que pour ce culte, tout borné qu'il est. Afin de le mieux comprendre, distinguons ce que la créature peut faire, d'avec la *complaisance* que Dieu en tire. Ne soyez pas offensé de mon expression. Je fais que dans le sens ordinaire qu'on y attache, elle ne convient point ici. Mais telle est l'extrême pauvreté du langage humain; telle est la hauteur, & pour ainsi dire, la délicatesse des vérités de Dieu, que notre discours toujours défectueux n'y peut toucher, sans les blesser par quelque endroit. J'entends au reste, par le mot de *complaisance*, en l'appliquant à Dieu, cet acte intérieur de son intelligence par lequel il approuve ce qu'elle voit de conforme à l'Ordre. Cela posé; je viens à ma preuve:

D'une part, l'action de la créature qui connoît Dieu, qui lui obéit, & qui l'aime, est toujours nécessairement imparfaite. Elle est l'action d'un être fini; dès-lors elle est infiniment au dessous de Dieu. Mais d'une autre part, cette opération de la créature est la plus noble, la plus

élevée qu'il lui soit possible de produire, & que Dieu puisse tirer d'elle dont les limites naturelles ne comportent rien de plus haut. Cette opération n'est d'onc plus indigne de Dieu. Etablissez, en effet, qu'il lui soit impossible de produire une substance intelligente, si ce n'est à condition d'en obtenir quelque opération aussi parfaite que lui, vous le réduisez à l'impuissance de rien créer. Or nous existons, & nous sommes l'ouvrage de sa main. En nous donnant l'être, il s'est donc proposé de tirer de nous l'opération la plus haute que notre nature imparfaite puisse produire. Mais cette opération la plus parfaite de l'homme, quelle est-elle, si non la connoissance & l'amour de son Auteur? Que cette connoissance, que cet amour ne soient pas portez au plus haut degré concevable; n'importe. Dieu a tiré de l'homme ce que l'homme peut produire de plus grand, de plus achevé, dans les bornes où sa nature le renferme. C'en est assez pour l'accomplissement de l'Ordre. Dieu est content de son Ouvrage; sa sagesse est d'accord avec sa puissance; il se *complait* dans la créature; cette *complaisance* est son unique terme; & comme elle n'est pas distinguée de son être, elle le rend lui-même sa propre fin. Allons jusqu'où nous mène une suite de conséquences si lumineuses, quoique simples.

Quand je demande pourquoi Dieu nous a donné des yeux, tout aussi-tôt on me répond: c'est qu'il a voulu que nous puissions voir la lumière du

jour, & par elle tous les autres objets. Mais si je demande douè vient qu'il nous a donné le pouvoir de le connoître, & de l'aimer, ne faudra-t'il pas me répondre aussi que ce don, le plus précieux de tous, il nous l'accorde afin que nous puissions connoître son éternelle vérité, & que nous puissions aimer ses perfections infinies? S'il avoit voulu qu'une profonde nuit régnât sur nous, l'organe de la vuë seroit une superfluité dans son ouvrage. Tout de même, s'il avoit voulu que nous l'ignorassions à jamais, & que nos cœurs fussent incapables de s'élever jusqu'à lui, cette notion vive & distincte qu'il nous a donnée de l'infini, cet amour insatiable du bien, dont il a fait l'essence de notre volonté, seroient des présens inutiles, contraires même à sa sagesse. Et cette idée ineffaçable de l'Être divin, & cet amour du parfait & du beau, que rien ici ne peut satisfaire, ni éteindre en nous, sont donc les traits par lesquels Dieu a gravé son image au milieu de nous. Parcequ'il est l'Infini, il se connoît, & il s'aime, mais, infiniment. Parceque nous sommes bornez nous pouvons le connoître & l'aimer, mais d'une connoissance & d'un amour limitez. Toutefois cette inégalité de connoissance & d'amour qui marquent la disproportion des objets, en laisse subsister l'imparfaite ressemblance, & cette ressemblance qui nous avertit de notre destination, est au même temps l'invincible preuve de la nécessité d'un culte.

Il est temps de revenir maintenant à ce que les Déistes nous ont dit plus haut. Ils avancent, toujours sous le spécieux prétexte de l'infinie grandeur de Dieu, qu'il ne daigne pas observer d'assez près ce que font les hommes, pour s'occuper de leur amour, ou de leur indifférence pour lui. O monstrueux aveuglement du cœur humain! Oüi, je serois tenté de ne plus répondre. L'Incrédule égaré irrite trop la raison; on ne peut plus le souffrir, ni l'entendre. Quoi! L'Être infini n'observe pas nos démarches, il néglige de les connoître, il détourne ses regards de dessus sa créature par dédain pour elle? Vous n'avez donc aucune idée de Dieu, vous qui parlez de la sorte, ou plutôt jamais vous ne l'avez consultée. Apprenez enfin à le connoître, & à respecter les soins assidus de sa Providence. Tout ce qui respire, tout ce qui existe, ne respire & n'existe que par la communication de son être. Tout ce qui a de l'intelligence, ne la possède que par la communication perpétuelle de sa Raison souveraine. Tout ce qui est agissant, n'agit que par l'impression de sa suprême activité. C'est lui qui fait tout en tout, & sans lui rien de ce qui se fait, ne seroit fait. Ce que nous appelons mouvement dans les corps, n'est que l'efficace de la volonté de celui qui les crée sans cesse, en différens lieux. Ce que nous appelons notre intelligence, n'est en nous que le pouvoir de découvrir en lui les idées que renferme, & que nous présente le trésor inépuisable de ses lumières.

res. Ce que nous appelons notre volonté, n'est que l'amour qu'il nous imprime sans cesse pour le bien dont il est le principe, & la plénitude. Faites qu'un seul instant il néglige d'animer la nature, dont il est le moteur & le ressort, voilà qu'au même instant où sa main se retire, la nature entière impuissante par elle-même, n'est plus qu'une masse froide & immobile. C'est un principe de la raison éclairée, autant que de la Religion révélée, que Dieu qui nous a faits de rien, nous refait encore, pour ainsi dire, à tous les points de notre durée. De ce que nous étions hier, il ne s'ensuit pas que nous devions être aujourd'hui encore. La permanence de notre être, n'est point un attribut essentiel à notre être. Nulle puissance bornée ne peut l'anéantir; mais nulle puissance bornée ne peut nous le conserver. Nous ne le possédons point en propre; nous ne l'avons que par emprunt; & cet emprunt qui dans chaque créature est l'effet d'une création non interrompue, se renouvelle autant de fois qu'il y a de distinction de momens dans sa durée. Par conséquent Dieu qui la crée sans relâche, veille sur elle sans relâche. Par conséquent Dieu qui opère tout en elle, est toujours avec elle. Par conséquent il est plus en elle, qu'elle n'y est elle-même. Par conséquent il est plus près d'elle par son action, qu'elle ne l'est de sa propre substance, puisqu'elle ne seroit plus, s'il cessoit d'y agir avec elle & pour elle. Par conséquent nier qu'il observe nos pas, c'est nier qu'il soit partout,

c'est nier qu'il nous conserve, c'est lui contester sa sagesse, & l'infinité de ses connoissances, c'est de bouche confesser, qu'il est, mais en effet renverser son existence, & se plonger tout de suite dans l'horreur & dans le désespoir de l'Athéisme.

Consultez le sentiment intérieur, il vous instruira de la même vérité. Vous vous écarterez de la règle connue, & vous faites le mal; d'où vient que tout aussi-tôt une voix intime vous le reproche au dedans de vous? D'où vient ce cri que vous ne pouvez appaiser, ni éviter d'entendre? Quel est ce témoin secret qui vous accuse, & qui vous fait rougir d'un désordre qui n'est scû que de vous? Quel est ce Juge inexorable qui vous condamne quand vous l'écoutez, & qui vous poursuit quand vous le fuïez? C'est le préjugé, répondez-vous, c'est la force de l'éducation. Mais si c'étoit le préjugé, il ne seroit pas universel, & quelqu'un enfin arriveroit à le surmonter. Si c'étoit l'éducation, ses effets varieroient comme elle; & ce qui n'arrive jamais, quelqu'un pourroit approuver le mal, en tant que mal. Que reste-il donc, encore une fois: sinon que Dieu lui-même habite ce sanctuaire intérieur, ce fonds impénétrable de l'ame, où il veut être adoré en esprit & en vérité; que c'est là qu'il nous appelle tous en jugement, pour nous condamner nous-mêmes par nous-mêmes, quand nous violons la règle, ou pour nous inspirer de la suivre, & nous récompenser de l'avoir suivie. Que si après tant de preuves étrangères & do-

mestiques, on persiste à dire que la Divinité est trop au dessus de nous pour descendre jusqu'à nous, nous répondrons qu'en exagérant ainsi sa grandeur, & notre néant, on ne veut que secouer son joug, se mettre à sa place, & renverser toute subordination. Nous répondrons que par cette humilité trompeuse & hypocrite, on n'imagine un Dieu si éloigné de nous, si fier, si indifférent dans sa hauteur, si indolent sur le bien & sur le mal, si insensible à l'Ordre & au desordre, que pour s'autoriser dans la licence de ses desirs, pour se flatter d'une impunité générale, & pour se mettre, s'il est possible, autant au dessus des plaintes de la conscience, que des lumières de la raison. Je dis au dessus de la raison, & tout Incrédule en conviendra, du moins celui qui n'a pas pris encore d'engagement contre l'évidence.

Qu'il compare ces deux systèmes contraires. Dans l'un je suppose un Dieu dédaigneux & superbe, qui néglige, qui oublie l'homme après l'avoir fait, qui le dégage de toute dépendance de peur de s'abaisser jusqu'à veiller sur lui, qui l'abandonne par mépris à tous les égaremens de son orgueil, à tous les excès de sa passion, à tous les abus de sa liberté, sans y prendre intérêt; un Dieu qui voit d'un œil égal & la vertu suivie, & la vertu violée, qui ne demande d'être aimé, ni même d'être connu de sa créature, quoiqu'il ait mis en elle une intelligence capable de le connoître, & un cœur capable de l'aimer. Dans le

second systême, je suppose un Dieu sage, dont l'immuable volonté est une immuable attachement à l'Ordre; un Dieu bon, dont l'amour paternel se plaît à cultiver dans son œuvre les semences de vertu qu'il y a mises; un Dieu juste, qui récompense sans mesure, qui corrige sans hauteur, & qui punit avec règle & proportion; un Dieu qui veut être connu, qui veut être aimé, qui nous donne de l'aimer & de le connoître, qui couronne en nous ses propres dons, l'hommage qu'il nous fait rendre à ses perfections infinies, & l'amour qu'il nous inspire pour elles. C'est au Dêiste situé entre ces deux images, à se déterminer pour celle qui lui paroît plus conforme à sa raison. Qu'il les compare avec l'idée qu'il a de l'Être parfait, je ne crains pas qu'il hésite dans son choix; & voilà notre dispute finie.

Non, repliquera-t'il, je ne suis pas vaincu encore. Si Dieu avoit voulu manifester ses volontés aux hommes, sa Révélation auroit été générale. Il se seroit annoncé lui-même, & le même, dans tous les temps, comme dans tous les lieux. Voyez cependant combien de siècles se sont écoulés avant que la Religion Chrétienne se soit établie. Voyez le nombre prodigieux de peuples éteints qu'elle n'a point éclairés. Voyez ceux qu'elle n'éclaire pas encore. Imaginez ceux que peut-être elle n'éclairera jamais. Ils ont eu, ils ont, & ils auront ces peuples un droit égal, un égal intérêt à con-

noître ce que Dieu demande à l'homme, s'il est vrai qu'il exige de lui quelque hommage. Et voilà néanmoins qu'il les abandonne, sur un article si capital, à d'éternelles ténèbres. Pourquoi cette distinction entre des êtres également sortis de sa main? Est-ce qu'il auroit pour les uns, un amour qu'il refuseroit aux autres? Il y auroit de l'injustice à l'en accuser. Il faut donc en revenir à ce qu'on a dit d'abord, qu'il n'abaisse pas ses regards jusques sur nos frivoles sentimens, & que toutes les Religions n'ont leur source que dans l'orgueil de l'homme, qui ne craint pas de s'imposer de pénibles devoirs, pourvû qu'il en puisse conclure que Dieu s'occupe assez de lui pour les lui prescrire.

Vous êtes Dêiste, & vous nous opposez ce raisonnement? Est-il possible que vous n'ayez pas prévu que s'il étoit solide, il ne seroit pas moins contre votre systême, que contre le nôtre? Que répondriez-vous effectivement à celui qui vous diroit: s'il y avoit un Dieu, toutes les créatures seroient également heureuses, & le mal physique seroit inconnu; car la souveraine puissance ne seroit pas ce que la souveraine bonté ne sçauroit permettre? J'entends votre réponse. Vous lui diriez; je ne connois pas tous les desseins de Dieu, & l'ignorance où je suis de ses voyes, ne me peut être une raison de les condamner. Il m'est évident qu'elle ne sçauroient être qu'infiniment sages, quoiqu'elles me soient incompréhensibles. Au-

surplus, les biens qu'il répand sur les uns avec profusion, ne lui sont pas une loi rigoureuse qu'il s'impose pour en faire aux autres la même largesse. Dès qu'il est bon à tous, il est libre de l'être à divers degrés. En faisant à ceux-là plus de graces, il n'est point injuste pour ceux-ci; & les maux physiques dont les hommes sont affligés, il fait en tirer une plus grande abondance de biens pour eux, & de gloire pour lui. Hé bien; ce discours sensé je le tiens au Déiste, sans y rien changer, en l'opposant ainsi lui-même à lui-même & pour détruire sa difficulté, je n'ai besoin, comme il est clair, que d'emprunter ses propres principes.

J'ajoute qu'en nous objectant que c'est à nous un excès de doctrine, de condamner sans miséricorde ceux que la Révélation n'a pas éclairés, il ne veut par cette objection, qu'étourdir le monde, embarrasser les simples, & faire croire qu'il y a dans tous les systèmes, autant dans le nôtre que dans le sien, des difficultez inévitables & invincibles. Il ignore donc, ou il affecte d'ignorer la foi de l'Évangile. S'il y a eu des Nations où elle n'a point été portée, nous ne disons pas qu'elles aient été abandonnées sans ressource. Plûtôt ne parler jamais, que de parler pour soutenir ce qui seroit manifestement injurieux à Dieu. Quand il ne nous auroit pas appris lui-même qu'il ne hait rien de ce qu'il a fait, qu'il ne veut la perte d'aucun, & qu'il est le Sauveur de tous, les seules notions de sa justice & de sa bonté nous interdi-

Sap. C.
 1. 11, 25.
 2. Pet. C.
 3. 1. 9.
 1. Tim. C.
 4. 1. 10.

roient un langage si odieux. Parceque nous savons que Dieu ne commande point l'impossible, nous croyons, & nous enseignons aussi qu'il n'impute point aux hommes l'ignorance de ce qu'ils n'ont pu connoître. Ainsi les Nations que l'on suppose, & aux quelles la vérité du Christianisme n'est arrivée par aucune voye, ne seront point condamnées précisément pour ne l'avoir pas embrassée. Elles ne sont pas instruites des dogmes de la foi par le ministère extérieur, elles ne peuvent les découvrir par le seul usage de la raison; l'ordre de les croire n'est donc point pour elles; il seroit à leur égard d'une exécution impossible. Encore une fois Dieu ne fait point, & ne peut faire à l'homme un précepte de ce que l'homme ne peut observer. Parler autrement, ce seroit tourner la Religion Chrétienne en scandale, & soulever contre elle le Monde entier.

Rom. C.
 1. 19.

Quel sera donc le sort de ces Infidèles dans le cas supposé? En deux mots le voici. Au défaut de la loi révélée, ils portent une loi naturelle écrite dans leurs cœurs; & c'est par elle que Dieu jugera sans grace, & dans la rigueur de sa justice, ceux qui n'ont point connu d'autre loi. Il est vrai qu'il auroit pu faire davantage pour ce grand nombre de peuples, & les éclairer comme nous des lumières de la Révélation. Il est vrai encore qu'il ne l'a point voulu. Mais il a voulu tout ce qu'il falloit pour n'être point chargé de leur perte. En faisant grace aux uns, il a fait justice à tous les

autres, & leur a donné des secours qui les rendront inexcutables quand il les jugera, ou plutôt quand ils se jugeront eux-mêmes, & que la vérité profondément gravée en eux, prononcera contre eux. Cessez donc, ô Déistes, de nous opposer ici la multitude des peuples auxquels Jésus-Christ n'a point été annoncé. Quelle conséquence légitime contre nous, pourriez-vous tirer de ce fait? La Révélation n'est point universelle; il y a d'autres loix données à ceux qui ne la connoissent pas. Donc ceux qui l'ont reçûe, ne sont point dans l'indispensable obligation de la suivre. Voulez-vous, oseriez-vous encore protéger un raisonnement dont le vice est si palpable?

Arrêtons-nous. J'ai exposé, j'ai anéanti les divers prétextes dont s'autorise l'incrédulité. On me demandera maintenant d'où peuvent naître tant d'efforts, & de révoltes contre la vérité Chrétienne, si elle est aussi constante que nous le prétendons. Je répondrai que la source de ces oppositions, est le défaut de sincérité dans les contradicteurs. Qu'ils me pardonnent si je me permets de leur faire ce reproche; ce n'est pas à dessein de les offenser que je prononce une parole si amère. On a pu voir jusqu'où j'ai porté les égards dans le cours de ma dispute avec eux; & je ne voudrois pas, quand je la finis, démentir ce caractère de modération. Mais le fait parle. En le dissimulant, je

trahirois

trahirois la cause que je soutiens; je trahirois les Incrédules eux-mêmes. Oüi, je le répète, c'est le défaut de bonne foi qui les rend indociles à nos preuves. C'est lui qui enfante ces vains systèmes que vous venez d'entendre, & tous ces autres plus vains encore, dont j'épargne la confusion à leurs auteurs, ou à leurs partisans.

Ne croyez pas que l'infidélité commence en eux par une évidente conviction de la fausseté du Christianisme. Ils lui seroient fidèles tous, s'il n'exigeoit que de croire, & s'il ne demandoit rien à nos penchans, s'il ne prétendoit soumettre que l'esprit, sans entreprendre sur la liberté du cœur. Mais il tranche dans ce que nous avons de plus cher, il interdit toutes les douceurs qui naissent de nos passions & de nos amours, il rompt tous les appuis sensibles où nous aimons tant à nous reposer, il ne souffre ni réserve ni partage, il nous veut tout entiers; en un mot, il nous fait des préceptes de ce qui nous contriste, il nous fait des crimes de ce qui nous plaît, & voilà tout son crime à lui-même; voilà ce qui soulève contre lui. Afin de se dérober, s'il se peut, à des loix si sombres, la nature désolée, attendrie sur ses propres pertes, intéresse l'esprit à ses répugnances, & le sollicite du moins à hésiter. Les mystères ne sont point évidens: c'en est assez pour lui; bien-tôt il les soupçonne; il fait un pas de plus, & il arrive à les nier. Nous démontrons, en avouant leur impénétrable profondeur, qu'ils

font révélez de Dieu, nous le prouvons par la plus sensible de toutes les preuves. Qu'importe? L'esprit entraîné par le cœur, incidentera sans fin sur ces preuves mêmes. Mais ce sont des faits indubitables, des principes clairs, & avouéz en toute autre matière. N'importe, encore une fois; on obscurcira tout, on confondra tout, on hazardera tout, plutôt que d'admettre une Doctrine qui refuse de se plier, & de s'accommoder à ce qu'on voudroit d'elle.

Sil y a des hommes, & quelquefois distinguez des autres par la beauté de leur esprit & par leurs talens, qui insultent à la foi, ce n'est donc pas qu'elle ne porte que sur de foibles appuis, ni qu'il leur soit donné d'en ébranler les solides fondemens. C'est, qu'une fois engagé secrètement à la combattre, il leur a fallu fermer les yeux à la lumière simple de la vérité, à cette lumière qui frappe les esprits droits qu'aucun intérêt caché n'aveugle, & ne séduit. Contre de tels ennemis le raisonnement est inutile, parcequ'en quelque discussion que ce puisse être, la sincérité, la bonne foi sont des préalables nécessaires. Comme il n'y a point de clarté si pure, ni si vive, qu'elle ne puisse être obscurcie, & défavouée par l'entêtement de la passion, celui qui conteste les notions les plus communes, qui refuse les témoignages les plus authentiques, qui demande raison des premiers principes, n'a rien à craindre des plus fortes démonstrations. En se mettant au dessus du sen-



T A B L E

D E S A R T I C L E S

CONTENUS DANS CE III. VOLUME.

PREMIÈRE DIFFICULTÉ.

FONDEE sur l'éloignement où nous sommes des temps où l'Evangile s'est établi. . . . Page 5

R E P O N S E. . . . p. 8

DEUXIÈME DIFFICULTÉ.

Etablie sur l'incrédulité des Juifs contemporains des faits de l'Evangile. p. 19

R E P O N S E. . . . p. 21

TROISIÈME DIFFICULTÉ.

Fondée sur la bassesse apparente de la condition de JESUS-CHRIST. p. 31

R E P O N S E. . . . p. 33

QUATRIÈME DIFFICULTÉ.

Etablie sur l'impossibilité qu'il y auroit que les Juifs eussent méconnu JESUS-CHRIST, suppose que

Tome III.

T A B L E

Les miracles arrivés, selon les Evangélistes, au temps de sa naissance, & des premières années de sa vie, eussent été véritables. p. 50

R E P O N S E. p. 55

CINQUIÈME DIFFICULTÉ.

Etablie sur l'autorité Divine du Ministère public, & sur l'infailibilité de la Synagogue au temps de JESUS-CHRIST. p. 69

R E P O N S E. p. 72

SIXIÈME DIFFICULTÉ.

Appuyée sur les Oracles du Paganisme, comparez à ceux du Judaïsme. p. 88

R E P O N S E. p. 90

SEPTIÈME DIFFICULTÉ.

Fondée sur le grand nombre de faux miracles que l'imposture a supposés dans tous les temps, & que l'ignorance des peuples a respectés comme véritables. p. 124

R E P O N S E. p. 126

HUITIÈME DIFFICULTÉ.

Etablie sur les prodiges opérés dans le culte Idolâtre, & sur la défense que JESUS-CHRIST lui-même a faite de croire aux miracles en général. p. 134

DES ARTICLES.

R E P O N S E. p. 135

NEUVIÈME DIFFICULTÉ.

Fondée sur le système de quelques Philosophes qui supposent que les miracles, même les vrais, peuvent n'être pas tous l'ouvrage de Dieu seul. p. 150

R E P O N S E. p. 154

DIXIÈME DIFFICULTÉ.

Fondée sur le courage qu'ont fait paroître les Martyrs des fausses Religions, sur l'étendue de l'Idolâtrie, & sur les progrès du Mahométisme. p. 163

R E P O N S E. p. 164

ONZIÈME DIFFICULTÉ.

Etablie sur la perte, ou sur la supposition des ouvrages qui combattoient le Christianisme dans les premiers siècles de l'Eglise. p. 177

R E P O N S E. p. 178

DOUZIÈME DIFFICULTÉ.

Fondée sur l'infidélité des Evangélistes dans la citation des anciennes Ecritures, sur les passages qu'ils prétent aux Prophètes, & sur la fausse application qu'ils en font à JESUS-CHRIST. p. 183

R E P O N S E. p. 185

T A B L E, &c.

TREIZIEME DIFFICULTÉ.

Etablie sur ce que la vérité des faits produits en faveur de l'Evangile, a moins d'évidence que n'en a l'absurdité des dogmes qu'il propose à notre foi. P. 193

R E P O N S E. P. 198

QUATORZIEME DIFFICULTÉ.

Fondée sur le parallèle entre les miracles de JESUS-CHRIST, & ceux d'Apollone de Thyanes. P. 220

R E P O N S E. P. 223

COURTE RÉCAPITULATION

& conclusion de l'Ouvrage. P. 246

Prière à Dieu. P. 250

D I S S E R T A T I O N

Sur les faux principes des Incrédules.

Où l'on examine les divers systèmes qu'ils opposent à la Religion Chrétienne. P. 253

Fin de la Table des Articles du III. Volume.

LA RELIGION

SUR LES FAUX PRINCIPES, &c. 331
timent intérieur, il s'est mis hors d'atteinte à nos traits, & il n'y en a plus de redoutables pour lui. Il faudroit pour le vaincre, trouver une autre Raison, une autre vérité, d'autres règles, d'autres principes que ceux du bon sens, une autre Histoire que celle des siècles passés, & enfin une autre évidence que celle qui nous est donnée pour guide.

Fin de la Dissertation & de tout l'Ouvrage.



De l'Imprimerie de G. F. QUILLAU, rue Galande,
à l'Annonciation 1749.

T A B L E
DES MATIÈRES
PRINCIPALES,

TRAITÉES DANS LES TROIS VOLUMES
de cet Ouvrage.

A

- A**BBADIE. (M.) Eloge de son Traité sur la Vérité de la Religion Chrétienne. Disc. page CCIX. Ce que cet Ouvrage laisse à désirer *Ibid.* CCX.
- A**DORATION, en esprit: étoit inconnue aux Juifs, & aux Païens. Jesus-Christ seul nous l'a enseignée. Tome II. p. 304. & *suiv.*
- A**DRIANÈS: Temples bâtis par l'ordre de l'Empereur Adrien, & qui par sa mort demeurèrent sans dédicace. Tom. I. p. 137
- A**DRIEN, (l'Empereur) veut dresser des autels à Jesus-Christ. T. I. 156. Réfutation de ce que Casaubon oppose à ce trait d'Histoire. Tome III.
- toire. *Ibid.* 158. & *suiv.* Adrien protège les Chrétiens, persuadé de leur innocence. *Ibid.* 180. Rétablit Jérusalem sous le nom d'Ælia. T. II. 489.
- A**LCORAN. Cet Ouvrage raconte les miracles de Jesus-Christ, & en rapporte même d'inconnus à l'Évangile. T. I. 183.
- A**LIX: ses Réflexions sur l'Écriture sainte. Disc. CCXIII. Ce qui manque à cet Ouvrage. *Ibid.*
- A**LLIANCE. Dieu promet une alliance éternelle avec son peuple. T. II. 284. & *suiv.* Les Prophètes l'ont annoncé. *Ibid.* 285. & *suiv.* Accomplis-

TABLE

a

- fement de ces Prophéties dans la mission, & dans la doctrine de Jésus-Christ. *Ibid.* 290. & *suiv.*
- A L M A.** Ce que ce terme signifie le plus communément dans l'Écriture. T. II. 211. & *suiv.* Est mal traduit par Aquila, par Symmaque, & par Théodotion. *Ibid.* 217. & *suiv.* Signifie une *Vierge*, selon les Paraphrases d'Onkelos, & de Jonathan. *Ibid.* 218.
- A M E.** Diversité d'opinions entre les Philosophes sur la nature de sa substance, & sur son immortalité. T. II. 292. La plupart des premiers Peres la croient corporelle. LXXXIII. & *suiv.* C'est de sa spiritualité qu'est née l'erreur de la pluralité des Dieux. *Ibid.* 293. Chez les Thraces, l'idée de l'immortalité de l'Âme portoit les veuves à se procurer la mort, dans l'espérance de se joindre plutôt à leurs maris. *Ibid.* 294. Chez les Gaulois, elle faisoit immoler aux morts un certain nombre d'esclaves pour les servir dans l'autre monde, où ils étoient
- entrés. *Ibid.* 294. Elle a porté les Indiens à sanctifier l'homicide volontaire de soi-même. *Ibid.* 295. Quoique l'immortalité de l'Âme fût un point capital de la doctrine des Juifs, ils n'en avoient néanmoins qu'une idée assez confuse. *Ibid.* & *suiv.* Platon, & après lui S. Justin, S. Clément d'Alexandrie, Origène, & S. Augustin, ont cru que les âmes préexistoient à leur infusion dans les corps. Disc. LXXXI. & *suiv.*
- A M M I E N** Marcellin, ce qu'il rapporte des efforts inutiles de l'Empereur Julien pour le rétablissement du Temple de Jérusalem. T. II. 499.
- A M O S** le Prophète, a parlé de Dieu avec cent fois plus de dignité qu'Homère, & les autres grands Poètes, n'ont parlé de leur Jupiter. T. II. p. 35. Ce qu'il a prédit du Sauveur se trouve exactement accompli dans la personne de Jésus-Christ. *Ibid.* 342.
- A M O U R** de Dieu : avant Jésus-Christ l'homme n'en avoit qu'une con-

- noissance imparfaite T. II. 306. Le commun des Juifs n'avoit pour Dieu qu'un amour mercenaire *Ibid.* 307. La Théologie des Païens ne leur prescrivoit point l'amour de leurs divinités. *Ibid.* Caractères que porte le véritable, & parfait amour de Dieu *Ibid.* 308. S'il suffit, au défaut de la foi. Voyez la Dissertation du troisième Volume.
- A N A S T A S E**, (l'Empereur,) son caractère T. I. 281. & *suiv.* Les Évangiles n'ont été ni altérés, ni refondus sous son règne. *Ibid.* 285. & *suiv.*
- A N T E C H R I S T**, s'il fera des miracles T. III. 138. Pourquoi, s'il en fait, ils ne seront pas une raison de croire en lui. *Ibid.*
- A N T I O C H U S**, tente inutilement de faire adorer les Idoles dans le temple du vrai Dieu T. II. 266.
- A N T O N I N** Tite, frappé de la vertu des Chrétiens, défend qu'on les inquiète, T. I. 181.
- A P O L L I N A I R E**, écrit en faveur du Christianisme, ses Ouvrages n'existent plus. Disc. xxxv.
- A P O L L I N A I R E**, Hérétique, judaïque sur le règne de mille ans. Disc. LXXXVII.
- A P O L L O N E** de Thyanes. Fauçeté des prodiges qu'on lui attribue T. III. 129. & *suiv.* Il n'a point eu de Disciples. *Ibid.* 236. Son caractère. *Ibid.* 240. Est méprisé par tous les Sçavans anciens & modernes. *Ibid.* 244. Étoit ignoré au quatrième siècle de l'Église. *Ibid.* 245.
- A P O L L O N I U S**, prononcé dans le Sénat une Apologie pour les Chrétiens. Disc. xxxviii.
- A P O S T R E S**, sont les auteurs des Évangiles : authenticité du témoignage de toutes les Églises sur ce point T. I. 68. leurs écrits sont si étroitement liés ensemble, qu'il faut ou les admettre, ou les rejeter tous. *Ibid.* 69. & *suiv.* Combien ce dernier parti est insoutenable. *Ibid.* 70. & *suiv.* La conduite des premiers Novateurs prouve quelle étoit la foi des premiers tems touchant les auteurs des Évangiles. *Ibid.* 80. Le caractère des Apôtres

se trouve le même dans les ouvrages qui sont favorables, & dans ceux qui sont contraires à la Religion. *Ibid.* 92. Leur histoire est vraie. *Ibid.* 93. La calomnie n'a jamais entrepris de flétrir leur innocence. *Ibid.* Leur détachement, leur ingénuité touchant leurs propres défauts, leur invincible patience &c. *Ibid.* & *suiv.* Preuves qui résultent de leur caractère. *Ibid.* 94. & *suiv.* Si on les suppose raisonnables, leur témoignage assure la vérité de la Religion. *Ibid.* 96. Si l'on dit qu'ils ne l'étoient pas, il faut croire insensés tous ceux qui ont cru à leur parole. *Ibid.* 97. Conséquence de ce raisonnement. *Ibid.* & *suiv.* Le récit de leurs différends, ne peut être l'effet de la fraude. *Ibid.* 111. & *suiv.* On ne peut sans se contredire les croire capables d'artifice. *Ibid.* 113. Preuves de leur sincérité, tirées de la qualité des personnes qu'ils entreprennent de convertir. *Ibid.* 113. Les changemens qu'ils font dans

le monde, prouvent la vérité de la Religion qu'ils annoncent. *Ibid.* 127. & *suiv.* Leur témoignage en faveur de la résurrection de Jesus-Christ, ne peut être suspect. T. II. p. 370. & *suiv.* Leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'ils meurent pour le confirmer. *Ibid.* 372. On ne peut se refuser à leur témoignage sans les accuser d'athéisme. *Ibid.* 376. On ne peut soutenir cette accusation quand on considère leur conduite. *Ibid.* 377. Les précautions des Apôtres, leurs doutes mêmes prouvent la vérité de ce qu'ils ont annoncé. *Ibid.* 378. & *suiv.* Il étoit absurde de les accuser d'avoir enlevé le corps de leur Maître. *Ibid.* 386. & *suiv.* Ils n'ont pu se faire illusion à eux-mêmes, en croyant voir des langues de feu, qu'en effet ils n'auroient pas vues. *Ibid.* 424. & *suiv.* Les circonstances où ils ont publié la descente du Saint Esprit sur eux, ne permettent pas qu'on les soupçonne d'artifice. *Ibid.* 425. On ne peut les ac-

culser d'intelligence avec les différens Peuples qui se convertirent à leur parole, & qui déclarèrent entendre chacun la Langue de leur pays, dans celle que parloient les Apôtres. *Ibid.* 427. & *suiv.* Ils ont cité fidèlement les anciennes Ecritures. T. III. 187. & *suiv.*

ARISTIDE, présente une apologie pour les Chrétiens à l'Empereur Adrien. Disc. xxv.

ARISTOTE, injustement traité de nos jours. Disc. CLVIII. Est supérieur à Platon; en beaucoup d'articles. Eloge de sa dialectique: le blâme qu'on doit imputer à ses commentateurs. *Ibid.* CLIX. Abus qu'on a fait des principes de ce Philosophe, dans la Théologie. *Ibid.* CLX.

ARNOBE. Idée de ses Livres contre les Gentils. Disc. LXV. Ce qu'il répond aux Païens qui accusoient les Chrétiens des maux de l'Empire. *Ibid.* LXVI. & *suiv.* Ce qu'il répond au reproche que l'on faisoit aux Chrétiens d'être une secte nouvelle. *Ibid.*

LXVII. & *suiv.* Défaut de cette Réponse. *Ibid.* LXVIII. Ce qu'il falloit dire pour la rendre solide. *Ibid.* LXIX. Eloge, & précis de l'ouvrage d'Arnope. *Ibid.* LXX. & *suiv.* Il croit l'Ame Corporelle. *Ibid.* LXXXV. Ce qu'il rapporte des miracles de son temps, & dont il se donne pour objet, & pour témoin. T. II. 468. & *suiv.*

ASSYRIE, Empire, dans quel temps il a commencé, & combien il a duré. Disc. CCXX.

ATHENAGORE, écrit en faveur de la Religion Chrétienne. Disc. xxxv.

S. AUGUSTIN, la vaste étendue de ses lumières, son zèle contre les hérétiques, la facilité de ses mœurs. Disc. cxxvi. & *suiv.* Il panche pour l'opinion de la préexistence des ames. *Ibid.* LXXXII. Abrégé de ses Livres de la Cité de Dieu; Raisonnemens, & exemples qu'il y employe contre les Païens. *Ibid.* cxxxix. & *suiv.* Il justifie la Religion Chrétienne contre ceux qui lui impu-

toient tous les maux dont l'Empire étoit affligé. *Ibid.* cxxxii. Défend la liberté de l'homme, & la préscience de Dieu. *Ibid.* & *suiv.* Sa méthode pour confondre les défenseurs de la Théologie Païenne, *Ibid.* cxxxiv. & *suiv.* Ré-

B

B ARCOKEBAS, Juif imposteur, se fait reconnoître pour le Christ. T. II. 119. Il paroît sous l'Empire d'Adrien. *Ibid.*

BAYLE. (M) caractère de cet auteur, ses difficultez contre les mystères. Disc. ccxlii. & *suiv.*

BETHOULA, quelle est l'idée que les Livres saints attachent ordinairement à ce terme. T. II. 211. & *suiv.*

BODIN (Jean) Juris-consulte. Disc. ccxxxvii. Ouvrage, manuscrit de cet auteur, dans lequel il attaque la Religion Chrétienne, & les principaux mystères. *Ibid.* ccxxxviii. sa mauvaise foi dans la dispute. *Ibid.*

fute le système de Platon. *Ibid.* cxxxvii. & *suiv.* Remarque que toutes les choses miraculeuses sont surnaturelles à notre égard, & naturelles à l'égard de Dieu. T. I. p. 44. & *suiv.* Usage de cette distinction. *Ibid.*

ccxxxix. Falsifie un texte de Phlégon sur le tems de l'éclipse arrivée à la mort de Jesus-Christ. *Ibid.* & *suiv.*

BONHEUR. Les Philosophes Païens n'ont pu apprendre aux hommes en quoi il consiste. Réfutation de leurs systèmes sur ce point. T. II. 298. & *suiv.*

BOSSUET (M.) Idée de ses ouvrages, & surtout de son Discours sur l'Histoire universelle. Eloge de ce Disc. cxcix. & *suiv.*

BROWN (Thomas) est auteur du livre de la Religion du Médecin. Ce qu'il faut penser de cet Ouvrage. Disc. ccxxxvi.

C

C AÏUS, Prêtre de Rome, n'est point l'Auteur du célèbre passage attribué justement à Joseph, & par lequel cet Historien reconnoît la divinité de Jesus-Christ. T. I. p. 191. & *suiv.*

CAÏUS, Caligula, entreprend inutilement d'élever sa statue dans le sanctuaire de Jérusalem. T. II. p. 266.

CAPPELLE, (Louis, & Jacques,) leur opinion sur le commencement des septante semaines de Daniel, est réfutée, T. II. p. 162. & *suiv.*

CASAUBON, dispute sans raison contre un passage de Lampride. T. I. 157. & *suiv.* Soupçonne mal-à-propos Baronius, & à quelle occasion. *Ibid.* 194. Fait voir qu'un Historien n'est pas récusable pour n'avoir pas toujours placé dans leur ordre les faits qu'il raconte. *Ibid.* 221.

CELSE, Philosophe Epicurien, écrit contre la Religion Chrétienne. Disc. lvi. Artifices de son Ouvrage. *Ibid.* lvii. Répand

des impiétez contre Jesus-Christ, & contre Marie. *Ibid.* cxxi. & *suiv.* Reconnoît la vérité des faits de l'Evangile, & les éminentes vertus de Jesus-Christ. T. I. p. 150. Réponse à un passage de cet Auteur sur l'altération des Evangelies. *Ibid.* 259. & *suiv.*

CÉRINTHE. Sa manière d'expliquer le règne de mille ans. Disc. lxxxvii.

CHALCIDIUS. Son témoignage sur l'Etoile miraculeuse qui apparut aux Mages. T. I. 162.

CHAM, troisième fils de Noë, est le Jupiter des Egyptiens. Disc. p. xcix.

CHOISEUL (M. de) Duplessis Prâlin, Evêque de Tournay. Ses Mémoires sur la Religion, Disc. ccxii. Idée de cet ouvrage. *Ibid.*

CHINOIS. Ce qu'il faut penser de l'ancienneté de leur Empire. Disc. ccxxiv. & *suiv.*

CHRÉTIENS. Les crimes qu'on leur reproche dans l'origine de l'Eglise. Disc. xxiv. & *suiv.* Ils présentent des apologies aux Empereurs. *Ibid.* Inno-

- cence & sublimité de leurs mœurs. *Ibid.* x xv i i i. & *suiv.* Leur soumission à l'autorité des Princes païens. *Ibid.* xxx. Leurs prières pour leur conservation. Bel endroit de Tertullien à ce sujet. *Ibid.* xxxi. & *suiv.* Ce qui peut avoir occasionné les reproches d'impureté qu'on faisoit à leur culte. *Ibid.* LXII.
- CLEMENT d'Alexandrie (S.) Son Portrait. Disc. XLV. Ses Maîtres. *Ib.* Pourquoi surnommé d'Alexandrie, quoiqu'il fût d'Athènes. *Ibid.* XLVII. Son *Avertissement aux Gentils* dans lequel il confond l'idolatrie par l'idolatrie elle-même. *Ibid.* & *suiv.* Ses *Strômates*, espèce d'œuvres mêlées touchant la Controverse, la Philosophie, & la Théologie. *Ibid.* XLIX. & *suiv.* Il y établit les vrais fondemens de la vie spirituelle. *Ibid.* LI. Utilité de cet ouvrage. *Ibid.* LII.
- CONSTANCE (l'Empereur,) protège les Arriens, persécute les Orthodoxes; inutilité de ses efforts
- contrel'Eglise. Disc. cxi. & T. II. p. 272.
- CONSTANTIN, (l'Empereur,) sa conversion, & ses suites Disc. XCII. & *suiv.*
- CONVERSION du Monde au Christianisme, prouve la vérité des faits rapportez dans l'Evangile. T. I. 129. & *suiv.*
- CRAIG. (M.) entreprend de fixer par des supputations géométriques le tems où la fin du Monde doit arriver. T. III. 12. Abuse de ses principes, en les appliquant à une matière qui n'en releve pas. *Ibid.* 14. Confond mal-à-propos la théorie des nombres avec celles de la morale, & de la critique. *Ibid.* 15.
- CULTE des Chrétiens, en quoi il consiste. Disc. CCXXXIII. T. II. 304. & *suiv.*
- CYRILLE (S.) ses Réponses aux difficultez que Julien l'Apostat oppoisoit au Christianisme. Disc. LXV.
- CYPRIEN (S.) écrit contre les Païens, son éloge. Disc. LXV.

DAMIS,

D

- DAMIS, disciple d'Apolone. Ce n'est point par lui que l'Histoire de cet imposteur est connuë de Philostrate. Tom. III. 225.
- DANIEL (le Prophète) n'auroit pû désigner de loin la succession des quatre Monarchies sous lesquelles devoient vivre les Israélites, ni les circonstances de l'avènement du Messie, s'il n'avoit été inspiré d'en-haut. T. I. 82. & *suiv.* Preuves convaincantes qu'il n'a pas écrit après l'événement. *Ibid.* 85. & 86. Témoignage d'Ezéchiel à ce sujet. *Ibid.* Explication littéraire des septante Semaines mystérieuses de ce Prophète, & l'époque de leur commencement. *Ib.* 159. & *suiv.* Différens sentimens sur la fixation de l'époque des septante Semaines. *Ibid.* Réfutation de ces différens systèmes. *Ibid.* 162. & *suiv.* Réponses aux difficultez des Juifs sur cette Prophétie. *Ibid.* 188. & *suiv.* Ce qui nous manque des
- Prophéties de Daniel. T. III. 191.
- DAVID: prédit la mort de Jesus-Christ, & en marque d'avance les circonstances les plus frappantes. T. II. 335. & *suiv.* Il prédit le supplice de la Croix. *Ibid.* 359. On n'a rien changé au texte qui l'annonce. *Ibid.* & *suiv.*
- DAVID George de Delph, fesseur de Delpht, Disc. CLXXVII.
- DEISTES, n'ont aucun juste sujet de douter de l'authenticité des Evangiles, ni de la candeur des Evangelistes. T. I. 90. & *suiv.* Se trouvent dans un égal embarras, soit qu'ils avouent que l'Evangile de saint Matthieu a été reconnu d'abord comme vrai, soit qu'ils le supposent rejeté d'abord comme faux. *Ibid.* 110. Sont vaincus par leurs propres principes, dans ce qu'ils opposent à la résurrection de Jesus-Christ. T. II. 395. & *suiv.* Sont également opposés à eux-mêmes, dans l'incompréhensibilité qu'ils reprochent aux Mystères. T. III. 211.

Tome. III.

b

DESCARTES. (M) Le service qu'il a rendu aux sciences, par la simplicité, & par la fécondité de sa méthode dans la recherche de la vérité. Son éloge. Disc. CLXVIII. & suiv.

DESTIN, est combattu par Eufébe. Disc. cv. & par S. Aug. *Ibid.* CXXXII. & suiv.

DIMANCHE, jour consacré à la mémoire de la résurrection de Jesus-Christ. T. I. 140. L'universalité, & l'ancienneté de cette fête prouve la vérité de la résurrection. *Ibid.* 141.

DODWEL, critique Anglois, prétend que les Evangiles ne se répandirent dans l'Eglise que sous Trajan, ou même sous Adrien. T. I. 98. Fonde son opinion principalement sur le silence des premiers Peres qu'il dit n'avoir jamais cité l'Evangile. *Ibid.* 99 & suiv.

ECCLIPSE du soleil arrivée à la mort de Jesus-Christ, attestée par Phlégon. T. I. 163. Les Chinois en conservent la mémoire dans leurs Annales. *Ibid.* Tertullien

99. & suiv. Réfutation de ce sentiment. *Ibid.* Suppose faussement pour appuyer son opinion, que S. Barthelemi a vécu sous l'Empire de Trajan. *Ibid.* 103. & suiv. Que S. Luc n'avoit lû que de faux Evangiles avant que d'écrire le sien. *Ibid.* 104. Qu'aucun des Auteurs du premier siècle n'a cité l'Evangile. *ibid.* 106. & suiv. Fournit des armes contre lui-même. *Ibid.* 107.

DOMITIEN (l'Empereur,) craint l'accomplissement des Oracles qui regardoient le Messie, & fait rechercher les Juifs qui restoient de la maison de David. Tom. I. 232. Ce qu'il apprit d'eux. *Ibid.* & suiv. Est rassuré par Joseph sur la crainte où il est de l'arrivée du Libérateur promis aux Juifs. *Ibid.* 233. & suiv.

E renvoie le Senat aux actes publics, qui certifient la vérité de ce prodige. *Ibid.* Bodin falsifie sur cet article le passage de Phlégon. Disc. CXXXIX. & suiv.

ECOLE d'Alexandrie, ce que c'étoit, & par qui établie. Disc. XLVII.

ECRITURE sainte. Différens rapports sous lesquels elle peut être considérée. T. I. 83. La plus grande autorité humaine déposée en sa faveur. *Ibid.* 85. Réponse au reproche que l'on nous fait de nous en servir pour nous défendre à l'aide d'un sophisme. *Ibid.* 82. & suiv. On ne sçauroit prouver qu'on y ait rien ajouté, ni qu'on en ait rien retranché. *Ibid.* 250. & suiv. On objecte que comme nous n'avons plus les originaux des Ecritures, il est probable que les copies qui nous en restent ont souffert des altérations considérables. *Ibid.* 252. & suiv. On montre qu'il est impossible que toutes les copies qui sont parvenues jusqu'à nous, aient été faites sur des exemplaires corrompus. *Ibid.* 255. En avouant que quelques fautes légères ont pu échapper aux copistes, on prouve qu'il n'est pas vrai qu'ils aient pu se tromper sur des articles importans.

Ibid. 255. & suiv. Témoignage de Louis Cappelle, qui prouve que de toutes les altérations que l'Ecriture a souffertes, nulle n'importe à la foi, ni aux mœurs, ni à l'histoire. *Ibid.* 258. & suiv. Les Ecritures n'ont été changées anciennement que par les sectaires. Origene en accuse Marcion, Valentin, & Lucien, & justifie sur cela les Catholiques *Ibid.* 260. & suiv. Les Catholiques reprochoient aux Théodotiens la différence de leurs exemplaires; mais les Théodotiens ne reprochoient rien de semblable aux Catholiques. *Ibid.* 261. & suiv. Les Ecritures de l'ancien Testament n'ont pu être altérées ni pendant la vie de Moïse, & des Juges, ni à la séparation des dix Tribus, ni durant la captivité de Babylone, ni après la Captivité, ni lorsque les Juifs commencèrent à goûter le repos, ni lorsqu'Anthiocus profana le Temple, ni lorsque les Juifs furent devenus les tributaires des Romains, ni enfin depuis l'établisse-

ment de la Religion Chrétienne. T. II. 89. & *suiv.* On ne peut dire par qui elles auroient pû être altérées. *Ibid.* 92. Preuves que les faits miraculeux qu'elles rapportent n'ont pû y être inférez. *Ibid.* 95. & *suiv.* Ou elles sont toutes supposées, ou elles n'ont pas souffert la moindre altération. *Ibid.* 96. Moïens simples, mais infailibles dont Dieu s'est servi pour faire parvenir les Ecritures jusqu'à nous dans toute leur pureté originale. *Ibid.* 98. Combien il est ridicule d'avancer que l'Eglise, & la Synagogue ayent pû dans la succession des tems, être trompées sur l'authenticité des Ecritures. *Ibid.* 100. & *suiv.* Difficulté contre l'authenticité des Ecritures, tirées de l'oubli où elles étoient avant la Captivité, & de la découverte fortuite qui en fut faite sous le règne de Josias. *Ibid.* 102. Preuves que le fait ainsi supposé, ne concluroit rien contre l'intégrité des Ecritures. *Ibid.* & *suiv.* Que ce Livre retrouvé étoit seu-

lement l'exemplaire original des saints Livres, dont il y avoit entre les mains de tout le peuple des copies fidèles. *Ibid.* 103. & *suiv.* Que les Livres de Moïse étoient répandus avant le règne de Josias. *Ibid.* 104. Réfutation du système où l'on suppose, que les divines Ecritures furent rétablies par Esdras, au retour de la Captivité. *Ibid.* 105. Preuves qu'il n'y a inféré ni les Miracles, ni les Prophéties. Bel endroit de M. Bossuet qui le démontre. *Ibid.* 107. & *suiv.* Explication de quelques autres difficultez qui pourroient encore laisser des doutes sur ce point. *Ibid.* 109. & *suiv.* La vérité des anciennes Ecritures prouvée par un seul raisonnement T. II. 48. Elles ont souvent un double sens. T. II. 41. T. III. 43. & *suiv.* *Ibid.* 186. & *suiv.* EGLISE d'Afrique, est seconde en Apologistes de la foi. Disc. LXIV. Eglise d'Orient est restée dans l'ignorance. *Ibid.* CLXII. Eglise d'Occident : description abrégée de ce

qui s'y est passé durant près de dix siècles. *Ibid.* CLVI. Pendant tout ces temps de nuage le fond de l'Evangile n'est point attaqué. *Ibid.* Grande Eglise ce que l'on entendoit par là. T. II. 274. L'Eglise dans son origine a caché ses mystères aux Païens. Disc. XXXVII. Elle s'est élevée par les humiliations. *Ibid.* XCII. Elle peut être envisagée sous deux faces. T. I. 83. Comment elle rend témoignage à la certitude de l'Ecriture. *Ibid.* Elle est persécutée dans sa naissance selon la prédiction de Jesus-Christ. T. II. 264. Elle n'a paru aux Prophètes que dans la gloire. Revers que Jesus-Christ lui prédit. *Ibid.* 269. Elle triomphe malgré les différentes persécutions qu'on lui suscite. *Ibid.* 272. Elle n'a jamais rien voulu changer à son ancienne doctrine, ni rien souffrir qui altérât l'ancien dépôt. *Ibid.* 273. Le schisme; & l'hérésie qui assembloient des synodes contre elle, ont inutilement tenté de faire

quelque changement à sa foi. *Ibid.* 274. Ses avantages sur la Synagogue. T. III. 75. & 79. Les miracles mêmes sont soumis à ses décisions. *Ibid.* 79. Elle n'a point supprimé les Ouvrages qui la combattoient dans les premiers temps. *Ibid.* 178.

& *suiv.* EGYPTÉ, ce qu'il faut penser de l'ancienneté dont elle se vançoit. Disc. XCVIII. & CCXXII. & *suiv.* Les Grecs prirent une partie de la Philosophie, & de ses Dieux. *Ibid.*

ELOQUENCE, la vraie, consiste à varier le style, selon la nature des sujets qu'on traite. T. III. 36. EMPEREUR Romain. Sa décadence sous Arcade & Honorius. Disc.

ESDRAS. Il n'est point auteur des anciennes Ecritures. T. II. 105. & *suiv.*

ESPRIT (Saint) Jesus-Christ l'a envoyé à ses Apôtres & à son Eglise, selon que les Prophètes, & lui-même l'avoient prédit. T. II. 416. & *suiv.* Prédiction d'Isaïe à ce sujet. *Ibid.* 417. & *suiv.* Autre prédiction de Joël. *Ibid.*

418. Promesse de Jesus-Christ à ses Apôtres de leur envoyer le Saint Esprit. *Ibid.* 421. Le changement qu'il devoit faire en eux. *Ibid.* 421. Descente du Saint Esprit sur les Apôtres rapportée par S. Luc. *Ibid.* Prodiges que le S. Esprit a opérés sur les habitans de Corinthe, & de Thésalonique. *Ibid.* 432. & 439. Il descend à Ephèse sur quelques Disciples après l'imposition de mains de saint Paul. *Ibid.* 442. Comment durant plus de trois siècles, le Saint Esprit manifestoit sa puissance. *Ibid.* 446. & *suiv.* Signes du Saint Esprit, lorsque saint Jean l'Evangéliste ordonne des ministres du premier, & du second ordre. *Ibid.* 447. & *suiv.* Le choix des ministres attribué au Saint Esprit dans la primitive Eglise. 449. Réponses aux difficultez sur le miracle des dons du S. Esprit. *Ibid.* 475. & *suiv.*
- ESSENTIENS. Leur solitude Disc. VII. leur vie austère leurs travaux, leur désintéressement, leur application à la prière. *Ibid.* Eloges que les Païens leur ont donnez. *Ibid.* VIII. Leurs mœurs sont altérées par la superstition. *Ibid.* Leurs erreurs sur la préexistence des ames avant leur infusion dans les corps. *Ibid.*
- EVANGELISTES. Difficultez sur le temps de la publication de leurs Histoires. T. I. 59. Réponse à cette difficulté. *Ibid.* 60. Ce qu'ils ont écrit est conforme à ce qu'on lit dans les histoires profanes touchant les usages, les mœurs, & le Gouvernement de leur tems. *Ibid.* 61. & *suiv.* Preuves que leurs écrits ne sont pas postérieurs à la date que nous leur donnons. *Ibid.* 62. Leurs écrits sont citez par les premiers, & les plus célèbres Ecrivains. 63. & *suiv.* Circonstances qui en prouvent l'authenticité. *Ibid.* 108. & *suiv.* Les Evangélistes n'ont point été infidèles dans la citation des anciennes Ecritures. T. III. 185. & *f.*
- EVANGILE. Quels ennemis il a eû à combattre. Disc. XV. Rapidité & étendue de ses progrès. T. II. 541. & *suiv.*
- EVANGILES, il y en avoit

- de faux composez dans les premiers siècles, quelquefois par des Catholiques, plus souvent par les Sectaires. T. I. 74. Doubtes éclaircis sur les Evangiles que l'Eglise reconnoît. *Ibid.* 76. & *su.* Caractères qui servoient à discerner les vrais Evangiles d'avec les apocriphes. *Ibid.* 77. & *su.* Comment, & avec quel succès les Peres de l'Eglise confondoient les Novateurs sur ce point. *Ibid.* 78. & *su.* Textes rapportez par les anciens, comme tirez de l'Evangile & qui ne s'y trouvent plus. *Ibid.* 86. Avantages que l'on voudroit tirer de là. *Ibid.* Réponses à cette difficulté. *Ibid.* 87. & *su.* Les Evangiles n'ont point été corrigez, & réformez sous le consulat de Méssala, par les ordres de l'Empereur Anastase. *Ibid.* 279. Cette objection est détruite par le simple récit de quelques circonstances de l'histoire de ce Prince. *Ibid.* 281. & *suiv.* En quoi cette prétendue altération consistoit. *Ibid.* 283.
- EVESQUES. Quels étoient les différens moïens que l'on employoit dans les premiers siècles de l'Eglise, pour connoître que Dieu autorisoit le choix qu'on faisoit d'eux. T. II. 448. & *suiv.*
- EVIDENCE. Sa définition. T. III. 199. En quel cas on peut comparer évidence à évidence. *Ibid.* 198. Une évidence ne peut être plus parfaite qu'une autre. *Ibid.* 200. & *suiv.* Le nombre des preuves n'ajoute rien à l'évidence d'un article déjà démontré. *Ibid.* 204. Deux évidences ne peuvent être opposées l'une à l'autre. *Ibid.* 206. & *suiv.* L'évidence de la prétendue absurdité des Mystères, n'est pas plus grande que l'évidence de la vérité des faits Evangéliques. *Ibid.* 207. & *suiv.*
- EVNAPE. Ce qu'il fait en faveur de Porphyre, & de Jamblique. Disc. CXXXIII. & *suiv.* Attribué à Porphyre d'avoir chassé un démon des bains publics. *Ibid.* Quels sont les miracles qu'il attribué à Edesse, à Sosipatre, &c. *Ibid.* Ses efforts pour

rétablir la gloire éteinte d'Apollone de Thyanes. T. III. 245.
EUSEBE de Césarée, prend d'abord la défense d'Arius. Disc. XCIII. Est accusé d'Arianisme par S. Jérôme seul, & justifié par le reste des Occidentaux. *Ibid.* Eloges que les Papes lui ont donnés. *Ib.* XCIV. Il a admis la Consubstantialité. *Ibid.* Pourquoi les Peres du VII. Concile l'appellent Arien. *Ibid.* Idée de son Livre contre Hiéroclès. *Ibid.* CVI. Abrégé de son Livre de la Préparation Evangélique, où il remonte à l'origine de l'idolatrie. *Ibid.* XCVII. & suiv. Recherches curieuses qu'il fait à ce sujet. *Ibid.* XCVIII. & suiv. Réfute ce que le Paganisme alléguoit pour la défense. *Ibid.* CI. Prouve le libre arbitre. *Ibid.* CV. Extrait de son Livre de la

Démonstration Evangélique, *Ibid.* CVII. Usage qu'il fait des Ecritures pour convaincre les Juifs que leur Religion ne devoit être que passagère, que Jesus-Christ est le Messie figuré dans l'Ancien Testament, & que toutes les prédictions qui le regardoient ont été accomplies. *Ibid.* CVII. & suiv. Eloge de cet Ouvrage. *Ibid.* CIX. Eloge de l'*Histoire Ecclésiastique* du même Auteur. *Ibid.* & suiv. Il est accusé injustement d'avoir inféré dans Joseph le célèbre passage de cet Historien. T. I. 189.

EZE'CHIEL. Preuves que ce Prophète étoit divinement inspiré. T. II. 81. & suiv. Nous n'avons pas toutes ses Prophéties; ce qui en a été perdu. T. III. 191.

F

FABIEN, (le Pape,) est élevé sur le Siège de Rome par des marques sensibles du choix que Dieu faisoit de lui. T. II. 448.

FAIT. (Véritez de) il y a des règles qui les discernent. T. I. 24. On ne doit pas exiger qu'elles se démontrent comme les véritez philosophiques

ques. *Ibid.* 25. Il faut en juger par les règles du bon sens, & de la Critique. *Ibid.* Ceux qui ne veulent reconnoître la vérité d'aucun fait ancien, se contredisent. *Ibid.* 27. Caractères qui établissent la certitude des faits. *Ibid.* 29. & suiv. Les faits de l'Evangile sont rapportez par des témoins oculaires, ou contemporains. *Ibid.* 50. De quel poids doivent être de tels faits. *Ib.* 51. Ils sont rapportez par des témoins sincères, & vrais. *Ibid.* 91. Ils ne peuvent avoir été inventez. *Ibid.* 95. & suiv. Ils sont avouéz par les Juifs. *Ibid.* 114. Ces faits étoient inréservés & publics. *Ibid.* 115. Détail de ces faits, & leur publicité. *Ibid.* 117. & suiv. Combien les Juifs & les Païens avoient intérêt à s'en éclaircir. *Ibid.* 122. & suiv. Ces faits sont démontrez par leur liaison avec les faits postérieurs; raisonnement à ce sujet. *Ibid.* 126. Ils sont avouéz de ceux qui avoient intérêt à les contester. *Ibid.* 142.
 Tome III.

Ils sont venus jusques à nous sans altération. *Ibid.* 235. & suiv. Les Païens n'avoient aucun intérêt à les altérer; ils l'auroient inutilement tenté. *Ibid.* 238. & suiv. Les Juifs n'y ont point fait d'altération. Outre les raisons communes qu'il y a de le dire d'eux, & des Païens, il y en a encore qui regardent spécialement la Synagogue. *Ibid.* 240. Ces faits n'ont point été altérez par les Chrétiens; raisonnement décisif à ce sujet. *Ibid.* 241. & suiv. Les Juifs & les Païens se seroient soulevés contre la moindre altération, & se seroient servis de ce prétexte pour décréditer le Christianisme; cependant ils ne l'ont pas fait. *Ibid.* 245. Les premiers Hérétiques auroient eu le même intérêt à nous reprocher l'altération des faits, que les Catholiques ont eu à la leur reprocher. *Ibid.* 246. & suiv. On ne peut marquer le temps auquel la prétendue altération a été faite. *Ibid.* 247. Les Chrétiens n'avoient

- aucun motif pour altérer les faits de l'Évangile. *Ibid.* 250. Différence qu'il faut faire entre l'impression & la conviction sur un fait. T. III. 16 & *suiv.* L'ancienneté des faits authentiques, & de l'importance de ceux dont il s'agit, ne nuit point à leur certitude ; au contraire. *Ibid.* 17. & *suiv.* Fauffeté du principe qui fait rejeter un fait, parce qu'il n'a pas eu les suites qu'il semble que naturellement il devoit avoir. *Ibid.* 55. & *suiv.* Les suites d'un fait sont, ou de nécessité, ou de simple convenance. Importance de cette distinction. *Ibid.* 57 & *suiv.* Le défaut de probabilité de certains faits que rapportent les Évangiles, est quelquefois la preuve de leur certitude. *Ibid.* 67. La vérité des faits surnaturels est soumise aux mêmes règles de Critique, que la vérité des faits naturels. Voyez la Dissertation du troisième volume.
- FATALITÉ, ce que les Païens disoient. Voyez *Destin.*
- FEMME adultère ; saint Jean
- parle seul de son histoire. Réfutation des conséquences que l'on voudroit tirer du silence des autres Évangélistes contre la vérité de cette histoire. T. I. 266. Il est faux qu'elle ne se trouve ni dans les exemplaires grecs manuscrits de saint Jean, ni dans les versions de l'Église Orientale. *Ibid.* 271. On la trouve dans Tatien, & dans Ammonius d'Alexandrie. *Ibid.* Cette histoire n'étoit pas exposée indifféremment aux yeux des Fidèles, & pourquoi. *Ibid.* 272. & *suiv.*
- FENELON, (M. de) Archevêque de Cambrai. Idée de ses Ouvrages sur la Religion. Disc. CCXXXIII. & *suiv.* Son éloge. *Ibid.*
- FERRAND (M.) Son explication des prophéties. Disc. CCXII.
- FOI de l'Évangile. La rapidité de ses progrès. T. I. 541. & *suiv.* Réponse aux difficultés que l'on peut faire sur ce point. *Ibid.* 554. & *suiv.* Si elle s'est étendue par toute la terre. *Ibid.* 561. & *suiv.* Pourquoi elle n'a pas subsisté

toujours dans les lieux qu'elle a éclairés d'abord. *Ibid.* 567. & *suiv.* Si la foi implicite aux mystères suffit. Voyez la *Dissertation* du troisième volume.

G

- GASTRELL, (M.) Anglois. Ses traités sur la nécessité de la Religion en général, & sur la certitude de la révélation Chrétienne. Courte exposition de sa méthode. Son éloge. Disc. CCXIII. & *suiv.*
- GEMARE. Ce que c'est que cet Ouvrage, & quel en est l'auteur. Disc. CXLVII.
- GNOSTIQUES. Ce nom fut donné d'abord à des Chrétiens contemplatifs, & fut en suite usurpé par des Sectaires. Disc. XIX. Ceux ci sont réfutés par saint Clément d'Alexandrie. *Ibid.* L. Accusent les Évangélistes de n'avoir pas annoncé l'Évangile dans sa pureté. *Ibid.* T. I. 80.
- GRANDEUR. Trois sortes de grandeurs qu'il faut distinguer. T. III. 33. ce que c'est que la grandeur sensible. *Ibid.* 33. Ce que c'est que la grandeur spirituelle. *Ibid.* Ce
- que c'est que la grandeur vertueuse. *Ibid.* & *suiv.* Quels sont leurs degrés d'élevation. *Ibid.* 34. Quelle est leur incompatibilité. *Ibid.* Exemples de ces trois sortes de grandeur dans Alexandre, dans Platon, & dans saint Paul. *Ibid.* 35. De quelle importance il est de distinguer ces trois sortes de grandeur, pour justifier la bassesse apparente de la condition de Jésus-Christ. *Ibid.* & *suiv.* Toute autre grandeur que celle où Jésus-Christ a paru, eut été étrangère à sa destination. *Ibid.* 36. & *suiv.* C'est faire injure à Dieu de ne reconnoître dans le Messie qu'une grandeur sensible. *Ibid.* 49.
- GROTIUS. Dessenin de son Ouvrage sur la vérité de la Religion. Disc. CLXIX. Il varie sur la doctrine, & paroît peu persuadé de l'inspiration

- des Evangélistes. T. II. 232. & *suiv.* Il attribué à Ezéchias la Prophétie d'Isaïe (C. 7.) qui ne regarde que Jesus-Christ. *Ibid.* 230. L'explication qu'il donne à cette prophétie est fautive dans tous les points. *Ibid.* 233. & *suiv.* Il met au jour des conjectures insoutenables
- H**EBREUX conservent la religion de leurs Ancêtres. Disc. IV. Témoignage de leurs ennemis mêmes à ce sujet. *Ibid.* Causes de l'inconstance de leur culte. *Ibid.* v. Sacrifient à Dieu & à Baal. *Ibid.* Différens moïens que Dieu employe pour les faire rentrer dans le devoir. *Ibid.* vi. Leur retour à Dieu n'est que l'effet d'une crainte servile : leur défection ouverte. *Ibid.* Leur Religion est la plus ancienne. Avantages de ce peuple. *Ibid.* cvj.
- H**ECATE, Déesse. Ce que Porphyre lui fait dire à la gloire de Jesus-Christ. T. I. 153.
- H**ENRI, maison de cha-
- touchant la Prophétie tirée du Chapitre. 52. d'Isaïe, qu'il applique à Jeremie. *Ibid.* 352. L'application qu'il en fait à Jeremie ne peut lui convenir. *Ibid.* 355. Il est inexcusable dans l'explication qu'il donne à quelques versets de ce Chapitre. *Ibid.* 356. & *suiv.*
- H**ERODIENS, secte de Juifs qui donnerent à Hérodé le nom de Messie. T. II. 140.
- H**EROCLES. Ce que c'étoit que son Ouvrage contre Jesus-Christ. Disc. xcvi. Est réfuté par Eusébe.
- H**OBBS. Idée de cet Auteur. Disc. ccxxxvii.
- H**UET. (M.) Evêque d'Avranches. Idée de sa *Démonstration Evangelique.* Il y prouve que les Ecritures sont des Auteurs dont elles portent les noms. Disc. cci. Réfutation de ce qu'il dit au sujet de la mythologie, dont il a crû entrevoir l'origine dans les livres
- rité, ses erreurs. Disc. CLXXVII.
- H**ÉRESIES. Leur nombre n'est pas une raison de doute légitime sur la vérité des Mystères. Voyez la *Dissertation* du troisième volume.
- H**ÉRETICQUES anciens, sont épargnez dans les temps de persécution, & pourquoi. Disc. xxvii. & *suiv.*
- H**ERMIA S. En quel tems il a vécu. Disc. xxxvii. Déssein de son livre contre les Philosophes. *Ibid.* Eloge de cet ouvrage. *Ibid.* xxxviii.
- H**ÉRODE. Pourquoi le jour de sa Naissance étoit célébré T. II. 117. Plusieurs lui appliquoient l'Oraele de Jacob. *Ibid.* 140.

- de Moïse. *Ibid.* & *suiv.* Autre Réfutation de son opinion touchant les Dieux des Païens qu'il croit être Moïse, déguisé par les Idolâtres sous différens noms. *Ibid.* ccii. & *suiv.* Idée de son livre de l'accord de la Foi, & de la Raison. *Ibid.* cciv. Réfutation de son sentiment sur la prétendue conformité de la doctrine des Idolâtres, avec celle des Juifs, & des Chrétiens. *Ibid.* ccv. & *suiv.* Eloge de son sçavoir. *Ibid.* ccviii.
- H**YMENEË, attaque l'article de la résurrection corporelle. Disc. xx.
- I**
- J**ACOB. Explication de sa Prophétie. Génés. ch. 49. v. 8. T. II. 126. & *suiv.* Les difficultez que les Juifs opposent à cette Prophétie. Elles roulent, ou sur ce que le sceptre n'entra pas dans la maison de Juda immédiatement après la mort de Jacob, ou sur ce qu'il ne s'y est pas maintenu jusqu'aux jours de Jesus-Christ. *Ibid.* 128. Répon-
- de Moïse. *Ibid.* & *suiv.* Réfutation de l'opinion de quelques Juifs qui ont avancé que cette Prophétie n'étoit que conditionnelle. *Ibid.* 146. & *suiv.* Elle ne convient ni à la ville de Silho, l'Histoire & le Texte sacré y sont contraires. *Ibid.* 148. & *suiv.* ni à Saül. *Ibid.* 150. & *suiv.* ni à Jéroboam. *Ibid.* 151. & *suiv.* ni à Nabuchodono-

for. *Ibid.* 152. Le silence de Jesus-Christ, & des Apôtres sur cette Prophétie, ne détruit point l'application que nous en faisons. *Ibid.* 155. & *suiv.*
JAQUELOT (M.) Ses *Dissertations* dans lesquelles il prouve l'existence de Dieu par l'histoire du Monde. Disc. CCXIV. & *suiv.* Ce qu'il conclut du récit de Moïse touchant la création du Monde & le tems du Déluge. *Ibid.* CCXV. & *suiv.* Démontre qu'il n'y a point de contradicteurs du systême de Moïse. *Ibid.* CCXVII. Prouve ce point par l'époque de l'invention des arts. *Ibid.* CCXVIII. & *suiv.* Son calcul touchant la date des Empires des Assyriens, des Egyptiens, & des Chinois. *Ibid.* CCXX. & *suiv.* Démontre que ces trois Empires sont postérieurs au Déluge. *Ibid.* & *suiv.* Avantages qu'il tire des Livres de Moïse. *Ibid.* CCXXVII. Compare ce que le Paganisme a imaginé de plus raisonnable sur la Morale, avec ce que le Christianisme enseigne. *Ibid.* CCXXXVIII. Ses *Differ-*

tations touchant le Messie. Il y attaque les Juifs, & montre la fin de la Synagogue, dans la naissance de l'Eglise. *Ibid.* CCXXXIX. Il y justifie le changement fait dans les cérémonies de la Loi, quoique Dieu les eût lui-même instituées. *Ibid.* & *suiv.* Répond aux objections touchant la Paix que le Messie devoit apporter, touchant la propagation de l'Evangile, & la divinité du Messie. *Ibid.* CCXXXI. & *suiv.*

JAMBLIQUE. Son Livre des Mystères ne contient que des extravagances. Disc. CCXXXIX. Les miracles qu'il a faits selon Eunape. *Ibid.* CXXXXIV.

IDOLATRIE. Sa naissance, sa forme irrégulière. Disc. II. & *suiv.* Son inconstance. T. II. 155. & *suiv.* La liberté de son culte. T. III. 165. Reconnoît qu'elle reçoit la loi des Chrétiens. Disc. XXIV. Prétend que tous ses Dieux ne sont que le même Etre sous divers noms. *Ibid.* CI. Réfutation de ce systême. *Ibid.* A recours à l'allégorie pour justifier le Po-

lythéisme. Réfutation de ce systême. *Ibid.* & *suiv.* Elle commence en Egypte. *Ibid.* XCVII. Elle entreprend d'opposer des miracles à ceux de Jesus-Christ. *Ibid.* CXXXVIII. Elle veut imiter les différentes manières de prophétiser en usage chez les Hébreux. T. II. 4. & *suiv.* Difficultez qu'il y avoit à la vaincre. *Ibid.* 55. & *suiv.* Elle ne cesse de redemander le culte de ses Dieux, même sous les Empereurs Chrétiens. Disc. CXXXIV.

JEAN-BAPTISTE. (S.) Les Prophètes annoncent qu'il sera le précurseur du Messie. T. II. 122.

JEAN-L'EVANGELISTE. (S.) Sa vocation à l'Apostolat. T. I. 53. Est le premier témoin de la résurrection de Jesus-Christ. *Ibid.* 54. Souffre la persécution. *Ibid.* Assiste au Concile de Jérusalem. *Ibid.* Son Evangile parut environ l'an. 98. *Ibid.* & *suiv.* Justification d'un passage de son Epitre I. Ch. 5. v. 7. Ce passage n'a été contesté qu'au seizième siècle. T. I. 273. A-

quelle occasion. *Ibid.* Se lisoit dans la version italique qui a précédé celle de saint Jérôme de deux ou trois cens ans. *Ibid.* 274. Est cité par Tertullien, par saint Cyprien, par Eugène Evêque de Carthage, par saint Fulgence, & sur-tout par saint Jérôme qui blâme ceux des interprètes de l'Ecriture qui avoient omis de le traduire. *Ibid.* & *suiv.* Plusieurs manuscrits grecs très-anciens, & les Exemplaires de l'Eglise de Moscovie portent ce verset. *Ibid.* 265. & *suiv.* Pour quoi les peres des Conciles de Nicée & de Sardique ne l'ont pas cité. *Ibid.* 277. L'omission de ce verset dans les versions Orientales ne fait que justifier les fautes qu'on a reprochées à la version Syriacque, & à quelques autres. *Ibid.* & *suiv.*

JEAN de Léide. Discours. CLXXXVII.

JEAN-MATTHIEU. Disc. *Ibid.*

JE'REMIE. Preuves de l'inspiration divine de ce Prophète. T. II. 79. & *suiv.* Ce qui nous man-

- que de ses Prophéties. T. III. 191.
- JÉRÔME. (S.) Ce qu'il a pensé de quelques anciens. Disc. xc. Son explication des mots *Alma* & *Bethoula*. T. II. 211.
- JÉRÔME (de sainte foi.) Idée de son ouvrage contre les erreurs du Talmud. Discours. CLXIV.
- JÉRUSALEM. Sa destruction est annoncée par Jesus-Christ. De faux Prophètes, des guerres sanglantes, des tremblemens de terre, des pestes, des famines, & divers phénomènes devoient la précéder. T. II pag. 259. & *suiv.* Preuves de l'accomplissement de cette Prophétie. *Ibid.* & *suiv.*
- JESUS-CHRIST est figuré par les grands personnages, & par les cérémonies principales de l'ancienne alliance. Disc. CVII. & *suiv.* Vient dans les circonstances marquées par les Prophètes. T. II. p. III. & *suiv.* Le lieu de sa naissance, & l'ordre de sa généalogie sont exactement désignés dans l'écriture. *Ibid.* 119. Exactitude des rapports entre ce qui est écrit de sa naissance & de sa vie, & la manière dont il est né, & dont il a vécu. *Ibid.* 123. & *suiv.* Il est le Messie prédit par Jacob. *Ibid.* 124. C'est à lui que se rapporte la prophétie de Daniel. *Ibid.* 158. 184. & 185. C'est à lui que se rapporte la prophétie d'Isaïe. On ne peut accorder les Prophéties qui regardent la Naissance de Jesus-Christ, qu'en disant qu'il est né d'une Vierge mere. *Ibid.* 245. & *suiv.* Jesus-Christ prédit la ruine de Jérusalem. Justification de cette Prophétie. T. III. 250. Elle ne regarde pas uniquement la fin du monde. *Ibid.* 255. & *suiv.* J. C. Prédit les persécutions que ses Apôtres devoient souffrir. *Ibid.* 264. Prédit ce qui devoit arriver à son Eglise dans la suite des siècles. *Ibid.* 269. & *suiv.* On doit le reconnoître pour Messie non pas seulement parcequ'il a été prédit, non pas seulement parcequ'il a été Prophète, mais parce qu'il a été tout à la fois,

- fois, & prédit & Prophète. *Ibid.* 249. Jesus-Christ parle des plus grands Mystères avec une simplicité divine. *Ibid.* 275. & *suiv.* Ce qu'il annonce aux pêcheurs qu'il choisit pour Apôtres, prouve sa divinité à tout homme de bonne foi. *Ibid.* 276. La prédiction que fait Jesus-Christ, du genre, du tems, & des circonstances de sa mort, porte les marques les plus sensibles de Prophétie. *Ibid.* Jesus-Christ prédit la mort de saint Pierre. 279. Il prédit sa résurrection. *Ibid.* 280. Il promet à ses Apôtres la puissance de faire des miracles. *Ibid.* 280. & *suiv.* Justifie ce que les Prophètes avoient dit de la vocation future des peuples par le Messie. *Ibid.* 541. & *suiv.* Est reconnu par tous les peuples de l'Univers. *Ibid.* Jesus-Christ considéré dans sa grandeur. *Ibid.* 550. & *suiv.* Considéré comme législateur selon que les Prophètes, avoient écrit qu'il le seroit. *Ibid.* 290. & *suiv.* Est le premier qui par
 un dogme fixe & précis nous ait appris quelle est la nature de l'ame. *Ibid.* 296. Il nous apprend quel est le culte d'amour qui est le seul digne de Dieu, & quelle est l'adoration que nous lui devons. *Ibid.* 304. & *suiv.* Jesus-Christ nous enseigne à nous haïr nous-mêmes. Explication de ce précepte. *Ibid.* 309. & *suiv.* Jesus-Christ nous apprend à être humbles : ce que c'est que l'humilité Chrétienne. *Ibid.* 312. & *suiv.* Jesus-Christ nous enseigne la nécessité, & la manière de prier. *Ibid.* 314. Jesus-Christ joint à ses préceptes de sublimes conseils. *Ibid.* 318. & *suiv.* Jesus-Christ est le médiateur qui nous reconcilie avec Dieu. *Ibid.* 325. & *suiv.* Jesus-Christ nous donne des secours pour prévenir nos maux, & des remèdes pour les guérir. *Ibid.* 327. & *suiv.* Jesus-Christ est mort, ainsi que le Messie devoit mourir. *Ibid.* 331. & *suiv.* Il est ressuscité, comme les Prophètes l'avoient écrit du Messie. *Ibid.* 367. Jesus-Christ brille d'un
 Tome. III.
 d

éclat, tel que le demandoit le dessein de sa mission. T. III. P. 37. La noble simplicité de ses discours, sa confiance majestueuse, la puissance de sa parole, l'éclat de ses œuvres, sa vertu dans les persécutions, tout porte en lui le caractère de la grandeur qu'il devoit avoir. *Ibid.* 37. & *suiv.* Ce qu'il y a d'auguste dans son obscurité même. *Ibid.* 40.

INSPIRATION, furnaturale; sa définition & en quoi elle diffère de l'inspiration naturelle. T. II. 49. Elle est possible. *Ibid.* De quelle manière Dieu agit sur la créature par l'inspiration. *Ibid.* 52. Effets de l'inspiration & ses suites. *Ibid.* 54. & *suiv.* Il n'est pas besoin que l'inspiration guide toujours le Prophète, & dans toutes les circonstances. *Ibid.* 56. Dans les choses importantes, l'inspiration doit dicter les termes dont se sert l'écrivain sacré. *Ibid.* 57. & *suiv.*

JOSÉPHE, (l'historien) Passage de cet auteur où il reconnoît les miracles,

la résurrection & la divinité de Jesus-Christ. T. I. 150. Authenticité de ce passage. *Ibid.* 185. Il se trouve dans tous les exemplaires soit imprimez, soit manuscrits. *Ibid.* Eusèbe est faussement accusé de l'avoir inséré dans l'original. *Ibid.* 189. & *suiv.* N'est point de Caius Prêtre de Rome. *Ibid.* 191. A été rayé de quelques exemplaires de Josèphe par les Juifs. *Ibid.* 194. Pourquoi il n'est cité ni par S. Justin, ni par Tertullien, ni par saint Cyprien. *Ibid.* 195. & *suiv.* Pourquoi il semble contraire à ce que Origene dit de Josèphe. *Ibid.* 197. & *suiv.* En quel sens Josèphe a pu y dire que *Jesus étoit le Christ.* *Ibid.* 201. & *suiv.* Réfutation des difficultés de Blondel sur ce passage. *Ibid.* 204. & *suiv.* Réponse aux objections de M. le Fevre sur le même texte. *Ibid.* 206. & *suiv.* Ce passage n'est point déplacé dans l'ouvrage de Josèphe; il y est précisément dans l'endroit où il doit être. *Ibid.* 215. & *suiv.* Ce

passage n'est point d'un style différent de celui de Josèphe. *Ibid.* 222. & *suiv.* Raison de la contradiction qui se trouve entre les paroles du passage de Josèphe, & la conduite de cet historien. *Ibid.* 225. & *suiv.* Josèphe peu sincère dans le récit qu'il fait du passage de la mer Rouge; & du miracle de Jonas. *Ibid.* 227. & *suiv.* Il est fait prisonnier au siège de Jotapat, fait le Prophète en présageant l'élevation de Vespasien à l'Empire. *Ibid.* 228. & *suiv.* Se rend par là suspect d'imposture & d'irreligion. *Ibid.* 229. & *suiv.* Applique à Vespasien les Prophéties qui regardent le Messie. *Ibid.* 231. & T. II. 118. Conjecture sur le motif qui a pu le déterminer à parler de Jesus-Christ aussi favorablement qu'il l'a fait. *Ibid.* 233. & *suiv.*

IRÉNÉE (S.) Croit l'ame corporelle. Disc. LXXXII. Ce qu'on a pu dire pour sa justification. *Ibi.* LXXXIII. Beau passage de ce Pere contre les disciples de

Simon, & de Carpocrate qui entreprenoient de faire des prodiges par le secours de la Magie. T. II. 454. & *suiv.* Il leur oppose les miracles qui se faisoient dans l'Eglise, & par là prouve les grâces que le Saint Esprit répandoit tous les jours sur elle. *Ibid.* 455. & *suiv.*

ISAÏE, magnificence; & douceur de son style. T. II. 37. Grotius le compare à Démosthène pour la noblesse des tours. *Ibid.* 38. Le P. Calmet le compare à Corvinus Messala, pour la manière d'écrire aisée, & naturelle. *Ibid.* En quels tems, & sous quels Rois il a prophétisé. *Ibid.* 73. Preuves qu'il est inspiré d'en haut. *Ibid.* 74. & *suiv.* Prédit que le Messie doit naître d'une Vierge. *Ibid.* 197. & *suiv.* Explication des caractères, des privilèges, des fonctions; de la grandeur, & de la gloire qu'Isaïe attribue au Messie. *Ibid.* 199. & *suiv.* Explication détaillée des termes de sa Prophétie sur l'enfantement d'une Vierge. *Ibid.* 204. & *suiv.* & d ij

leur application à Jesus-Christ. *Ibid.* Première difficulté contre l'accomplissement de cette Prophétie, fondée sur la signification du mot *alma*. *Ibid.* 210. Réponse à cette difficulté. *Ibid.* 210. & *suiv.* Autre difficulté fondée sur le rapport qui paroît entre l'enfant promis, & le fils d'Isaïe. *Ibid.* 222. Réponse à cette difficulté. *Ibid.* 223. & *suiv.* Troisième difficulté fondée sur l'application de la Prophétie à Ezechias. *Ibid.* 229. Réponse. 230. & *suiv.* Quatrième difficulté tirée de l'impossibilité où étoient les Juifs de faire convenir la naissance de Jesus-Christ, avec ce que le Prophète dit de la naissance d'Emmanuel. *Ibid.* 237. Réponse. 238. & *suiv.* Isaïe prédit la mort, & les circonstances de la mort du Sauveur. *Ibid.* 337. & *suiv.* Application de cette Prophétie à Josias, & au peuple Juif. *Ibid.* 348. Réfutation de ces divers sentimens. *Ibid.* 349. & *suiv.* Application de cette Prophétie à Jérémie. *Ibid.*

353. Réfutation de ce sentiment. *Ibid.* 354. & *suiv.* Ce qui nous manque des Prophéties. d'Isaïe. T. III. 191.

JUIFS. En quelles Sectes ils étoient partagez lorsque Jesus-Christ parut. Disc. VII. Quels étoient les dogmes qu'elles enseignoient. *Ibid.* & *suiv.* Ils ont reconnu la certitude des miracles de Jesus-Christ. T. I. 143. & 147. Avantage que Tertullien tire contre eux, du reproche qu'ils faisoient à Jesus-Christ, d'avoir guéri le paralytique au jour du Sabbath. *Ibid.* 143. & *suiv.* Ce qu'ils dirent à l'occasion de la résurrection de Lazare, prouve qu'ils ne pouvoient contester le miracle. *Ibid.* 145. Ils ne répondent rien au reproche que leur fait Jesus-Christ, de s'être rendus coupables pour n'avoir pas fait attention à ses miracles. *Ibid.* 146. Anciens Juifs croioient que le Messie seroit Dieu. *Ibid.* 208. & *suiv.* Dans la suite ils se font du Messie l'idée d'un conquérant. *Ibid.* 230. Ils n'ont pas si bien connu

que nous le fens des Prophéties qui ont rapport au Messie. T. III. 42. Ils ont mieux connu celles qui se rapportoient à leur état temporel. *Ibid.* 43. Quel étoit leur déplorable état sous Tite, & leur obstination à écouter de faux Prophètes. *Ibid.* 253. Leur dispersion est annoncée par le Prophète Daniel. *Ibid.* 488. Preuves de la divinité de la mission de Jesus-Christ; tirées de leur dispersion. *Ibid.* 492. Ne peuvent, sous peine de mort, se remonter à Jérusalem rebâtie par Adrien. *Ibid.* 490. La mort qu'ils ont fait souffrir au Messie est la cause de leur dispersion. *Ibid.* 500. & *suiv.* Toute la Nation devoit être punie, & pourquoi. *Ibid.* & *suiv.* Nécessité de leur dispersion pour l'établissement de la Religion Chrétienne. *Ibid.* 504. & *suiv.* La dispersion des Juifs ne met point d'obstacle à leur durée. *Ibid.* 509. & *suiv.* Peinture de leur déplorable situation. *Ibid.* 510. Ils sont privez de l'espoir flatteur de la prompte

manifestation du Messie. *Ibid.* 512. Leur conservation est annoncée à Jacob. *Ibid.* 513. Elle est annoncée par Jérémie. *Ibid.* 514. Pourquoi ils sont conservez. *Ibid.* 516. Leur conversion future est annoncée. *Ibid.* 520. Témoinage de S. Paul touchant la conversion future des Juifs. *Ibid.* 527. & *suiv.* Le rappel futur des Juifs se tourne en preuve de la Religion Chrétienne. *Ibid.* 530. Leur incredulité fait naître une difficulté contre les faits de l'Evangile. T. III. 19. & *suiv.* Réponse à cette difficulté. *Ibid.* 22. & *suiv.* Quelle est la cause de leur infidelité. *Ibid.* 23. De l'état où ils étoient à la naissance du Messie. *Ibid.* 24. Ce qui seroit à fortifier leur incredulité. *Ibid.* 27. Elle étoit prédite par les Prophètes, & elle est une des grandes preuves de notre foi. *Ibid.* 29. & *suiv.* Plusieurs d'entre eux ont reconnu leur Libérateur dans la personne de Jesus-Christ. *Ibid.* 30. J U L I E , (l'Impératrice) son caractère. T. III. 217.

JULIEN, (l'Empereur,) surnommé l'Apostat, travaille pour la gloire des idoles, & se livre à l'étude de la divination. Disc. cxii. Reconnoît l'inutilité de la violence exercée contre les Chrétiens. *Ibid.* cxiii. Use d'artifice, ne donne les Emplois qu'aux Païens, s'attache les Juifs par des promesses. *Ibid.* Inutilité de ses efforts. *Ibid.* cxiv. Ecrit contre les Chrétiens. *Ib.* Ce qu'il nous objecte touchant le Paradis terrestre, & la production d'Eve. *Ibid.* cxvi. Oppose aux Chrétiens les grands hommes du Paganisme, & leurs ouvrages, à nos Prophètes, & à nos Ecritures. *Ib.* Réproche aux Chrétiens d'être versez dans la science des Grecs. *Ibid.* cxx. Attaque la divinité de Jesus-Christ, & reconnoît cependant ses miracles: Réflexion sur ce sujet. *Ib.* cxxii. Nous oppose le changement de notre culte. *Ibid.* cxxiii.

K

K NIPPERDOLING. (Bernard.) Disc. clxxvii.

Rapporte lui-même les miracles de Jesus-Christ. T. i. 154. Propose pour modèle aux Gentils la conduite innocente des Chrétiens. *Ib.* 181. Entrepren de rebâtir le Temple de Jérusalem. T. ii. 497. Les prodiges qui le forcent d'abandonner son entreprise. *Ibid.* 498. & *suiv.*

JULIUS-FIRMICUS MARTERNUS. Témoignage qu'il rend aux miracles des premiers Chrétiens. T. ii. 470.

JUSTIN. (S.) Sa conversion. Disc. xxvi. Offre une *Apologie* à l'Empereur Antonin le Pieux. Abrégé de cette *Apologie*. *Ib.* & *suiv.* Présente une seconde *Apologie* à l'Empereur Marc-Aurele. *Ib.* xxvii. Idée de cette *Apologie*. *Ibid.* Son *Dialogue* avec un Juif nommé *Tryphon*; dessein de cet Ouvrage, qui tend à confondre le Judaïsme. *Ibid.* xxxiv. & *suiv.*

L

LACTANCE. Son caractère. Disc. lxxii. Ce que saint Jérôme nous apprend de lui. *Ib.* Abrégé de ses *Institutions divines*. *Ib.* lxxiii. Ses Dissertations sur l'origine des temples, & des dieux. *Ib.* lxxiv. Comment il réfute les Philosophes. *Ibid.* & *suiv.* Montre le rapport entre les deux alliances. *Ibid.* lxxv. Traite des excès de la persécution. *Ibid.* lxxvi. De l'avantage de la morale Chrétienne. *Ib.* De la récompense de l'autre vie, de l'immortalité de l'ame, & de la résurrection des corps. *Ibid.* lxxvii. & *suiv.* Il croit l'ame corporelle. *Ibid.* lxxxv. Ce qu'il dit de la puissance miraculeuse des Exorcismes. T. i. 469. & *suiv.*

LAMPRIDE. Son témoignage au sujet des temples que le Paganisme vouloit élever à Jesus-Christ. T. i. pag. 156. Est accusé mal-à-propos par Casaubon, d'avoir déferé trop légèrement à quelques témoignages

suspects. *Ibid.* 157. & *suiv.* Est croiable, quoique tous les autres Auteurs aient gardé le silence, sur ce qu'il raconte du projet d'Adrien. *Ibid.* 160.

L'E'GION fulminante. Pourquoi elle fut appelée ainsi. T. i. 168. & *suiv.* S'il y en a eu plusieurs de ce nom. *Ibid.* 173.

LEIBNITZ; (M.) ses Réponses à M. Bayle sur l'absurdité apparente des mystères. Il défend la distinction si nécessaire entre ce qui est au-dessus de la raison, & ce qui est contre la raison. Disc. ccliv. & *suiv.*

LETTRES; leur décadence après la chute de l'Empire. Disc. clvi. & *suiv.* Leur rétablissement. *Ibid.* Descartes contribué beaucoup à ce rétablissement. *Ibid.* clxxviii. & *suiv.*

LIBANIUS d'Antioche; La haute idée qu'il a des talens de saint Basile, & de saint Jean Chrysostome. T. i. 136. & *suiv.*

LIBERTÉ de penser sou-

vrage de la) ce qu'il oppose à l'intégrité des Evangiles. T. I. p. 278. *& suiv.* Réponses à sa difficulté. *Ibid.* 281. *& suiv.*
LIMBORCK, réfute les objections d'Orobio. Disc. CCXLI.
LOI Ancienne, ne pouvoit être le terme des desseins de Dieu. T. II. 282. Considérée dans les Prophètes, elle decouvre la

profonde sagesse de son auteur. *Ibid.* 283. Dédain & aversion que Dieu marque pour les cérémonies de la loi. *Ibid.* 289.
LONGINIEN donne des marques d'une grande estime pour saint Augustin. T. I. 137.

LUC. (S.) Son histoire. T. I. 57. Ecrivit son Evangile du vivant des Apôtres. *Ibid.*

M

MACE'DONIUS, Patriarche de Constantinople, est accusé d'avoir insinué dans les Ecritures l'hérésie de Nestorius. T. I. p. 283. Cette prétendue altération ne regardoit pas le texte de l'Evangile, mais un passage de saint Paul. *Ibid.* 285.

MACROBE, son témoignage sur le meurtre des Innocens immolez par Hérode. T. I. 163.

MAGIE. On lui attribuoit les miracles que les premiers fidèles operoient au nom de Jesus-Christ. T. I. 164.

MAHOMET, reconnoit la

vérité des miracles de l'Evangile. T. I. 183. Avoue que Jesus-Christ est un grand Prophète. *Ibid.* Trois défauts essentiels dans la religion qu'il a établie: ses violences. T. III. 170. *& suiv.* Son défaut d'autorité. *Ibid.* 172. *& suiv.* Les extravagances & les contradictions de sa doctrine. *Ibid.* 172. *& suiv.*

MANETHON. Ce qu'il faut penser de son histoire. Disc. CCXXII.

MARC. (S.) Il établit une Ecole à Alexandrie. Disc. XLVII. Authenticité des 12. derniers versets de son Evangile. T. 263. *& suiv.*

suiv. Ces versets n'importent en rien à l'article de la résurrection de Jesus-Christ, & n'ajoutent rien à la foi Chrétienne. *Ibid.* 265.

MARIAGE. La dignité qu'il acquiert sous la loi nouvelle. T. II. 319.

MARC-AURE'LE, (l'Empereur,) attribué aux Chrétiens le prodige qui sauva son armée. T. I. 166. Il écrit au Sénat à ce sujet. *Ibid.* 167. La force de son témoignage. *Ibid.* 168. *& suiv.* Se déclare protecteur des Chrétiens après cet événement prodigieux. *Ibid.* 174. Réponses à quelques difficultés qu'on oppose à ce fait. *Ibid.* 171. 177. *& suiv.*

MARSHAM, (le chevalier.) Son opinion sur le commencement & sur la fin des septante semaines de Daniel. T. II. 171. Est réfutée. *Ibid.* 173. *& suiv.*

MARCION. Comment il entendoit le règne de mille ans. Disc. LXXXVII.

MARTYRS. Il y en a eü dès la naissance de l'Eglise. T. I. 131. Ce qui

Tome III.

les faisoit courir à la mort. *Ibid.* 133. *& suiv.* Leur fermeté dans les supplices, est la preuve des faits qui sont rapportez dans l'Evangile. *Ibid.* Ils n'avoient pas besoin de beaucoup de recherches pour connoître la vérité de la religion. *Ibid.* 137. Ils ne pouvoient être trompez, puisqu'ils faisoient eux-mêmes des miracles au nom de Jesus-Christ. *Ibid.* 138. *& suiv.* S'il y a eü des martyrs dans les autres religions. T. III. P. 165. Différence qu'il faut faire entre les martyrs de la doctrine; & les martyrs de la vérité d'un fait. *Ibid.* 166. *& suiv.*

MATTHIEU. (S.) Son histoire. T. I. 52. Preuve que son Evangile est de lui. *Ibid.* 76. *& suiv.* Justification des textes de l'ancien testament qu'il applique à Jesus-Christ. T. III. P. 189. *& suiv.*

MAXIME de Madaure écrit avec respect à saint Augustin. T. I. 137.

MAXIME d'Eges. Ce qu'il faut penser de ses Mémoires sur les prodiges

- d'Apollone. T. III. P. 226.
- MELITON. de Sardes. Disc. XXXV.
- MESSIE. Qui sont ceux qui se sont arrogés ce titre, dans le tems au quel Jesus Christ devoit paroître. T. II. 118. & *suiv.* S'il devoit avoir une grandeur temporelle. *Ibid.* 571. Explication, des textes qui semblent parler de cette espèce de grandeur. *Ibid.* 572. & *suiv.*
- MESSIES (deux.) Ressource inventée par les Rabbins. T. II. 346. Réfutation de cette chimère. *Ibid.* & *suiv.*
- MILLENAIRES. Il y en a eu de deux sortes. Disc. LXXXVI. Ce que pensoient les Millénaires Catholiques, & quelle étoit l'opinion des Millénaires Hérétiques. *Ibid.* LXXXVI. & *suiv.*
- MIL (le docteur.) Explication du passage qu'il cite contre l'intégrité des Evangiles. T. I. 279. & *suiv.*
- MINUTIUS (Felix.) Abrégé de son Dialogue. Disc. IX. Prouve l'existence de Dieu, & la Providence par les beautés de la nature. *Ibid.* & *suiv.* Démonstre les absurdités du polythéisme. *Ibid.* LXI. Répond aux accusations que l'on faisoit aux Chrétiens touchant l'objet de leur adoration, & le crime de l'inceste. *Ibid.* & *suiv.* Justifie en général les mœurs des Chrétiens. *Ibid.* Ce que son ouvrage nous laisse à désirer. *Ibid.* LXIV. Témoignage qu'il rend aux miracles opérés dans la primitive Eglise. T. II. 461. & *suiv.*
- MIRACLES. Ils sont la marque indubitable de l'action de Dieu au dehors. T. I. 22. Leur définition. *Ibid.* 33. Raisonnement simple qui montre leur possibilité. *Ibid.* 35. & *suiv.* On peut, surtout en disputant contre Spinosa, les supposer liés avec les décrets généraux établis de Dieu pour le gouvernement du Monde. *Ibid.* 40. Conformité de ce sentiment avec l'idée que nous avons de la grandeur de Dieu. *Ibid.* 43. Réponses à ce qu'on peut lui objecter.

Ibid. 47. Ils ont été la cause de la conversion des Païens. *Ibid.* 130. Le pouvoir de faire des miracles est promis aux Apôtres. T. II. 281. Accomplissement de cette promesse, attesté par les Juifs, & par les Païens. *Ibid.* & *suiv.* Preuves, que les miracles étoient très-fréquens dans la primitive Eglise. *Ibid.* 449. Témoignages de quelques Peres au sujet des miracles qui s'opéroient toutes les fois qu'ils étoient utiles au progrès de la Foi. *Ibid.* 458. & *suiv.* Comment l'Eglise communiquoit aux Fidèles le pouvoir des miracles. *Ibid.* 464. Rareté des miracles vers le quatrième siècle. *Ibid.* 473. Objection tirée du silence des historiens profanes. *Ibid.* 475. & *suiv.* Réponse à cette objection. *Ibid.* 477. & *suiv.* L'indocilité de ceux qui ne se sont pas rendus à l'évidence des miracles, ne peut en infirmer la vérité. *Ibid.* 483. & *suiv.* Comment les faux miracles peuvent quelquefois s'accréditer. T. III. 127. & *suiv.* Moïens de discerner les vrais miracles, d'avec les miracles supposés. *Ibid.* 130. & *suiv.* Les miracles prouvent décisivement, quand ils ne sont point contredits par d'autres. *Ibid.* 136. & *suiv.* Exemple de la puissance, & de la bonté de Dieu contre des miracles qui favorisoient le mensonge. *Ibid.* 137. En quel cas il ne faut pas croire à ceux qui font des miracles. *Ibid.* 138. Tous les Miracles ne sont pas des preuves certaines de vérité. *Ibid.* 139. Il faut discerner les miracles par la doctrine. *Ibid.* & *suiv.* Il faut que la doctrine, quand elle est extraordinaire, soit appuyée par des miracles. *Ibid.* 144. & *suiv.* Il ne peut jamais y avoir de miracles en faveur d'une fausse doctrine, cachée sous le voile de la véritable. *Ibid.* 146. Si les miracles peuvent être l'action d'une intelligence bornée, quoique supérieure à l'homme. *Ibid.* 155. & *suiv.*

- MISNE** (la,) ce que c'est, & par qui elle a été composée. Disc. CXLVI.
- MOERAGE'NES.**, n'est point croyable sur l'histoire d'Apollone de Thyanes, même selon Philostrate. T. III. 226.
- MOÏSE.** Ses avantages sur tous les autres Prophètes. T. II. 19. Est le plus ancien Auteur qu'il y ait eu dans le Monde. *Ibid.* 59. & *suiv.* Ses Livres ont toujours été en vénération chez les Juifs, quoiqu'ils y soient accablez de reproches. *Ib.* 61. & *suiv.* Preuves de l'inspiration de ses Livres. *Ibid.* 64. Prédications de Moïse vérifiées par l'événement. *Ibid.* 64. & *suiv.* Preuves de la certitude de ses Miracles. *Ibid.* 67. Témoignage de Josué sur l'inspiration des Livres de Moïse. *Ib.* 70. Autres témoignages des autres Prophètes. *Ib.* Réponses aux difficultés que l'on peut faire contre l'intégrité de ses Livres. *Ibid.* 102. & *suiv.*
- MOÏSE HADARSAN.** Son dialogue entre Dieu, le Messie, & Satan, prouve que l'ancienne Tradition portoit que le Messie devoit souffrir. T. II. p. 344. & *suiv.*
- MONTZER,** chef d'Anabaptistes; sa doctrine. Disc. CLXXVII.
- MORALE** de l'Evangile, combien elle est sublime & raisonnable. T. II. 290. & *suiv.* Sans elle tout seroit en confusion dans l'Univers. *Ib.* 320. & *suiv.*
- MORNAI,** (Philippe de). Jugement de son livre sur la vérité de la Religion. Disc. CLXVI. & *suiv.*
- MYSTERES.** Nos mystères ne sont point absurdes, & pourquoi. T. III. p. 208. & *suiv.* Quelle est leur essence. *Ibid.* 210. Voyez sur-tout la *Dissertation* dans le même Volume.
- NABAI,** différentes significations de ce mot. T. II. p. 16.
- NEPOS,** hérétique millé-
- NATURE,** Description des surprenans prodiges qu'elle renferme, T. I. 41.

- ORACLES** du Paganisme. Ce qu'Eusèbe en a pensé. Disc. CIV. & *suiv.* Sont souvent employez par les premiers Peres en faveur du Christianisme. *Ibid.* CLIV. Objection tirée de ces Oracles. T. III. 88. Ils étoient rendus par des Prêtres fourbes, & intéressés. *Ibid.* 91. & *suiv.* Ils étoient méprisez par les Philosophes Païens. *Ibid.* & *suiv.* Ils ne renfermoient que des illusions & des prestiges. *Ibid.* 92. Etoient ordinairement obscurs, & équivoques. *Ibid.* 95. & *suiv.* N'osent répondre en présence des Chrétiens. *Ibid.* 99. Se contredisent souvent. *Ib.* 113. Ils ordonnent des sacrifices barbares, des cérémonies impures, & des crimes manifestés. *Ib.* 115. & *suiv.* Donnent aux hommes des enseignemens magiques. *Ibid.* 117. Ne peuvent prédire des faits dépendans de causes libres, & indé-
- minées. *Ib.* 121. & *suiv.*
- ORIGÈNE.** Idée de son esprit. Disc. LIII. Honneurs qu'on lui rend dans l'Eglise. *Ibid.* LIV. Eloge que Plotin fait de lui. *Ib.* LV. Il appaise la fureur de la persécution sous Alexandre Sévère. *Ibid.* LVI. Il écrit huit Livres contre Celse. *Ibid.* LVII. Idée de cet ouvrage. Ce qu'Eusèbe & S. Jérôme en ont dit. *Ibid.* & *suiv.* Il a crû Dieu corporel; aussi bien que les Anges, & l'ame de l'homme. *Ib.* LXXXV. Les Païens lui donnent de grandes loüanges. T. III. 134. & *suiv.* Divers témoignages de lui sur les fréquens Miracles qui, de son tems, s'opéroient dans l'Eglise. T. II. 462. & *suiv.*
- OROBIO;** Juif; attaque la Religion Chétienne. Disc. CCXLI. Est réfuté par M. Limborck. *Ibid.*
- OSÉE;** justification de l'usage que fait S. Matthieu d'un texte tiré de ce Prophète. T. III. 189.

- P**APIAS, favorise l'opinion du règne de mille ans, trompé par quelques textes ambigus de l'Apocalypse. Disc. LXXXVII. & *suiv.*
- P**AGANISME, son étendue & la durée ne prouvent rien contre nous. T. III. 168. & *suiv.* Pourquoi il a régné si long-tems. T. III. 554. & *suiv.* T. III. 169.
- P**ASCAL (M.) Son éloge. Disc. CLXXI. Idée de son projet sur les preuves de la Religion Chrétienne. *Ibid.* CLXXII.
- P**AUL. (S.) Idée de son caractère. Disc. XX. & *suiv.* Il traite merveilleusement la doctrine de la grace dans son Epître aux Romains. *Ibid.* & *sui.* Jugement sur son style. *Ibid.* XXIII. S'il a cité les Evangiles. T. I. 72. Explication de quelques textes de ses Epîtres aux Corinthiens, & aux Galates sur les dons miraculeux de la primitive Eglise. T. II. 43. & *suiv.*
- P**ENSEES. De quelle manière les hommes se les transmettent. T. II. 50.
- P**EREGRIN, fait des miracles au nom de Jesus-Christ. Témoignage d'un Auteur Païen à ce sujet. T. I. 165
- P**ERES de l'Eglise. Les premiers n'ont pas eu des notions assez exactes de la nature de l'ame. Disc. LXXXVI. Quelques-uns ont crû qu'après la résurrection générale, Jesus-Christ régneroit mille ans sur la terre avec les Elûs. *Ib.* & *sui.* La différence de leur opinion, & de celle de Marcion, d'Apollinaire, & de Nestor sur cet article. *Ibid.* LXXXVII. Causes de quelques-unes de leurs erreurs. *Ibid.* & *suiv.*
- P**HARISIENS. Leur Empire absolu sur l'esprit du peuple. Disc. XI. Leur doctrine sur le libre arbitre. *Ibid.* XII. Leur erreur sur la Providence, ce qu'ils entendoient par elle. *Ib.*
- P**HILOSOPHES Païens. Leurs vains efforts contre la Religion. Disc. XXIII. & *suiv.* Ils ont beaucoup emprunté de nos Ecritu-

- res. *Ibid.* CCII. Leur incertitude, & leurs contradictions sur la nature de l'ame. T. II. p. 292. & *suiv.* Leur faux système sur l'essence du vrai bonheur. *Ib.* 298. & *suiv.*
- P**HILOSTRATE; n'est point croyable en ce qu'il raconte d'Apollone. T. III. 224. Idée de son ouvrage. 227. & *suiv.* Pourquoi il a tant orné l'histoire d'Apollone. *Ibid.* Il n'a sçû l'Histoire que très-imparfaitement. *Ibid.* 244.
- P**HLE'GON; fait mention, comme d'un prodige, de l'éclipse du soleil arrivée à la mort de Jesus-Christ. T. I. 163.
- P**IERRE. (S.) Son martyre lui est annoncé par Jesus-Christ. T. II. 279. Témoignage de Phlégon qui rapporte l'événement des prédictions de cet Apôtre. *Ibid.* 281.
- P**LATON. Sa philosophie est souvent plus brillante que solide. Disc. LXXX. Sa morale lui acquiert les éloges de quelques Peres. *Ibid.* Il est auteur de l'opinion de la préexistence des ames. *Ibid.* LXXXI. Est accusé d'a-
- voir fourni la matière de toutes les hérésies. *Ibid.* LXXXIV. A été le précurseur des Millénaires. *Ibid.* LXXXVIII. Ce qu'il pensoit des fictions des Poëtes. *Ibid.* CIV. Son Dialogue intitulé le Banquet, ce que saint Cyrille en dit. *Ibid.* CXXIX. Ses principes sur la purification de l'ame. *Ibid.*
- P**LINÉ (le jeune.) Le témoignage qu'il rend à l'innocence des Chrétiens. T. I. 180. Il ne leur reproche que leur fermeté inébranlable dans les tourmens. *Ibid.*
- P**LOTIN, rétablit la Théurgie Platonicienne. Disc. CXLII. Miracles dont Porphyre lui fait honneur. *Ibid.* & *suiv.* Il se croit un Dieu du premier ordre. *Ibid.* CXLIII.
- P**OMPONACE. Idée de cet Auteur, & de son Ouvrage. Disc. CCXXXVI.
- P**ORCHET, Moine Chartreux, entreprend de défendre la Religion, mais d'une manière peu propre à éclaircir les doutes, & à terminer les disputes. Disc. CLXIV.
- P**ORPHYRE; enseigne les

mystères de la magie. Disc. CXXXVIII. Jugement de son livre de la vie de Pythagore. *Ibid.* & *suiv.* Il loue Jesus-Christ. T. I. 152. & *suiv.* Il parle de ses miracles. *Ibid.* 164. Il ne désavoue pas le miracle de la punition d'Ananie, & de Saphyre. *Ibid.* 165. Il avouë la vérité de nos Prophéties. *Ibid.*

POSTEL, (Guillaume,) invente une rédemption pour les femmes. Disc. CLXXVII.

PREUVES. Différentes espèces de preuves. T. I. p. 4. Preuves de fait sont les plus convaincantes de toutes, & pourquoi. T. I. 6. & *suiv.* Elles démontrent la vérité de la Religion Chrétienne, & comment. *Ibid.* 21. & *suiv.*

PREUVES négatives, n'infirmement point des preuves positives. T. II. 399. & *suiv.* Usage qu'on peut faire des preuves négatives. *Ibid.* 476.

PRODIGES. Détail de ceux qui arrivèrent à la naissance de Jesus-Christ, & dans les premières années de sa vie. T. III. 50.

& *suiv.* Ils sont rapportez par les Incrédules en preuve de contradiction entre les récits de l'Evangile, & la conduite des Juifs. *Ibid.* 54. Ils sont vrais, quoiqu'ils n'ayent pas fait reconnoître Jesus-Christ lorsqu'il commença l'exercice de sa mission. *Ibid.* 58. En quel sens on peut dire que ces prodiges étoient publics, & en quels sens on peut dire qu'ils ne l'étoient pas. *Ibid.* 64. & *suiv.* Ceux que l'Evangile rapporte touchant les pasteurs de Bethléem, l'adoration des Mages, & le meurtre des Enfants, ne peuvent être contestez. *Ibid.* 65.

PROHÆRESIUS, combien est estimé de l'Empereur Julien. T. I. 137.

PROPHÈTES. Ceux qui se sont vantez de l'être dans le Paganisme. T. II. 4. & *suiv.* Le vrai Prophète demeure libre dans le tems même de l'inspiration. *Ibid.* 11. Il n'y a eu de Prophètes que chez les Hébreux. Différentes manières dont ils prophétisoient. *Ibid.* 15. Ils n'ont pas tous écrit leurs

leurs Prophéties. *Ibid.* 13. Ils prophétisoient par leurs actions, comme par leurs discours. *Ibid.* 20. Les honneurs que les Princes religieux, & toute la Nation leur rendoit. *Ibid.* 22. De leur manière de vivre. *Ibid.* Ils avoient des Disciples, & tenoient une sorte d'Ecole. *Ibid.* 23. Ne vivoient pas tous dans le célibat. *Ibid.* 24. N'étoient pas toujours & perpétuellement inspirez. *Ibid.* 25. Ils ont souffert de cruelles persécutions pour le salut de leurs freres. *Ibid.* 26. De leurs Prophéties perduës. *Ibid.* 28. Leur style a un caractère, sensible de sublimité : il est souvent figuré, & pourquoi. *Ibid.* 30. & *suiv.* Leurs Prophéties avoient un double sens. *Ibid.* 40. Quel étoit le dessein de Dieu en les inspirant. *Ibid.* Explication de ce double sens. *Ibid.* 41. A quels caractères on distinguoit les vrais Prophètes d'avec les faux. *Ibid.* 44. Ils ne se contredissent point dans les différens portraits qu'ils font du Messie. T. III. 42. Ce qu'ils disent de leurs prophéties. *Ibid.*

Tome. III.

pres prédictions. *Ibid.* 44. Il faut distinguer dans leurs Oracles le sens de la réalité, & le sens de la figure. Pourquoi. *Ibid.* 43. & *suiv.* Leurs oracles ne peuvent être réduits à un sens unique. *Ibid.* 48. Les persécutions que les Prophètes ont souffertes. *Ibid.* 93. & *suiv.* Fermeté avec laquelle ils annoncent ce que Dieu leur inspire. *Ibid.* 100. Nous n'avons pas toutes leurs Prophéties. T. III. 190. & *suiv.*

FAUX-PROPHÈTES, devoient être les premiers signes de la destruction du temple de Jerusalem. T. II. 259. Un d'entre eux séduit jusqu'à trente mille personnes. *Ibid.*

SOUS-PROPHÈTES. Ce qu'ils étoient dans le paganisme. T. II. 5. & *suiv.*

PROPHÉTIE. Sa définition. T. II. 9. On a prétendu l'acquérir par l'étude. *Ibid.* 4. On a cru qu'elle étoit attachée aux mourans. *Ibid.* 6. & *suiv.* Réfutation du sentiment de Spinoza sur la Prophétie. *Ibid.* 11. Ce qu'elle étoit chez les Hébreux. *Ibid.* 12. Différentes signi-

fications du mot de Prophétie. *Ib.* 15. Diverses manières de prophétiser. *Ib.* 17. Comment les Juifs & les Païens ont concouru, sans le vouloir, à démontrer la vérité des Prophéties. *Ib.* 81 & 87. Elles n'ont point été inventées par les Juifs. *Ibid.* 97. Différences entre les prophéties des Juifs, & les oracles des Païens. T. III. 36. & *suiv.* Divers exemples de la vérité des pro-

QUADRAT, & Aristide, présentent chacun un *Apologie* pour les Chrétiens à l'Empereur

RABBINS. Ce qu'il faut penser de ces Auteurs. Disc. CL. Différence qu'il faut faire entre ceux d'Orient, & ceux d'Occident. *Ibid.* CLII. Ils entendent du Messie les textes des Prophètes qui parlent de ses souffrances, & de sa mort. T. II. 345. & *suiv.*

RAIMOND (Martin,) Religieux Dominicain. Jugement de son ouvrage sur la Religion, Disc. CLXIV.

RELIGION Chrétienne. Avec quelle précaution, & quelle solidité il faut

phéties Judaïques. *Ibid.* 94. & *suiv.* démontrées vraies par les annales de l'histoire Païenne. *Ibid.* 103. & *suiv.*

PSEAUME 21. n'a point été altéré par les Chrétiens. T. II. 395. & *suiv.*

PYTHAGORE. Ses prétendus miracles citez dans Porphyre. Disc. cxi. Jambligue, & Porphyre font de lui un Dieu, & fils de Dieu. *Ibid.*

Q Adrien. Disc. xxv. Passage admirable qui nous reste de l'Apologie du premier. *Ibid.*

R traiter les matières qui la regardent. Disc. ccvii. Elle est claire, & mystérieuse tout ensemble. T. I. 2. Comment elle accorde ces deux caractères. *Ibid.* 4. & *suiv.* Elle étoit si intéressante que lorsqu'elle parut, l'Univers ne pouvoit se dispenser de l'examiner. *Ib.* 125. Elle se prouve par les persécutions que les Juifs lui ont suscitées pendant les quarante années que leur république a duré, depuis la mort de Jesus-Christ.

T. II. 385. Prodigieuse rapidité de ses progrès. T. II. 541. & *suiv.* N'est pas le fruit de la Politique. Voyez la Dissertation du troisième Volume.

RESURRECTION de Jesus-Christ, preuves de ce miracle. T. I. 368. & *suiv.* Réponses aux difficultés sur cet article. *Ibid.* 392. S'il étoit nécessaire, pour établir la vérité de ce prodige, qu'il fût public. *Ib.* 394. Foiblesse des moïens que l'on emploie pour le contester *Ibid.* 395. Les

Sac. Ce que l'on entend par le sac qu'Isaïe, & les autres Prophètes portoient. T. II. 24.

SADUCE'ENS. Leur origine. Disc. viii. Leur doctrine sur l'immortalité des ames, sur la résurrection des morts, & sur l'existence des Anges. *Ib.* ix. Quelle idée ils avoient de Dieu. *Ibid.* Contradiction dans leur doctrine. *Ibid.* Rejettoient la Tradition, & pourquoï. *Ib.* x. Raisons des progrès de leur doctrine. *Ibid.* & *suiv.*

SAMARITAINS, attendoient le Messie, comme les Juifs, dans les tems

Déistes en le combattant, contredisent leurs principes. *Ibid.* & *suiv.* Ce prodige n'en est pas moins croïable, pour n'être pas rapporté par des Auteurs profanes. *Ib.* 405. & *suiv.* Réfutation de ce que Spinoza oppose à ce miracle, auquel il ne donne qu'un sens allégorique. *Ib.* 408. & *suiv.*

ROEH. Ce que ce terme signifioit chez les Hébreux. T. II. 16.

REVELATION. Voyez *Inspiration.*

S où Jesus-Christ parut. T. II. 118.

SCALIGER (Joseph.) Son sentiment sur l'interprétation des septante semaines de Daniel. T. II. 164. Est réfuté. *Ibid.* 167.

SEVA, Prince des Prêtres. Ses sept fils entreprennent d'exorciser. T. I. 148. Leur punition. *Ibid.* 149. Elle entraîne la conversion de tous les Gentils, & de tous les Juifs qui sont à Ephèse. *Ibid.* & *suiv.* Ce qui suit de cet événement pour l'avantage de la Religion, & pour la certitude des miracles. *Ib.* 150. & *suiv.*

- SCÉVOLA**. Division qu'il fait de la Théologie Païenne. Disc. CXXXIV.
- SCHOLASTIQUE** (Théologie.) Son origine. Disc. CLVIII. Les abus qu'on en a fait. *Ibid.* CLX. Les avantages qu'on en a retirés en l'épurant. *Ibi. & suiv.* Ce que le Cardinal du Perron en pensoit. *Ib.* CLXII.
- SEBETH**. Véritable explication de ce mot. T. II. 141. *& suiv.*
- SERENIUS** Granianus, rend compte à l'Empereur Adrien des mœurs, & de la conduite des Chrétiens. T. I. 180.
- SEVÈRE**, (l'Empereur Alexandre) veut mettre Jesus-Christ au nombre des Dieux. T. I. 161. Il lui offre des sacrifices. *Ibid.* Il loue sa morale. *Ibid.* 162. Il se règle sur quelques-unes de ses maximes, & favorise la Religion des Chrétiens. *Ibid. & suiv.*
- SEVÈRE**, Moine Acéphale. Ce qu'il fit contre Macédonius, Patriarche de Constantinople. T. I. 283. *& f.*
- SYBLLISTES**: nom que les Idolâtres donnoient aux premiers Chrétiens, & pourquoi. Disc.
- SIMON**, appelé le Magicien à cause de ses prestiges. Disc. XVII. Ses erreurs monstrueuses sur la Trinité, qu'il prétend renfermer en lui seul. *Ib.* Il nie que Jesus-Christ soit venu dans une chair véritable. Conséquence de cette doctrine. *Ib.* Il conteste la divinité des Prophéties. *Ib.* XVIII. Il soutient l'inutilité des bonnes œuvres, tolère l'idolâtrie, fait adorer les images. *Ib. & suiv.* Sa témérité confondue à Rome par les miracles de saint Pierre. *Ibid.* XIX. Il s'adresse à saint Pierre, pour acheter de lui le privilège de transmettre aux autres la puissance de faire des miracles. T. II. 443.
- SIMON** (M.) Son sentiment sur les Prophètes. T. II. 27. Est réfuté. *Ib. & suiv.*
- SKUENFELD**, novateur du tems de Luther. Sa doctrine. Disc. CLXXV.
- SOCIN, LALIE, ET FAUSTE**. Prennent la défense des erreurs condamnées par les 4. premiers Conciles œcuméniques. Discours. CLXXVIII. Détail de leurs erreurs. *Ibid.* CLXXIX. Ils sont exclus de toutes

- les Communions, & pour quoi. *Ibid.* Foiblesse de tout ce qui a paru pour leur défense. *Ibid.* CLXXX. Leur réfutation. *Ibid.* CLXXXI.
- SOCRATE**. Ce qu'il se promettoit après la mort. T. II. 373
- SPENCER**. Conjecture de cet Auteur sur l'origine de l'*Urim* & de *Thummim*. T. II. 20.
- SPINOSA** BENOÎT. Abandonne le Judaïsme, & pour quoi. Disc. CLXXXII. Son caractère. *Ibid. & suiv.* Idée de son traité *Theologico-politique*. *Ibid.* Il confond les Hébreux avec les autres Nations. *Ibid.* CLXXXV. Réfutation de son système. *Ibid. & suiv.* Ce qu'il oppose à la possibilité des miracles. T. I. 35. Equivoque grossière qu'il fait à ce sujet. *Ibid.* 37. Réponses à ses objections. *Ib.* 38. Son opinion sur la nature de la Prophétie. T. II. II. Est réfutée. *Ibid.* Il est inintelligible dans la plupart de ses ouvrages. T. II. 34. Ce qu'il dit du style des Prophètes, & en particulier du Prophète Amos. *Ibid. &*
- suiv.* Ce qu'il oppose à la résurrection de Jesus-Christ. *Ibid.* 411. *& suiv.*
- STORK**, enthousiaste, & novateur. Sa doctrine. Disc. CLXXVI.
- SUETONE**, nomme les Chrétiens *enchanteurs*. Avantage que l'on tire de ce reproche. T. II. 480.
- SYNAGOGUE**: Difficulté établie sur son infailibilité au tems de Jesus-Christ. T. III. 69. *& suiv.* Réponse à cette difficulté. *Ibid.* 73. *& suiv.* L'exercice de son pouvoir étoit réduit à des bornes étroites. *Ibid.* 74. Différence de l'Eglise, & de la Synagogue. *Ibid.* 75. Son autorité ne s'étendoit point sur les Prophètes. *Ibid.* 76. Sur quoi elle portoit un jugement infailible. *Ibid.* 79. Son jugement n'étoit pas nécessaire pour déterminer les Juifs sur la Mission de Jesus-Christ. *Ibid. & suiv.* Si elle passa les bornes de son pouvoir, en séparant de sa communion ceux qui croyoient en Jesus-Christ. *Ibid.* 80. Si elle étoit infailible dans quelques décisions.

Ibid. 81. Dans quel tems elle devoit perdre son autorité. *Ibid.* 83. & *suiv.* Elle est remplacée par

TALMUD. En quel tems il a été composé, & par quels auteurs. Disc. CXLVI. Jugement de cet ouvrage, & l'usage que l'on en peut faire. *Ibid.* CXLVIII. Objections que ce livre fait contre Jesus-Christ. Elles confondent le Judaïsme. *Ibid.* CL. Ce livre reconnoît la puissance miraculeuse de Jesus-Christ. T. I. 151. & *suiv.* Quelques histoires qu'il rapporte vraies, ou fausses, concluent également en faveur des prodiges que Jesus-Christ a opérés. *Ibid.* 152.

TATIEN. Fait un discours contre les Gentils. Disc. XXXVI. Idée de cet ouvrage. Et l'usage qu'en a fait Origene. *Ibid.* Il croit l'ame corporelle. *Ibid.* LXXXII.

TEMPLE de Salomon. Dieu avoit défendu qu'on lui offrit ailleurs des prières, & des sacrifices. T. II. 491. Après sa destruction, l'Empereur Julien tenta inutilement de

une autorité supérieure, qui est celle de Jesus-Christ. *Ibid.* 84. & *suiv.*

Tconvaincre de fausseté la parole de Jesus-Christ qui avoit annoncé qu'il n'en resteroit pas même de vestiges. *Ibid.* 497. & *suiv.* Comment les Juifs concourent à vérifier ce que Jesus-Christ en avoit dit. *Ibid.* 498. & *suiv.*

TERTULLIEN. Son caractère. Disc. XXXIX. Idée de son Apologétique. *Ibid.* XL. & *suiv.* Dessein de ses livres contre les Juifs au sujet des Prophéties, & de l'accord des deux testamens. Disc. XLI. & *suiv.* Défaut dans sa manière d'écrire. *Ibid.* XLII. Reproche que lui a fait le R. P. Mallebranche. *Ibid.* Réflexion à ce sujet. *Ibid.* & *suiv.* Ce qu'on doit penser de sa chute. *Ibid.* XLIV. Ses erreurs sur la nature de Dieu, des Anges, & de l'Amé de l'homme. *Ibid.* LXXXIII. Il fonde son sentiment de la matérialité de l'Amé, sur la vision d'une femme pieu-

se. *Ibid.* LXXXIV. Ce qu'il entend quand il dit que l'Amé est un esprit. *Ibid.*

TESTAMENT. Différence des deux testamens. T. II. 291. Quelle proportion, & quels rapports se trouvent entre l'ancien, & le nouveau. *Ibid.* 297. Prééminence du nouveau sur l'ancien. *Ibid.* 298. Exactitude de rapports entre les deux testamens, touchant les circonstances de la mort de Jesus-Christ. 340. *Ibid.* & *suiv.*

THÉOPHILE d'Antioche. Idée de ses trois livres à Autolicus. Disc. XXXVI. & *suiv.*

THEURGIE. Ce que signifioit ce mot dans les principes des Platoniciens. Disc. CXXXV. & *suiv.* Est réfutée par saint Augustin. *Ibid.* CXXXVII. Quelle étoit la vûe des Platoniciens en exerçant la Théurgie. *Ibid.* & *suiv.*

VARRON. Ce qu'il pensoit des trois espèces de la Théologie profane. Disc. CXXXIV.

VELSIUS JUSTUS. Ses erreurs. Disc. CLXXXVII.

VERSION des Septante. Elle

TIBERE (l'Empereur,) veut faire rendre les honneurs divins à Jesus-Christ. T. I. 154. Les raisons qui arrêterent l'exécution de ce projet. *Ibid.* & *suiv.* L'avantage que Tertullien tire de ce dessein. *Ibid.* 156.

TITE, assiége Jérusalem, & offre la paix aux Juifs qui la rejettent. T. II. 252. & *suiv.*

TRADITION. Son autorité. T. I. 65. Les caractères qu'elle doit avoir pour faire preuve. *Ibid.* 90. Voyez aussi Disc. LXXXIX. Elle n'est ni faillible, ni impraticable. T. III. 8. & *suiv.* Tout ce que l'on dit contre son insuffisance, n'est qu'un pur Sophisme. *Ibid.* 10. & *suiv.*

TRIBU DE JUDA, a conservé l'autorité, selon la prédiction de Jacob, jusques au tems du Messie. T. II. 126. & *suiv.*

V est publiée & autorisée trois siècles avant J. C. Doit être incontestablement préférée aux autres Traductions. T. II. 217. & *suiv.* Raisons qui rendent suspectes celles d'A-

- quila, de Théodotion & de Symmaque. *Ib.* 219.
- VERTU.** Sentiment de quelques Auteurs sur la Vertu philosophique. T. II. 301. Elle est insuffisante pour faire le souverain bonheur de l'homme. *Ibid.* 302.
- VIÈRGES.** Combien elles étoient soigneusement gardées dans l'Orient jusqu'au tems de leur mariage, & même après. T. II. 212. & *suiv.*
- VIVRES LOUIS.** Eloge, & critique de ses Livres sur la Religion Chrétienne. Disc. CLXVIII.
- VOCATION des Gentils.** Comment Jesus-Christ a justifié ce que les Prophètes avoient dit de la vocation future des Peuples par le Messie. T. II. 532. & *suiv.* Preuves de cette Vérité. *Ib.* 541. & *suiv.* 547. Dénombrement des Païs où la Religion s'est répandue dans le dixième siècle. *Ibid.* 548. Objection sur la vocation des Gentils. *Ibid.* 555. Réponses à cette difficulté. *Ib.* & *suiv.* Il n'étoit pas nécessaire pour la justification de la Prophétie, que toutes les Nations à la fois reçussent l'Evangile. *Ibid.* 562. La promesse n'en est pas moins accomplie, quoiqu'il y ait quelques climats sauvages, où le nom de Jesus-Christ ne soit pas connu. *Ibid.* 564. Cette promesse n'est pas attachée à un Peuple particulier; elle regarde la multitude des Nations dans le total. *Ib.* 568. & *suiv.*
- URIM.** Ce que c'étoit. T. II. 19. Son origine. *Ibid.* & *suiv.* En quel tems cette manière de rendre des oracles cessa chez les Hébreux. *Ibid.* 20.
- Z** **ZACHARIE** le (Prophète.) Ce qu'il a prédit du Sauveur. T. II. 362. & *suiv.* Les Apôtres se sont servi de sa Prophétie, sans aucune contradiction de la part des Juifs. *Ibid.* 366. & *suiv.*